

4

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE D'ITALIE.

TOME II.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE D'ITALIE,

Tirée de l'Italien de MR. TIRABOSCHI,

ET ABRÉGÉE PAR

ANTOINE LANDI,

Conseiller & Poëte de la cour de Prusse, & Académicien Florentin.

TOME SECOND.



BERNE.

M. DCC. LXXXIV.

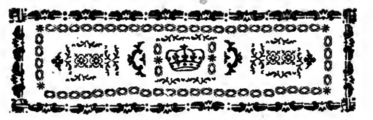
AVERTISSEMENT.

Si l'on ne trouve pas toujours dans cette histoire les garants des faits & des assertions qu'on y avance, ce n'est pas que dans l'ouvrage de M. Tiraboschi tout ne soit appuyé sur de bonnes preuves, examiné avec soin, & muni de témoignages authentiques. Peu d'historiens ont été d'une exactitude plus scrupuleuse que notre auteur, il n'avance rien qui ne soit prouvé autant qu'il est possible: l'autorité des écrivains éloignés du tems dont il s'agit, lui est suspecte: il ne veut que des contemporains reconnus pour sinceres, & quand il n'en trouve pas, il aime mieux laisser les choses dans l'incertitude, que de donner pour certain ce qui ne l'est pas. Ne se fiant pas aux citations qu'il a souvent trouvé fausses, il a voulu tout voir par ses yeux, & il est étonnant combien de livres cet homme infatigable à feuilleté pour vérifier ses citations. Il a même lû & examiné les ouvrages imprimés de tous les savants dont il fait mention: il a consulté un nombre infini de manuscrits; & quand il n'a pu avoir quelque livre ou quelque manuscrit, (car qui peut tout voir & tout lire?) il n'a pas fait difficulté d'avouer son ignorance.

Telle est la conduite que Mr. Tiraboschi a tenue & tient encore dans son ouvrage, à la continuation duquel il travaille sans cesse. Pour moi, comme je fais un abrégé, j'ai dû suivre une autre route. Je prends le fond de mon auteur:

J'élague toutes les questions qui ne me paroissent pas indispensables; & je n'allegue d'autres citations que celles qui sont absolument nécessaires. C'est ainsi que je présente à mes lecteurs le résultat des longues & laborieuses recherches de l'auteur, & que je donne des récits suivis, sur l'authenticité desquels l'on peut compter entierement.





HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE DE L'ITALIE.

REMARQUES

Sur l'origine de la langue & de la poéſie italienne (1).

L'Opinion la plus généralement reçue & la plus inconteſtable, eſt que la langue italienne n'eſt qu'une corruption de la langue latine, cauſée par le mêlange des idiômes barbares. Il s'eſt cependant trouvé des écrivains, qui ont ſoutenu d'autres ſentimens à cet égard. *Léonard Bruni*, ſurnommé l'*Arétin*, auteur du quinzieme ſiecle, a tâché de prouver que la langue itàlienne eſt auſſi ancienne que la latine, n'étant dans le fond que le langage familier, dont le peuple ſe ſervoit à Rome. Le cardinal Bembo fait dans ſes proſes appuyer par un de ſes interlocuteurs, ce ſentiment que le *Quadrio* adopta & défendit (*a*). Le célébre marquis *Maffei* en réfutant cette opi- 1.

(*a*) Hiſtoria della poeſia. L. 1.

nion bizarre, en a adopté une autre qui n'eſt pas moins ſinguliere : il avoue que le peuple à Rome, employoit dans ſes entretiens familiers des mots, des terminaiſons, des phraſes, des conſtructions que les bons écrivains n'admettoient point; & il penſe que ce langage populaire, incorrect & mal prononcé, prévalut à Rome lorſqu'on y abandonna les bonnes études ; que ce même langage toujours plus altéré par le laps du tems, fut tout-à-fait défiguré, & produiſit inſenſiblement un nouvel idiôme, qui à ſon tour ayant été peu-à-peu épuré, devint un langage à part, tel que l'eſt l'italien.

Il y a des auteurs qui ſe forgent des chimeres, pour faire parade d'eſprit, & pour acquérir de la réputation à force d'idées extraordinaires. D'autres accoutumés à combattre les erreurs populaires, déclarent la guerre à toutes les opinions généralement reçues, comme ſi elles étoient de la même cathégorie. *Léonard*, *Bembo* & *Quadrio*, ſont dans le premier cas: & *Maffei* dans le ſecond.

2. Dans tous ou preſque tous les païs du monde, le bas peuple parle un langage qui s'écarte plus ou moins de celui des ſavants, & des perſonnes bien élevées. Celles-ci uſent d'un langage pur qu'elles ont puiſé dans la bonne compagnie & dans les livres, au lieu que le peuple s'accoutume inſenſiblement à des expreſſions baſſes, à des mots tronqués, à des ſons particuliers & à des déſinences qui ne ſont qu'à lui. *Plaute* dans ſes comédies a fait parler le bas peuple: ſon ſtyle n'eſt point celui de Saluſte ou de Céſar : il eſt même différent de celui de Térence : en un mot c'eſt le ſtyle de la populace de Rome. (2) Mais trouve-t-on que le langage de Plaute ſoit italien? On y apperçoit ſeulement des tours & des expreſſions qui ont beaucoup de reſſemblance avec la maniere italienne; mais cela veut dire, que dans la corruption du latin & dans l'abandon des études, il eſt arrivé aux Romains ce qui devoit arriver

naturellement; on a retenu quelque expreſſion vulgaire, & on n'a oublié que ce qui n'étoit propre qu'à des ſavants. L'italien s'étant peu-à-peu formé, les tems & les expreſſions, qui, ſeules étoient reſtées dans la diction du pays, s'y ſont gliſſées d'elles mêmes. C'eſt la réponſe la plus courte & la plus concluante que l'on puiſſe donner à l'aſſertion de *Léonard Bruni*, & de ceux qui l'ont ſuivi.

On ne peut cependant en tirer une conſéquence favorable au ſentiment de *Maffei*. Ce ſentiment ſeroit dans le fond le même que celui des auteurs qu'on vient de réfuter, s'il n'avoit une certaine gradation, dont l'autre manque abſolument. Ces auteurs prétendent que l'ancien peuple romain, parloit l'italien d'à préſent: *Maffei* ſoutient que le langage de ce peuple, en s'altérant de ſoi même & ſans le mêlange d'autres idiômes, a produit l'italien. Il s'efforce de prouver cette opinion par des expreſſions tirées des écrivains du bas-empire, tels que *Servius*, *Aulu-Gelle*, *St. Jérôme*, *St. Zénon*, *Caſſiodore*, expreſſions qui ſentent plus l'italien que le bon latin. Mais ce ſavant auteur a-t-il oublié, que du tems de ces écrivains, la langue latine avoit déja été corrompue par l'affluence des Barbares? Ne ſait-il pas que depuis long-tems les empereurs eux mêmes étoient des étrangers, & qu'on auroit eu bien de la peine à trouver des Romains ou des Italiens parmi les officiers & les miniſtres de ces princes? Le mêlange que M. *Maffei* ne veut pas reconnoître, ce mêlange, dis-je, des idiômes barbares avec le latin, étoit donc commencé du tems des auteurs qu'il cite. Les étrangers élevés aux grandes charges & même à la dignité impériale, ne pouvoient pas ſe diſpenſer de parler latin: c'étoit le langage de l'empire; mais on peut ſe figurer comment le parloient des étrangers qui s'étoient toujours occupés de la ſeule profeſſion des armes: il croyoient parler la langue du pays, lorſqu'ils donnoient

aux mots & aux expressions de leurs idiômes, la désinence & le tour propre de l'idiôme latin. Cette empreinte barbare, que des gens titrés, à qui l'on s'empressoit de faire la cour, avoient donnée au langage Romain, passa facilement dans la diction des Romains d'origine : elle devint en quelque façon nécessaire, de sorte que les savans eux mêmes, comme je l'ai remarqué ailleurs, transporterent dans leurs écrits les barbarismes qui étoient en vogue. Cette corruption s'accrut infiniment, quand les Goths & ensuite les Lombards s'emparerent de l'Italie ; cette réflexion paroîtra sans replique à ceux qui se rappelleront, que même, lorsque les empereurs étoient Romains, des étrangers, hommes de lettres, qui s'appliquoient à parler purement le latin, corrompirent cette langue. Combien de poëtes, d'orateurs, d'historiens Espagnols & Gaulois, étoient à Rome du tems des premiers Césars ! Aussi la langue latine commença-t-elle à se corrompre sous Tibere. (3)

Mais, dit le marquis *Maffei*, ces peuples étoient en petit nombre ; ainsi ils ne pouvoient pas entraîner toute l'Italie dans un nouveau langage. D'ailleurs leurs idiômes étoient rudes & remplis de consonnes, au lieu que l'italien est doux & aime les voyelles.

D'où cet auteur a-t-il appris que les Barbares qui inonderent l'Italie, étoient en petit nombre ? Un homme versé dans l'histoire de son pays, comme l'étoit *Maffei*, n'auroit pas dû, ce me semble, avancer une pareille proposition. Cependant, soit : l'italien ne se forma pas tout-à-coup, & il ne nâquit pas doux & moëlleux, comme il l'est de nos jours. D'un côté, les étrangers pour se faire entendre, adoucissoient leurs idiômes âpres & sauvages ; de l'autre, les Italiens en parlant le langage de leurs nouveaux maitres, l'accommodoient à la dignité & à la douceur latine, par des inflexions, des terminaisons & des voyel-

les. De ces efforts communs, il en résulta un jargon qui n'étoit ni latin, ni celtique, ni germanique, mais qui tenoit un peu de tous ces idiômes. Ce jargon dura long-tems, & peu-à-peu il forma l'italien, langage au commencement dur, grossier & monstrueux, comme on peut le voir par les productions italiennes du treizieme siecle, mais qui, dans la suite fut poli, épuré & adouci par le soin des gens de lettres, & par le penchant & le génie de la nation. (4)

Mais si ce jargon dura si long-tems, d'où vient 3.
qu'on ne le trouve en aucun livre, & que tous ceux des Italiens qui ont écrit depuis la venue des Barbares, jusqu'au douzieme siecle ou environ, n'ont écrit qu'en latin? En voici la raison: toute corrompue qu'étoit la langue dans l'idiôme familier, ceux qui étudioient, s'appliquoient à l'ancienne langue latine, toujours vivante dans les écrits des anciens qu'on n'avoit pas tous perdus, & dont on tiroit sans cesse des copies. Le latin étoit donc la langue des savans, qui auroient crû se déroger, s'ils avoient écrit dans une autre langue que celle, qui seule décéloit alors la littérature. Le jargon vulgaire n'avoit pas encore été assujetti à des regles; rien n'étoit plus informe: & comment les savans auroient-ils pu écrire dans cet idiôme? L'on dira que c'étoit à eux à le façonner & à le polir: c'est ce qu'ils ont fait, mais fort tard. Et voilà pourquoi la langue italienne, dont l'ancien mêlange du latin avec les idiômes barbares avoit jetté les fondemens, ne s'est bien formée que vers la fin du douzieme siecle & dans les suivans.

Les premiers qui oserent écrire en langue vul- 4.
gaire, furent les poëtes (5). Les Européens ne connoissoient d'autre poésie que la latine ou la grecque, & ils sembloient persuadés que les idiômes vulgaires de leur tems n'étoient pas faits pour la versification. Les Provençaux furent les premiers à secouer ce préjugé. Cette nation vive,

ſpirituelle, & dont le patois étoit né de la langue romance, commença à faire des vers preſque ſans s'en appercevoir, & à chanter ſes poéſies qui étoient d'ordinaire des *impromptus*. L'on ſait que la langue appellée *romance* ou *romande*, étoit la latine corrompue. On avoit anciennement parlé le latin en Italie, dans les Gaules, en Eſpagne, & en Angleterre. Ce latin s'altéra par tout, lorſque ces pays furent envahis par les étrangers: & comme le mêlange du latin dans les idiômes barbares, forma en Italie, ce jargon d'où l'italien eſt dérivé, ce même mêlange en forma d'autres dans les autres pays, ſuivant les idiômes des nations qui s'en emparerent, & la diverſe maniere de prononcer des anciens habitans. Le fond étoit cependant le même par-tout: auſſi ces divers jargons ou patois ſe reſſemblerent-ils beaucoup, & eurent généralement le nom de *langue romance*, c'eſt-à-dire, dérivée de la romaine. Mais retournons aux Provençaux.

Le commencement de la poéſie provençale date du onzieme ſiecle. On donne la premiere place parmi ces poëtes, au célebre Guillaume IX. comte de Poitou & duc d'Aquitaine. Ce prince nâquit en 1071, & mourut en 1122. Mais comme il n'étoit pas Provençal, & qu'il dut apprendre la langue & la poéſie de cette nation, il faut en conclure qu'avant lui, il y avoit eu des poëtes en Provence. Je penſe que ce fut le peuple qui commença à rimer & à chanter dans ſa propre langue, & que cette nouveauté fut adoptée enſuite par de vrais poëtes qui en firent profeſſion. Nous n'avons aucun monument de ces premiers poëtes, qui peut-être ne laiſſerent rien par écrit, de ſorte que le duc d'Aquitaine, dont les poéſies recevoient un éclat particulier par la qualité de l'auteur, & furent par conſéquent écrites & conſervées, paſſa pour le premier Troubadour. C'eſt le nom qu'on donna aux poëtes provençaux, & qui, ſuivant la juſte remarque de mon auteur,

eſt le même que l'italien *Trovatori* (inventeurs.) Dans la langue de ce tems on diſoit *troubar* (trouver, inventer); les Italiens diſent aujourd'hui encore *trovare* : de là vient le nom de *Troubadour*, qui dénote ceux qui trouvoient les penſées & la rime. Pluſieurs ont prétendu que la rime a été inventée par les Provençaux; mais ces auteurs ont apparemment oublié que la rime avoit déja été introduite depuis pluſieurs ſiecles, dans la poéſie latine, au moyen des vers appellés *Léonins*, & qu'on en avoit en quelque maniere conſacré l'uſage par les hymnes rimés, ou rithmes qu'on chantoit dans les égliſes. Les langues dont pluſieurs mots finiſſent par des voyelles, étant plus faites pour l'harmonie que les autres, le patois provençal qui étoit de ce genre, admit la rime dans ſes vers, & la rendit même néceſſaire.

Ici l'on a mis en queſtion, ſi les premiers qui rimerent en langue vulgaire, furent réellement les Provençaux, ou les Siciliens. Cette queſtion que des Italiens ont propoſée, & qui ſemble uniquement dictée par l'amour, ou ſi l'on veut, par l'orgueil national, eſt cependant appuyée ſur un bon fondement, celui de la langue & de la prononciation ſicilienne. En effet, ſi la facilité & l'harmonie de la rime, ont fait naître les poëtes en langue vulgaire, le préjugé paroît être favorable aux Siciliens, dont le patois étoit le plus rempli de voyelles, & dont les inflexions, la prononciation, les déſinences ſemblent faites pour la poéſie rimée. Les défenſeurs de cette opinion produiſent encore en leur faveur, un paſſage de *Pétrarque*, qui, dans ſa préface aux *Epitres familieres*, inſinue que la poéſie vulgaire eſt née parmi les Siciliens, & de là eſt paſſée chez les autres nations. (6) Le mal eſt, qu'on n'a eu aucun monument certain des poëtes Siciliens que vers la fin du douzieme ſiecle, environ l'an 1190. Au lieu qu'on parloit des Troubadours Provençaux plus de cent ans auparavant.

5. Il y a même une autre nation qui pourroit conteſter aux Italiens l'ancienneté de la poéſie vulgaire, ſi la modeſtie de cette nation ne l'empêchoit pas d'entrer dans de pareils débats, & de s'arroger la ſupériorité dans ce genre ſur les Italiens. Ce ſont les Allemands, qui, à l'exemple des Provençaux prirent la harpe & le flageolet, & obligerent les Muſes à faire naître l'harmonie dans une langue, qui paroiſſoit âpre & groſſiere. Les anciens Germains, avoient eu comme les Celtes, des poëtes qui chantoient les exploits de la nation. On les appelloit *Bardes*: les poéſies de ces chanteurs formoient l'hiſtoire de ces peuples. Mais dès que les Germains eurent connoiſſance de la langue latine, ils abandonnerent la poéſie nationale, qui ne fut reſſuſcitée que dans le douzieme ſiecle, ſous le regne de Fréderic Barberouſſe. Ce grand prince aimoit les ſciences & la poéſie: comme il étoit roi d'Arles, état d'où la Provence dépendoit, pluſieurs Troubadours allerent à ſa cour, & y furent bien reçus. Fréderic introduiſit l'uſage, ſuivi depuis par tous les princes, d'avoir auprès de ſa table, dans les jours de *gala*, de ces poëtes qui ſe défioient, chantoient l'amour & la volupté, louoient les belles dames, & exaltoient principalement l'adreſſe, les exploits & les autres bonnes qualités des ſouverains. Les applaudiſſemens, les honneurs, & les préſents que l'on prodiguoit à ces poëtes étrangers, exciterent l'émulation des Allemands: bientôt cette nation eut ſes poëtes, qui, dans la langue du pays, furent appellés *Menneſingers*, c'eſt-à-dire, *chanteurs d'amour*. C'étoit alors le ſiecle de la chevalerie: on ne parloit que d'armes & que d'amour, & ces deux objets fourniſſoient une matiere inépuiſable aux chants des Menneſingers & des Troubadours. Quelque tems après les Menneſingers formerent des ſociétés dans les villes principales de l'Allemagne: c'étoient autant de corps particuliers, ſemblables aux corps d'arts

& métiers : il y avoit les apprentifs, les compagnons, & les maîtres qui s'appelloient *Meisterfingers*. On recevoit solemnellement ces derniers en les couronnant de laurier ; alors ils jouissoient du privilege de porter l'épée comme les gentilshommes. On ne trouve pas qu'on ait rien fait de semblable en France ou en Italie ; ce qui dénote l'estime particuliere que l'Allemagne avoit pour ses poëtes, qui, par ce moyen s'accrurent en grand nombre, & se perfectionnerent, tant qu'il y eut des princes & des seigneurs qui les chérirent. *Bödmer* a publié le recueil des poésies des Mennesingers. (7)

Si ces poëtes animés par l'exemple des Provençaux, & par l'approbation & la générosité de Fréderic Barberousse, firent dès le milieu du douzieme siecle retentir l'Allemagne de leurs chants, pouvons nous penser que les Italiens se tûrent, eux en qui la présence de ce même empereur, la multitude des Provençaux qui parcouroient l'Italie en chantant, & surtout le génie, le climat, & la langue, toute mal formée qu'elle étoit, concouroient à réveiller la verve & à exprimer des accords mélodieux ? Tout doit nous faire croire que les Italiens ne furent pas les derniers à se consacrer à ce nouveau genre de poésie. Mais comme je l'ai dit plus haut, s'il y eut des poëtes, ils resterent dans l'obscurité, puisqu'on ne trouve aucun monument authentique de poésies vulgaires italiennes, que fort tard. On rapporte une inscription qui se conserve chez les nobles *Ubaldini* de Florence, & qui date de l'an 1184 : elle est composée de petits vers rimés, partie en latin, partie en mauvais italien ; on y raconte comment l'empereur Fréderic Barberousse, étant à la chasse dans le territoire de Mugello en Toscane, le 22 Juillet de cette année 1184, délivra *Ubaldino* qui s'étant accroché aux cornes d'un cerf pour l'arrêter, couroit risque de la vie. L'empereur tua le cerf, & fit présent

de la tête à Ubaldino qui la prit pour l'armoirie de sa maison. *M. Tiraboschi* a fait voir qu'il y a de trop grands anachronismes dans cette inscription pour qu'elle soit authentique.

D'ailleurs je ne sais pas par quelle fantaisie les Italiens, au lieu d'imiter les Provençaux, en introduisant la versification vulgaire dans leur langue, s'adonnerent à la poésie provençale, écrivirent dans cette langue, & firent nombre parmi les Troubadours de Provence. Je pardonne au célebre Folchetto, évêque de Toulouse, de s'être exercé, quoique Génois de naissance, dans la poésie provençale. Son pere s'étoit établi à Marseille : le fils élevé dans cette ville, la regardoit comme sa patrie. Il fleurit vers la fin du douzieme siecle. Mais pourquoi ont fait la même chose, Nicolas surnommé *Nicoletto* de Turin, Boniface Calvi de Gênes, Barthelémi Giorgi de Venise, Percivalle Doria de Gênes, *le marquis* Albert Malaspina, Pierre de la Mula de Montferrat, le fameux Sordello de Mantoue, & tant d'autres dont parle *Nostradamus* dans son histoire romanesque des Troubadours ; & *Quadrio* & *Crescimbeni*, le premier dans ses *Commentari della volgus poesia*, le second dans son *Historia della poesia*, & dernierement M. l'*abbé Millot*, dans son histoire littéraire des Troubadours? Quels progrès n'auroient pas fait dans la poésie italienne, ces génies hardis & heureux, s'ils eussent tenté cette nouvelle carriere, & quel avantage n'en auroit pas retiré l'idiôme Italien? Car enfin ce sont les poëtes, qui ont commencé à épurer & à enrichir cet idiôme, de la même maniere que les poëtes latins avoient poli & formé le bon langage des Romains. Mais la mode prévaloit : la premiere poésie vulgaire avoit été la provençale, & l'on croyoit bonnement qu'on n'y pouvoit pas réussir dans une autre langue.

7. Le premier qui osa secouer ce préjugé, & qui s'appliqua à plier l'italien encore grossier à l'harmonie

monie des vers, fut, à ce que l'on croit, Ciullo d'Alcamo, Sicilien. Je l'ai déjà dit : il se pourroit qu'il y eût eu auparavant quelques versificateurs en langue italienne; mais il n'en est resté aucun souvenir. Ciullo, dont le nom propre étoit *Vincent*, écrivoit vers la fin du douzieme siecle. On a de lui une chanson d'amour, où il fait dire à une dame entr'autres choses, *S'il me donnoit autant de richesses qu'en a le Saladin, & de plus toutes celles qu'a le Soudan, il ne pourroit pas me toucher une main.* (8) Le nom, la puissance & les richesses de Saladin devinrent fort célébres en Europe, lorsque ce prince s'empara de Jérusalem en 1187. Pour le Soudan il faut entendre celui d'Iconium ou Cogni, très-fameux dans ce même siecle. *Crescimbeni* enviant aux Siciliens l'ancienneté de la poésie italienne, dit, que de ce que Ciullo parle de Saladin, on ne sauroit en inférer que le poete vivoit du tems de ce conquérant. Aujourd'hui encore, dit cet auteur, on parle des richesses de Crésus qui vivoit il y a deux mille ans. A cela *M. Tiraboschi* répond judicieusement, qu'on ne trouvera jamais personne, quelque ignorante qu'elle soit, qui dise, *je voudrois être riche comme l'est Crésus. Je voudrois avoir les richesses qu'a Crésus*, comme si ce prince vivoit encore : elle dira seulement, *je voudrois être riche comme Crésus.* Ainsi quand Ciullo dit, *s'il me donnoit autant de richesses qu'en a le Saladin*, c'est une marque que quand Ciullo écrivoit, le fameux Saladin étoit encore en vie. Le premier poete vulgaire Sicilien fleurissoit donc vers la fin du douzieme siecle, & c'est le plus ancien monument qu'on ait de poetes en langue italienne.

Cette notice nous conduit à expliquer le passage de *Pétrarque*, que nous avons rapporté touchant le mérite des Siciliens d'avoir inventé la poésie vulgaire & la rime. Pétrarque n'a pas voulu dire apparemment que cette nation a été la premiere en Europe, à faire des vers dans sa langue naturelle.

Lui qui vécut & étudia si long-tems, en Provence, & qui feuilleta toutes les poésies des Troubadours, devoit bien savoir que ce mérite appartenoit aux Provençaux. Il n'a donc, à mon avis, prétendu parler que de la poésie italienne, dans laquelle les Siciliens avoient été les premiers; & comme après que cette nation eut accoutumé les Muses à parler l'Italien, l'on passa peu-à-près à écrire en prose dans la même langue, il paroit aussi que celà est dû aux Siciliens, parce que, suivant l'opinion du *Dante* dans son ouvrage latin de *Vulgari eloquentiâ*, on fut long-tems dans l'usage de dire des livres écrits en langue italienne, qu'ils étoient écrits *en sicilien*.

8. Par l'examen que je viens de faire, l'on se convaincra, je me flatte, que je ne me laisse pas transporter par l'amour de ma nation jusqu'à lui attribuer un mérite qu'elle n'a pas. Je n'ai fait en cela qu'imiter la modération & l'impartialité du respectable auteur, dont j'abrege l'histoire : j'ai même approfondi davantage cette matiere; & j'ose espérer que les étrangers non prévenus; les François sur-tout; m'en sauront quelque gré. Qu'il me soit permis à présent d'examiner ce que les savants auteurs de l'*Histoire littéraire de France* disent par rapport à la poésie des Siciliens. (*b*) Ils tiennent que cette nation dût la premiere idée de faire des vers rimés. en langue vulgaire, aux Normands, qui dès le onzieme siecle s'étoient établis dans la Sicile. M. *Tiraboschi* rapporte ce sentiment, & semble l'approuver. (*c*) Pour moi, je ne saurois y souscrire. Les Normands qui arracherent la Sicile aux Sarrazins, d'où étoient-ils venus? De l'Italie, où ils avoient fait sur les Grecs la conquête de la Pouille & de la Calabre: & ils étoient venus de la Normandie dans ces contrées, vers le commencement

(*b*) Tome VII. dans l'avertissement, pag. xlix.
(*c*) Tom. IV. Chap. IV.

du onzieme siecle, tems où il n'y avoit pas encore la moindre notion de poésie vulgaire, pas même en Provence, & bien moins en Normandie. Si les Normands apprirent la poésie vulgaire, ce qu'on ne sait pas, ils ne l'apprirent que des Provençaux pendant qu'ils étoient en Italie. Or comme les Troubadours ne commencerent à se faire entendre que vers la fin du onzieme siecle, & que les Normands s'étoient déjà auparavant établis en Sicile, il est impossible que ces conquérants ayent inspiré aux Siciliens le goût d'un art dont eux mêmes n'avoient aucune idée. Les Troubadours survinrent: les Italiens les accueillirent avec enthousiasme, & s'adonnerent à la poésie provençale: mais les Siciliens dont le dialecte étoit fait pour la poésie, commencerent à faire des vers rimés dans leur idiôme, & ils prouverent aux autres Italiens, que leur langue pouvoit se passer des étrangers, pour composer des poésies.

Quand on eut une fois vaincu le préjugé, & 9.
introduit la mode de chanter & d'écrire en langue vulgaire, on s'appliqua comme je l'ai indiqué, à écrire en prose dans la même langue; & ce fut alors que d'un jargon informe que cette langue étoit auparavant, elle commença à devenir un véritable langage, assujetti à des regles. Alors on songea à polir les mots & les expressions; on trouva de nouvelles terminaisons; on *italianisa*, pour ainsi dire, les paroles qui n'étoient que latines ou barbares, & on eut peu-à-peu une langue qu'on put nommer purement *italienne*. Cet ouvrage fut long: il coûta un siecle & demi de travail; mais enfin on en vint à bout, & la langue italienne devint la plus belle, la plus élégante, & la plus sonore de toutes les langues de l'Europe. Elle a conservé long-tems son regne, mais rien n'est durable sur la terre. Ce langage a régné tant que les Italiens l'ont rendu nécessaire aux autres nations par le commerce, la politique & la littérature. Mais du moment, où, depuis la découverte

du Cap de bonne Efpérance & de l'Amérique, le commerce fe partagea en d'autres branches & fuivit d'autres chemins, où la balance politique prit une autre pente, où la littérature fe répandit de l'Italie dans le refte de l'Europe, l'italien ceffa d'être la langue univerfelle, & la langue univerfelle prit fa place.





LIVRE SIXIEME

Qui contient les progrès de la littérature italienne, depuis la paix de Conſtance juſqu'à l'an 1300.

LA liberté que la paix de Conſtance avoit 10.
donnée à la Lombardie & à une partie de la Toſcane, auroit pû hâter les progrès de la littérature chez les Italiens, ſi les diviſions que l'abus de cette liberté éleva entre les villes, & plus encore les guerres ſcandaleuſes qui ſe renouvellerent entre le ſacerdoce & l'empire, & qui donnerent naiſſance aux funeſtes factions des Guelfes & des Gibelins, n'avoient retardé les progrès de cette littérature, pour laquelle les Italiens ſembloient avoir un penchant naturel & heureux. Les communes n'étant plus ſujettes aux empereurs qu'en apparence, & jouiſſant en effet des privileges de l'indépendance, tournerent leurs armes l'une contre l'autre: les plus puiſſantes ſe mirent en devoir de ſoumettre les plus foibles, & celles-ci s'allierent entr'elles, ou ſe donnerent des ſeigneurs qui puſſent les défendre; & de cette maniere le feu de la guerre civile embraſa l'Italie. Des révolutions inattendues augmenterent le nombre des calamités publiques. La mort de Guillaume II. roi de Sicile, ouvrit à l'empereur Henri, fils de Fréderic Barberouſſe, le chemin

au trône des Normands. Il avoit épousé Constance tante du roi Guillaume, & regardée comme l'héritiere présomptive de la Sicile : mais les Normands refusant de passer sous la domination allemande, mirent sur le trône Tancrede, qui étoit cousin germain du roi défunt, & que ses adversaires faisoient passer pour bâtard. Il s'éleva alors une guerre cruelle entre ce nouveau roi & l'empereur. La mort enleva bientôt Tancrede, mais l'obstination des Normands & la haine générale qu'on avoit contre Henri, prince cruel & sanguinaire, firent continuer une guerre qui inonda de sang la Sicile, la Pouille & la Calabre. Cette guerre & les conspirations que l'on trama contre la vie de l'empereur, ou que ce prince feignit pour avoir occasion d'exterminer les seigneurs normands, remplirent ces provinces de carnage. Le cruel Henri mourut à la fin : Fréderic son fils fut reconnu roi de Sicile & ce malheureux pays commença à respirer.

Cependant il étoit né un terrible schisme dans l'empire. Philippe de Suabe, frere de l'empereur Henri, & Otton de Brunswick, de la maison Este-Guelfe, se disputerent l'empire. Cette dispute ressuscita les factions des Gibelins, dont les princes de Suabe étoient les chefs, & des Guelfes auxquels la maison d'Este-Guelfe avoit donné naissance. Ces factions passerent à cette occasion de l'Allemagne, où elles étoient nées, en Italie, où elles allumerent un feu qui ne put s'éteindre qu'après deux ou trois siecles de carnage. L'assassinat de Philippe laissa Otton sans concurrent ; mais cet empereur eut l'imprudence de se brouiller mal à propos avec la cour de Rome, & excita une nouvelle guerre qui embrasa l'Italie & l'Allemagne. Le pape lui opposa le jeune Fréderic, fils de Henri, & roi de Sicile : la fureur des partis augmenta de jour en jour ; mais à la fin le rude échec que reçut Otton du côté de la

France à la bataille de Bovines, assura à Fréderic la possession paisible de l'empire.

Ce prince, un des plus grands qui ayent porté la couronne impériale, étoit né pour faire le bonheur des lettres. Grand amateur des savants, savant lui-même & doué de mille belles qualités, il auroit renouvellé en Italie le siecle d'Auguste, si Rome eût voulu le laisser en paix. Tirons le rideau sur les horreurs & sur les scandales, que causa la sanglante division qu'il y eut entre cet empereur & les papes: (9) il suffit de dire que jamais l'Italie ne fut plus bouleversée par les guerres, les factions, & les discordes que sous le regne de Fréderic II. Non seulement les provinces, mais chaque ville grande ou petite, étoit devenue un théatre affreux d'animosités & d'horreurs. Le flambeau funeste de la division s'allumoit dans le sein même des familles: les parens s'élevoient contre les parens, les freres contre les freres, les peres contre les enfans, sous le nom fatal de Guelfe & de Gibelin. II.

Fréderic mourut l'an 1250: son fils Conrad ne lui survécut que quatre ans, & il en employa trois à faire la guerre aux papes qui lui disputoient l'Empire & la Sicile. Ce royaume tomba au pouvoir de Mainfroi, fils naturel de Fréderic, prince qui égaloit son pere dans la magnanimité & dans la doctrine, & sur qui cependant se déchargea la haine que la cour de Rome avoit nourrie contre le pere & le frere. Cette cour arma contre lui Charles d'Anjou, comte de Provence. A l'arrivée des François & des Provençaux en Italie, la faction des Guelfes soutenue par eux, & celle des Gibelins, dont Mainfroi étoit le chef, recommencerent leurs fureurs comme sous le regne de Fréderic. Mainfroi ayant succombé sous les efforts de ses ennemis l'an 1266, la faction guelfe prévalut dans toute l'Italie, qui se soumit aux ordres, ou à la protection de Charles, jusqu'à ce qu'un nouvel orage, qui

s'éleva du côté de l'Allemagne, replongea l'Italie dans les malheurs causés par les guerres & par les factions. Conradin, fils de Conrad, & petit fils de Fréderic, redemanda l'héritage de ses ayeux : il parut avec une puissante armée, & chemin faisant, il fut reçu par les Romains de son parti comme futur empereur. La fortune sembloit marcher avec lui, mais elle l'abandonna lorsqu'il eut pénétré dans le royaume de Naples. Battu, & fait prisonnier, il paya de sa tête sur un échafaud la hardiesse d'avoir tenté de reconquérir ses états; & Charles agit de nouveau en maître dans toute l'Italie, jusqu'aux fameuses vêpres siciliennes. Dans ce jour de sang, second ou troisieme de pâques, de l'an 1282, tous les François & Provençaux, qui étoient en Sicile, furent massacrés par les habitans, que Jean de Procida avoit réunis dans la conspiration la mieux ourdie & la plus terrible dont on ait mémoire. La Sicile se donna au roi d'Aragon, gendre de Mainfroi, & Charles qui, dans ses efforts pour recouvrer ce royaume, n'essuya que des revers, jusqu'à voir son fils & héritier tombé dans les mains de ses ennemis, mourut de chagrin l'an 1285.

12. Au milieu de ces révolutions publiques, l'état particulier des villes & des provinces n'étoit pas plus tranquille; outre les factions qui déchiroient généralement toute l'Italie, l'ambition des communes ou des seigneurs, y excitoit guerre sur guerre. Venise, Genes, Pise, Florence, Lucques, étoient toujours aux mains ou entr'elles, ou avec leurs voisins : les Milanois insultoient à toute la Lombardie, & s'attiroient la haine & les insultes réciproques des villes Lombardes : Rome tantôt soumise aux papes, tantôt partagée en factions, étoit, comme à son ordinaire une mer orageuse : en un mot, il n'y avoit pas un seul coin de l'Italie, qui jouit des douceurs de la paix.

Malgré ces malheurs, ce pays ne retomba pas dans l'ancienne ignorance: au contraire les lettres y firent des progrès, lents à la vérité, mais toujours dignes d'admiration, ſi l'on réfléchit ſur les circonſtances où l'Italie ſe trouvoit. Nous allons voir dans l'article ſuivant les moyens dont on ſe ſervit, pour conſerver la noble ardeur pour la littérature qui avoit commencé à ſe réveiller dans les cœurs des Italiens. Nous verrons que ces moyens joints au génie des habitans, eurent leur effet en dépit des factions, des guerres, & des autres calamités publiques : d'où nous pouvons conclure que les progrès des ſciences & des arts auroient été plus rapides, & tels qu'ils le furent dans les ſiecles XIV & XVe., ſi l'état de l'Italie eût été en général plus tranquille.



ARTICLE PREMIER.

Moyens qui contribuerent aux progrès de la Littérature en Italie.

§. I. *Attention des princes à faire refleurir les études.*

13 FRÉDERIC, furnommé *Barberouffe*, avoit donné le premier exemple de cette attention, pour la profpérité des lettres, qui fait tant d'honneur aux princes, & qui contribue infiniment à l'immortalité de leur nom. Ses deux fils Henri & Philippe ne l'imiterent point : le premier ne fongea qu'à verfer le fang de ceux qui avoient le malheur de lui déplaire, & à inventer de nouveaux fupplices pour leur rendre la mort plus terrible : le fecond eut trop à faire avec fon compétiteur Otton & avec les Guelfes, pour s'appliquer à ce qui regardoit la littérature. Otton lui même ne donna aucun foin à cette partie : ainfi la gloire de fuivre les traces de Fréderic I., en ce qui concerne les lettres, fut réfervée à *Fréderic II.* Ce prince étoit né & avoit été élevé en Italie, d'où il ne fortit qu'à l'âge de 18 ans, où il revint & où il paffa la plus grande partie de fes jours, & où il mourut. Il parloit l'italien préférablement à toute autre langue, quoiqu'il poffédât parfaitement l'allemand, le françois, le grec, le latin & l'arabe. Elevé dans fon royaume de

Fréderic II. empereur.

Sicile, dans un tems où l'on commençoit dans ce pays à cultiver la poésie vulgaire, il en fit ses délices, & il fut un des meilleurs poëtes italiens de son siecle. Il s'appliqua à la philosophie naturelle, & écrivit un livre *sur les oiseaux*. On le publia à Cologne l'an 1596. avec les *additions* de Mainfroi, fils de ce prince. Nous verrons ailleurs ce que Fréderic fit pour avancer la littérature en Sicile, & pour l'introduire à Naples, & qu'il n'épargna pour cet effet ni fraix ni soins. Ce fut lui qui fit traduire en latin les *ouvrages d'Aristote* qui n'avoient paru jusqu'à ce jour qu'en grec & en arabe. Il auroit fait encore davantage pour les sciences, mais les papes & les révoltés d'Italie & d'Allemagne ne lui en laisserent pas le loisir.

Ses fils Conrad & Mainfroi, hériterent de son amour pour les sciences, comme aussi de ses disgraces. Le premier réforma & augmenta les écoles publiques à Salerne; le second à Naples. Ce dernier fut bon philosophe & bon poëte italien, & posséda de vastes connoissances dans plusieurs genres de littérature. Charles d'Anjou, & Charles II. son fils, firent encore plus que les deux rois précédens, pour mettre en vogue les études dans l'Italie méridionale, & ils n'auroient pas oublié la Sicile, s'ils n'en avoient pas été chassés par les Aragonois & par les habitans. Autres princes.

14. Papes.

Rome eut à cette époque de grands pontifes, tous savans & protecteurs des sciences. Innocent III, grand pape, grand prince & grand homme de lettres, fut dans son tems l'oracle du droit civil & canonique. Trois fois par semaine il tenoit des plaids publics pour juger les procès tant dans les affaires ecclésiastiques que séculieres: il pesoit avec esprit, éloquence & doctrine les raisons des parties, & prononçoit avec une équité & une intelligence qui attiroient à son tribunal

les procès les plus difficiles qu'il y eût dans toutes les parties du monde chrétien, & la foule des jurifconfultes qui alloient à Rome écouter ce grand pontife, dont les plaids étoient autant de leçons pour eux. (a) Ses lettres, fes fermons, & fes décrétales décelent l'homme profond. Il écrivit plufieurs livres fur quelques matieres eccléfiaftiques; en général il cultiva les fciences les plus utiles, & fit tous fes efforts pour engager le clergé à les cultiver à fon exemple. Il prodigua les honneurs à l'univerfité de Bologne, & il étendit fes foins paternels à l'univerfité de Paris, à qui il donna des ftatuts & des réglements, l'an 1215. par le moyen du cardinal Légat de Courçon. Les ftatuts de ce pape font les plus anciens que l'univerfité de Paris puiffe produire. (b)

Honoré III, fucceffeur d'Innocent III, continua & perfectionna l'ouvrage de fon prédéceffeur, par rapport à la même univerfité, comme on peut le voir dans les hiftoires de *du Boulai* & de *Crévier*. Et il ne faut pas omettre combien le clergé en général eft redevable à ces deux pontifes, dont le premier fit dreffer dans le quatrieme concile général du Latran, ces loix & canons remplis de fageffe, dont le but eft d'obliger les eccléfiaftiques à fe confacrer à l'étude des fciences: loix & canons auxquels le fecond fit de fages & d'utiles additions, jufqu'à ordonner que chaque chapitre enverroit les plus jeunes chanoines étudier dans les univerfités. On attribue auffi à Honoré l'inftitution du maître du facré palais, dont l'office étoit d'expliquer & d'interprêter publiquement les faintes écritures, étude qu'on avoit

---

(a) Voy. *Muratori* fcript. rer. Ital. V. III. P. I. p. 486.

(b) Crevier, hift. de l'univerfité de Paris Tome I. pag. 296.

trop oubliée dans les siecles d'ignorance, & qui commençoit alors à refleurir. L'on prétend qu'Honoré donna cette charge à St. Dominique; du moins l'on sait que les seuls Dominicains ont toujours été les maîtres du sacré palais à Rome, depuis l'institution de cet emploi.

Grégoire IX, successeur d'Honoré, augmenta considérablement le droit canon, à qui il donna une meilleure forme qu'auparavant, par les cinq livres des décrétales qu'il fit publier, & qu'il adressa à l'université de Bologne; il n'omit rien pour rétablir celle de Paris, que des troubles domestiques avoient presque anéantie l'an 1229.

(c) Innocent IV, fut encore plus favorable à cette université célebre, à qui il prodigua les graces, & dont il se déclara le protecteur (d). Mais si ces papes Italiens eurent un soin si particulier des études en France, Urbain III François de nation, fit les plus grands efforts pour faire revivre l'étude de la philosophie parmi les Italiens. C'est ce que nous verrons ailleurs.

Qu'il me soit permis de mettre à côté des monarques & des papes, un particulier qui par le rôle qu'il joua, & par le bien qu'il fit à la littérature d'Italie, mérite une place dans cette même section. Je parle du fameux Pierre des Vignes, chancelier, secretaire, ministre & favori de Fréderic II. Ce personnage illustre, n'étoit pas d'une haute extraction, ni Allemand d'origine & né en Suabe, comme *Tritheme* l'assure. Il étoit Italien, né à Capoue, d'une famille obscure & miserable. Parmi les lettres de Pierre des Vignes il y en a une qu'un certain *Nicolas* lui écrivit, où entr'autres il félicite Ca- 15 Pierres des Vignes.

(c) Idem. pag. 343. (d) P. 360.

poue, d'avoir donné naiſſance à un ſi grand homme (e). Et dans une autre lettre, Pierre lui-même remercie Dieu de ce qu'il l'a mis en état de ſoulager la mendicité de ſa pauvre mere, & d'une ſœur également miſerable (f). La pauvreté où ſe trouvoit le jeune Pierre, ne l'empêcha pas d'aller étudier à Bologne, ayant rencontré des gens aſſez charitables pour l'aider dans ſes études & le nourrir par leurs aumones. Ses ſuccès furent ſi rapides & ſi heureux, qu'on ne parloit à Bologne que de ce jeune Capouan. L'empereur Fréderic II, protecteur déclaré des ſavans, en fut informé, & voulut voir cet écolier extraordinaire; ſes diſcours & ſa ſcience le ſurprirent; il l'attira à ſa cour, & lui donna tout le loiſir d'étudier encore; enſuite l'élevant de degré en degré, il le fit ſon ſecretaire, juge de ſa cour, notaire, conſeiller & enfin ſon chancelier & ſon ami intime. Peu de favoris ont joui de plus de crédit & de plus de pouvoir que lui auprès de leurs ſouverains. Fréderic regarda ſon favori comme l'oracle de ſon ſiecle, & l'homme de l'Europe le plus ſavant, le plus ſage, le plus adroit, & le plus néceſſaire à la gloire du trône. Dans cette idée, il ſe fit un devoir d'approuver tout ce que Pierre penſeroit & feroit, juſqu'à permettre que ce miniſtre annulât ce que le ſouverain avoit fait ſans ſa participation. La condeſcendance d'un tel prince envers un tel miniſtre, n'étoit pas l'effet d'une prévention aveugle, comme l'a été celle de pluſieurs monarques envers des favoris indignes. Pierre méritoit la confiance entiere de Fréderic par ſon ſavoir, par ſon zele, par ſon attachement pour le prince & par ſa politique profonde & intègre. Dans cette grande élévation, ce miniſtre eut un

(e) L. III. des lettres de Pierre des V. c. 45.
(f) Mactere Vet. ſcrip. v. II. epiſt. 38.

ſoin particulier du progrès des ſciences; il rendit la faveur immenſe dont il jouiſſoit, utile à la littérature d'Italie; il l'a chérit & lui conſacra ſon autorité, ſes richeſſes & ſa puiſſance (10). Heureuſement il eut à faire à un prince ſavant & libéral. Fréderic II & ſon miniſtre étoient une copie d'Auguſte & de Mécéne : peut-être le ſiecle d'or de la littérature auroit de nouveau paru en Italie ſous le gouvernement de ces grands hommes, ſi les guerres, les révoltes, les factions & ſur-tout les papes tous ennemis jurés de Fréderic, n'y euſſent apporté un obſtacle inſurmontable. Outre les livres de ſes lettres, dont la plus grande partie ſont écrites au nom de l'empereur, Pierre dreſſa le code des loix pour le royaume de Sicile; écrivit un livre ſur la *puiſſance impériale*, & un autre ſur la *conſolation*. Il fut un habile poëte italien à l'exemple de ſon prince, & il poſſéda au plus haut degré l'art de l'éloquence. Ses lettres pourroient ſervir à éclaircir l'hiſtoire de ſon tems, ſi on avoit eu ſoin d'en faire un bon recueil; mais la derniere édition qu'on en a faite à Bâle en 1740, eſt très défectueuſe, car il y manque pluſieurs lettres qui ſont imprimées ailleurs, & qu'on trouve dans des manuſcrits; il y en a d'apocriphes, l'on n'a pas pris garde à l'ordre chronologique, & l'on trouve pluſieurs endroits qui ſont tout à fait inintelligibles. On a attribué à Pierre des Vignes un autre livre ſur l'exiſtence duquel on a diſputé & on diſpute encore; c'eſt celui des *trois impoſteurs* (*de tribus impoſtoribus*). D'autres l'ont attribué à Fréderic II, mais je crois que le même argument qu'on employe pour prouver que l'empereur ou ſon chancelier écrivirent ce livre, peut ſervir à faire voir le contraire. On accuſa dans le tems l'empereur Fréderic d'avoir dit que Moyſe, Jeſus-Chriſt & Mahomet étoient trois impoſteurs, qui avoient

trompé le monde. Or si Fréderic non content d'avoir fait entendre une pareille proposition, avoit osé la publier par écrit, ses accusateurs, dont les premiers & les plus acharnés étoient Grégoire IX & Innocent IV, n'en auroient-ils pas fait mention? Cependant on ne parle nulle part d'un tel livre, ni dans les lettres de Grégoire IX, ni dans les réponses apologétiques de l'empereur, ni dans les écrivains de ce tems, amis ou ennemis de Fréderic II.

16 Pierre des Vignes finit sa brillante carriere par un revers inattendu & terrible. Disgracié de l'empereur son ami & son maître, chargé de chaînes, ayant les yeux crevés, & jetté dans un cachot, il se tua, à ce qu'on dit, par désespoir. *Matthieu Paris*, auteur contemporain, raconte que Pierre s'étant laissé corrompre par les promesses & par les présents d'Innocent IV, conspira contre la vie de l'empereur, & que d'accord avec le médecin de la cour, il présenta une potion empoisonnée à ce prince qui étoit malade. Fréderic en avoit été averti, & il ordonna au médecin d'en boire; & celui-ci avant d'en goûter, feignit de tomber, & répandit le poison; l'empereur fit avaler le peu qui étoit resté dans la tasse à un criminel qui en mourut sur le champ. D'abord on exécuta à mort le médecin. Quant à Pierre, l'empereur lui fit crever les yeux, & le livra aux Pisans, ennemis implacables de cet homme, avec permission d'en faire ce qu'ils en voudroient; mais Pierre s'épargna la honte & les supplices qui l'attendoient, en se cassant la tête contre une colonne. *Ricordano Malespini*, auteur aussi contemporain, dit seulement que les ennemis du chancelier firent tant par leurs calomnies auprès de l'empereur, que ce monarque disgracia Pierre, & le fit mettre en prison où il mourut, & l'on fit dire que lui même s'étoit donné la mort. La *chronique*

de

de Plaisance publiée par *Muratori* (*g*), ne dit autre chose sinon que l'an 1248, l'empereur fit crever les yeux à son chancelier. *Gui Bonutti*, également contemporain, raconte aussi que Fréderic fit priver de la vue Pierre qui, selon ce qu'on en débitoit, avoit donné de la tête contre une muraille, & en étoit mort (*h*). Mais ni cet écrivain, ni la chronique ne disent un seul mot de ce qui causa la disgrace du ministre. *François Pepin* qui vécut peu après, rapporte dans sa *chronique*, qu'on ne s'accordoit point sur le motif de la disgrace de Pierre des Vignes, parce que les uns disoient que ce chancelier s'étoit mal conduit dans les démêlés qu'il y eut entre Fréderic & Innocent; d'autres que Pierre avoit trahi l'empereur, pour se venger de ce que ce prince se trouvant dans une grande néceſſité, lui avoit oté toutes ses richesses; plusieurs aussi pensoient que l'empereur avoit découvert une familiarité criminelle entre le chancelier & l'impératrice. Enfin *Benvenuto d'Imola* (*i*), après avoir examiné tout ce qui avoit été écrit sur ce sujet avant lui, se déclare pour le sentiment de *Malespini*, adopté encore par *J. Villani*, & attribue le malheur de Pierre des Vignes à l'envie & aux calomnies des courtisans. Telle est aussi l'opinion de *Dante* (*k*). Il est singulier que tous les écrivains contemporains, qui vivoient sur les lieux, différent dans leurs rélations d'avec le recit de *Mathieu Paris*, qui étoit aussi contemporain, mais qui vivoit & écrivoit en Angleterre. Cette observation paroit former un préjugé favorable à la mémoire du célébre & malheureux Pierre des Vignes.

(*g*) Script. rer. Ital. V. XVI. pag. 465. (*h*) Bonutti Astronom. p. 220 de l'édit de Bâle 1550. (*i*) In Excerptis. (*k*) Inferno. Chant. XIII.

§. II. *Des Universités & autres écoles célebres en Italie dans cette époque. Des Bibliotheques.*

17 Les deux plus célebres universités de l'Europe étoient dans ce tems, celle de Paris & celle de Bologne: toutes les autres en sont des filles ou des copies. Notre sujet ne nous permet pas de parler de la premiere: ainsi nous nous bornerons à la seconde & à celles qui en dérivent.

Célébrité de l'université de Bologne. *Odofred*, professeur en droit à Bologne, atteste qu'au commencement du XIII siecle, c'est-à-dire, vers l'an 1200 il y avoit dix mille écoliers dans l'université de cette ville (*a*). Outre la foule des Italiens, il y en avoit des François, des Allemands, des Anglois, des Ecossois, des Flamands, des Espagnols, des Portugais, des Normands. Il y avoit des professeurs de ces nations, dont chacune avoit son propre chef ou recteur. Au commencement les professeurs étoient payés par les étudiants, mais ensuite ils reçurent leurs appointemens du public. Cette université jouissoit d'une si haute réputation, que Frédéric II lui envoya ses loix pour être insérées dans le corps du droit, & la traduction des ouvrages d'Aristote pour être approuvée, & les papes lui communiquerent leurs nouvelles décrétales. On y trouvoit des professeurs excellens dans toutes les sciences: mais l'étude dans laquelle l'université de Bologne brilloit particulierement, & où elle donnoit, pour ainsi dire, la regle à l'univers, étoit celle des droits civil & canonique.

Ses revers. Cependant cette université essuya de grands revers, qui contribuerent à répandre les sciences dans toute l'Italie. De tems en tems des

(*a*) In authen. abita C. *Ne filius pro patre.*

professeurs poussés par l'espoir d'un plus grand profit, désertoient de Bologne pour aller en d'autres villes, & souvent ils emmenoient avec eux un grand nombre d'écoliers, ce qui fit craindre aux magistrats que peu à peu l'université ne fût abandonnée ; ils exigerent en conséquence des professeurs, le serment de n'enseigner qu'à Bologne. Cette gêne hâta & accrut la désertion. L'an 1204, un bon nombre de professeurs & une foule d'étudiants passerent à Vienne, & y ouvrirent une école. Dans les annales de la congrégation des camaldules (*b*), on trouve que l'an 1205, les recteurs de cette nouvelle université, étoient un Anglois, un Provençal, un Allemand & un Lombard. Ce schisme fut cependant de peu de durée, & l'an 1209, les déserteurs retournerent à Bologne. Mais l'an 1222, la discorde, qui étoit née, à ce que je crois, dans le sein de l'université de Bologne, jetta les fondemens de celle de Padoue, qui est devenue en suite si célebre dans toute l'Europe. Le grand nombre de ceux qui passerent alors de Bologne à Padoue, a donné lieu à quelques auteurs de croire que les études cesserent tout à fait dans la premiere de ces villes, ce qui pourtant est faux, comme nous allons le voir. Parmi les écoliers, qui, à cette occasion, passerent de Bologne à Padoue, il y eut Albert le Grand, qui l'année suivante prit dans cette derniere ville l'habit de l'ordre dominicain. Retournons aux vicissitudes qui agiterent l'université de Bologne.

Fondation de l'université de Padoue.

L'an 1224, l'empereur Fréderic II fonda l'université de Naples. Parmi les lettres de *Pierre des Vignes* on en trouve quatre qui roulent sur cette fondation (*c*). Celle de Bologne en ressentit du dommage, à cause des appointemens que l'empereur assigna aux professeurs de Naples, &

& de celle de Naples.

(*b*) Vol. IV. p. 199. (*c*) L. III. C. 10. 11. 12. 13.

des grands privileges qu'il accorda aux écoliers. Mais ce n'étoit rien en comparaiſon du coup terrible que Fréderic réſervoit aux Bolonois, qui trois ans auparavant, avoient, malgré lui, aſſiégé & pris Imola. L'an 1225, il défendit que l'on tînt école à Bologne, & il ordonna à tous les écoliers de ſe transférer à Naples. C'eſt ici que l'on peut voir combien il eſt faux que l'univerſité de Bologne eût été entierement tranſportée l'an 1222 à Padoue, & cela (comme d'autres ont ajouté) par ordre de Fréderic. Les ordres de ce prince commençoient déja à s'exécuter; Bologne alloit ceſſer d'être *la mere des études.* Mais l'année ſuivante 1226, les villes d'Italie ayant renoué leur ancienne ligue contre la puiſſance impériale, & Bologne y ayant accédé, l'ordre de Fréderic ne fut pas accompli; & ce prince obligé de céder, rendit généralement l'an 1227 aux villes les privileges qu'il leur avoit enlevés, & nommément celui de l'univerſité à Bologne (*d*).

18 Cet événement retarda les progrès de l'univerſité de Naples, & les funeſtes guerres qui s'éleverent entre Fréderic & les papes, la ruinerent, de façon que ce prince fut obligé de la renouveller l'an 1234 (*e*). Après ſa mort, celui qui auroit dû la protéger, lui porta un rude coup. Conrad IV, fils de Fréderic, voulant probablement punir les Napolitains qui avoient ſoutenu contre lui un ſiege long & meurtrier, érigea l'école de Salerne en univerſité l'an 1254; mais ce prince mourut la même année, & rien ne nous faiſant voir qu'il y eût réellement à Salerne d'autre école que celle de médecine qui étoit fort célébre, on peut conclure que le deſſein de Conrad reſta ſans exécution. Mainfroi

(*d*) Murat. Antiq. Ital. V. III. p. 909.
(*e*) Idem ſcript. rer Ital. V. VII. pag. 1035.

ſon frere, ayant reçu la couronne l'an 1258, s'appliqua à conſolider l'univerſité de Naples fondée par ſon pere. Il ne paroît cependant pas qu'elle proſpérât beaucoup, peut-être à cauſe de l'inimitié & de la guerre perpétuelle qu'il y eut entre ce roi & les papes. Elle ne commença à fleurir avec éclat que ſous le regne de Charles I, qui lui accorda de plus grands honneurs & privileges que Fréderic & Mainfroi n'avoient fait : cette univerſité devint encore plus célebre ſous Charle II & ſous ſes ſucceſſeurs.

Autres notices ſur celle de Padoue.

Voyons à préſent ce qui arriva à la branche qu'on avoit coupée à l'univerſité de Bologne pour la planter dans le ſol de Padoue. Elle y avoit jetté de profondes racines, & étoit devenue un arbre ferme & touffu qui invitoit les Italiens & les étrangers à ſe repoſer à ſon ombre. Quelques écrivains cités, mais non approuvés par *Facciolati* (*f*) ont rèvé que Fréderic II, tranſféra une ſeconde fois le ſiege des études de Bologne à Padoue l'an 1241. Cette tranſlation eſt auſſi chimérique que la premiere : mais ce qui n'eſt pas chimérique, c'eſt que depuis l'an 1228 juſqu'à l'an 1260, on ne trouve aucun monument authentique qui faſſe mention de l'univerſité de Padoue. Avoit-elle péri dès ſon berceau? & cela étant, quelles en furent les cauſes? le P. *Zacharie* a publié une charte extraite de l'archive de Verceil, datée du 4 Avril de l'an 1228, & ſignée à Padoue (*g*); elle contient les conditions moyennant leſquelles une nouvelle univerſité compoſée des membres de celle de Padoue, & ayant la même forme & les mêmes réglemens, devoit être érigée à Verceil. Dans le même acte il eſt dit que les profeſſeurs & écoliers qui s'engageront à former & à peupler

---

(*f*) De Gymnaſ. Patav. ſyntagm. p. 3.
(*g*) Iter literar. P. I. p. 142.

la nouvelle université, feront leur possible, pour que l'université entiere de Padoue soit transférée à Verceil pour huit ans. Cette fondation se fit en effet, & nous avons des mémoires qui attestent que l'an 1234 il y avoit à Verceil une université, qu'elle acqueroit de la célébrité, & qu'il y avoit des professeurs italiens & étrangers dans toutes les sciences. Ces attestats, & le silence que l'on garde sur l'université de Padoue depuis ce tems jusqu'à environ l'an 1260, font soupçonner avec fondement, que les études cesserent pour un tems à Padoue quelle qu'en fût la raison. Mais enfin on trouve un *Ansald* Espagnol, recteur de l'université de Padoue en 1260, suivant *Facciolati*, & peu après on y voit deux recteurs à la fois, l'un appellé *Cisalpin*, parce qu'il présidoit aux Italiens, l'autre *Transalpin*, parce qu'il étoit étranger & avoit la direction des écoliers au delà des Alpes. Le même auteur rapporte un réglement qu'on avoit introduit dans ces écoles, & par lequel il étoit défendu aux médecins de s'écarter des sentimens d'Hyppocrate & de Galien, & aux philosophes d'avoir d'autres opinions que celles d'Aristote (11). Tous les professeurs étoient tenus d'enseigner non seulement en public, mais encore en particulier, sans exiger aucun payement de leurs écoliers, parce qu'ils étoient bien payés du public.

Etudes à Ferrare. *Léandre Alberti*, & plus modernement *Bossetti* dans son histoire latine de *l'école de Ferrare*, ont débité que Fréderic II transporta dans cette ville l'université de Bologne. L'on diroit que ce prince n'avoit d'autre occupation que de promener les écoles de Bologne par toute l'Italie. *Azzon* VII, marquis d'Este, ennemi déclaré de Fréderic, étoit alors seigneur de Ferrare. Y-a t-il apparence que l'empereur cherchât à illustrer une ville ennemie & rebelle, en y transférant l'université de Bologne? Tout ce qu'il y a de plus vrai, c'est que dans ce siecle les études

étoient en vogue à Ferrare. *Muratori* a publié un privilege de l'an 1264, par lequel les Ferrarois exemptent du service militaire les professeurs en médecine, en logique & en grammaire (*h*). Au reste ces écoles ne furent érigées en université que vers la fin du XIV siecle.

Milan.

Par rapport à Milan, on trouve dans la chronique de *Galvano Flamma* un fragment d'une autre chronique écrite par un *Bonvoisin de Riva*, de l'ordre des freres humiliés en 1288. On y fait la description de l'état de Milan dans cette année, & il est dit qu'on trouvoit à Milan deux cents juges ou jurisconsultes, quatre cents notaires, six cents notaires impériaux, deux cents médecins, & quatre vingts maîtres pour enseigner les garçons. Nulle mention au reste de professeurs dans les deux droits, dans la philosophie, & dans d'autres sciences ; ce qu'il faut sans doute attribuer aux malheurs du tems, & à l'agitation perpétuelle où étoit Milan.

A Rome & à Plaisance & en d'autres villes.

Innocent IV, jetta les fondemens de l'université de Rome, & de celle de Plaisance. Jamais les études n'avoient entierement abandonné la ville de Rome, même dans le tems de la barbarie, ce qu'on dut aux soins des pontifes. Mais à l'époque dont nous parlons, nulle école n'étoit jugée de quelque prix, si on n'y enseignoit le droit canon, le droit civil & les saintes écritures. Ainsi Innocent y érigea des chaires pour ces études, comme l'on voit par une bulle insérée dans les décrétales (*i*). Ce même pape, à la requête des Plaisantins, qui le regardoient comme leur chef même dans le temporel, durant leur revolte contre Fréderic II, par un bref du 6 Février de l'an 1248, leur accorda l'honneur d'avoir une école générale ou université, avec

(*h*) Antiq. Ital. V. III. p. 910. (*i*) L. VI. C. super specul. Tit. de privilegiis.

les mêmes titres & droits dont jouissoient celles de Paris & de Bologne.

Plusieurs monumens authentiques nous font voir des écoles célébres à Modene & à Reggio. Il y avoit à Pistoïe d'habiles professeurs en droit, le fameux *Roffrede de Benevent*, professeur en droit à Bologne, enseignoit cette science à Arezzo l'an 1215, & on soupçonne que dès lors on avoit commencé à l'enseigner à Pise.

19 Je crois que les lecteurs, en réfléchissant sur cette ardeur que les villes d'Italie témoignoient à l'envi pour les études, penseront que réellement la littérature dut alors heureusement refleurir dans ce pays. Cependant il s'en fallut beaucoup qu'elle parvînt à quelque perfection; car il ne suffit pas d'étudier, il faut étudier bien & avec solidité, pour faire des progrès. Les factions & les guerres qui sans cesse bouleversoient l'Italie, & encore plus la disette de livres, étoient de grands obstacles à ces progrès. Dans toute cette époque on ne trouve aucun indice de quelque bibliotheque considérable, soit publique, soit particuliere, pas même de celle du Vatican. Les livres étoient si rares, qu'on appelloit du nom de *bibliotheque* la collection des livres de la bible. Les copistes se faisoient bien payer, sur-tout à cause du luxe qu'on avoit très mal à propos introduit dans les manuscrits; toutes les lettres capitales étoient en or, dont le contour des pages étoit enrichi de figures en miniature, & dont le parchemin étoit souvent peint en pourpre ou en d'autres couleurs d'un grand prix. La façon des caracteres étoit aussi très variée, & avoit un prix ou taxe particuliere; en un mot il sembloit que l'on faisoit tous les efforts possibles pour rendre les livres rares & chers, au point que peu de monde pût en acheter. Voici le catalogue d'une partie des livres que le cardinal *Guala* laissa par son testament de l'an 1227, au monastere de S. André

Rareté, prix, & luxe des Livres.

qu'il avoit fondé à Verceil. “ Une grande bi„ bliotheque (c'eſt-à-dire, le corps de la bible), „ écrite en caracteres de Paris, reliée en pour„ pre, & décorée de fleurs d'or, & avec les let„ tres capitales pareillement en or. Une autre „ bibliotheque (une bible), en caracteres de „ Bologne, reliée en cuir bleu; une autre dans „ les mêmes caracteres & en cuir rouge; une „ quatrieme en caracteres d'Angleterre; une „ cinquieme fort petite, mais précieuſe, en let„ tres de Paris en or, & avec des ornemens en „ pourpre; l'Exode & le Lévitique en caracteres „ anciens; les douze prophêtes en un ſeul vo„ lume en caracteres lombards; les livres mo„ raux de S. Grégoire en bons caracteres anciens „ d'Arezzo „. Voilà une collection de livres qui paſſoit alors pour rare & d'un très grand prix. La bibliotheque de *Cervotto Accurſe*, fils du fameux *Hécurſe*, juriſconſulte, étoit en grande réputation à Bologne, ſuivant ce qu'en dit le P. *Sarti* dans ſon hiſtoire ſur cette univerſité; cependant elle conſiſtoit en vingt volumes ſur des matieres légales.

Toutes les univerſités auſſi bien que toutes les 20 villes où il y avoit des écoles de quelque nom, entretenoient des copiſtes. De là vient cette diverſité de caracteres, indiquée dans le paſſage que nous venons de rapporter; mais à cauſe du luxe que ces gens avoient introduit dans leur profeſſion, le juriſconſulte *Odofred*, les appelle peintres plus que copiſtes. *Hodie ſcriptores non ſunt ſcriptores, ſed pictores* (*k*). Dans l'acte de fondation de l'univerſité de Verceil, cité ci deſſus, il eſt dit, qu'il y aura deux copiſtes pour le ſervice des écoliers, & que les copiſtes ſe contenteront du prix qui ſera fixé par les recteurs. Mais qu'eſt-ce que ſont deux copiſtes pour une

---

(*k*) *Sarti* de Profeſſ. Bonon. V. 1 P. 11. p. 145.

grande univerſité? La chronique de Milan dont nous avons parlé, rapporte qu'il y avoit cinquante copiſtes dans cette ville. Ce nombre n'étoit pas exceſſif dans une ville peuplée, ſuivant la même chronique, de deux cents mille habitans. Il y en avoit un plus grand nombre à Bologne, les copiſtes y étoient excellens pour les caracteres & les peintures; les femmes elles mêmes s'en mêloient, & c'eſt peut-être la cauſe des erreurs dont les manuſcrits de ce tems fourmillent. En général on prenoit garde à la beauté plus qu'à la bonté des copies; ainſi les manuſcrits étoient rares, d'un prix exceſſif & très défectueux.

§. III. *Voyages entrepris par des Italiens, & qui ont contribué à l'inſtruction publique.*

21 Comme les voyages entrepris pour cauſe de commerce, nous fourniſſent les marchandiſes étrangeres qui ſervent non ſeulement au luxe, mais encore à la commodité, à l'aiſance, & au bien de la vie; ainſi les voyages que des perſonnes éclairées ont faits pour s'inſtruire, nous ont communiqué les plus grandes lumieres en fait de géographie, d'hiſtoire naturelle, de politique, & d'autres ſciences. Pendant le XIIIe. ſiecle, il y eut des Italiens qui entreprirent dans cette vue des voyages très longs & extrêmement pénibles, & en donnerent des relations qui ont fort contribué à éclairer l'Europe.

Voyages des trois Polo Vénitiens.

Nicolas Polo de Veniſe, & Matthieu, vulgairement appellé *Maffio*, ſon frere, allerent à Conſtantinople, où régnoit Baudouin II; on ne ſait pas bien en quelle année, mais ce fut entre 1250 & 60. Nicolas en partant avoit laiſſé ſa femme enceinte, & elle mit au monde le fameux Marc Polo, qui a écrit la relation de ce voyage. Nicolas & Matthieu ayant pris congé de l'empereur, traverſerent la Mer Noire, & allerent en Arménie, d'où il paſſerent par terre

à la cour de Barka, un des plus grands seigneurs de la Tartarie. Ils offrirent à ce prince des présents d'une grande valeur, en reçurent de plus riches, & s'arrêterent un an dans la ville de Bogaria ou Bolgara, à la cour de Barka, où ils firent des emplettes considérables, en même tems qu'ils observoient la situation du pays, & les mœurs d'une nation qui commençoit à faire beaucoup de bruit en Europe; ils étoient sur le point de retourner à Venise, quand la guerre qu'un autre Kan des Tartares, appellé Allau, excita contre Barka, & la déroute de celui ci les obligea à se sauver comme ils purent, par la fuite. Ils errerent longtems par les déserts de la Tartarie, jusqu'à ce qu'étant parvenus à Oukatz, ou comme on lit dans quelques éditions de ce voyage, & dans le manuscrit de Berlin Grikara, ils passerent le Tigre, & s'arrêterent pendant trois ans à Bokara dans la Perse. Un ambassadeur qu'Allau envoyoit à Kublay, grand Kan des Tartares, passant par cette ville, persuada aux deux Venitiens qui étoient regardés comme des hommes extraordinaires, & qui avoient parfaitement appris le Tartare, de l'accompagner à la cour de Kublay, prince amateur des étrangers, & sur-tout des Européens. Ils eurent lieu d'être contens de leur voyage. Kublay les accabla de politesses, & il ne pouvoit pas se rassasier d'écouter les relations qu'ils lui firent des mœurs, des usages, de la puissance, du gouvernement & de la religion de l'Europe: le résultat en fut que le Kan les nomma ses ambassadeurs auprès du souverain pontife, pour le prier d'envoyer en Tartarie cent missionnaires. Outre la lettre pour le pape, Kublay donna aux ambassadeurs une tablette d'or, sur laquelle étoient gravées les armes impériales, afin que les gouverneurs des provinces de son empire leur fournissent ce qui étoit nécessaire pour un si long voyage.

Les deux freres employerent trois ans à par-

venir à Yazza, ou Glasia, ou Glaza dans l'Arménie Mineure, d'où ils passerent à Acre, autrement Tolemaïs. C'étoit l'an 1269. Clément IV étoit mort en Novembre de l'année précédente, ce qui fit que les ambassadeurs s'arrêterent à Acre auprès de Thédald Visconti de Plaisance, légat du saint siege dans la Palestine. Comme après la mort de Clément, il y eut siege vacant presque trois ans, les Polo en attendant allerent à Venise, où ils eurent la satisfaction d'embrasser le jeune Marc. Les cardinaux ne pouvant pas s'accorder sur l'élection d'un pape, les Polo craignirent qu'un plus long retard n'allumât la colere de Kublay ; ils retournerent à Acre, emmenant Marc avec eux ; & s'étant fait donner des lettres du légat Thédald pour le grand Kan, ils reprirent le voyage de la Tartarie. A peine étoient-ils en chemin qu'ils reçurent un exprès du légat, qui leur donnoit avis de son élection au pontificat, ayant reçu dans ce moment les députés du sacré college qui étoit en Italie, & ayant déjà pris le nom de Grégoire X. Les Polo étant retournés sur leurs pas, eurent du nouveau pape des brefs pour Kublay, & deux religieux dominicains, un Italien, l'autre Asiatique, avec promesse d'envoyer au plutôt un bon nombre de missionnaires. Le voyage dura trois ans & demi (12). Kublay revit les Polo avec une joye extrême, & prit tout de suite une affection singuliere pour Marc. Ce jeune homme apprit bientôt les différens dialectes de la Tartarie, & fut employé par le Kan dans les affaires du gouvernement, sur-tout dans des ambassades qui lui donnerent occasion de parcourir la Tartarie, le Katay, la Chine & d'autres contrées. Il fit ces voyages en grand observateur, comme l'on peut voir par sa relation.

Après une demeure de dix sept ans à la cour du grand Kan, nos trois Vénitiens songerent à

retourner en Europe. Kublay ne pouvoit pas ſe réſoudre à les congédier, quand il vint à la cour des ambaſſadeurs d'Argon roi des Indes, dont la famille étoit une branche de celle de Tartarie. Argon demandoit en mariage la princeſſe Rogatin, fille de Kublay. Le parti fut accepté, & les Polo ſuivirent la princeſſe, & les ambaſſadeurs Indiens à la cour d'Argon. Ce voyage par mer fut d'un an & demi. Parvenus à la cour des Indes, ils trouverent qu'Argon étoit mort. Caſan ſon fils & ſucceſſeur épouſa la princeſſe. Nos voyageurs furent quelque tems aux Indes, où ils augmenterent leurs richeſſes & leurs obſervations, & enfin ils retournerent à Veniſe l'an 1295, avec de ſi grands tréſors, qu'on ne les nomma plus les *Polo*, mais les *Millions*, parce qu'ils étoient millionaires. Deux ou trois ans après leur retour, les Vénitiens & les Génois ſe firent la guerre; Marc ſervit ſur un vaiſſeau, qui, dans la déroute de la flotte venitienne, tomba au pouvoir des ennemis, & fut mené priſonnier à Genes. Marc y fut très bien traité par les Génois, ſur les inſtances deſquels il écrivit la relation de ce grand voyage, l'an 1299.

22 Objections contre la relation de Marc Polo.

Mais cette relation eſt-elle véridique, ou plûtôt n'eſt-elle point un amas d'erreurs & de fables entaſſées les unes ſur les autres, comme quelques uns l'ont avancé? Les auteurs de *l'Hiſtoire générale des voyages*, qui d'ailleurs louent Marc Polo, ſemblent avoir déclaré la guerre à la véridicité de cet écrivain. Examinons leurs objections principales. Il faut avouer, diſent-ils (*a*), que les relations de ce voyageur ſont remplies de fautes. Les noms des pays où il a été, ſont écrits avec ſi peu d'exactitude que ſouvent on ne peut pas deviner à quels lieux ils appar-

(*a*) T. IV. Edit. in-4°. p. 311.

tiennent, difficulté qui augmente parce que l'auteur obſerve qu'il donne des noms mogols aux provinces & villes de la Chine. Il avance quelquefois des choſes exagérées ou incroyables, comme lorſqu'il dit que les Tartares étant dans l'uſage de maſſacrer ceux qu'ils rencontroient à l'occaſion des funérailles de leurs princes, ils en tuerent juſqu'à vingt mille en tranſportant le cadavre de Mangu Kan ſur le mont Alchaï : cependant tout le monde ſait que l'on pourroit voyager pendant trois ſemaines par la Tartarie, ſans rencontrer la dixieme partie de ces vingt mille perſonnes. Parmi le nombre infini de mépriſes & d'erreurs, dont cette relation eſt remplie, il ne faut pas omettre que l'auteur dit que le fameux Gengis-Kan étoit roi de la Tartarie & tributaire d'Ung-Kan, appellé le Prètre-Jean. Il s'eſt auſſi mépris dans la ſuite des ſucceſſeurs de ce Gengis-Kan; en un mot il a écrit de façon que l'on ſeroit tenté de croire que ſa relation n'eſt qu'une impoſture, & qu'il n'a été ni dans la Tartarie, ni dans le Katay, ni dans la Chine, à l'occaſion de laquelle il ne parle pas même de la grande muraille qui ſépare ce dernier Empire de la Tartarie, quoiqu'il ait été obligé de la paſſer, s'il a réellement fait ce voyage. Ce ſont à peu près les accuſations principales que ces auteurs forment contre Marc Polo; mais il n'eſt pas mal aiſé d'y répondre.

Réponſes. Marc écrivit ſa relation dans le dialecte vénitien de ce tems, quoiqu'en ait penſé *Ramuſius*, qui ayant inſéré cette relation dans ſon recueil de *navigation & voyages*, publié l'an 1490, dit dans la préface que Marc avoit écrit en latin. Ce fut *François Pepin*, dominicain de Bologne, qui peu après l'an 1300, traduiſit en latin la relation de Marc. On en fit enſuite d'autres traductions tant en latin qu'en italien; celle de Ramuſius eſt dans cette ſeconde langue. *Grineus* en a inſéré une latine, différente de celle de Pepin,

dans son *novus orbis* publié à Bâle l'an 1537. Mais l'édition la plus célébre est celle qu'en fit à Berlin André Muller en 1675. Or dans toutes ces éditions & traductions, il y a une variété infinie dans les noms, soit des princes, soit des pays; ce qui fait voir que les traducteurs & les éditeurs ont pris la liberté d'altérer ces noms & de les changer à leur fantaisie. L'on conserve dans plusieurs bibliotheques des exemplaires manuscrits de cette relation, partie en latin, partie en italien, & un entr'autres dont parle le célébre *Apostolo Zéno* (*b*), qui se trouve dans la noble maison *Soranzo* de Vénise, écrit en ancien dialecte vénitien, & portant tous les caracteres d'un ouvrage original. Cependant il n'y a aucun manuscrit, ni aucun imprimé, où tous les noms se ressemblent. Il ne faut donc pas imputer à l'auteur cette étrange confusion de noms, ni se plaindre de ce qu'il donne des noms mogols aux villes & provinces de la Chine. Il ne savoit pas le Chinois, & il donnoit aux endroits de cet empire les noms que leur donnoient les Mogols avec qui il conversoit. On trouve impossible qu'on ait tué vingt mille personnes aux funerailles de Mangu Kan. Premierement, dans l'édition de Ramusius on lit dix mille; voilà la moitié de rabattu. Secondement, avec un peu de réflexion sur les circonstances des funerailles de Mangu-Kan, on auroit épargné cette objection. Ce Prince mourut tué au siege d'une place dans la Chine, & chacun sait combien ce pays fourmille d'habitans. De là pour transporter le cadavre du prince au mont Alchaï en Tartarie, il falloit traverser une partie de la Chine, & l'on peut s'imaginer si les Tartares, en quittant ce pays ennemi, ne firent pas main basse sur-tout ce qu'ils rencontrerent. Ainsi même les vingt mille qu'on trouve dans la plûpart des édi-

(*b*) *Annotaz. alla Bibliot. del Fontanini.* P. 11. p. 270.

tions, ne doivent pas paroître un nombre exorbitant. Quant à Gengis-Kan, comment peut-on blamer Marc Polo de l'avoir fait roi de la Tartarie & tributaire d'Ung-Kam? N'étoit-il pas prince des Mogols, & les Mogols ne sont-ils pas les Tartares occidentaux? Qu'on lise *l'Histoire universelle* (T. 17.), & l'on trouvera que Gengis-Kan étoit tributaire de Vang-Kan, qui est l'Ung-Kan de Marc, & qui étoit connu en Europe sous le nom de Prêtre-Jean, & auquel les Mogols ayant Gengis-Kan à leur tête, refuserent de payer le tribut. Les successeurs de Gengis-Kan furent Oktay, Kayuth, Mangu & Koublay : Marc les appelle Kui, Barkim, Mangu & Koublay. Les deux premiers noms sont différents dans Marc & dans les autres écrivains; mais nous avons des exemples des rois Tartares qui avoient plusieurs noms, & l'on voit dans la même *histoire universelle* que Kayuth s'appelloit aussi Kuey-yeu, ou Quei-yeu, Koublay Hu-pi-lay, Timour Kingtson-Ze. Sait-on comment on prononçoit ces noms chez les Mogols, ou s'ils n'ont pas été estropiés par les copistes? Mais peut-on avoir été dans la Chine, sans avoir vû la fameuse muraille? A la bonne heure; Marc Polo la vit, & n'en parla pas; que si l'on veut inférer de ce silence qu'il n'y fut point, & qu'il n'a écrit que sur des ouï dire, croira-t-on qu'en parlant de la Chine, personne ne lui ait dit un mot de cette immense muraille qui sépare ce pays de la Tartarie? Comment donc, si sa relation n'est composée que d'ouï-dire, Polo n'y a-t-il pas parlé de cette merveille, dont il est impossible qu'on ne lui ait pas fait la description? Pourra-t-on conclure de ce silence que Polo n'ait rien entendu dire de la Chine? D'ailleurs qui peut assurer que l'ouvrage de Marc nous est parvenu tout entier (13)?

23. Je ne prétends pas cependant assurer que la relation de Marc Polo soit exempte de toute faute

faute, de toute méprise, de toute altération & de toute puérilité. Quel est le voyageur à l'abri de tout reproche à cet égard? Aujourd'hui que l'on a tant de lumieres sur la géographie, l'astronomie, la navigation; aujourd'hui que la critique a les yeux ouverts, & qu'il est si difficile de se méprendre, ou d'en imposer, trouve-t-on deux voyageurs qui ayent parcouru les mêmes pays, & dont les relations ne different point, même dans des choses très essentielles? Et veut-on qu'un voyageur du XIII[e]. siecle, dépourvu des lumieres qui nous éclairent, passant sa vie parmi les Tartares, ne soit tombé dans aucune méprise? Et s'il y est tombé, voudra-t-on rejetter sa relation, & même la faire passer pour une imposture? Elle s'accorde à merveille avec l'histoire des événemens de ces tems parmi les Tartares, Mogols, Chinois, &c. Qu'on jette encore une fois les yeux sur *l'Histoire Universelle* publiée par les savants Anglois, on y trouve la guerre que le Kan Barka, seigneur de la grande Bocharie, & qui résidoit à Bogar, fit à Abaka, seigneur de l'Iran. Abaka avoit un frere nommé Aloa-ddin, qui est l'Allau de Polo, & qui se distingua dans cette guerre. Barka mourut en 1265; ce qui se rapporte très-bien au tems de la fuite des deux Polo. Kublay ou Hu-pi-lay fut un prince éclairé, généreux & magnanime, qui étendit sa domination sur les Mogols, sur la Tartarie & sur la Chine. Il monta sur le trône l'an 1260, & il tenta, quoi qu'inutilement, de s'emparer du Japon. Il chérit les Européens, & pour les attirer dans ses états, il eut une sorte de correspondance avec les papes, qui lui envoyerent des missionnaires à plusieurs reprises. L'Argon roi des Indes est Argun roi de l'Iran en Perse & de quelques parties des Indes, qui commença à régner en 1284 & mourut l'an 1291. Son fils s'appelloit Casan ou Kazan. Enfin toute la partie historique quadre parfaitement avec le récit

de Polo ; & comment a-t-on pu crier à l'imposture ? Quant à la géographie, qui ne sait pas combien ces pays éloignés ont changé depuis quatre à cinq siecles par rapport à la division des états & provinces, & à leurs noms ? Voudra-t-on croire que la relation de Marc Polo est fausse, parce qu'à présent la Tartarie, les Indes, la Perse & la Chine ne sont pas exactement dans l'état où ces pays étoient du tems de l'auteur ?

24. Malgré toutes les objections, il faut convenir qu'on a une grande obligation aux découvertes & aux relations de Marc Polo. *Après les notices qu'on a aujourd'hui de la Chine & des Indes, le consentement des savants a justifié l'ouvrage de Polo des critiques sans nombre qu'on formoit contre lui*, dit le docte *Foscarini* (c), & *Zeno* ajoute (d), *les derniers voyageurs ont rendu justice à Marc Polo ; mais rien n'a plus fait voir la véridicité de ses recits que la relation du voyage fait plusieurs siecles avant celui de Marc, par deux Mahométans, publiée à Paris par l'abbé Renaudot, qui a pris la peine dans ses notes de comparer ce voyage avec celui de Polo.*

Eloges de cette relation, & utilité de ce voyage.

Les savans auteurs de *l'Histoire universelle* qui trouvent avec nous dans l'ouvrage de Polo nombre de choses extraordinaires, & même de choses fausses, qu'il rapporte sur ce qu'il a appris par d'autres, conviennent que ce qu'il dit d'après lui même, est également curieux & exact. Ils ajoutent que ce voyageur a mieux fait connoitre la Chine, qu'on ne faisoit auparavant ; qu'il a donné l'idée du commerce & la description de plusieurs isles des Indes orientales, de Madagascar, & des côtes d'Afrique, ensorte qu'il seroit aisé de recueillir de son ouvrage, que le passage direct aux Indes par mer, étoit

(c) Litterat. Veneziana. p. 414. (d) Biblioth. T. 11. p. 275.

non feulement poffible, mais praticable (*e*). Mais l'éloge le moins fufpect eft celui qu'on lit dans cette même *Hiftoire générale des voyages*, où l'on fait de l'ouvrage de Marc Polo la critique à laquelle nous avons répondu. Il y eft dit (*f*) que *Rubruquis*, voyageur François qui fut dans la Tartarie peu avant Polo, & cet auteur, font les deux, qui, par les relations de leurs voyages ont infiniment enrichi la géographie, mais que le premier ne vit que les parties feptentrionales & défertes, au lieu que le fecond a décrit méthodiquement la petite Tartarie, le Tangut, le Katay & les pays qui confinent aux Tartares, a navigé fur toute la mer des Indes, voyage qu'aucun Grec ni aucun Romain n'avoit tenté, a vifité la Perfe & la Turquie, & a communiqué à l'Europe des lumieres fur les contrées maritimes de l'Afie & de l'Afrique, depuis le Japon jufqu'au Cap de bonne Efpérance. *Ramufius* raconte qu'il avoit vu à Venife une carte où ce Cap & l'Isle de Madagafcar étoient tracés. Ce fait eft auffi rapporté dans l'hiftoire dont je parle, & l'on y conclut que Polo a fervi de guide aux Portugais dans leurs découvertes, & que quant à la Tartarie, ce n'a été qu'au commencement du XVIIe. fiecle que les Européens y ont fuivi les traces de Polo, mais très lentement. Tous ces jugemens en rendant juftice à la fincérité & aux foins de ce fameux voyageur, prouvent combien l'on doit en général aux découvertes de Marc Polo, de fon pere & de fon oncle.

25. Effai infructueux des Génois pour paffer aux Indes.

Dans ce même fiecle, & peu avant le retour des trois voyageurs Vénitiens en Europe, les Génois avoient fait un effai, qui tout malheureux qu'il fut, ne laiffe pas d'être glorieux à cette république commerçante. *Foglietta* dans fon *Hif-*

(*e*) T. XXI. p. 4. (*f*) T. XXVII. p. 11. &c.

toire de Genes, en parlant de ce qui arriva l'an 1291, raconte que Doria & Vivaldi ayant aviré deux galeres, passerent le Détroit de Gibraltar, résolus de chercher un chemin pour aller aux Indes, mais qu'on n'en eut jamais aucune nouvelle, personne n'en étant revenu (*g*). *Pierre d'Abano* dans son ouvrage intitulé *le Conciliateur*, rapporte le même fait, comme arrivé trente ans avant qu'il écrivît ce livre (*h*). Si ce ne fut pas à cette occasion, ce fut certainement peu après que les Génois découvrirent les Isles Canaries. Je suis surpris qu'on n'en fasse pas mention dans *l'Histoire générale des voyages*, où l'on dit seulement que ces isles furent connues des Européens au XVe. siecle. Les auteurs de ce grand recueil ont oublié que l'an 1344, le pape Clément VI, investit avec une pompe aussi vaine que grande, mais sans succès, le prince Louis d'Espagne de la souveraineté de ces isles. *Raynald* le rapporte dans ses *Annales* (*i*) & avant lui *Pétrarque*, témoin de cette investiture, & qui dit, *du tems de nos peres la flotte des Génois avoit pénétré jusqu'à ces isles* (*k*).

Découverte des isles Canaries.

C'est ainsi que les Italiens commencerent pendant le XIIIe. siecle à parcourir l'Asie, l'Afrique & les mers, & à découvrir les parties inconnues du globe. Il étoit de leurs destinées, & particulierement de celles des Génois, de découvrir de nouveaux mondes, de les montrer aux autres nations, de les y introduire, & de ne garder pour eux mêmes, que la gloire de la découverte.

(*g*) Hist. Genuens. Liv. V. (*h*) Conciliat. Different. 67. L'édition in-4°. n'a pas XXVII tomes, & je n'ai pu retrouver cette citation. (*i*) A l'an 1344. (*k*) De vita so. L. 11. sect. 6. L. III.

ARTICLE SECOND.

Sur les ſciences.

§. I. *Étude de la théologie.*

PAR une loi émanée du quatrieme concile général de Latran, ſous Innocent III, il fut ordonné que les archevèques métropolitains auroient dans la cathédrale ou métropolitaine un profeſſeur en théologie pour enſeigner cette ſcience au clergé, & pour expliquer la bible au peuple; le beſoin en étoit alors plus grand que par le paſſé, à cauſe des Albigeois, des Vaudois, des Catares, des Paterins, qui s'étoient élevés contre la croyance commune de l'égliſe, & ſur-tout contre les richeſſes, le pouvoir temporel, le libertinage, & les autres vices des eccléſiaſtiques. En même tems nâquirent les deux fameux ordres mendiants des Freres Prêcheurs & des Freres Mineurs, qui déclarerent une guerre mortelle aux ſectaires, & furent les ſoutiens de l'ancienne croyance, & de l'autorité de l'égliſe à laquelle les novateurs donnoient de rudes ſecouſſes. Ces deux ordres ne pouvoient pas atteindre leur but, ſans l'étude des écritures & de la théologie; c'eſt à quoi ils s'appliquerent avec un ſoin infatigable, & depuis ce tems l'étude produiſit plus de théologiens durant le XIIIe. ſiecle, qu'elle n'en avoit donnés à l'égliſe depuis Conſtantin. 26.

Il eſt incertain s'il y avoit dans les univerſités d'Italie quelque chaire théologique. Dans l'acte de fondation de l'univerſité de Verceil,

on établit qu'il y aura un professeur en théologie; mais cette fondation ne fut pas de longue durée, & quant aux autres universités, sans en exempter celles de Bologne & de Padoue, on n'y trouve dans cette époque aucune mention de théologiens. Ce n'est pas qu'on négligeât la théologie dans ces villes; on enseignoit dans les couvents; mais il n'y avoit pas de chaires de cette science dans les universités qui paroissoient uniquement consacrées à l'étude des droits canon & civil. Ces deux sciences étoient le partage de Bologne & de Padoue, & de l'Italie en général. Celle de la théologie étoit le partage de l'université de Paris, où l'on donnoit les degrés de licentié & de docteur dans cette science, comme on les donnoit en Italie pour les deux droits. On a vu dans le livre précédent, que la philosophie & la théologie sur-tout, furent ressuscitées en Europe par trois Italiens, *Lanfranc*, *Anselme* & *Pierre Lombard*: les deux premiers en ouvrirent la carriere en France, & de là ils passerent en Angleterre; le troisieme se fixa à Paris dont il fut évêque, & à qui l'université de cette ville dut les progrès rapides qu'elle fit dans la théologie. Nous allons voir que les plus grands théologiens d'Italie, durant cette époque, se formerent tous dans cette école célebre, à laquelle par une réconnoissance indispensable, ils ajouterent un nouveau lustre, étant passés du rang d'écoliers à celui de professeurs.

27. Thomas d'Aquin. Il faut donner la premiere place à celui à qui le consentement universel l'accorde, c'est-à-dire, à l'illustre S. Thomas d'Aquin. Ce docteur célebre, surnommé *l'Ange des écoles*, nâquit dans le diocese d'Aquin, l'an 1225, de Landulf, comte d'Aquin, & de Théodora de la maison des comtes de Chieti. Il fut élevé dès son enfance au Mont-Cassin, & il étudia à Naples la grammaire, la logique, & la physique. L'an 1243 il prit l'habit de l'ordre des pré-

cheurs : ses parents l'enleverent, & pendant toute une année ils firent les plus grands efforts pour le faire changer de résolution. S'étant échappé, il fut envoyé par ses supérieurs à Cologne, pour étudier sous Albert le Grand. Cet homme célebre étant passé à Paris pour enseigner la théologie dans le couvent de son ordre, conduisit avec lui Thomas qui y acheva son cours de théologie. Il retourna alors à Cologne, où il donna à ses confreres pendant quatre ou cinq ans des leçons de philosophie, de théologie, & leur expliqua les saintes écritures : ce qu'il fit ensuite dans le couvent de Paris. C'étoit le tems où le clergé séculier & les nouveaux ordres mendiants étoient aux prises dans cette ville. Ils s'agissoit de savoir si les religieux mendiants seroient subordonnés aux évêques, & s'ils jouïroient des degrés d'honneur dans l'université. Thomas prit, comme de raison, le parti des mendiants, & s'étant transféré en Italie, il contribua à la sentence qu'Alexandre IV prononça en faveur des religieux. Alors il retourna à Paris, où cette université qui avoit tenté de l'exclure avec les autres moines, le reçut solemnellement docteur l'an 1257. Elle se fit alors & se fait encore aujourd'hui un honneur de l'avoir eu à plusieurs reprises pour professeur. Retourné en Italie en 1260 ou 61, il enseigna la théologie à Rome, & dans les autres villes où la cour papale se transféra jusqu'à l'an 1269, qu'il repassa à Paris où il fut envoyé par le chapitre général de son ordre. Il y professa de rechef la théologie, & deux ans après il alla reprendre ses leçons à Rome, au grand regret de l'université de Paris, qui l'an 1272, écrivit au chapitre général de l'ordre, assemblé à Florence, pour le supplier de lui renvoyer son ancien professeur. En même tems Charles I roi des deux Siciles, demanda ce docteur pour son université de Naples. Comme Charles étoit le souverain naturel de Thomas,

ſa demande prévalut ſur celle des Pariſiens, & Thomas alla profeſſer la théologie à Naples, où il reſta juſqu'à l'an 1274, que s'étant mis en chemin pour aller au concile général de Lyon, il tomba malade & mourut à Foſſa-Nova, dans le dioceſe de Torracine, âgé de 50 ans. Quelques-uns ſoupçonnerent que le médecin du roi Charles en avoit hâté la mort par le poiſon. Le Dante le laiſſe ſoupçonner (a) & Villani le dit ouvertement, (b) mais ſans preuve & ſans fondement. (14)

Ce n'eſt pas ici le lieu de parler des œuvres philoſophiques de ce grand homme, ni de faire le catalogue de tous ſes écrits. La quantité, la qualité & la variété de ſes ouvrages, & la profonde doctrine qui y regne, prouvent que Thomas a été le plus grand ſavant de ſon tems. Sa *Somme théologique* pourroit ſuffire elle ſeule pour rendre immortel le nom de ſon auteur. Quelle carriere immenſe Thomas d'Aquin n'a-t-il pas parcourue dans ce vaſte & profond ouvrage! quelle exactitude dans les recherches! quelle force dans le raiſonnement, & ſur-tout que de méthode, d'ordre, de clarté, de préciſion! Il n'y a que les mots & les expreſſions ſcholaſtiques qui fatiguent & qui rebutent les lecteurs: dans un autre tems l'auteur auroit été exempt de ce défaut; dans le tems où il vivoit, ce défaut paſſoit pour une qualité, ou plutôt c'étoit une néceſſité de s'exprimer de la ſorte: c'étoit le langage des théologiens, & ils n'en avoient point d'autre. *Ce théologien* (dit Brucker, qui n'étant pas catholique ne peut être ſoupçonné de prévention) *ce théologien fut doué d'un grand diſcernement, d'un excellent génie, d'une lecture immenſe, & d'une ardeur infatiguable. S'il eût vécu dans un meilleur tems, & s'il eût joint à ſon profond*

(a) *Purgat.* C. XX. (b) Liv. IX. chap. 217.

ſavoir le gout de la bonne littérature, il pourroit paſſer pour un des plus grands genies qui ayent cultivé les ſciences, &c. (c) L'abbé *Yvon* dit que malgré la barbarie de l'âge où Thomas vivoit, l'on apperçoit dans ſes écrits certaine élégance de ſtyle que perſonne ne poſſédoit alors : qu'il perfectionna par un travail opiniâtre, & par une érudition immenſe la profondeur de ſon jugement & la pénétration de ſon eſprit: qu'enfin il ſut cacher les défauts de la théologie ſcholaſtique, ſous une foule de très-bonnes choſes qu'il ne dut qu'à ſon talent. (d) J'ai choiſi exprès ces deux éloges, parce que leurs auteurs ne peuvent être accuſés ni de partialité ni d'ignorance, même parmi ceux de nos philoſophes modernes qui mépriſent Thomas d'Aquin, parce qu'il a été théologien ſcholaſtique.

Il ne faut pas ſéparer de ce grand théologien 28. Bonaventure.
un autre qui brilla avec lui dans l'univerſité de Paris, & qui mourut la même année que Thomas d'Aquin. C'eſt S. Bonaventure, né à Bagnarea en Toſcane l'an 1221; il prit l'habit des freres mineurs l'an 1243, & fut envoyé à Paris pour étudier ſous le célebre Alexandre de Giales. Sept ans après il expliqua le Maitre des ſentences dans le couvent de ſon ordre à Paris, où il prit beaucoup de part aux diſputes qu'il y eut entre l'univerſité & les ordres mendiants. A cette occaſion il alla en Italie ſolliciter la faveur du S. Pere, & pendant ſon abſence ſes religieux l'élurent miniſtre général de l'ordre, l'an 1256, quoiqu'il ne fût âgé que de trente-cinq ans. L'obligation de viſiter les couvents de ſon ordre l'ayant ramené en France l'année ſuivante, après la ſentence d'Alexandre IV en faveur des

(c) Hiſt. crit. philoſ. V. III. pag. 803.
(d) Diſcours ſur l'hiſtoire de l'Egliſe T. III. p. 230.

mendiants, il fut reçu docteur en théologie dans l'université de Paris avec Thomas d'Aquin. Dans la longue vacance du saint siege après la mort de Clément IV, Bonaventure se transporta à Viterbe, où se tenoit le college des cardinaux, qui ne pouvoient pas s'accorder sur l'élection d'un pape; & il contribua par ses avis à forcer les cardinaux à en venir à une élection, qui tomba sur Grégoire X. Ce pape créa Bonaventure cardinal & évêque d'Albano, & l'année suivante (1274) il l'amena avec lui au concile général de Lyon, où ce célebre docteur mourut. Il a laissé une grande quantité d'ouvrages sur divers sujets, la plus grande partie théologiques ou ascétiques: son chef d'œuvre est le Commentaire sur le Maître des sentences: on y voit le théologien profond & très-versé dans les ouvrages des saints peres. *Brucker* dans l'endroit cité, en désaprouvant la dévotion excessive de ce docteur dans les matieres ascétiques & particulierement par rapport à la sainte vierge, convient cependant que Bonaventure mérite une place distinguée parmi les meilleurs scholastiques, d'autant plus qu'ayant apperçu l'inutilité & les défauts des questions qu'on agitoit dans les écoles de son tems, il tâcha d'employer sa plume sur des sujets d'un plus grand poids, & d'une utilité plus manifeste.

29. Sept autres théologiens Italiens à Paris.

Avant Thomas d'Aquin & Bonaventure, l'université de Paris avoit eu pour professeur en théologie un certain Prépositif, Lombard de nation, qui l'an 1207, fut créé chancelier de l'église de l'université de cette ville. Un Didier, pareillement Lombard, fleurissoit dans la même université du tems des deux grands docteurs dont j'ai parlé, & auxquels il s'opposa dans les débats qu'il y eut, comme j'ai marqué, entre la même université & les ordres mendiants.

Roland de Crémone étant professeur à Bologne l'an 1219, y embrassa l'Institut des freres prêcheurs, & neuf ans après étant à Paris, il fut

créé bachelier, ensuite docteur en théologie, science qu'il enseigna pendant trois ans dans cette université. On l'envoya ensuite à Toulouse avec le même emploi, pour s'opposer aux Albigeois qu'il combattit ensuite en Italie: il mourut à Bologne vers l'an 1250.

Le successeur de S. Thomas d'Aquin dans la chaire de théologie à Paris, l'an 1271, fut Romain du même ordre, né de la très-illustre famille des *Ursins* à Rome, & neveu de Nicolas III. Il mourut à Paris l'an 1274. On a ses commentaires sur quatre livres des sentences.

J'omets un cardinal Annibald Romain, un Albert de Genes, un Rhémi de Florence, tous dominicains, & tous professeurs en théologie à Paris, parce qu'on n'a pas leurs ouvrages, ou qu'il est incertain si les écrits qui passent sous leur nom, sont réellement de ces théologiens.

Jean de Parme de l'ordre des freres mineurs, enseigna la théologie à Paris, après l'avoir professée à Naples & à Bologne, quand ses confreres l'élurent ministre général de son ordre en 1247. Comme il étoit savant en grec, Innocent IV, deux ans après, l'envoya en Grece, pour traiter de la réunion des deux églises. A son retour ayant trouvé le feu de la discorde allumé à Paris entre le clergé & les ordres mendiants, il y prit part avec une chaleur qui lui fit un grand tort. Ce fut alors, que l'on commença à débiter sous main un livre impie, intitulé l'*Evangile éternel*, où après avoir posé que la doctrine de l'*abbé Joachim*, dont nous parlerons ci-après, étoit supérieure à celle de l'ancien & du nouveau testament, on concluoit des prophéties de cet homme extraordinaire, que l'an 1260, l'évangile de Jésus-Christ cesseroit & seroit remplacé par un évangile d'esprit fondé sur les regles & ordonnances des ordres mendiants, qui devoient former une nouvelle église, & en avoir le gouvernement. *Guillaume de St. Amour*, docteur de l'uni-

30. Jean de Parme.

verſité, l'ennemi le plus grand qu'euſſent les mendiants, écrivit alors ſon fameux livre *des dangers des derniers tems* (de periculis noviſſimorum temporum.) L'un & l'autre ouvrages furent condamnés par Alexandre IV, mais on ne put pas découvrir l'auteur du premier. Comme cependant Jean de Parme, général des mineurs, & d'autres franciſcains étoient enthouſiaſmés pour les livres & les prophéties de l'*abbé Joachim*, il s'éleva tant de murmures contre Jean, que lui-même jugea néceſſaire de ſe démettre du généralat, pour éviter un ſchiſme. On lui ſubſtitua St. Bonaventure, qui députa une commiſſion pour examiner Jean & les autres religieux; mais on ne trouva à imputer à Jean qu'une foi crédule & outrée à ce qu'on débitoit par rapport à l'abbé Joachim. Il ſe retira dans la vallée de Rieti où il mena une vie très-exemplaire, & mourut à Camerino l'an 1289. Malgré ſes vertus, on le ſoupçonna d'être l'auteur de l'*Evangile éternel*; mais *Wading*, dans ſes *Annales franciſcaines*, & d'autres ont fait l'apologie de ce théologien, & il y a apparence que ce livre impie & rempli d'erreurs & de folies, a été ſuppoſé par quelque ennemi des religieux mendiants pour en ruiner le crédit.

31. Les Auguſtins qui, partagés juſqu'alors en pluſieurs congrégations, & diſtingués entr'eux par différents uſages & habits, furent réunis en un ſeul corps, & mis au nombre des moines mendiants, l'an 1256, donnerent à l'univerſité de Paris, trois profeſſeurs illuſtres en théologie, tous les trois Italiens. Le premier eſt le bien

Gilles Colonnes. heureux Gilles, de l'inſigne maiſon des *Colonnes* de Rome, né en 1247. Il prit dans ſa jeuneſſe l'habit des Auguſtins, & l'an 1269 il fut envoyé à Paris par ſes ſupérieurs. Il y étudia ſous Thomas d'Aquin, dont il prit quelque tems après la mort de ce ſaint docteur, la défenſe contre *Guillaume de Mara*, franciſcain d'Oxford. Il compoſa

à ce ſujet un très-bon livre: mais un autre ouvrage qu'il publia fut infiniment plus eſtimé, je parle de celui qui eſt intitulé *de regimine principum* (de la maniere dont les princes doivent ſe conduire,) il le fit pour l'inſtruction du roi Philippe le Bel, dont il avoit eu l'honneur d'être le précepteur. Il ne faut pas confondre ce livre avec un autre, portant le même titre, & écrit par Thomas d'Aquin. Gilles eut auſſi l'honneur de complimenter au nom de l'univerſité ce monarque, qui venoit d'être ſacré à Rheims. *Boulay* en a conſervé la harangue (*e*): l'an 1292 il fut élu général de ſon ordre: Boniface VIII le nomma archevèque de Bourges en 1294; & lorſque la ſanglante querelle entre Philippe le Bel & ce pape s'alluma, Gilles écrivit ſur ce ſujet délicat & dangereux, un petit ouvrage intitulé (*Quæſtio de utraque poteſtate*) queſtion ſur les deux puiſſances. Les auteurs de la *Gallia Chriſtiana* aſſurent (*f*) que le roi ſe trouva offenſé par cet écrit: mais s'il étoit tel que nous l'avons depuis que Golſtad l'a publié, (*g*) je ne comprends pas comment Philippe put ſe fâcher d'un livre, où, entr'autres on lit cette propoſition: *que Jéſus-Chriſt en inſtituant la puiſſance ſpirituelle, ne lui a donné ni même permis la puiſſance temporelle.* Dans la bibliotheque des Auguſtins de Crémone, on trouve un manuſcrit de ce même théologien avec le titre *de Poteſtate eccleſiaſtica*: il eſt dédié à Boniface VIII, & l'auteur y ſoutient la toute puiſſance de l'égliſe, même dans les choſes temporelles. Voilà deux ouvrages ſur le même ſujet qui ſont totalement oppoſés; lequel des deux eſt celui de Colonne? La colere de Philippe le Bel nous prouve que le ſecond livre eſt la véritable

---

(*e*) Hiſtoire univerſelle, Paris. V. III. p. 475 &c.
(*f*) V. II. pag. 78. (*g*) Monarch. rom. Imp. V. II. pag. 96.

production de cet archevêque, & que l'ouvrage publié par *Goldstadt*, est une supposition des ennemis de la cour de Rome. Gilles mourut à Avignon l'an 1316, & son corps fut, suivant son intention, transporté à Paris, où on le conserve dans l'église des Augustins. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, & celui qu'il fit *sur la validité de la renonciation de Célestin V*, il a laissé plusieurs traités théologiques, philosophiques & sur les saintes écritures.

Augustin Trionfo.

Augustin Trionfo, né à Ancone l'an 1243, est le second des Augustins Italiens qui fleurirent à Paris pendant cette époque. Il étudia dans cette fameuse université sous Thomas d'Aquin avec Gilles Colonne, y fut reçu docteur, & y enseigna la théologie. Il mourut l'an 1328, âgé de 85 ans. Il composa trente-six ouvrages sur diverses matieres, la plûpart théologiques, mais on ne les a qu'en manuscrit, excepté son fameux livre intitulé *Summa de ecclesiastica potestate*, qu'il fit par ordre de Jean XXII & quelques ouvrages de dévotion. *Fabricius* s'est mépris en disant qu'Augustin Trionfo fut archevêque de Nazareth : (*h*) il l'a confondu avec Augustin de Rome. La vie de notre théologien mise à la tête de son ouvrage de la *Puissance ecclésiastique*, imprimé à Rome l'an 1584, est aussi remplie de méprises & d'anachronismes.

Jacques Capocio.

Le troisieme est le bienheureux Jacques Capocio de Viterbe; il étudia à Paris avec les deux précédens sous Thomas d'Aquin. L'an 1302, il fut élu archevêque de Bénévent, d'où il fut transféré à l'archevêché de Naples l'année suivante, & non pas l'an 1340, comme l'a dit *Oudin*; (*i*) il y mourut l'an 1308 : ses ouvrages

(*h*) Bibl. med. & inst. Latinit. V. 2. pag. 152.
(*i*) De script. ecclésiast. V. III. p. 889.

ſont toujours en manuſcrit; *Gandolfi* en a fait le catalogue. (*k*)

Outre les théologiens italiens qui illuſtrerent l'univerſité de Paris, il y en eut pluſieurs qui ſe bornerent à l'Italie. Monetti de Crémone enſeignoit la philoſophie à Bologne, avec l'approbation générale, & la réputation de philoſophe ſupérieur aux autres, lorſqu'il embraſſa l'inſtitut des freres prêcheurs l'an 1218 ou 19. Dès-lors il s'adonna entierement à l'étude de la théologie, & il écrivit une *Somme théologique* contre les Catares & les Vaudois. On ne l'a publiée par l'impreſſion qu'en 1743 avec des diſſertations & des notes du ſavant P. *Richini*, maitre du ſacré palais. 32. Autres théologiens en Italie.

Rainier Sacconi de Plaiſance, dominicain, & Buonacorſo de Milan, écrivirent contre les mêmes ſectaires, avec d'autant plus de force, que l'un & l'autre avoient auparavant embraſſé la ſecte des Catares, & le ſecond en avoit été évêque à Milan, puiſque ces hérétiques avoient une hiérarchie eccléſiaſtique. Rainier fut inquiſiteur général de toute la Lombardie après l'aſſaſſinat de S. Pierre Martyr; ſon ouvrage intitulé, *Summa de Catharis & Leoniſtis, ſive Pauperibus de Lugduno*, a été publié premierement par *Gretſer*, enſuite par les PP. *Martene* & *Durand*. L'ouvrage de Buonacorſo, intitulé *Manifeſtatio hæreſeos catharorum*, a été publié par le P. *Achery*.

Deux Italiens combattirent dans cette époque l'un contre l'autre pour le ſchiſme des Grecs, Buonaccorſo de Bologne, dominicain, miſſionnaire en Grece vers le milieu du treizieme ſiecle, compoſa un ouvrage grec & latin, ſur les erreurs des Grecs. Ce livre n'a pas encore été imprimé, mais les PP. *Quetif* & *Echard* en parlent au Et dans la Grece.

(*k*) Script. Auguſtin.

long. Au contraire Nicolas d'Otrante, s'étant établi en Grece du tems d'Innocent III, écrivit pour la défenſe du ſchiſme grec, il fit ſur ce ſujet pluſieurs ouvrages, dont parlent *Allacci* (*l*) *Budin* (*m*) & *Cave* (*n*), & dont le chanoine *Bandini* a donné des notices plus exactes. (*o*)

33. L'abbé Joachim. A l'occaſion de Jean de Parme, j'ai parlé de l'abbé Joachim; quoique ce moine n'ait pas tenu école de théologie, & que même ce qu'il a écrit ſur cette matiere, ſoit tombé dans l'oubli, au moins en partie pour ce qui regarde le ſaint ſiege, & qu'enfin rien ne ſoit plus équivoque que cet homme & ſa doctrine; ſon caractere extraordinaire, les recherches & diſputes qu'on a faites à ſon ſujet, & plus que tout, ſes propheties, méritent que nous ne l'oublions pas avant de finir cette ſection. Si j'avois ſcrupuleuſement voulu garder l'ordre chronologique, c'étoit par lui que j'aurois dû la commencer: mais comme ce fameux perſonnage eſt d'une claſſe particuliere, j'ai cru qu'il valoit mieux réſerver à cet endroit les notices qui le concernent, que de les mettre à la tête des théologiens célebres dont nous avons fait mention. (15)

Joachim nâquit dans un village du dioceſe de Coſence en Calabre, avant le milieu du douzieme ſiecle. Ayant viſité dans ſa jeuneſſe les lieux ſaints de la Paleſtine, il revint dans ſa patrie, où il embraſſa l'inſtitut de Cîteaux, ordre qu'il réforma dans la Calabre par la fondation qu'il fit de l'abbaye de Fleur, à laquelle pluſieurs monaſteres de cet ordre ſe ſoumirent. Il mourut l'an 1207 ou au commencement de 1208. Le moine *Lucas*, diſciple de Joachim, enſuite arche-

(*l*) *De comenſu utriuſque eccleſ.* Liv. II. c. 13.
(*m*) *Loco citato* pag. 9. (*n*) Hiſt. littér. ſcript. eccl. V. II. p. 279. (*o*) Catal. bi. Laurent. Vol. I & III.

vêque

vêque de Cosence, a donné des actions & des vertus de son maître, une rélation écrite sans aucune exagération: *Ughelli* & Papebroc l'ont publiée.

On convient généralement que la vie de l'abbé Joachim fut très-exemplaire, & vraiment digne d'un moine & d'un instituteur d'une nouvelle congrégation de moines: mais on n'est point du tout d'accord sur le caractere de ses ouvrages, & bien moins sur celui de ses prophéties. Les ouvrages de cet abbé roulent en partie sur l'écriture, en partie sur la dévotion; les autres sont prophétiques. Plusieurs ont été publiés, d'autres n'ont pas encore vu le jour par la voie de l'impression. Joachim fit son grand commentaire sur la sainte écriture, par ordre de Lucius III, d'Urbain III & de Clément III. *Papebroc* a publié le bref que ce dernier pape adressa à l'abbé Joachim sur ce sujet: il est de l'an 1188. Mais ce commentaire renferme des choses extraordinaires, hardies, & dans lesquelles l'imagination de l'auteur semble s'être égarée. (16) Ce fut encore pis d'un livre *sur la Trinité*, en réfutation du fameux *Pierre Lombard.* Innocent III condamna ce livre dans le concile général de Latran, de l'an 1215. L'auteur ne fut cependant pas condamné, parce qu'il avoit soumis le tout au jugement de l'église. Honoré III prononça par le moyen de deux brefs, que le mémoire de Joachim devoit passer pour orthodoxe. On peut voir ce que le P. *Natal Alexandre* a écrit au sujet de la condamnation du livre de Joachim, (*p*) & ce qu'en dit le P. *Papebroc.* (*q*)

La question la plus épineuse est celle qui regarde les prophéties de cet homme extraordinaire. Fut-il prophète? fut-il un imposteur? Ceux 34.

(*p*) Histoire ecclésiast. s. XIII. chap. III. §. V.
(*q*) *Acta ss. Mac.* V. VI, *ad d.* 29.

de nos modernes qu'on appelle *hommes sans préjugés*, s'en tiendront sans autre examen à la seconde opinion : mais ils me permettront de ne pas décider si promptement, & d'examiner l'affaire autant qu'il sera possible. Du tems même de Joachim on fut partagé de sentiment à ce sujet. *Sicard*, évêque de Crémone, dont *Muratori* rapporte la *Chronique*, (*r*) parle de Joachim son contemporain, comme d'un saint personnage, rempli de l'esprit de prophétie, dont les prédictions s'étoient accomplies. Le *Dante* qui vécut à la fin du treizieme siecle, fut du même sentiment: (*s*) au contraire *Roges Havedra* parle de cet abbé comme d'un imposteur, (*t*) & ce qui paroit le plus décisif, S. Thomas d'Aquin écrivit que Joachim avoit quelque fois prévu l'avenir par la force d'une pénétration naturelle, mais que souvent il s'étoit trompé. (*v*) Cependant *Papebroc* dans l'endroit cité, rapporte les prédictions qu'on trouve dans les écrits de Joachim, & qui s'accomplirent à la lettre; comme celle où il prédit la ruine du roi Tancrede & de ses enfans, & qui est contenue dans deux lettres, la premiere de l'an 1191, à un ami à Messine, la seconde de l'an 1193 au roi Tancrede lui même : la prédiction se vérifia l'an 1194; celle qu'on lit sur les *Commentaires sur Jérémie*, écrits vers l'an 1197, & adressés au roi Henri fils de Fréderic Barberousse, où Joachim annonça à ce prince qu'après sa mort deux compétiteurs se disputeroient l'empire, & que celui qui s'en rendroit le maitre ne le posséderoit pas long-tems: celle où il décrit pour ainsi dire, la vie de Fréderic II; les disputes avec les papes, les anathêmes dont il alloit être frappé, & sa déposition; celle où il

(*r*) Script. Rer. Ital. V. VII. pag. 617. (*s*) Parad. chap. XII. (*t*) *Annal. Angl. ad annum* 1190. (*v*) *In IV sent. Distinct.* 43. *Quæst.* 2. *Art.* 3.

prédit de la maniere la moins équivoque l'institution prochaine des deux ordres mendiants par S. François & S. Dominique : enfin celle où il prédit les contradictions que ses prophéties alloient rencontrer, & les calamités qui alloient arriver à sa congrégation. Le même apologiste de l'abbé Joachim, le P. *Papebroc*, ajoute, que si cet abbé passa chez quelques-uns pour un imposteur, & si Thomas d'Aquin lui-même ne voulut pas lui accorder la qualité de vrai prophête, il faut en rejetter la cause sur les prédictions supposées que dans le tems on attribua à Joachim. En effet, c'est ce qui arrive à tous ceux qui ont la réputation de prédire : on leur fait dire ce qu'ils n'ont jamais dit ni imaginé. Par ex : *Havedra* cité plus haut traite cet abbé d'imposteur, parce qu'il avoit prédit les plus heureux succès à Philippe Auguste, roi de France, & à Richard, roi d'Angleterre, qui alloient à l'expédition de la Terre-Sainte ; jusqu'à dire que de là à sept ans les croisés recouvreroient Jérusalem : cependant cette expédition fut infructueuse comme la plûpart des autres. Joachim consulté par ces princes avoit pourtant répondu au premier abord, que le tems de reconquerir Jérusalem n'étoit pas encore venu, & que l'on avanceroit fort peu dans cette croisade. C'est l'unique réponse que *Bernard de Gui*, auteur contemporain lui attribue (x). Il y a toute apparence qu'afin de ne pas décourager les troupes, on feignit une seconde prédiction de ce fameux abbé, & qu'on rejetta sur lui la faute de ce qu'elle ne s'étoit pas accomplie. Après cet examen il n'y aura autre chose à objecter, sinon que ces prédictions ont peut-être été insérées dans les écrits de Joachim après sa mort ; mais il ne suffit pas de le soupçonner, il faut le prouver, & c'est ce qu'on ne fera jamais. Je l'accorde

(x) *Apud. Muratori* script. R. Ital. V. III. p. 478.

pour les ouvrages qui ne ſont pas de cet écrivain, mais qu'on a ſuppoſés, comme la prophétie très-apocriphe ſur la ſucceſſion des papes; mais pour celles qui ſont dans les écrits authentiques de Joachim, & qui ſe ſont plainement vérifiées, que doit-on en conclure? Je le laiſſe à penſer aux lecteurs non prévenus. (17)

35. Autres écrivains eccléſiaſtiques. Je pourrois prolonger cette ſection par des notices de pluſieurs autres auteurs eccléſiaſtiques d'Italie, d'une moindre réputation que les précédents; mais je n'ai garde d'ennuyer mes lecteurs par des noms peu connus, comme celui de Barthelémi de Vicence, dominicain, & évêque premierement en Chypre, enſuite dans ſa patrie, du cardinal Pierre de Mora de Bénévent, de l'auteur de la Chronique de Poſſe Nova qui va juſqu'à l'an 1217 & d'autres écrivains.

Le plus connu eſt Jacques de Voragine ou plutôt Voraggio, archevêque de Genes, auteur d'une grande collection des vies des ſaints, connue ſous le nom de *Legende dorée.* On en fit long-temps un cas infini : nul ouvrage n'a été plus ſouvent renouvellé par l'impreſſion que celui-ci, depuis l'invention de l'imprimerie juſqu'à la fin du ſeizieme ſiecle. A préſent on auroit preſque honte de le lire. Le bon archevêque ne ſoupçonnoit pas qu'on eût pu mêler des romans dans les actes des ſaints. Dans le ſiecle où il vivoit l'on ne ſe doutoit de rien, l'on ne ſavoit pas ce que c'étoit que la critique, & tout paſſoit pour bon & vrai, ſur-tout dans des matieres de piété. Jacques, outre pluſieurs autres ouvrages de dévotion, compoſa encore une pitoyable Chronique de Genes. *Maratori* en a donné ce qui eſt le plus exempt de fables. (*y*) On place la naiſſance de ce prélat vers l'an 1230, & ſa mort en 1298.

(*y*) *Ibidem.* V. IX. pag. 5. 1.

§. II. *Philoſophie, mathématiques, médecine, invention d'optique & de la bouſſole.*

Un empereur Allemand d'origine & Italien de naiſſance, & un pape François reſſuſciterent les études philoſophiques en Italie. *Lanfranc* & *Anſelme* auroient pû avoir ce mérite, comme je l'ai dit dans le livre précédent, s'ils n'avoient mieux aimé faire ce préſent à la France & à l'Angleterre. L'empereur dont je parle, eſt le ſavant Fréderic II, & le pape Urbain IV. Comme l'on ne connoiſſoit d'autre ſource pour y puiſer la philoſophie que les écrits d'*Ariſtote*, Fréderic en fit traduire en latin tant qu'il en put trouver, & envoya cette traduction à l'univerſité de Bologne, avec une belle lettre écrite par Pierre des Vignes (*a*). Celà dut ſe faire avant l'an 1224, dans lequel ce prince fonda l'univerſité de Naples, à qui en ce cas Fréderic auroit adreſſé la traduction, & non pas à celle de Bologne qu'il haïſſoit alors. Cet ouvrage fut fait en partie ſur le texte grec, en partie ſur l'arabe, & non pas entierement ſur ce dernier, comme l'ont cru *Scaliger*, *Seldenas*, & *Broucker*, perſuadés qu'ils étoient, qu'il n'y avoit dans ce tems là en Europe aucun texte grec d'Ariſtote. Celà eſt ſi faux, que dans le ſiecle précédent Jacques, eccléſiaſtique Venitien, avoit traduit du grec en latin quelques livres d'Ariſtote, vers l'an 1128, comme le dit clairement *Robert del Monte*, qui vécut peu après ce Jacques (*b*). Ce traducteur qui commenta en même tems les livres qu'il venoit de traduire, a échappé au diligent *Fabricius*. Il faut que l'ouvrage de Jacques eût peu de réputation, & qu'il ne ſe répandit pas, car l'auteur cité eſt le ſeul qui en parle. Mais on ſait que dans le XIIe. 36.

(*a*) L. III. C. 67. (*b*) *In Append. ad Sigerbert ad an.* 1128.

ſiecle on avoit déja en France des ouvrages d'Ariſtote traduits du grec, car il en eſt parlé dans le livre que *Gautier de S. Victor* écrit contre Pierre Lombard. Au commencement du XIII[e]. ſiecle, on étudioit fort à Paris la *métaphyſique* d'Ariſtote, ſuivant le témoignage de *Rigord*, médecin de Philippe Auguſte, dont il a écrit la vie (*c*). Mais comme pluſieurs en abuſoient, & ſe laiſſoient entrainer dans des erreurs en matiere de foi, le conſile aſſemblé à Paris l'an 1209, prononça ſentence de condamnation contre la philoſophie d'Ariſtote, dont les écrits furent publiquement livrés au feu; & fit défenſe d'en copier, garder ou lire. La ſévérité de cette ſentence fut un peu mitigée l'an 1215, par le cardinal *de Courçon* qui permit d'avoir & de lire la *dialectique* de ce philoſophe. Après de ſemblables interdits, les œuvres de ce philoſophe alloient être entiérement perdues, ſans les ſoins de Fréderic II. Les PP. *Martene & Durand* (*d*), *l'abbé le Bœuf* (*e*), ont cru que ce ne fut pas cet empereur qui ordonna la traduction d'Ariſtote, & qui l'adreſſa à l'univerſité de Bologne, mais qu'elle fut ordonnée par Mainfroi ſon fils, & envoyée à l'univerſité de Paris. La mépriſe vient de ce que ce dernier prince fit auſſi traduire d'autres livres d'Ariſtote retrouvés plus tard, & en fit préſent à l'univerſité de Paris, à qui en changeant les noms, il adreſſa la même lettre que ſon pere avoit fait écrire à celle de Bologne. *L'Etique* d'Ariſtote fut du nombre des livres traduits par ordre de Mainfroi, & le traducteur fut Barthelemi de Meſſine, qui ſe ſervit du texte grec, anecdote dont nous avons un témoignage inconteſtable dans le manuſcrit qu'on en a conſervé

(*c*) V. Launoy. de at. fortuna. C. L. (*d*) Collect. amp. V. II. p. 1220. (*e*) Diſſert. ſur l'Hiſt. de Par. T. II. p. 80.

dans la bibliotheque de la ſainte Croix à Florence.

37. Soins d'Urbain IV pour la philoſophie.

Ces traductions inſpirerent ſans doute aux Italiens le goût de la philoſophie, goût que le pontife Urbain IV, élu en 1261, augmenta & répandit. On ignoroit ce mérite d'Urbain, mais on vient de le découvrir par un monument authentique, caché juſqu'à nos jours dans la bibliotheque Ambroiſienne de Milan (18). C'eſt une épitre dédicatoire d'un livre ſur la ſphere, adreſſé à ce pontife par *Campanus de Novare* dont nous allons parler. L'auteur dit dans cette épitre que c'eſt Urbain qui a daigné tirer de la pouſſiere la philoſophie juſqu'alors pauvre & mépriſée, la comblant d'honneurs & de récompenſes. Il ajoute que ce pape avoit toujours à ſa table des philoſophes, qu'il propoſoit des queſtions, écoutoit les diſputes, peſoit les raiſons des divers partis, & en jugeoit avec connoiſſance de cauſe. Il finit par dire que lui Campanus étant un de ces heureux philoſophes ſi particulierement diſtingués par Sa Sainteté, il prend la liberté de lui dédier ce livre comme une foible marque de ſa vive reconnoiſſance. Urbain ne ſe contenta pas d'honorer ainſi la philoſophie, il jetta les yeux ſur le plus beau génie qu'il y eut de ſon tems, & il ordonna à Thomas d'Aquin de commenter Ariſtote. Thomas peu ſatisfait, & très juſtement, des verſions qu'on avoit de ce philoſophe, employa *Guillaume de Morbeck*, Flamand de nation & dominicain, à une nouvelle traduction dont parlent les PP. *Quétif*, *Echard* (*f*) & le *P. Rubein* (*g*). Mais cette traduction fut-elle meilleure que les précédentes? Qu'on ſe rapelle ce que nous avons dit dans le IIe. livre, touchant les œuvres d'A-

Commentaire d'Ariſtote par Thomas d'Aquin.

(*f*) Scrip. Ord. Præd. V. I. p. 388. &c.
(*g*) De geſtis S. Thomas. Dm. 23. C. 12.

riſtote & la maniere dont elles furent publiées chez les Romains; que l'on ſonge que les Arabes s'en étant enſuite emparés, firent parler cet ancien philoſophe comme ils voulurent; en un mot qu'il y a très grande apparence que ſi Ariſtote revenoit au monde, il ne reconnoitroit plus ſes ouvrages. Ajoutons à ces réflexions l'ignorance où l'on étoit aux douzieme & treizieme ſiecles des matieres philoſophiques, & nous pourrons en conclure que les traducteurs s'acquitterent mal de leur devoir; que les copiſtes y firent des fautes eſſentielles & ſans nombre; & que les commentateurs, au lieu d'éclaircir le texte, ne firent que l'embrouiller, & préſenterent au monde une mauvaiſe philoſophie. Je n'en excepte pas St. Thomas d'Aquin. Si ce rare génie avoit pu travailler ſur des textes fideles, il eſt certain que perſonne n'auroit pu, mieux que lui, éclaircir la philoſophie péripathéticienne. Tout lui manqua; cependant, comme dit *l'abbé Renaudot* (*h*), au milieu des ténébres dont il étoit enveloppé, il ſurpaſſa non ſeulement les commentateurs Arabes, mais encore pluſieurs Grecs.

38. Campanus de Novare géometre & aſtrome.

Nous avons parlé de Campanus de Novare, qui dédia à Urbain IV, ſon livre ſur la ſphère. Par une lettre qu'écrivoit à ce philoſophe Simon médecin de Genes, & que rapporte *Saſſi* dans ſon *Hiſtoire de Milan*, on voit que Campanus étoit chapelain du pape & chanoine de Paris. Il écrivit ſur la *géométrie* & ſur *l'aſtronomie*, & il commenta Euclide. *Fabricius* (*i*) & les autres écrivains modernes après lui, aſſurent que Campanus traduiſit Euclide de l'arabe, en quoi il réuſſit très mal. Mais on ſe trompe: dans tous les anciens catalogues des bibliotheques de France, d'Angleterre & d'autres endroits, Campanus

(*h*) De Barbar. Ariſt. vers. (*i*) Biblioth. Gr. V. II. pag. 373.

n'eſt nommé que commentateur d'Euclide, & on trouve que le traducteur fut *Adelard Goth*, moine Anglois du douzieme ſiecle.

Autres aſtronomes.

Il y avoit dans ce tems là en Italie pluſieurs aſtronomes, comme Rainier de Todi, & Léonard de Piſtoïe, tous dominicains, dont on conſerve les ouvrages manuſcrits dans la bibliotheque de S. Marc à Florence, & Lanfranc d'Aſti du même ordre. Mais le nombre de ceux qui eurent la folie de s'adonner à l'aſtrologie judiciaire fut plus grand. La faute en vient de Fréderic II, qui eut la foibleſſe de croire à cette impoſture & de s'y livrer, juſqu'à ne plus rien entreprendre de quelque importance, ſans conſulter les aſtrologues. Le plus fameux fut Gui Bonatti de Fosli, que pluſieurs auteurs Florentins ont tâché de revendiquer à Florence. Il fleurit durant & après le regne de Fréderic. Les hiſtoires de ce tems ſont remplies des louanges de cet aſtrologue, de ſes merveilles & de ſes prédictions. Son ouvrage ſur l'*aſtronomie* eſt célébre. *Fabricius* fait l'énumeration des éditions qu'on en a faites (*k*). Mais il ne faut pas ſe laiſſer tromper par le titre ; cet ouvrage tant vanté, roule ſur l'aſtrologie judiciaire, dont Gui fut le plus inſigne profeſſeur que l'on connoiſſe.

L'aſtrologue Bonati.

Gerard de Sabionetta.

Un auteur aſtronome habile, qui malheureuſement ſe laiſſa ſéduire par les chimères de l'aſtrologie, fut Gérard de Sabionetta, dit auſſi de Crémone. Il ne faut pas le confondre, comme l'ont fait *Fabricius* & *Marchand*, avec ce *Gerard de Crémone*, dont j'ai parlé dans le livre précédent. Ce dernier fleurit vers le milieu du douzieme ſiecle, & l'autre vers le milieu du treizieme. *Gui Bonatti* l'appelle ſon contemporain, ce qu'il n'auroit pas dit de l'ancien Gé-

(*k*) B. Lat. M. & Inf. A. V. III. p. 230.

rard. On a de celui dont nous parlons, la *théorie des planetes*, ouvrage qui passa longtems pour classique, & qui, de l'aveu de *Jean Regiomontanus*, qui dans le quinzieme siecle en fit une réfutation amère, étoit enseigné & commenté dans toutes les universités. Gerard se laissa entiérement aller aux réveries astrologiques, & dans la bibliotheque du Vatican on conserve en manuscrit un ouvrage de cet auteur, où il rapporte les réponses qu'il avoit données aux plus grands seigneurs d'Italie qui le consultoient sur l'avenir. Et il ne faut pas omettre que l'astrologie étoit tellement accréditée en Italie, que dans les universités de Bologne & de Padoue, il y avoit des astrologues pensionnés, comme le rapportent l'histoire des professeurs de Bologne & celle de Facciolati.

29. Cette passion des Italiens pour l'astrologie s'étoit répandue sur la médecine, & l'on croyoit assez communément que l'on ne pouvoit être habile médecin sans être bon astrologue. Malgré ce préjugé, l'Italie eut dans cette époque de bons médecins & de meilleurs chirurgiens, qui, de l'aveu de M. *Portal*, dans son *Histoire de la médecine & de la chirurgie*, par la lumiere qu'ils répandirent dans leurs écrits, furent fort utiles à toutes les nations, & singulierement à la France.

Réglement de Fréderic II pour les médecins.

L'école de médecine à Salerne, la plus célebre de toute l'Europe, étoit plus en vigueur dans ce siecle que dans le précédent. Fréderic II, qui, au milieu des affaires très épineuses, & des guerres sanglantes qui l'occupoient, étendoit ses soins sur toutes les sciences, comme s'il n'avoit ni guerres ni affaires, renouvella très sagement dans ses états de la Pouille & de Sicile, la loi des anciens empereurs qui avoient défendu que personne n'exerçât la médecine sans avoir subi l'examen, & sans en avoir obtenu le privilege. Par ce moyen Fréderic écarta tant qu'il étoit possible, de la pratique, les charlatans & les im-

posteurs, & il obligea ceux qui vouloient se consacrer à cette science à étudier & à se rendre habiles, ce qui en suite eut lieu dans toute l'Italie. *Gilles de Corbeil*, médecin du roi Philippe Auguste, dans son poëme latin *de virtutibus & laudibus compositorum medicaminum*, parle avec enthousiasme de Salerne & de cette illustre école dont il étoit éléve. Il y nomme avec de grands éloges Pierre Musundino & Maura, qui avoient été ses maitres en médecine, & dont on trouve les titres des ouvrages manuscrits, conservés dans la bibliotheque du roi de France & dans celle d'Angleterre & d'Irlande; il ajoute Mathieu Platéarius, Jean de Salerne & Romoald qui étoit médecin du pape. Ecole de Salerne.

Bientôt l'étude de la médecine se répandit du royaume de Naples dans le reste de l'Italie. C'est au treizieme siecle que l'on trouve des médecins ou entretenus par les communes & par les universités, ou en faveur desquels on fit des statuts & des réglements. D'après la description de Milan au treizieme siecle par *Bonvoisin de Risa*, que j'ai cité dans la seconde section de l'article précédent, il paroit qu'il y avoit deux cents médecins dans cette ville. Les citoyens de Florence étoient partagés en deux classes, celle des arts majeurs & celle des arts mineurs; en 1282, ils aggrégerent à la premiere classe l'art des médecins & apothicaires (19). A Bologne la médecine fleurit d'une maniere distinguée, d'autant plus que peu après (l'an 1250) on commença à donner en médecine les degrés de maitres & de docteurs que cette université n'avoit jusqu'alors donnés qu'aux jurisconsultes & aux canonistes. Pour éviter la confusion, & afin que chaque professeur en médecine eût son objet particulier, on les distingua en médecins physiciens, médecins chirurgiens, médecins barbiers, médecins oculistes &c. &c. Enfin on tâcha de perfectionner autant qu'on put cet art, en y Progrès de la médecine en Italie.

ajoutant l'étude de l'anatomie, de la chymie, & de la botanique. On régla aussi ce que chaque médecin pourroit recevoir en payement pour leurs visites, & le *P. Sarti* rapporte dans la seconde partie de son histoire *des professeurs de Bologne*, un acte passé à ce sujet entre la ville & Hugues de Lucques, en 1214. Hugues s'oblige à servir la commune de Bologne en qualité de médecin, moyennant une pension annuelle de 600 livres bolonnoises, sans exiger aucun payement des particuliers, excepté dans le cas de fracture ou de blessure dangereuse, au quel cas il pourra recevoir vingt sous, ou un chariot de foin des personnes riches, un chariot de bois de ceux d'une fortune médiocre, & rien du tout des pauvres. Il s'oblige encore à accompagner les troupes de Bologne dans les expéditions, & en effet ils les accompagna jusques dans la Palestine l'an 1218. Il mourut à Bologne vers l'an 1258. Cet Hugues est un de ceux qui eurent dans ce tems le plus de réputation dans la médecine.

40. Thadée Florentin

Le plus célebre dans cette science fut Thadée d'Alderotto Florentin, dont anciennement *Philippe Villani* & depuis peu M. *le comte Mazzuchelli*, ont écrit la vie. Thadée étant passé à Bologne, y donna publiquement des leçons de médecine, & fit plusieurs ouvrages pour commenter Hippocrate & Galien, un petit livre *sur l'art de conserver la santé*, & plusieurs recherches & découvertes concernant la médecine qu'il tira en grande partie des médecins Arabes. De son tems il passa pour un oracle : toute l'Italie le consulta, & il amassa de grandes richesses. Il mourut vers l'an 1293 à Bologne, & comme il avoit été fort dévot & charitable pendant sa vie, il le fut aussi en mourant, ayant legué des sommes considérables pour des œuvres pies.

Ses disciples plus célebres.

Un des disciples de Thadée fut Guillaume de Brescia, qui jouit d'un canonicat à Paris, & fut

archidiacre de Bologne. Il a laissé une *pratique de médecine pour toutes les maladies*, un traité *sur les fievres*, & un autre *sur la peste*, le tout imprimé à Venise en 1504. *Fabricius* & *Freind* ont oublié cet auteur dans leurs catalogues. Ils ont aussi omis Barthélemi de Varignana. Ce dernier fut pareillement disciple de Thadée, & il composa des *commentaires* qui sont encore en manuscrit. Il fut exilé de Bologne parce qu'il s'étoit attaché au parti de l'empereur Henri VII, qui le fit son premier médecin. Henri étant à Pise, & ayant résolu d'aller assiéger Sienne dans le cœur de l'été, Barthelemi lui remontra le danger auquel il exposeroit sa santé chancelante dans une pareille marche, au milieu des chaleurs de la saison, & dans un pays mal sein pour des étrangers. Henri méprisa cet avis, & mourut; & comme la prédiction de Berthelemi étoit connue de toute la cour, ce médecin en fit dresser un acte public, pour démentir le bruit qui couroit que l'empereur avoit été enpoisonné dans la communion par un dominicain. Ceux qui aujourd'hui encore s'obstinent à autoriser ce bruit, ignorent sans doute cette anecdote rapportée & attestée par le *P. Sarti* dans l'histoire que je viens de citer (*l*).

Simon de Genes, ami de *Campanus de Novare* composa le fameux livre intitulé *Clavis sanationis*. La plus ancienne édition de cet ouvrage est celle de Milan de l'an 1473. On y trouve deux lettres, une de Simon à Campanus, & l'autre de Campanus à Simon, qui à ce qu'on voit par ces lettres, avoit été médecin de Nicolas IV, & étoit actuellement chapelain & soudiacre de Boniface VIII, & chanoine de Rouen (20). Dans la préface, Simon dit qu'il a employé presque trente ans à amasser les matériaux de son ouvra-

(*l*) P. I. p. 4.

ge, & qu'il a voyagé dans des pays éloignés pour rechercher & examiner les plantes. Ce livre doit être considéré comme le premier dictionnaire de médecine & de botanique qui ait paru dans le moyen âge. Dans quelques éditions on l'a intitulé *synonima medicinæ*, & *Fabricius* lui a donné je ne sais pourquoi le titre de *synonima Alchimiæ*.

41. De ceux qui écrivirent sur la chirurgie.

Les progrès de la chirurgie répondirent à ceux de la médecine & même les surpasserent. *Gui de Cauliac*, chirurgien François du quinzieme siecle, nous a conservé le souvenir de ceux qui, après les anciens & les Arabes, furent les premiers à perfectionner la chirurgie. Il nomme en premier lieu Roger. *Freind* & *Portal* doutent si ce Roger étoit de Salerne ou de Parme; cependant tous les manuscrits que nous en avons le font Parmésan, & dans quelques uns on trouve qu'il étoit chancelier de l'université de Montpelier. Roger vécut vers le milieu du treizieme siecle. Son ouvrage sur *la pratique de la médecine majeure & mineure*, intitulé aussi *Rogerina*, a eu plusieurs éditions dont *Fabricius* fait le catalogue. D'autres ouvrages de Roger se conservent en manuscrits dans la célebre bibliothe des marquis *Ricardi* à Florence.

Roland de Parme fut contemporain de Roger. On a sa *chirurgie* plusieurs fois imprimée, & un traité *sur les apostumes pestilentielles*. On a en manuscrit l'ouvrage de Roland *sur la physionomie*. Ce médecin est appellé *Chrysopolitanus* par *Fabricius; Chrysopolis*, c'est-à-dire ville d'or, est le nom que dans le bas âge on donnoit quelquefois à Parme; mais cet auteur se trompe presque de deux siecles, lorsqu'il dit que Roland vivoit vers l'an 1468.

Aux œuvres de ces deux anciens chirurgiens on joint d'ordinaire la *chirurgie* de Bruno. Cet auteur étoit Calabrois, & non Lombard, comme l'a cru M. *Portal*; sa patrie étoit un endroit

appellé Longoburco en Calabre. Il vécut quelque tems à Padoue. La *chirurgie* de Théodoric est copiée en grande partie sur celle de *Bruno.*

Théodoric étoit fils du médecin *Hugues de Lucques* que j'ai placé parmi les médecins, mais qu'il affecte dans ses écrits de nommer toujours son maître, & jamais son pere. Un acte authentique de l'an 1288, trouvé dans les archives publiques de Bologne par le P. *Sarti*, atteste évidemment que Théodoric étoit fils de Hugues. Ce chirurgien amené encore jeune à Bologne par son pere, l'an 1214, étudia la médecine & la chirurgie, & entra ensuite dans l'ordre des freres prècheurs, où il continua à étudier & à pratiquer son art. Et comme les derniers canons en défendoient aux moines l'exercice, il faut conclure que Théodoric en eut une dispense particuliere; le plus singulier est qu'Innocent IV le fit son pénitencier, que peu après il fut élevé à l'évèché de Bitonto, d'où on le transféra à celui de Cervie, & que cependant il résida presque toujours à Bologne, pratiqua la médecine & la chirurgie, & devint très riche. D'autres ouvrages de ce chirurgien évèque sont en manuscrit, & on y trouve un traité *sur les maladies des chevaux.* Il dédia ses œuvres à André, évèque de Valence en Espagne; & il y a apparence que ce prélat les fit traduire du latin en catalan, parce qu'on trouve des manuscrits des ouvrages de Théodoric dans l'ancien dialecte de Catalogne. C'est ce qui a trompé les PP. *Quetif* & *Echard*, qui dans leurs *collections des auteurs dominicains* ont avancé que Théodoric étoit Catalan.

Les deux derniers médecins qui s'appliquerent à la chirurgie dans cette époque, & dont *Gui de Cauliac* fait mention, furent Guillaume de Soliceto de Plaisance, & Lanfranc de Milan. Guillaume fut quelque tems à Bologne, d'où il passa au service des Veronois. Ses deux ouvrages,

l'un ſur la *médecine*, l'autre ſur la *chirurgie*, ſont imprimés.

Lanfranc chaſſé de Milan par Viſconti qui en avoit la ſeigneurie, paſſa en France, & s'arrêta quelque tems à Lyon, enſuite il s'établit à Paris à la priere des médecins de cette ville, & y jouit d'une grande réputation. C'eſt là qu'il publia ſon grand ouvrage de chirurgie, qu'il acheva en 1296. C'eſt à propos de ce Lanfranc & de ſon ouvrage, que M. *Portal* avoue, comme je l'ai remarqué ci-deſſus, que la France doit beaucoup à l'Italie par rapport aux connoiſſances en chirurgie & en médecine. Et en effet, pendant tout le treizieme ſiecle on ne trouve preſque que des Italiens qui aient écrit ſur ces matieres. A la vérité ils ne firent en grande partie que copier les Grecs & les Arabes, mais ce fut toujours un grand ſervice qu'ils rendirent à l'Europe de lui avoir fait connoitre ce qui étoit tombé dans l'oubli. D'ailleurs ils ne s'arrèterent pas dans ce chemin, & ils firent des découvertes, qui mirent leurs éléves en état d'en faire de nouvelles.

42. Invention des lunettes par Salvino.

Je ne dois pas finir cette ſection ſans parler d'une invention qui a rendu enſuite les plus grands ſervices à l'aſtronomie & à la phyſique. C'eſt l'invention des lunettes. *Montucla* dans ſon *Hiſtoire des mathématiques* (*m*), avoue qu'on ne trouve aucune mention des lunettes que vers la fin du treizieme ſiecle, & que l'invention s'en fit en Italie. Le célebre *François Redi* a été le premier qui ait parlé de l'ancienneté des lunettes, dont il place l'invention vers la fin du treizieme ſiecle. Il en apporte pluſieurs preuves, entr'autres ce paſſage d'un ſermon prononcé à Florence par le bienheureux Jourdain dominicain, le 23 Février de l'an 1305. *Il n'eſt pas encore vingt*

(*m*) P. I. p. 429. &c.

ans

ans qu'on a trouvé l'art de fabriquer des lunettes pour aider la vue, art qui est un des meilleurs & des plus nécessaires qu'il y ait au monde. Redi avoit à peu près découvert le tems de cette utile invention, mais il restoit à connoître celui à qui on la devoit. C'est *Léopold del Migliore*, antiquaire Florentin qui l'a découvert. Il trouva sur un tombeau qui étoit dans l'église de sainte Marie Majeure de Florence, l'inscription suivante, *Gui diace Salvino d'Armato degli* Armati di Filenze inventor degli *Occhiali. Dio gli perdoni le peccata. Anno D. C. CCCXVII.* C'est-à-dire, cigît Salvino, d'Armato des Armati de Florence, inventeur des lunettes, Dieu lui pardonne ses péchés. L'an du seigneur 1317. Cela s'accorde avec les paroles du bienheureux Jourdain ; car Salvino put avoir inventé les lunettes en 1285 ou environ, & être mort en 1317. Salvino inventa les lunettes à lire ; on s'en tint là pendant longtems, ensuite on étendit cet art aux lunettes d'approche, télescopes &c. Quelques uns ont cru que les anciens avoient des lunettes ou quelque chose d'approchant ; mais lorsqu'on examine de près les passages où l'on prétend qu'il en est parlé, on trouve qu'il n'y a rien de ce qu'on avoit cru. D'autres ont voulu donner le mérite de cette invention à *Roger Bacon*, savant Franciscain Anglois ; mais comme on le voit par les écrits de cet auteur, tout se réduit à proposer de mettre sur les lettres un segment de sphère de verre ou de crystal pour les agrandir. C'est ce que pratiquoient les anciens, qui se servoient aussi pour lire, de petites spheres ou bouteilles de verre remplies d'eau (*n*). Il est singulier qu'une invention aussi belle & aussi utile que l'est celle des lunettes, ait paru si tard dans le Mon-

(*n*) Sen. Quest. Natur. L. I. C. 5. 6.

de, & que l'auteur en soit resté dans l'oubli jusqu'à nos jours.

43. Invention de la boussole.

Une autre invention dont l'utilité n'est pas moindre, est fixée par plusieurs à cette époque; par d'autres au commencement de la suivante; & est presque généralement attribuée aux Italiens, & nommément à Flavia Gilia, ou comme les étrangers l'appellent d'ordinaire, *Gioja*, fameux pilote Amalphitain dans le royaume de Naples; c'est l'invention de la boussole ou aiguille aimantée pour la navigation. Ceux qui se flattent de trouver tout dans l'antiquité, prétendent que les anciens ont connu la propriété qu'a l'aimant de se tourner vers le pole septentrional, & qu'ils ont eu par conséquent une aiguille aimantée; mais ils ne peuvent appuyer leur opinion sur aucun témoignage clair & authentique, si ce n'est un passage d'un livre *sur les pierres*, attribué autrefois à Aristote, & dont la supposition ou du moins l'altération est aujourd'hui généralement reconnue. Au reste *Pline* qui a connu & rapporté toutes les inventions des anciens, *Pline* qui parle plusieurs fois de l'aimant & de son attraction, ne dit pas un mot de la propriété qu'a cette pierre de se tourner vers le pole, & rien par conséquent de l'utilité que la même pierre apporte à la navigation. Les anciens étant exclus de ce mérite, on l'a attribué aux Chinois, & on a cru que Marc Polo, ou comme d'autres l'ont pensé, quelque marchand Vénitien plus ancien que Polo, ont apporté l'usage de la boussole de la Chine en Italie. Mais est-il vrai que les Chinois aient une aiguille aimantée? Point du tout. Les auteurs de l'*Histoire universelle* rapportent le témoignage du *P. d'Entrecolles*, missionnaire à la Chine, qui avoue que les Chinois ont une boussole, mais que l'aiguille n'est pas aimantée comme on l'avoit cru, mais enduite d'une emplatre qui communique au fer la propriété de se tourner vers le pole; le même

missionnaire en a donné la recette (*o*). Comment donc les Chinois ont-ils pu communiquer aux Européens l'usage de l'aiguille aimantée qu'ils n'ont jamais connue ? Deux autres nations se disputent l'honneur de cette invention, les François & les Amalphitains. Les premiers allé-guent en leur faveur la fleur de lys dont la bous-sole est toujours ornée. Les seconds, outre *Fla-via Gilia* leur concitoyen, à qui une opinion an-cienne attribue cette invention, font voir la fi-gure de la boussole qui forme les armes de cette ville, pour une preuve que c'est dans son sein que cet instrument a été inventé, & qu'elle la communiqué au reste du monde. Il me paroît que les arguments pris d'une fleur de lys & des armes d'une ville ne sont pas assez forts pour déterminer notre croyance. Depuis qu'il y a des boussoles, ont-elles toujours eu la fleur de lys, ou cette fleur n'est-elle pas un ornement qu'on leur a ajouté dans la suite ? C'est le point qu'il faudroit éclaircir avant tout, ce qu'on n'a pas fait, & ce qu'il paroit impossible de faire ; ainsi cette preuve n'est rien moins que décisive. Et quant aux troubadours qui ont parlé de la bous-sole sous le nom de *marinette*, comme les écri-vains ne s'accordent pas ni sur le nom de ces poëtes, ni sur le tems où ils ont vécu, on ne peut tirer aucune conséquence en faveur de cet instrument par les François. Il faut dire la même chose par rapport aux armoiries d'Amalphi. Quand les a-t-on adoptées ? Est-ce par rapport à l'invention de la boussole qu'on en a fait l'em-blême de cette ville, ou pour montrer combien ses habitants s'adonnoient à l'art de la naviga-tion, & combien de bons pilotes ils donnoient à l'Europe ? Ne seroit-il pas possible qu'on eût adopté ces armoiries après que l'opinion se fut

(*o*) Hist. universel. T. XX. p. 146.

répandue, que la bouſſole avoit été inventée par *Flavia Gilia?* Enfin les Anglois & les Allemands ſe diſputent auſſi l'honneur de cette invention, & pour ſoutenir leurs opinions, ils ont recours à des éthymologies qu'on peut voir dans l'ouvrage de *Montucla* & dans le *Dictionnaire encyclopédique*. C'eſt s'appuyer ſur de trop foibles fondements que de bâtir un pareil ſyſtème ſur des éthymologies ou caſuelles ou faites à plaiſir.

Voyons à préſent ſi l'inventeur de la bouſſole étant inconnu, l'on peut au moins ſavoir quand on commença à ſe ſervir de cet utile inſtrument. Ceux qui tiennent obſtinément le parti de *Flavia Gilia*, doivent avouer qu'ils ont tort, ou que ce pilote vécut longtems avant l'an 1300. *Montucla* & *l'Encyclopédie* aſſurent que le premier qui en a parlé eſt *Guyot de Provins*, fameux Troubadour. Si l'on ſavoit quand ce poëte vécut, on pourroit à peu près fixer par conjecture le tems de cette invention. Les auteurs cités diſent qu'il fleuriſſoit pendant le douzieme ſiecle, & qu'il parut à la cour de *Fréderic Barberouſſe*. *Montucla* avoue cependant que les vers où il eſt parlé de la bouſſole, ſont attribués par quelques uns à *Hugues de Bercy*, qui vécut au ſiecle ſuivant, ſous le regne de Louis IX : les auteurs de *l'Encyclopédie* & *M. Sabathier* dans ſon *dictionnaire* aſſurent que ces vers ſe liſent dans le roman *de la Roſe*, écrit par Guyot de Provins, mais un anonyme de Geneve, rapporté dans *la Nouvelle bibliotheque Germanique de M. Formey* (*p*), dit que les vers en queſtion ſont dans un autre roman plus ancien. Le Gendre les attribue à Hugues de Bercy qu'il ſoutient être le même que Guyotde Provins, & dit qu'il vécut ſous Philippe Auguſte au commencement du treizieme

(*p*) T. XIV. p. 435.

ſiecle (*q*). Dans cette variété de ſentimens il eſt donc impoſſible de ſavoir quand ces vers furent écrits, & par conſéquent combien eſt ancienne la premiere mention que nous avons de la bouſſole qui dans cette poéſie eſt appellée *Marinette*.

Si l'on ne peut faire cas de l'autorité des Troubadours par rapport à cet inſtrument, à cauſe de l'incertitude où l'on eſt du tems où ils écrivirent, il faut s'en tenir à un autre témoignage qui n'eſt pas controverſé, c'eſt celui du cardinal *Jacques de Vitry*, qui mourut en 1244. Voici comme il parle dans un ouvrage (*r*). *Le diamant ſe trouve dans les Indes.... il attire à ſoi le fer par une force occulte, & lorſqu'on a frotté une aiguille de fer avec cette pierre, l'aiguille ſe tourne vers l'étoile ſeptentrionale; ainſi elle eſt fort néceſſaire aux navigateurs.* On donnoit alors le nom de diamant à l'aimant, comme on le voit non ſeulement par ce paſſage, mais auſſi dans les œuvres de *Brunetto Latini*, & de *Vincent de Beauvais*. Ce dernier nous apprend comment on ſe ſervoit en mer de l'aiguille aimantée: *on trouve dans l'Arabie une autre eſpece de diamant. Il montre jour & nuit au milieu des ténébres les plus épaiſſes aux navigateurs, l'étoile ſur qui on ſe régle en voyageant ſur mer. Lorſque les mariniers ne ſavent pas trouver le port, ils frottent une aiguille à cette pierre, la paſſent par ſa longueur dans un brin de paille & la jettent dans un vaſe rempli d'eau; enſuite ils tournent la même pierre autour du vaſe, & on voit l'aiguille qui ſe tourne auſſi. Après qu'ils ont fait cela pluſieurs fois avec un mouvement rapide, ils éloignent la pierre, & tout de ſuite l'aiguille tourne ſa pointe vers l'étoile polaire, & s'arrête dans cette poſition qu'elle ne perd plus, ce qui apprend aux pilotes la route qu'ils doivent tenir* (*ſ*).

(*q*) Traité de l'opinion. T. VII. (*r*) Philoſ. Magnet. L. I. p. 6. (*ſ*) Speculo Doctr. L. 17. C. 134.

Enfin dans le *traité des minéraux*, que l'on trouve parmi les œuvres d'*Albert le grand*, on rapporte ce passage du livre *sur les pierres* attribué à *Aristote*. *L'aimant a un angle dont la propriété est de tourner le fer ver le zorum*, c'est-à-dire, *le septentrion*; *les pilotes s'en servent. L'angle opposé tire vers l'aphron qui est le midi* &c. Par tous ces témoignages l'on voit que dans le treizieme siecle on connoissoit l'usage de l'aiguille aimantée, & on en parloit comme d'une chose déjà usitée; mais on voit aussi qu'il est impossible d'en découvrir l'inventeur. S'il est permis de dire mon opinion, j'incline à croire que nous en devons l'invention aux Arabes. Quoique l'on pense que le livre *sur les pierres* attribué à Aristote est une supposition, on sait par *Diogene Laërce* que ce philosophe en avoit écrit un sur cette matiere (*t*). Nous n'avons cet écrit ni en grec ni en latin; mais il y a apparence que les Arabes l'avoient traduit dans leur langue avec les autres ouvrages d'Aristote. *Zorum* & *Aphron* que nous avons rapporté, montrent qu'Albert le Grand, ou quiconque est l'auteur du *traité des minéraux*, n'avoit lu cet ouvrage ni en latin ni en grec. Il est vrai que tout concourt à nous convaincre que les anciens & par conséquent Aristote ne connoissoient pas la propriété qu'a l'aimant de se tourner vers le nord; mais c'est de là précisément que l'on peut conclure que les Arabes l'avoient apperçue, & avoient attribué une découverte à Aristote, dans les écrits duquel ils l'ont inférée. De cette découverte, à l'usage qu'on en pourroit faire en mer, il n'y avoit qu'un pas; & croyons-nous que les Arabes ne l'ayent pas franchi, eux qui à cause de la grandeur de leur empire, & de l'immensité de leur commerce, entreprenoient tous les jours les plus longues

(*t*) Vitæ Philosoph. L. V. N°. 26.

navigations qu'aucun peuple eût jamais tentées? Je sais que cette opinion a été absolument rejettée dans la préface qui précede le premier tome de *l'histoire générale des voyages*; mais j'avoue aussi que les raisons qu'on y apporte, ne m'ont pas paru assez fortes pour me faire changer de sentiment (21).

§. III. *Jurisprudence civile & ecclésiastique.*

Dès que par les soins d'*Irnerius* & de ses quatre illustres éléves, dont nous avons parlé dans le livre précédent, le droit romain qui avoit cédé la place aux loix lombardes, saliques, ripuaire &c., fut remis en vogue, & eut établi son trône à Bologne, tout le monde suivit ce droit, tous les jurisconsultes tâcherent de l'éclaircir; toutes les universités de l'Europe l'enseignerent; mais Bologne fut toujours considérée comme la source de cette science. Les villes d'Italie qui après la paix de Constance avoient commencé à jouir de la liberté, voyant qu'un droit formé anciennement & sous un gouvernement très différent de l'actuel, étoit trop défectueux pour n'avoir pas besoin d'une réforme, dresserent sur le fondement des loix romaines des statuts municipaux qui subsistent encore, & qui sont particuliers à chaque ville, bourg & commun. L'an 1233 frere Jean de Vicence, de l'ordre des prêcheurs, prédicateur fameux à Bologne, autorisé par le pape Grégoire IX, fit la paix appellée de Vérone entre les villes de Lombardie, toutes partagées entre les deux cruelles factions des Guelfes & des Gibelins, & à cette occasion il retoucha & reforma les statuts & les loix particulieres de ces villes (22). 44.

La plus part des jurisconsultes qui fleurirent dans l'époque dont nous parlons, furent professeurs en droit à Bologne; il y en eut cependant quelques uns qui illustrerent d'autres villes. Je

ne nommerai parmi les uns & les autres que les plus célebres.

45. Pillio jurisconsulte. Pillio eſt le premier. Il étoit né à Medicina, gros bourg dans le Bolonnois, & enſeigna le droit à Bologne, enſuite à Modène. Il jouit d'une ſi haute réputation, que s'étant élevé un procès entre les moines de Cantorbery & leur archevèque, & la cauſe devant être plaidée à Verone au tribunal d'Urbain III. Ces moines choiſirent Pillio pour leur avocat, & s'en trouverent bien, parce que Pillio remporta la victoire, quoiqu'il eût pour adverſaire le fameux *Pierre de Blois*. L'on croit que Pillio mourut à Modène. On a ſes *queſtions ſabatines*, ainſi appellées parce qu'elles contiennent les diſputes que ce juriſconſulte tenoit tous les ſamedis; la fin de la *Somme ſur le code*, commencée par *Piacentino*, dont j'ai parlé & des *Gloſſes*; ſes autres ouvrages ont péri.

Azzon. Azzon de Bologne a été confondu avec *Pillio* & avec *Piacentino*, & on a cru qu'il avoit enſeigné à Modène & à Montpelier. L'erreur eſt venue de ce qu'on a attribué à Azzon la *Somme* qui eſt un ouvrage de ces deux docteurs. La claſſe de droit de Montpelier a pour enſeigne les portraits d'Azzon & de Piacentino; le ſecond avoit été profeſſeur dans cette univerſité, comme on l'a vû dans le livre précédent; mais quant au premier, le *P. Sarti* a prouvé inconteſtablement qu'il ne quitta jamais Bologne. Ainſi l'uſage de le peindre dans les armes de cette claſſe eſt venu ou de la grande réputation d'Azzon, ou de ce qu'on a fauſſement cru qu'il avoit achevé la *Somme* de *Piacentino*. Azzon jouit à Bologne d'une ſi haute eſtime que le tems où il enſeigna le droit, fit époque dans cette univerſité, comme on le voit par pluſieurs expreſſions d'*Odofred*. Il mourut vers l'an 1220, & on a dit mal à propos qu'il fut décapité pour avoir tué *Ugolin* dont nous allons parler. Nous avons deux *ſommes* d'Azzon, une ſur le *Code*, l'autre ſur les *Inſti-*

tutes, & elles ſont toujours fort eſtimées.

Ugolin.

Ugolin de Bologne fut toujours aux priſes avec Azzon, ſoit dans l'interprétation des loix, ſoit dans les plaidoyers. De là eſt venue la fable que j'ai indiquée. Il mourut environ l'an 1233. C'eſt ce juriſconſulte qui a fait inſérer dans le corps du droit civil les loix ſur les fiefs, & les conſtitutions des nouveaux empereurs.

Jacques de Baudoin, Rofred de Bénevent, Martin de Fano.

Jacques de Baudoin interprétoit les loix à Bologne, quand les Génois l'élurent pour leur poteſtat l'an 1229. Il réforma les habits de cette république, & ayant glorieuſement ſoutenu cette charge importante qui ne duroit qu'un an, il retourna donner ſes leçons à Bologne. On a une lettre de *Pierre des Vignes* (*a*), lettre qu'on a inſérée par mépriſe parmi celles de *Pierre de Blois*. Elle eſt écrite l'an 1239 à l'occaſion de la mort de Jacques, & c'eſt une preuve de la grande réputation dont ce juriſconſulte avoit joui.

Rofred de Bénevent enſeigna le droit premierement à Bologne, enſuite à Arezzo, d'où il paſſa à la cour de Fréderic II, qu'il accompagna à Rome l'an 1220, à l'occaſion du couronnement de ce prince, & pour lequel il prononça une apologie dans la capitale l'an 1227, lorſque Fréderic fut excommunié par Grégoire IX. Quelque tems après il s'attacha au parti des papes, contre leſquels il s'étoit déclaré dans ſes écrits. Grégoire le créa clerc de la chambre apoſtolique. Mais après la mort de ce pontife, Rofred ſe retira à Bénevent, où il ſe tint dans la neutralité, quoique Fréderic l'eût invité de nouveau à ſa cour, comme on le voit par une lettre de *Pierre des Vignes*, publiée par *Materre*. Parmi ſes ouvrages, les plus eſtimés ſont le livre *ſur l'ordre que les juges doivent tenir dans le barreau civil & eccléſiaſtique*.

(*a*) L. IV. C. 9.

Martin de Fano fut professeur & recteur à Arezzo, ensuite à Modène. Deux fois il fut potestat à Genes, c'est-à-dire, l'an 1260 & l'an 1262. Enfin il embrassa l'institut des freres prêcheurs. Les PP. *Quetif & Echard*, l'appellent par méprise *Jean* (23).

Le grand Accurse & ses fils. Il suffit d'avoir nommé ces docteurs qui furent plus célebres de leur vivant que dans les âges postérieurs (24). Passons à un homme dont le nom est toujours illustre, & dont l'autorité a encore quelque poids dans le bareau. Accurse, surnommé le Grand par sa célebrité & pour le distinguer de ses fils, étoit Florentin ou de Bagnolo, dans les environs de Florence. Il nâquit l'an 1182; il étudia à Bologne sous Azzon, & y fut nommé professeur. Ayant sagement refléchi que le grand nombre de glosses qu'on avoit faites sur le Code, sur les Institutes & sur les Digestes, servoient plus à embrouiller qu'à éclaircir les matieres, à cause des inutilités & sur-tout des contradictions qu'on y trouvoit, il entreprit le grand ouvrage de réunir le tout dans un seul corps, d'écarter ce qui étoit superflu, d'expliquer ce qui étoit obscur, & de concilier les divers sentiments des docteurs. On dit qu'ayant su qu'Odofred avoit entrepris le même travail, il feignit d'être malade, interrompit ses leçons, se renferma chez lui, & acheva heureusement son ouvrage. Accurse mourut l'an 1260 & laissa de grandes richesses. Sa maison étoit la plus magnifique de Bologne; elle étoit située sur la grande place où est à présent le palais du cardinal Legat. On voit toujours le tombeau de cet illustre jurisconsulte dans l'église des franciscains à Bologne. De trois fils qu'il laissa, Cervietto qui étoit le second, & à qui le pere trop prévenu, fit donner le degré de docteur à l'âge de dix sept ans, enseigna le droit à Padoue, mais avec peu de réputation; Guillaume qui étoit le cadet, embrassa, après que sa famille fut bannie

de Bologne à cause des factions, la profession ecclésiastique, & il fut chanoine de Bruges, sacristain de Cahors & archidiacre de Toléde. Mais François Accurse, l'ainé de tous, suivit avec gloire les traces de son pere, & lui succéda dans la chaire du droit. L'an 1273, Edouard I roi d'Angleterre, passant par l'Italie au retour de la croisade, fut si ravi du savoir de François Accurse qu'il voulut l'avoir auprès de lui en qualité de conseiller. Ce jurisconsulte demeura huit ans avec le roi, & il n'obtint son congé qu'avec peine. Edouard lui fit présent de quatre cents livres sterlins & le gratifia d'une pension. A son retour François Accurse trouva sa maison abattue & sa famille exilée. Il obtint cependant à cause de sa grande habileté dans les loix, d'être excepté du ban, & il demeura à Bologne où il mourut en 1293, & il fut enterré dans le tombeau de son pere.

L'unique jurisconsulte qui fut en état de contrebalancer le crédit du grand Accurse, & qui put lui faire tête, fut cet Odofred dont j'ai plusieurs fois fait mention. Il étoit Bolonnois, de la famille *Denara*, qui, à l'honneur de ce grand homme, prit ensuite le nom d'*Odofredi*. Ceux qui ont dit que ce docteur étoit de Bénevent, l'ont confondu avec *Roffred*. Il eut pour maître Ugolin, & Jacques de Baudoin, & ayant commencé à donner des leçons publiques de droit, il parvint à un si haut degré d'estime, que les villes de l'Emilie, de la Marche d'Ancone & de la Toscane le choisirent souvent pour juge dans les affaires publiques. Sa réputation ayant passé les monts, on l'appella en France pour des procès de la plus grande importance. Il fut employé par ses concitoyens en plusieurs commissions épineuses & honorables, & il mourut à Bologne l'an 1269 n'étant que sexagénaire. On l'enterra à côté du grand Accurse. Les ouvrages qu'il a faits pour éclaircir le droit, ont non

47. Odofred.

ſeulement une clarté & un ordre qui lui ſont particuliers, mais il y a des traits hiſtoriques qui donnent beaucoup de jour aux événements de ſon tems. En effet Odofred tâchoit d'inſtruire ſes auditeurs en les amuſant; ſon ſtyle, tout groſſier qu'il eſt, a une naïveté charmante (25).

Le *P. Sarti* dans ſon *Hiſtoire des profeſſeurs de Bologne*, fait mention de près de cent juriſconſultes qui fleurirent pendant le treizieme ſiecle dans cette illuſtre univerſité. Je n'ai garde de fatiguer mes lecteurs par un catalogue ſi long & ſi peu néceſſaire. Il me ſuffit d'avoir indiqué les profeſſeurs les plus célebres, dont le dernier par rapport à cette époque, fut Dino de Mugello, pays dans le diſtrict de Florence. Dino étudia le droit à Bologne, & l'enſeigna à Piſtoïe pendant cinq ans: appellé par les Bolonnois, il alla occuper une chaire de droit dans cette ville, & il fut le premier qui eut des appointements du public; ce qui arriva en 1289. Il embraſſa la profeſſion eccléſiaſtique, & fut chargé par Boniface VIII de mettre en ordre le ſixieme livre des décrétales. Retourné à Bologne où on redoubla ſes appointements, il y mourut vers l'an 1300. Pluſieurs de ſes ouvrages ont été imprimés.

Dino de Mugello.

48. Du droit canon. Collections des décrétales

Bologne excelloit dans la juriſprudence canonique autant que dans la civile; depuis que *Gratien* par ſa collection appellée *Décret*, eut mis en vogue dans cette ville l'étude des canons. On ſentoit cependant que la collection de ce moine étoit fort défectueuſe, embarraſſée, imparfaite; outre cela les décrétales des papes augmentoient tous les jours en nombre, de ſorte qu'une nouvelle collection plus ample & mieux ordonnée étoit néceſſaire. C'eſt ce que fit Bernard de Pavie. Il inſéra dans le décret de Gratien ce qui étoit échappé à ce collecteur: il y ajouta les nouvelles décrétales; & à l'exemple du code juſtinien, ayant partagé ſon ouvrage en titres & mis

ſous chaque titre les loix qui lui appartenoient, il publia ſa collection l'an 1190. Cet ouvrage fut accueilli par le public avec applaudiſſements, & fort eſtimé des univerſités qui commencerent auſſi-tôt après à s'en ſervir. On appelloit *décretiſtes* les interprétes de Gratien : ceux de Bernard de Pavie furent appellés *décretaliſtes*. Bernard eut pour récompenſe l'évêché de Traenzo, d'où il paſſa peu après à celui de ſa patrie. Il mourut l'an 1213.

Depuis ce tems juſqu'à Grégoire IX on fit d'autres collections, à meſure que les décrétales ſe multiplioient. Grégoire conçut l'idée de faire de toutes ces collections un corps législatif, ou code canonique, qui pût ſervir de regle & de fondement à la juriſprudence eccléſiaſtique. Il chargea de ce grand ouvrage S. Raimond de Pennafort de Barcelone, dominicain. Raimond avoit étudié à Bologne le droit canon, y avoit été reçu docteur, & y avoit publiquement enſeigné ce droit. Retourné en Eſpagne l'an 1219 il prit l'habit de ſaint Dominique, & il ne repaſſa en Italie qu'en 1230, lorſque Grégoire l'invita à Rome, où l'ayant nommé ſon pénitencier, il le fit travailler au code canonique. Raimond y employa trois ans, & il ſuivit dans ſon ouvrage la méthode dont Bernard de Pavie s'étoit ſervi. Grégoire ayant publié ce code l'an 1234, l'adreſſa à l'univerſité de Bologne, ordonna que toutes les autres collections ſeroient rejettées, & que l'on ne ſe ſervît dorenavant dans les écoles & dans le barreau que de ce code; il défendit auſſi qu'on ne fît d'autres collections ſans l'autorité du ſiege apoſtolique.

Effectivement on n'en fit qu'à la fin de ce même ſiecle par ordre de Boniface VIII, qui ajouta un ſixieme livre aux cinq de Grégoire. Nous avons vu que Dino de Mugello eut part à cette nouvelle collection; les autres qui y travaillerent furent Guillaume de Mandagot,

François ; Bérenger Fedoli & Richard Petroni. Tous les trois furent élevés au cardinalat. Cet ouvrage publié en 1298 fut envoyé par Boniface à l'université de Bologne.

49. Uguecion canoniste. Parlons à présent de ceux qui se firent un grand nom dans la profession des canons, sans faire mention de ceux dont la réputation fut moindre. Uguecion de Pise professoit le droit canon à Bologne en 1178. Il eut l'honneur d'avoir pour écolier Innocent III qui, élevé au pontificat, employa son ancien maître dans des affaires très importantes. Uguecion avoit été auparavant nommé évêque de Ferrare l'an 1190, & il remplit ce siege jusqu'à 1210, année de sa mort. Il fit une *Somme des canons*, dont les auteurs de la glosse ordinaire se servirent ensuite. On ne l'a qu'en manuscrit, & on y apperçoit le canoniste, le jurisconsulte & le théologien.

Grazia d'Arezzo. Plusieurs canonistes eurent à cause de leur habileté, le surnom de *Maîtres des décrétales* ; mais le premier que la voix publique honora de ce titre, fut Grazia (& non pas *Gratien*, comme quelques uns l'appellent) natif d'Arezzo. Innocent III & Honoré III se servirent du talent de ce canoniste en plusieurs occasions. On a les lettres que ces papes lui écrivoient. Grazia ayant été quelque tems à Rome en qualité de chapelain d'Honoré, fut fait archidiacre de Bologne, & le pape ordonna qu'aucun professeur ne seroit admis dans les chaires de cette université sans l'approbation de l'archidiacre. L'usage en continua après la mort de Grazia, & les archidiacres de Bologne devinrent grands chanceliers & présidents de l'université de cette ville. Grazia fut élu évêque de Parme en 1224, & mourut en 1236.

Tancrede & Barthelemi. Tancrede Bolonnois, fut le successeur de Grazia dans l'archidiaconat de Bologne, où depuis plusieurs années il enseignoit les canons. On a ses quatre livres *sur l'Ordre des juges*, corrigés

& amplifiés ensuite par Barthelemi de Brescia, professeur de droit canon à Bologne. *Jean le Teutonique* avoit écrit ce qu'on appelle la *Glosse ordinaire sur le décret de Gratien*; Barthelemi y travailla comme il avoit fait sur les livres de Tancrede, & la glosse que nous avons actuellement est celle que Barthelemi à perfectionnée.

Le droit canon fut singulierement illustré par Sinibald Fiesqui de Genes, qui devint pape ensuite sous le nom d'Innocent IV. Il étudia à Bologne les deux droits, & il y enseigna quelque tems les canons: devenu pontife il prouva sa reconnoissance envers cette université par les grands privileges qu'il lui accorda. C'est à elle qu'il envoya ses décrétales, & les actes du concile général qu'il tint à Lyon. Au milieu de la foule des affaires qui l'occupoient, il trouva le tems de commenter les cinq livres des décrétales de Grégoire IX son prédécesseur, il commenta aussi ses propres décrétales, & il répondit par une apologie au livre de *Pierre des Vignes* sur l'autorité de l'empereur & du pape. Innocent IV.

D'autres commentaires furent écrits par Henri cardinal évêque d'Ostie, natif de Suse en Piémont. Il avoit étudié les deux droits à Bologne & il fut professeur de droit canon à Paris (*b*), ensuite en Angleterre, où il s'arrêta longtems. Mathieu Paris qui écrivit dans ce pays dans le même tems qu'Henri y professoit, en dit beaucoup de mal; le *Pere Sarti* dans l'histoire plusieurs fois citée, refute avec succès cet auteur. Henri fut fait cardinal & évêque d'Ostie l'an 1261 & il mourut dix ans après. Outre ses *Commentaires*, il laissa une *somme canonique* très estimée, & qui est toujours d'un très grand poids dans le droit canon. Henri d'Ostie.

Quoique le célebre Guillaume Durand ne soit Guillaume Durand.

(*b*) Boula, Hist. Univ. Paris. V. III. p. 688.

pas Italien, il est juste de le placer ici, à cause de ce qu'il dut à l'Italie, & de ce que l'Italie lui dut. Il nâquit à Puy-Misson près de Beziers l'an 1237, & il étudia dans sa jeunesse les deux droits à Bologne. Il y fut reçu docteur, & enseigna le droit canon dans cette ville & à Modène avec l'approbation générale. A l'âge de trente quatre ans il publia son fameux ouvrage intitulé *Speculum juris*, d'où lui vint le surnom de *spéculateur*. Il fut employé par plusieurs pontifes dans les affaires du gouvernement soit dans la paix, soit dans la guerre. Honoré IV le nomma à l'évêché de Menda, où il ne fut que quatre ans, ayant été rappellé en Italie par Boniface VIII qui le créa marquis de la Marche d'Ancône & comte de la Romagne. Ces pays déchirés par les factions donnerent bien de l'occupation à Guillaume, qui mourut à Rome l'an 1296. On voit son tombeau dans l'église de la Minerve.

Autres canonistes. Je finirai ce catalogue que j'ai abrégé autant que j'ai pu, par les noms de quelques canonistes de Verceil, tels que Jean de Verceil, qui, après avoir étudié la jurisprudence canonique dans sa patrie, entra dans l'ordre des prêcheurs, & l'enseigna ensuite à Paris. L'an 1264 il fut élu général de son ordre; Hugues de Verceil, qu'on a confondu à tort avec *Uguxion de Pise*, évêque de Ferrare: Hugues fut élu évêque de Novare en 1304; enfin l'illustre cardinal Guala de la noble famille *Bicchieri* de Verceil, qui eut beaucoup de réputation dans la jurisprudence ecclésiastique.

50. Voilà tout ce qu'on peut dire sur l'état des sciences en Italie pendant cette époque, & sur ceux qui acquirent de la réputation en les professant. Si on le compare à celui où elles sont parvenues depuis, nous serons forcés d'avouer qu'elles n'étoient pas fort éloignées de la barbarie. Mais si l'on considere que c'étoit précisément alors que les Italiens s'efforçoient de sortir

ſortir du ſein de cette barbarie, & qu'ils faiſoient de pareils efforts dans un tems où leur pays étoit ravagé par les guerres les plus cruelles, nous ſerons ſurpris avec raiſon qu'un tel ſiecle ait donné un Thomas d'Aquin & un Bonaventure à la théologie, qu'il ait rempli de profeſſeurs Italiens habiles en cette ſcience les chaires illuſtres de Paris; qu'on y ait eu la penſée de reſſuſciter les écrits d'Ariſtote; que la médecine & la chirurgie ayent fait de ſi grands progrès; qu'on y ait perfectionné l'optique & l'art de la navigation; qu'enfin l'on ait commencé à débrouiller le cahos de la juriſprudence civile & eccléſiaſtique. Rien ne ſe fait ſubitement, & il falloit bien du tems pour diſſiper les ténébres qu'une ſuite de ſept ſiecles d'ignorance avoit répandues ſur les ſciences en Italie & dans toute l'Europe.



ARTICLE TROISIEME.

Sur les belles lettres & les arts.

§. I. *Poésie latine provençale & italienne.*

51. LE nombre de ceux qui depuis l'an 1183 jusqu'à la fin du treizieme siecle, s'appliquerent en Italie à la poésie latine, fut extrèmement limité. Si je voulois mettre au rang des poëtes latins ceux qui écrivirent des rhytmes pour chanter dans les offices divins, le nombre en seroit certainement plus grand, mais je n'ai garde de parler de ces productions pieuses à la vérité, mais barbares. On a un art poëtique de *Gaufrid de Vinesaux.* Mais quoique l'auteur ait composé ce poéme en Italie, quoiqu'il ait été professeur à Bologne, il paroit par son prologue qu'il étoit Anglois, & nous n'enléverons pas à l'Angleterre la gloire d'avoir produit ce poëte, d'autant plus que l'on ne sait pas si Gaufrid s'arrêta longtems ou non en Italie.

Poëtes latins.

Henri de Seltimello est certainement Italien étant né à Seltimello, village du territoire florentin. Il étoit prêtre, comme l'assure *Philippe Villani*, dans ses *Vies des hommes*, & il composa un livre *sur les Vicissitudes de la fortune & sur la consolation de la philosophie.* Quoique mal écrit, on l'a cru digne par sa singularité d'être publié par l'impression; la derniere fut faite à Florence en 1730.

Stefanardo de Vimercate écrivit en bons vers latins l'histoire d'Otton Visconte; j'en parlerai plus au long dans la section suivante.

Richard, juge de Venoza, fit un poëme élégiaque *sur les Noces*, & Jacques de Benevent fut l'auteur de quelques poésies que l'on conserve en manuscrit dans la bibliotheque de Ricardi à Florence, & qui sont intitulées *Carmina Moralia.* Enfin on a des épigrammes *sur les bains de Pozzuolo* (*Pouzoles*) dont l'auteur est incertain, & dont on a fait plusieurs éditions.

Si la poésie latine fut peu cultivée pendant cette époque, ce fut en partie à cause de l'ardeur avec laquelle on s'occupa de la poésie provençale. Je ne repéterai pas ce que j'en ai dit dans les remarques qui précedent ce livre. J'ai nommé ceux qui se distinguerent le plus dans cette poésie; & il ne me reste qu'à donner quelques notices plus précises de ces mêmes poëtes; je m'efforcerai d'écarter ce qu'il y a de fabuleux. 52.

Après que Folchetto qui étoit Genois d'origine se fut rendu illustre à Marseille parmi les Troubadours, l'enthousiasme provençal s'empara des Italiens, & ils s'adonnerent à l'envi à ce genre de poésie.

Boniface Calvi Genois, quitta dans sa jeunesse l'Italie, suivant le récit de *Nostradamus*, & alla à la cour de Ferdinand roi de Castille, en 1248. Ce prince le créa chancelier, & Boniface s'amusa à faire l'amour à Berlingere, niece du roi. Le même auteur avoue que d'autres prétendent que Boniface ne fut pas à la cour du roi Ferdinand, mais à celle d'Alfonse, aussi roi de Castille, qui l'envoya vers le comte de Provence, où Boniface épousa une dame de la maison de Ventimiglia. Mais son bonheur & son éclat furent de courte durée, car il mourut la même année 1248. Ce recit est contredit par la vie de Barthelemi Giorgi de Venise, qu'on lit dans un manuscrit de la bibliotheque du Vatican, & dans un autre de la bibliotheque de Modène. Suivant ces manuscrits, Giorgi fait prisonnier

Calvi & Giorgi Troubadours.

par les Génois qui étoient en guerre avec les Vénitiens, & détenu pendant sept ans à Genes, devint l'ami intime de Calvi. Ces deux poëtes écrivirent à l'envi sur la guerre qui étoit alors entre Genes & Venise, & dans le manuscrit de Modene on trouve les poésies que ces deux amis firent à cette occasion. Or si, comme le dit Nostradamus, Calvi dans sa jeunesse alla en Espagne & n'en revint plus, comment put-il vivre pendant sept ans à Genes avec Giorgi dans une familiarité intime? Giorgi ayant été relaché, retourna à Venise & mourut gouverneur de Corone; alors il est probable que Calvi alla en Castille auprès du roi Alfonse X surnommé le sage, qui succéda à Ferdinand en 1252. On trouve dans le manuscrit de Modene des chansons de Calvi adressées à ce Prince.

Percivalle Percivalle Doria Genois, philosophe & poëte, fut, suivant Nostradamus, gouverneur d'Avignon & d'Arles, pour Charles I roi de Naples, & il écrivit en vers la guerre qu'il y eut entre Mainfroi & Charles, faisant des éloges du second & se déclarant contre le premier. Il mourut à Naples en 1276. Il faut ajouter que Percivalle avoit été potestat à Parme l'an 1243 comme on le voit par la *Chronique de Genes*, & qu'il avoit été employé par ses concitoyens en plusieurs ambassades, avant de s'attacher au roi Charles. Il faut aussi distinguer ce Percivalle Doria d'un autre du même nom, natif d'Oria dans le royaume de Naples. Plusieurs auteurs rapportés par Muratori assurent que ce Perci val étoit parent du roi Mainfroi (*a*) qui le nomma gouverneur de la Marche d'Ancone. Il mourut noyé dans une riviere en combattant contre les troupes du pape l'an 1264.

(*a*) Script. Rer. Ital. V. VIII. p. 586 & 768.

Sordello de Mantoue fut un des plus célebres troubadours de cette époque : Noſtradamus lui rend juſtice, & il dit que contre l'uſage des troubadours il ne chanta jamais que la philoſophie. Il dit auſſi que Sordello fut appellé à la cour de Raimond Berenger, comte de Provence, n'étant âgé que de quinze ans. Sur la foi du manuſcrit Vatican, *Creſcimbeni* ajoute que Sordello étoit originaire de Goïto, bourg du Mantouan, & fils d'un pauvre gentilhomme : qu'étant allé à la cour du comte de St. Boniface, Sordello fut épris des charmes de la comteſſe qui répondit à ſon amour : que la haine s'étant allumée entre le comte, Ecelin & Alberic de Romano, freres de la comteſſe, ceux-ci enleverent leur ſœur, & avec elle Sordello, qui vécut quelque tems chez eux : qu'il alla enſuite chez Raimond Berenger, comte de Provence, lequel lui donna un château & une belle femme. *Zilioli* cité par *Creſcimbeni*, dit que Sordello étoit iſſu des viſcomtes de Mantoue, qu'il ſe ſignala dans pluſieurs tournois à la cour de Louis roi de France ; qu'il épouſa Béatrix fille d'Ecelin de Romano, contre lequel il combattit enſuite en qualité de capitaine général des Mantouans. *Quadrio* après avoir adopté & arrangé comme il a pu tous ces récits, finit en diſant que Sordello mourut très-âgé l'an 1280. Tout ceci n'eſt rien en comparaiſon de ce que dit de ce troubadour *Platina* (le même qui a écrit les *Vies des pontifes*) dans ſa mauvaiſe *Hiſtoire de Mantoue*; ſuivant cet auteur, Sordello nâquit à Mantoue l'an 1189, d'un pere très-riche & très-noble, de la maiſon du viſcomte originaire de Goïto. Il s'appliqua de bonne heure aux études, & y fit des progrès ſurprenants, juſqu'à ce que parvenu à l'âge de vingt ans, il s'adonna à la profeſſion des armes, dans laquelle il devint le héros & le prodige de ſon ſiecle. Tous les plus fameux chevaliers de l'Europe furent démontés l'un après l'autre par ce nouveau Roland, en-

53. Sordello.

tr'autres Leonello qui paſſoit pour le plus vaillant chevalier de ſon tems, & que Roger roi de la Pouille avoit envoyé exprès à Mantoue pour ſe battre avec Sordello; Conrad Autrichien que notre héros déſarçonna à la cour d'Ecelin, & Griſulf preu chevalier de la cour de Louis roi de France, que Sordello abattit en préſence de ce prince qui l'avoit invité à venir à Paris. Tandis que Sordello étoit chez Ecelin, il fut aimé de Béatrix ſœur de ce ſeigneur; mais Sordello réſiſta à ſes avances, & il retourna à Mantoue, où Béatrix alla le trouver ſecrétement. Sordello courut en avertir Ecelin, qui admirant la généroſité de ce jeune homme, lui accorda Béatrix en mariage. Cet honneur joint à la réputation où il étoit du plus brave & du plus loyal chevalier qu'il y eut au monde, contribuerent à le rendre le premier & le plus eſtimé des citoyens de Mantoue. Mais Ecelin qui s'étoit flatté d'obtenir la ſeigneurie de cette ville, fit le ſiege de Mantoue. Ce ſiege dura trois ans; & tous les Paladins de l'*Arioſte* enſemble n'ont pas fait la moitié des prodiges que fit à cette occaſion Sordello. Après trois ans les Padouans s'étant revoltés, Ecelin fut obligé de lever le ſiege de Mantoue, & peu après il fut battu & bleſſé mortellement dans une bataille où Sordello ſe trouva. Ici finit la vie de ce chevalier troubadour, écrite par *Platina* qui ne dit rien de l'âge de Sordello, ni de ce que fit ce héros après la mort d'Ecelin, ni en quel tems il mourut. Ce court abrégé tiré d'un très-long récit de Platina ſur les aventures de Sordello, ſuffit pour prouver que ce n'eſt qu'un tiſſu de fables & d'anachroniſmes. Qui eſt ce Roger qui régnoit dans la Pouille au tems de Sordello? Roger étoit mort l'an 1154, & Louis roi de France eſt-il le VIIIe. ou le IXe? Béatrix dont on parle, étoit belle ſœur d'Ecelin: ſa ſœur étoit Cunizza qui fut mariée au comte Richard de St. Boniface en partie par les ſoins du frere

Jean de Vicence. Le siege de trois ans, dont l'auteur dit qu'Ecelin serra Mantoue, n'a jamais été fait; Ecelin ravagea le territoire de cette ville l'an 1256, & voila tout. *Platina* a pris toutes ces rêveries d'une pitoyable chronique, écrite en vers par *Buonamonte Aliprande*. On peut la voir dans les *Antiquités d'Italie*, par *Muratori*. (*b*) Il n'y a que le siege de Mantoue, dont la chronique ne parle point. Si Sordello eût fait la vingtieme partie de ce que Buonamonte & Platina lui attribuent, les écrivains de ce tems qui ne cherchoient que des événemens rares & merveilleux pour les insérer dans leurs histoires, n'auroient certainement pas oublié ce rare ornement de la chevalerie. Cependant il n'y a que *Rolandin*, historien de ces tems, qui en fasse quelque mention. Il dit que le comte de St. Boniface & les freres de la maison de Romano s'étant brouillés, ceux-ci firent enlever Cunizza leur sœur & femme du comte, en quoi ils employerent Sordello, qui eut ensuite avec elle un commerce criminel. Ecelin probablement, à cause de cette avanture, chassa Sordello de sa cour: (*c*) le *Dante* en trouve l'ame près du purgatoire, parmi celles qui avoient attendu à faire pénitence de leurs péchés sur la fin de leur vie, ou qui avoient été chassées du corps par une mort violente: (*d*) & *Benvenuto d'Imola* commençant ce passage, raconte comment Ecelin découvrit l'intrigue qu'il y avoit entre sa sœur & Sordello, & ajoute qu'on disoit qu'Ecelin l'avoit fait mourir. (*e*) Ainsi tout ce qu'on peut savoir de plus certain touchant Sordello, est qu'il étoit gentilhomme Mantouant, originaire de Goïto, qu'il fleurit avant le milieu du treizieme siecle, qu'il fut savant & sur-tout

---

(*b*) V. V. p. 1069 &c. (*c*) Script. Rer. Ital. V. VIII. pag. 173. (*d*) Purgat. c. VI. (*e*) Antiq. Ital. V. I. p. 1166.

très-habile dans la poésie provençale, & comme le *Dante* le dit ailleurs, (*f*) qu'il parla élégamment en italien; que probablement il obtint quelque réputation dans les armes, & qu'il y a apparence que ses intrigues d'amour avec la sœur d'Ecelin, lui causerent des disgraces & peut-être la mort.

54. Cicala. Genes donna aux Provençaux un autre troubadour, appellé Lanfranc Cicala. Nostradamus & ceux qui l'ont suivi disent que Lanfranc alla en qualité d'Ambassadeur de Genes, chez Raimond Bérenger, comte de Provence; qu'il fut cause que ce prince prit les Génois sous sa protection, & que Lanfranc dans son retour à Genes l'an 1278, fut tué par des assassins. Dans ce tems là Charles d'Anjou étoit comte de Provence, & Raimond étoit mort l'an 1245: mais on sait que les anachronismes ne coutent rien à Nostradamus. On dit que Cicala étoit un gentilhomme fort riche & fort vicieux, quoique ses poésies respirent en grande partie la dévotion & l'amour de la vertu.

Je passerai sous silence une vingtaine d'autres troubadours qui cultiverent les muses provençales; & je parlerai de ceux qui commencerent dans ce siecle, à jetter les fondemens de la poésie italienne.

55. Premiers poetes en langue italienne. On a vu dans mes remarques que suivant toutes les apparences, les Siciliens furent les premiers qui inventerent la poésie italienne, & le premier d'entr'eux fut Cicello d'Alcamo, qui écrivit vers la fin du douzieme siecle. *Lucius Drussé de Pise* que l'on dit avoir véçu vers l'an 1170, & qui est cité par *Giambullari*, dans son *Origine de la langue florentine*; *Folchacchieri de Siene*, nommé par *Crescimbeni* qui le croit antérieur à l'an 1200, ne sont pas des auteurs dont l'âge soit

(*f*) Elog. L. I. c. 15.

bien conſtaté & dont les poéſies ne puiſſent être fort poſtérieures.

Un poëte italien qui a certainement exiſté dans un tems connu, fut l'empereur Fréderic II, qui élevé du berceau dans la Sicile, y apprit la nouvelle poéſie, l'aima & la cultiva. *Allacci*, *Triſſin*, *Creſcimbeni*, & d'autres ont publié quelques-unes des poéſies d'amour de ce prince: le dialecte en eſt ſicilien.

Deux fils naturels de cet empereur, Euzio, roi de Sardaigne, & Mainfroi, roi des deux Siciles, s'exercerent auſſi dans la poéſie; & le premier ſurpaſſa ſon pere & ſon frere dans le talent poëtique.

Pierre des Vignes fut auſſi poëte italien, à l'imitation de ſon maître. En même tems St. François d'Aſſiſe ſe mêloit auſſi de faire des vers ſur des matieres de piété: *Wadnier* les a publiés dans ſes *Annales*.

On n'a qu'à montrer une nouveauté & la mettre en vogue par l'exemple de quelques princes, pour qu'on l'adopte généralement, & pour qu'en peu de tems la mode en ſoit établie. Quand on vit un empereur étranger d'origine, ſes fils & ſon premier miniſtre, s'adonner à la poéſie italienne, on vit naître une foule de poëtes italiens, & ce pays en fut comme inondé. Le *Dante* dans ſon ouvrage ſur l'*Eloquence vulgaire*, nomme parmi les bons poëtes Gui Guinicelli, Gui Ghiſlieri, Fabrice & Honeſt de Bologne; Guitton d'Arezzo, Buonagiunto de Lucques, Galle de Piſe, Mino Mocato de Siene, Brunetto Latini & Gui Cacalcanti de Florence.

Poëtes, loués par Dante.

Le héros du Dante étoit Guinicelli; il l'appelle très-grand, & dans ſon *Purgatoire* il lui donne le nom de pere. Ce poëte, dont pluſieurs poéſies ſe trouvent éparſes dans des anciens recueils, fleurit vers le milieu du treizieme ſiecle. Les poéſies de Ghiſlieri ſont perdues, comme auſſi celles de Fabrice. Une partie de celles d'Honeſt ſe trou-

vent dans le recueil d'*Allacci*, & dans celui des *Giunti*. Honest appartenoit à la famille du jurisconsulte Odofred, mais on ne sait pas s'il en étoit frere, fils, ou neveu. On a des poésies de Buonagiunto imprimées dans des recueils, mais plusieurs autres sont en manuscrit. Galle de Pise n'est connu que parce que le *Dante* en dit. *Allacci* & *Crescimbeni* ont publié une chanson de Mino Morato. Quant à Brunetto Latini, j'en parlerai dans la troisieme section.

Guitton d'Arezzo. Guitton d'Arezzo, dit *frere Guitton*, parce qu'il étoit de l'ordre des freres *Gandenti*, ordre religieux & militaire de ce tems, fut considéré comme le prince de la poésie italienne, jusqu'à ce qu'il fut éclipsé par le Dante. Il mourut en 1293, année de la fondation du monastere de sainte Marie des Anges à Florence, fondé par Guitton lui-même, qui avoit projetté de s'y retirer. Le livre VIII du *Recueil des anciens poëtes italiens* par les *Giunti*, ne contient que les ouvrages de ce poëte, qui fut aussi le premier qui publia des lettres en langue italienne. Elles sont au nombre de quarante, & font autorité dans cette langue: l'an 1745, monsignor *Bottari* en a fait une belle édition à Rome, avec des éclaircissemens.

Cavalcanti de Florence. Gui Cavalcanti, fils de Cavalcante, un des premiers citoyens de Florence, fut sans contredit le plus habile écrivain en langue italienne pendant cette époque. *Philippe Villani* & plusieurs modernes, sur-tout le *comte Mazzuchelli*, en ont écrit la vie. Il se maria en 1266, avec une dame de l'illustre maison *Uberti* de Florence, & il fut ennemi capital du fameux Cosso Donati, qui passoit pour le plus riche & le plus puissant citoyen de cette république. Gui alla en Espagne visiter le tombeau de St. Jacques, & le fruit qu'il en remporta fut son amour pour la belle Mandate de Toulouse qu'il a célébrée dans ses vers. On l'accusa d'épicuréisme & d'athéïsme: *Villani* &

Boccace le disent, & *Bayle* dans son *Dictionnaire* (g) l'assure; *Mazzuchelli* s'est efforcé de le laver de cette accusation. Les ouvrages de Gui qui nous sont restés, ne nous fournissent aucun moyen ni de l'accuser ni de le défendre. Les discordes entre les Cavalcanti d'un côté & les Donati de l'autre bouleversant Florence, on prit la résolution de bannir les chefs des deux partis : Gui se trouva compris dans l'édit, & il fut relégué à Sarzane. Il y dépérissoit à vue d'œil, lorsqu'il obtint la permission de retourner dans sa patrie, où peu après il mourut comme il l'avoit prévu & écrit dans une de ses ballades qui est la onzieme dans le *Recueil* de *Giunti* : l'année de sa mort fut l'an 1300, ou tout au plus la suivante. Dans les poésies de Gui Cavalcanti, outre les progrès qu'on apperçoit que faisoit la langue italienne, on voit le philosophe moral, qui pénétre & examine le cœur humain, & en découvre les mouvemens. Sa chanson *sur l'Amour* est un chef-d'œuvre pour son tems : *Mazzuchelli* fait le dénombrement des poëtes qui commencerent du vivant de Gui.

Tous ces poëtes ont été nommés par le Dante qui a parlé de plusieurs d'entr'eux avec éloge. Il en est un nombre encore plus grand dont il n'a rien dit, ou, parce qu'il n'a pu connoître tous ceux qui s'étoient exercés dans la poésie italienne depuis son commencement jusqu'au tems où il vivoit, ou parce qu'il ne les reputa pas dignes qu'on en fit une mention particuliere. Il en nomme à la vérité quelques uns, mais pour les blâmer de ce qu'ils avoient écrit en un mauvais dialecte; ainsi je passerai sous silence cette foule de poëtes ou plutôt de versificateurs grossiers de peu de nom, (26) & je ferai seulement mention, pour la rareté du fait d'un paysan Florentin, nommé Dante de Majano; avec lequel le grand Dante

56. D'autres poëtes en général.

Un pay-

(g) Articl. Cavalcanti.

ſan & une Sicilienne ne dédaigna pas de lier une correſpondance poëtique, ce que firent les autres poëtes de quelques réputation : par la même raiſon je nommerai Nine Sicilienne, la plus ancienne femme poëte que l'on connoiſſe parmi les Italiens, entre laquelle & Dante de Majano il y eut un amour ſingulier, parce que ſans s'être jamais vus, & ſans qu'ils ſe viſſent une ſeule fois, ils s'envoyerent l'un l'autre, tant qu'ils vécurent, des poéſies d'amour, qu'on peut voir dans le recueil des *Giunti*. Elle voulut être appellée la *Nine de Dante*, & Dante fit retentir toute l'Italie des vers qu'un amour chimérique lui dictoit à l'honneur de ſa chere ſicilienne.

57. S'il y eut dans ce tems en Italie des poëſies théatrales.

Quelques auteurs ont cru que dans cette même époque, les Italiens commencerent à s'appliquer à la poéſie théatrale. Si ce fait pouvoit être atteſté, il en réſulteroit beaucoup de gloire pour la nation ; mais je doute qu'on le puiſſe prouver. J'avoue qu'il y avoit dans les villes principales, des chanteurs qu'on appelloit *Hiſtrions*, comme dans les anciens tems, des joueurs d'inſtrumens, des danſeurs, & des bouffons. *Muratori* rapporte le paſſage d'une ancienne *Chronique de Milan*, où il eſt parlé du théatre de cette ville, *ſur le quel*, dit la Chronique, les hiſtrions chantoient, *Roland & Olivier*, *& le chant fini, les bouffons & les mimes jouoient des inſtrumens & danſoient avec décence.* (*h*) L'on faiſoit auſſi en Italie des repréſentations de nos myſteres. Dans un catalogue des poteſtats de Padoue, on lit à l'an 1243 : *dans cette année l'on fit la repréſentation de la paſſion & réſurrection de J. C. dans la prairie de la Vallée, le jour même de Pâques avec grande ſolemnité.* (*i*) Dans les ſtatuts de la confrérie du Gonfalon érigée à Rome en 1264, on ordonna que les confreres feront repréſenter tous les ans les myſ-

(*h*) Antiq. Ital. V. II. Diſſert. 29. (*i*) Script. Rer. Ital. V. VIII. p. 365.

teres de la paſſion; enfin *Muratori* nous a conſervé le ſouvenir des jeux ou ſpectacles de la paſſion, de la réſurrection & de l'aſcenſion de Jéſus-Chriſt, de la deſcente du St. Eſprit, & du dernier jugement, que l'on repréſenta dans le Frioul pendant la Pentecôte de l'an 1298, dans le palais du patriarche d'Aquilée. (*k*) De ces mémoires *Creſcimbeni*, *Quadrio*, *Riccoboni*, *Planelli*, & d'autres concluent, qu'il y avoit dès lors en Italie des théatres & des actions dramatiques; pour moi je ne trouve pas que la conſéquence ſoit juſte. Pour avoir des tragédies, des comédies, ou des drames, il ne ſuffit pas que des hiſtrions chantent des chanſons ſur un échafaud, que des baladins y danſent, & qu'on repréſente avec toute la pompe que l'on voudra, les myſteres de notre religion: s'il n'y a pas de dialogue, ſi le tout ſe réduit à la ſeule pantomime, on n'aura point d'action dramatique, point de piece théatrale. Or eſt-il poſſible que lorſqu'on a conſervé juſqu'aux moindres ſtances, chanſons, & ballades des premiers poëtes, tout ce qui appartenoit au théatre italien dans cette époque ait abſolument péri? Eſt-il poſſible qu'aucun auteur n'ait fait mention de quelques pieces théatrales, & que parmi tant de poëtes on ait préciſément perdu le ſouvenir de ceux qui travaillerent pour le théatre? La plus ancienne piece théatrale qui ait paru en Europe depuis l'invaſion des Barbares, appartient à l'Allemagne. Le P. *Bernard Pez* l'a publiée; (*l*) elle eſt intitulée *Ludus Paſchalis de adventu & interitu Antichriſti* (jeu paſchal ſur la venue & la mort de l'Antechriſt.) Les acteurs ſont le pape, l'empereur, pluſieurs ſouverains de l'Europe & de l'Aſie, l'Antechriſt en compagnie de l'héréſie & de l'hypocriſie, la

(*k*) Ibid. V. XXIV. p. 1205. (*l*) Theſaur. noviſſim. Anecd. V. II. P. III. p. 185.

ſinagogue avec le paganiſme. Tous ces acteurs parlent & agiſſent. Le P. *Pez* croit qu'on la repréſenta en Allemagne au douzieme ſiecle. On l'a conſervée toute ridicule qu'elle eſt, pour ſon ancienneté, & on auroit fait la même choſe en Italie, ſi les Italiens avoient eu de pareilles pieces. Si l'on pouvoit ſe fier aux aſſertions de *Noſtradamus*, on auroit un monument de la premiere piece de théatre jouée en Italie; il eſt vrai qu'elle ne fut pas écrite en Italien, mais n'importe. Cet auteur dit qu'*Anſelme Faidit*, troubadour provençal, compoſoit des comédies & des tragédies & ſe les faiſoit bien payer: qu'il alla à la cour de Boniface marquis de Montferrat, où il fit jouer pour la premiere fois une comédie qu'il n'avoit oſé faire voir juſqu'à ce jour, & dont le titre étoit l'*Hereſia dels Preyres*, écrite contre les catholiques en faveur des Albigeois, vers leſquels le marquis Boniface inclinoit. Mais ou Noſtradamus s'exprime mal, ou il s'eſt trompé: car il aſſure que Boniface avoit embraſſé le parti du comte de Toulouſe, protecteur des Albigeois, ce qui marque que le comte s'étoit déclaré, & que la guerre entre lui & les catholiques avoit commencé. Or il eſt certain que cette guerre commença l'an 1206, & Boniface étoit parti pour l'expédition de la terre Sainte l'an 1204, & il ne retourna plus en Italie. Ainſi l'on doit faire ſur ce récit de Noſtradamus le même fond que l'on fait ſur le reſte de ſon hiſtoire.

§ II. *Hiſtoire.* (27)

58. Je dois faire ſur les hiſtoriens que l'Italie eut dans ce ſiecle, la même réflexion que j'ai faite ſur ceux qui écrivirent pendant l'époque précédente. Barbares dans leur diction, très-ignorans dans l'hiſtoire des tems paſſés, n'ayant pas la moindre teinture de critique, perſuadés que tout ce qui ſe trouvoit écrit, ne pouvoit être que vé-

ritable, adoptant avec une crédulité ſurprenante les fables les plus groſſieres, amateurs ſinguliers de tout ce qui ſentoit le merveilleux, ils étoient malgré ces défauts, très-diligens, naïfs, & ſinceres dans le récit de ce qui ſe paſſoit de leur tems. Il n'y a qu'un écueil contre lequel pluſieurs écrivains de ces tems ont donné, c'eſt l'eſprit de parti, auquel ils ſe ſont laiſſé emporter dans un tems où tout étoit partagé en Guelfes ou Gibelins. Livrés à l'une ou à l'autre de ces factions, les auteurs voyoient tout comme leur paſſion le préſentoit à leurs yeux; ils exageroient & ils mentoient ſans s'en appercevoir, & c'eſt pour cela qu'en les liſant, il faut premierement voir de quel parti ils étoient, & comparer leurs récits avec ceux de la faction oppoſée.

Une manie ſinguliere qu'eurent les hiſtoriens de ce ſiecle, fut d'écrire des hiſtoires univerſelles, en les commençant dès la création du monde. Plus ils rencontroient de ténebres dans cette immenſe carriere, & plus ils s'y enfonçoient; & un écrivain qui ſe feroit borné aux ſeules affaires de ſon tems, n'auroit paſſé que pour un chétif hiſtorien. Ils n'avoient cependant que peu de livres d'où ils puſſent tirer leurs récits: ces livres étoient *Eutrope*, *Paul Diacre* & les *Chroniques d'Euſebe*, *d'Iſidore*, *d'Oroſe*, *de Proſper d'Aquitaine*, & *de Grégoire de Tours*. Quant à la chronologie, rien n'étoit plus pitoyable, comme auſſi le jugement de ces écrivains ſur les faits un peu anciens.

La plus grande partie des hiſtoires écrites par 59.
des Italiens pendant cette époque, n'ont vû le jour que par le moyen du laborieux *Muratori*, qui les a recherchées avec ſoin dans les bibliotheques & dans les archives, & les a publiées dans ſa grande collection, intitulée *Scriptores Rerum Italicarum*. Cette collection a diſſipé les ténebres qui couvroient l'hiſtoire d'Italie, car, je le répete, ces hiſtoriens, l'eſprit de faction

mis à part, méritent peu de croyance dans ce qu'ils racontent comme arrivé de leur tems; mais en les combinant & en écartant les préjugés, ſuivant le diſcernement & la critique, qui nous éclairent à préſent, on peut avoir une hiſtoire véridique, & ſuivie des événemens de ce pays. C'eſt ſur ce fondement, c'eſt ſur ce qu'on a découvert dans les archives, & ſur la comparaiſon qu'on a faite entre ces mémoires, les relations des hiſtoriens en queſtion, & celles des étrangers, qu'on eſt enfin parvenu à débarraſſer l'hiſtoire d'Italie de cette obſcurité, de ces fables, & de ces anachroniſmes qui l'enveloppoient: c'eſt ſur ces matériaux que *Muratori* a écrit ſes *Annales*, *l'abbé de St. Marc* ſon Abrégé chronologique, *M. Denina* ſes Révolutions, & que d'autres écrivains ont compoſé & compoſent leurs ouvrages.

60. Hiſtoire de Godefroi de Viterbe.

Le plus ancien hiſtorien de cette époque eſt Godefroi de Viberbe, écrivain d'une hiſtoire qui porte le faſtueux titre de *Panthéon*. On ſait que le temple de ce nom bâti par Agrippa à Rome, contenoit toutes les divinités des Payens, & qu'ayant été changé enſuite en égliſe, il eſt conſacré à tous les ſaints. Or comme l'hiſtoire de Godefroi embraſſoit tous les âges, tous les royaumes, & tous les princes, l'auteur ou ſes copiſtes lui ont donné le titre de Panthéon. Cette hiſtoire eſt une chronique depuis la création du monde, juſqu'au mariage d'Henri avec la princeſſe Conſtance de Sicile, mariage célébré l'an 1186: elle eſt écrite partie en proſe, partie en vers; & l'auteur l'a dédiée à Urbain III, qui mourut en 1187. J'avoue cependant que j'ai quelque doute ſur la nation d'où étoit Godefroi. *Baronius* a eu ce même doute avant moi: (*a*) il a cru qu'au lieu de *Viterbienſis*, l'on devoit lire *Wittembergenſis*. L'auteur raconte qu'il avoit fait

(*a*) Annal. eccl. ad annum 1186.

ſes

ſes études en Allemagne, nommément à Bamberg, & qu'il avoit été chapelain & notaire de Conrad III, de Fréderic I & d'Henri VI. Dans ſa préface au pape, il interprète ſon nom *Gotfridus*, ſuivant l'étymologie allemande; " *ce nom*, dit-„ il, *veut dire*, la paix de Dieu, parce qu'en „ allemand God, *ſignifie* Dieu, & frid *la paix*". Ce ſont ſes termes. Tout celà pourroit nous faire conjecturer que cet hiſtorien étoit Allemand; mais puiſque dans tous les manuſcrits, il eſt appellé de *Viterbe*, & que tous ceux qui en ont parlé l'ont cru Italien, je ne m'arrèterai pas ſur un ſoupçon qui exige de meilleures preuves pour avoir quelque degré de certitude.

Chronique de Sicard de Cremone.

Preſqu'en même tems Sicard, évêque de Crémone, écrivit une ſemblable *Chronique*: il fut ſacré évèque de cette ville l'an 1185, comme il le dit lui-même. L'an 1203 il accompagna le cardinal Pierre, légat du ſaint ſiege en Orient, & il parcourut la Grece & l'Arménie: il mourut l'an 1215. Outre ſa chronique, il écrivit une *Somme* ſur les canons, & le *Mitrale* qui n'eſt pas imprimé, & qui contient une liturgie ſur les offices divins.

Et de J. Colonne & de Riccobald.

Comme ſi ces deux écrivains de chroniques générales ne ſuffiſoient pas, il y en eut deux autres, Jean Colonne & Riccobald de Ferrare, qui traiterent le même ſujet. Jean, à ce que diſent les PP. *Quétif & Echard*, étoit neveu du cardinal Jean Colonne, qui fleurit ſous Honoré III & Grégoire IX: à Paris où il étudioit, il prit l'habit des dominicains, & l'an 1255 il fut ſacré archevêque de Meſſine, dignité dont il ſe démit neuf ans après, & ſe retira à Rome où il mourut vers la fin du treizieme ſiecle. Ces écrivains ont oublié un autre emploi qu'eut Jean Colonne, celui de légat du ſaint ſiege pour Alexandre IV en Angleterre, l'an 1257. *Matthieu Paris* parle de cette légation à ſon ordinaire, & il dit beaucoup de mal de ce légat. Jean compoſa en ſept livres

une chronique générale, depuis le commencement du monde jusqu'au tems où il vivoit : il l'intitula *Mare Historiarum*. Elle n'a jamais été imprimée : un ouvrage qui a le même titre, écrit en françois, & publié à Paris l'an 1488, est différent de celui de Jean Colonne, qu'on a en manuscrit dans plusieurs bibliotheques.

La chronique de Riccobald de Ferrare, a été publiée par *J. George Eccard*, & par *Muratori*. Presque dans le même tems, ces deux savants résolurent chacun de leur côté de n'en rien publier que la partie qui commence à Charlemagne. Riccobald, suivant le sentiment de *Rossi* dans son *Histoire de Ravenne*, étoit chanoine de cette ville : il intitula son ouvrage *Pomarium*, comme s'il étoit un jardin rempli de fruits délicieux, & il l'adressa à Michel, archidiacre de Ravenne. *Muratori* a publié deux autres chroniques attribuées au même auteur, toutes les deux sur le même sujet, mais qui doivent être des productions d'autres auteurs.

Histoire sur la guerre de Troye.

Dans ce siecle on aimoit à fouiller dans le cahos de l'antiquité, quoiqu'on fût totalement destitué des moyens d'en venir à bout, & que si l'on en avoit eu, on manquât du jugement nécessaire pour en faire un bon usage. Gui des Colonnes, juge à Messine, écrivit l'histoire de la guerre de Troye, sur les livres de Dictis de Crête & de Darese Phrygien, livres supposés & qu'il croyoit anciens. Il prétendit que cette histoire avoit été traduite en latin par Cornelius Nepos, qui, dit-il, l'avoit mutilée ; l'on voit donc qu'il consulta les originaux, auxquels il ajoûta ce qu'il trouva dans les anciens, mais il n'eut point recours aux poetes, parce qu'ils avoient trop alteré cette histoire. Il partagea la sienne en trente-cinq petits livres, & il acheva cet ouvrage l'an 1287.

61. Cinq historiens Siciliens.

Dans ces tems le royaume des deux Siciles eut cinq autres historiens : plus sages que les autres, ils n'allerent pas se plonger dans l'abîme de l'an-

tiquité, ils se contenterent d'écrire avec soin les révolutions arrivées dans la Sicile. Richard de S. Germano, ville de Sicile, notaire de profession, écrivit l'histoire de son pays, depuis la mort du roi Guillaume II. arrivée l'an 1189, jusqu'à l'an 1243. Tous conviennent de la véridicité de cet historien.

Spinello a été le premier à écrire l'histoire en Italien.

Matthieu Spinello, natif de Giovenazzo dans la province de Bari, commença son histoire à l'an 1247, & la conduisit jusqu'à l'an 1268. Il proteste qu'il n'a écrit que ce qu'il a vu, & effectivement il assigne à chaque événement le jour & l'heure. Cependant on y trouve des fautes très évidentes contre la chronologie, mais il faut les attribuer à la négligence des copistes. Cet historien à un autre mérite, celui d'avoir le premier de tous les Italiens, écrit son histoire en langue vulgaire: cette langue n'est cependant que le dialecte napolitain, fort peu ressemblant au bon italien: mais enfin Matthieu Spinello eut la gloire d'apprendre à ses compatriotes, que les historiens n'étoient pas obligés d'écrire en latin.

Malgré cet exemple, Nicolas de Jamfilla, & Saba Malespina, Siciliens, suivirent l'ancien usage. Nicolas écrivit l'histoire de Fréderic II & de ses deux fils Conrad & Mainfroi, depuis l'an 1210 jusqu'en 1258; & Saba depuis l'an 1250, conduisit son histoire jusqu'à l'an 1276. Le premier est Gibelin, par conséquent entierement porté pour les trois princes dont il parle: le second est Guelfe, ennemi de ces princes, & grand partisan des papes: il s'appelle même écrivain du pape, *Domini papæ scriptorem*, sous lequel nom on ne sait pas s'il veut dire, qu'il étoit secretaire des papes, ou leur historiographe, ou s'il avoit écrit cette histoire à leur sollicitation.

Le cinquieme a été Berthelémi de Neocastro, ou Chateau-neuf, jurisconsulte de Messine: son histoire commence à l'an 1250, & finit à l'an 1294. Cet auteur est très-exact & très-sincere.

62. Florence eut dans cette époque son premier historien, elle qui en a eu ensuite un si grand nombre & de si estimables. Ricordano Malespini, citoyen distingué de cette ville & allié aux premieres familles, écrivit en italien, & quoiqu'il fût le second qui fit une histoire suivant la maniere ordinaire aux écrivains de son siecle, il commença par l'origine du monde. Je ne rapporterai que le titre du second chapitre, pour donner une idée des erreurs de cet auteur, lorsqu'il parle des anciens tems : " *Combien de tems il y eut entre Adam & le roi Ninus, & comment l'astrologue Apollon fit bâtir la ville de Fiesole*". (28) Mais lorsque Ricordano descend aux événemens arrivés de son tems, c'est un historien classique, reconnu pour tel de tout le monde. Jean Villani l'a copié en grande partie dans son histoire, sans le nommer : l'histoire de Ricordano parvient jusqu'en 1281, année de la mort de cet auteur. Giacchetti, fils de François Malespini, & neveu de Ricordano, l'a continuée jusqu'à l'an 1286.

Premiere histoire de Florence.

Chroniques de Pise.

On a plusieurs chroniques de Pise, dont les auteurs sont inconnus, & qui appartiennent à cette époque; celle qui va depuis l'an 1271 jusqu'à l'an 1290, est de Gui de Corvare, chanoine régulier; il l'écrivit en latin.

Historiens de Vicence, Vérone & Padoue.

Sous le regne de Fréderic II & sous la tyrannie d'Ecelin, les villes de Vérone, de Vicence & de Padoue, souffrirent tour à tour tous les maux causés par l'oppression, les partis & la guerre. Ces événemens fournirent une matiere abondante aux historiens de ces villes. Gerard Maurisio, citoyen & juge de Vicence, écrivit l'histoire de sa patrie, & de la famille de *Romano* jusqu'à Ecelin; son récit commence à l'an 1183 & finit à l'an 1237. Cet auteur pourroit passer pour trop partial, & même pour un vil flatteur, à cause des louanges qu'il donne à Ecelin, si, comme

Muratori l'a remarqué, (*b*) l'on ne ſavoit pas qu'Ecelin n'avoit pas décélé du tems que Maurifio écrivoit, ſon caractere atroce & ſa cruauté horrible qui le firent appeller *Enfant du Diable.* Nicolas Smerego, citoyen & notaire de la même ville, fit un abrégé des révolutions arrivées depuis l'an 1200 juſqu'à 1279. Un anonyme a continué cette hiſtoire juſqu'à 1312; un autre anonyme, ſeulement connu ſous le titre de *Moine Padouan* de S. Juſtin, traita le même ſujet: enfin Rolandino, écrivain très-exact, écrivit la même hiſtoire qu'il commença à l'année 1200, & qu'il conduiſit à l'année 1260. Le caractere particulier de cet hiſtorien, outre la ſincérité commune à la plûpart de ceux qui écrivoient l'hiſtoire, eſt l'ordre & la méthode avec laquelle il eut l'art de diſpoſer les faits dans ſon récit: il écrivit en latin ſon ouvrage, qu'il partagea en douze livres, & le lut publiquement dans l'aſſemblée de l'univerſité de Bologne qui l'approuva hautement.

Dès le milieu du douzieme ſiecle, Caffaro avoit par ordre du gouvernement, entrepris d'écrire l'hiſtoire de Genes ſa patrie, & d'autres écrivains, tous autoriſés par le public, avoient continué ce travail, comme nous l'avons marqué dans le livre précédent. Dans l'époque dont je parle, quatorze écrivains y travaillerent avec la plus grande exactitude, & amenerent l'hiſtoire de Genes juſqu'à l'an 1293. De Genes.

Milan eut auſſi ſes hiſtoriens : l'on conſerve dans la bibliotheque ambroſiene, la chronique de Philippe de Caſtelſeprio, qui en commençant dès la fondation de cette ville, continua ſon hiſtoire juſqu'à l'an 1265. Une autre chronique citée par *Galvano Flamma* & pas les anciennes *Annales de Milan*, fut écrite en 1288 par Bonvoi- De Milan

(*b*) Dans la préface de cette hiſt. ſcript. Rer. Ital. V. VIII.

fin de Rifa, du tiers ordre des humiliés. Stéfanard de Vimercate, que j'ai placé parmi les poëtes, écrivit ce qui étoit arrivé à Milan fous le gouvernement de l'archevêque Otton Vifconti, depuis l'an 1262 jufqu'à l'an 1295. Cette hiftoire eft un poeme latin affez élégant pour ces tems là. Stefanard étoit un eccléfiaftique diftingué par fon talent: il fut le premier théologien qui occupa une chaire de théologie dans la cathédrale de Milan. Cette inftitution eft due au même archevêque Vifconti; Stefanard mourut en 1297.

Et d'Afti. L'ancienne chronique d'Afti fut l'ouvrage d'Oger Alfieri, qui ne fit qu'indiquer les événemens les plus anciens de fa patrie, mais qui s'arrêta davantage fur ce qui étoit arrivé de fon vivant: fa chronique va jufqu'à l'an 1294.

C'eft ainfi que les principales villes & provinces de l'Italie eurent des hiftoriens; ce louable ufage fut continué dans la fuite, de façon que ce pays eut dans le moyen âge, autant & plus d'hiftoriens que n'en a de nos jours la France, le royaume qui actuellement en fourmille le plus, non feulement par rapport au pays en général, mais auffi par rapport à fes diverfes villes & provinces.

§ III. *Grammaire, érudition, étude des langues étrangeres.*

63. A la décadence de l'empire Romain & de la littérature, on commença à donner le nom de grammairiens aux érudits ou littérateurs. Cet ufage continua dans le fiecle dont nous parlons; les grammairiens embrafferent tous les genres des belles lettres dans les univerfités; on les décora des titres de maîtres & docteurs; on leur affigna des appointemens, & on reconnut leur mérite par des éloges & des honneurs.

Buoncompagno. Dans l'univerfité de Bologne on fit grand cas

de Buoncompagno de Florence ; *Muratori*, (*a*) *Méhus*, (*b*) & *Mazzuchelli*, (*c*) ont cru que Buoncompagno fut le premier professeur de belles-lettres à Bologne : ce professeur occupoit la chaire de Bologne en 1215. (29) Est-il probable qu'une si célebre université n'eût eu jusqu'à ce tems, aucun professeur en grammaire & en littérature ? D'ailleurs Buoncompagno lui-même résoud cette question, car dans son livre *sur la forme des Lettres scholastiques*, il raconte qu'avant lui ceux qui aspiroient à l'emploi de professeurs en grammaire, envoyoient à l'université des lettres remplies d'expressions recherchées, d'ornemens & d'autorités des orateurs & des philosophes. Il est donc certain par le témoignage de cet auteur, qu'il ne fut pas le premier qui enseigna la grammaire & les belles-lettres dans l'université de Bologne. Buoncompagno jouit dans son tems d'une grande réputation, & il écrivit plusieurs livres dont aucun n'a été imprimé ; mais ses manieres hautaines, & le penchant qu'il avoit à la satyre, le firent haïr par les membres de l'université. Il partit de Bologne, après qu'il y eut enseigné les belles-lettres pendant plusieurs années, & il alla à Rome, où il ne trouva pas la fortune qu'il espéroit, ce qui l'obligea à se retirer à Florence : on prétend qu'il y vécut pauvre, & qu'il mourut dans un hôpital.

Bonaccio & Bene.

Deux autres grammairiens célebres fleurirent à Bologne, c'est-à-dire Bonaccio de Bergame, & Bene Florentin. Une preuve de la haute estime que l'université avoit du premier, est que lorsque Bonaccio retourna à Bergame en 1291, les magistrats de la ville, & les chefs de l'université lui écrivirent pour le supplier de revenir ; & une

(*a*) Script Rer. Ital. V. VI. p. 925. (*b*) Vita Ambros. Camaldul. p. 148. (*c*) Scritt. Italian. T. II. P. IV. p. 2368.

preuve de la réputation que le ſecond avoit acquiſe, eſt la lettre que *Pierre des Vignes* écrivit à l'occaſion de la mort de ce profeſſeur. (*d*) Il faut avertir qu'on a confondu mal à propos ce Bene avec Buoncompagno, & que dans quelques éditions des lettres de Pierre des Vignes, on trouve le nom de Bene changé en celui de Bénoit & de Bernard.

Galeotto. Un Bolonnois que quelques uns appellent *Galeotto*, & d'autres *Guidotto*, & que, dans l'édition de ſon ouvrage faite à Bologne en 1658, on nomme *Frere Galeotto Guidotti gentilhomme Bolonnois*, traduiſit en italien les livres *de Inventione* de Cicéron. La premiere édition qu'on en fit, eſt de l'an 1478 avec ce titre, *Rettorica Nova di M. Tullio Cicerone translatata di latino in volgare per lo eximio Maeſtro Galeotto da Bologna*, c'eſt-à-dire: *Nouvelle Rhétorique de Cicéron, tranſportée de la langue latine dans la vulgaire par l'excellent maitre Galeotto de Bologne.* Ce fut vers l'an 1257 que cette traduction fut faite, l'on croit que l'auteur étoit de l'ordre des freres Gaudenti.

Lexicon de Balbi. On fit long-tems grand uſage d'un lexicon, écrit vers l'an 1286 par Jean Balbi Génois, de l'ordre des freres prêcheurs. Cet auteur donna le titre de *Catholicon* ou *Univerſel* à ſon ouvrage qui n'eſt pas un ſimple vocabulaire, mais où l'on trouve une grammaire & des regles de rhétorique. On avoit dans ce ſiecle un grand beſoin d'un pareil ouvrage: c'eſt pourquoi l'on en tira une infinité de copies; & quand l'on eut inventé l'art de l'imprimerie, ce Lexique fut un des premiers livres dont on fit des éditions; la plus ancienne eſt celle qu'on en fit à Mayence en 1460.

Brunetto Latini. Le plus grand littérateur pendant cette époque en Italie, fut Brunetto Latini, gentilhomme

(*d*) L. IV. c. 7.

Florentin, des nobles de Scarniano. *Philippe Villani*, & *Dominique de Bandino* d'Arezzo en ont anciennement écrit la Vie. Le *Dante* & ses commentateurs en ont parlé au long; cependant malgré les notices qu'ils en ont données, & les recherches qu'en a faites M. le *comte Mazzuchelli*, l'on ignore l'année de la naissance de Brunetto Latini. On trouve dans la Chronique de *Ricordano Malespini* que l'an 1260, les Florentins envoyerent ce Brunetto en Espagne, pour solliciter Alphonse X, roi de Castille, élu empereur, de hâter son voyage en Italie. Brunetto devoit donc être en 1260 d'un âge mûr, puisqu'on le choisit pour une pareille ambassade. Tandis qu'il étoit en Espagne, le parti Gibelin prévalut à Florence par les secours que Mainfroi, roi de Sicile lui donna: les Guelfes furent battus à Montaperti en Toscane, & les vainqueurs bannirent de Florence tous ceux de la faction Guelphe, & nommément Brunetto Latini qui en étoit l'appui; il se retira en France, où il vécut long-tems, passant ses jours dans l'étude des belles-lettres: enfin il fut rappellé à Florence, & il y fut créé syndic l'an 1284. Dix ans après, c'est-à-dire, en 1294 il mourut, comme l'atteste *J. Villani*: voici l'éloge que cet écrivain fait de Brunetto dont il a parlé le premier: " *Il fut grand philo-*
„ *sophe, & excellent rhétoricien, autant dans l'art*
„ *de parler que dans celui d'écrire. Il étoit secretaire*
„ *de notre Cité.... C'est lui qui commença à polir*
„ *les Florentins, & qui leur apprit à bien parler,*
„ *à bien juger, & à gouverner suivant les regles de*
„ *la politique.... C'est aussi lui qui expliqua la*
„ *Rhétorique de Cicéron, & écrivit le livre appellé*
„ *le Trésor, ouvrage utile, comme aussi le petit*
„ *Trésor, & la clef du Trésor, & d'autres livres de*
„ *philosophie, & un autre sur les vices & les ver-*
„ *tus*". (30) Le livre du *Trésor*, qui acquit à son auteur une réputation immense, est un recueil qui renferme l'histoire sacrée, politique & na-

turelle, la géographie, l'astronomie, un abrégé de l'Ethique d'Aristote, un traité sur les actions morales, les regles pour bien parler, & celles du gouvernement républicain. Il l'écrivit en françois, & on en garde les anciens manuscrits dans la bibliotheque du roi à Paris, & dans celle de Turin. Il est dit dans le premier: " *Cy commence le livre dou Trésor, lequel translata maistre Brunet Latin de Florence, de latin en romans*", & on lit dans le second: *Livre du Trésor lequel translata de latin en françois, maistre Brunet Latin de Florence*". Brunetto dit que ce livre est traduit du latin en françois, parce que cet ouvrage ne contient que ce que l'auteur a pris de plusieurs écrivains latins: *Brunetto* traduisit en italien une partie du premier livre de l'*Invention* de Cicéron, & y ajoûta un bon Commentaire; il fit aussi une traduction italienne des harangues *pro Marcello, pro Ligario*, & *pro Dejotaro*: son petit *Trésor* (en italien Tesorato) contient des préceptes moraux, en vers, de sept syllabes rimés. Enfin on a quelques unes de ses poésies, qui, toutes grossieres qu'elles sont, décelent l'homme qui a mérité d'avoir un *Dante* pour éleve.

65. Brunetto dans le prologue de son *Trésor*, dit qu'il l'a écrit en françois pour deux raisons; la premiere, parce *que sommes en France*; la seconde, *parce que la parlure est plus delitable*, & *plus commune à tous langaises*; ce qui veut dire, à ce que je crois, *parce que la diction en est plus agréable & plus commune*; c'est-à-dire, *mieux entendue parmi les autres langages*.

Etude de la langue françoise & d'autres langues.

Dans la bibliotheque des marquis *Riccardi* à Florence, l'on voit un manuscrit qui contient une chronique de Venise depuis la fondation de cette ville jusqu'à l'an 1275. L'auteur en est Maître Martin dâ Canale, qui l'écrivit en françois, & qui dans l'introduction dit l'avoir fait, *parce que langue françoise, cort parmi le monde, & est la plus délitable à lire & à oir, que nulle autre.*

Il y eut auſſi un Maître Guillaume dominicain de Florence, que les PP. *Quetif & Echard* ont omis dans le catalogue des écrivains de leur ordre, & qui ayant écrit un livre *ſur les vertus & les vices*, le traduiſit en françois l'an 1279 à la priere du roi Philippe le Hardi. En général les Italiens aimerent tellement la langue françoiſe, que *Fontanini* a avancé qu'ils écrivirent en françois avant que de commencer en italien (*e*). *Fontanini* s'eſt trompé, il devoit dire qu'ils commencerent à écrire en langue provençale avant que d'écrire en langue italienne; celà eſt vrai par rapport aux troubadours; que ſi cet auteur a pris la langue provençale pour la françoiſe, il s'eſt auſſi trompé, parce que dès lors ces deux idiomes étoient différents.

Il eſt vrai que pendant cette époque on aimoit & on cultivoit en Italie les langues étrangeres; car outre le françois & le provençal, on a vû dans ce livre combien on s'appliquoit aux langues grecque & arabe, d'où l'on tira ces nombreuſes traductions que l'on fit des ouvrages d'Ariſtote & des écrits des médecins & des aſtronomes Grecs & Arabes. Je ne parlerai pas du latin, dont on commença dans cette époque à s'occuper plus qu'auparavant. Cette langue pouvoit dès lors paſſer pour morte; auſſi elle n'entre pas parmi les langues étrangeres. Mais il y eut en Italie quelques perſonnes qui étudierent l'hébreu, entr'autres Jean de Capoue, qui traduiſit de l'hébreu un recueil célebre dans tout l'orient, intitulé *Culila & Dimna*, ouvrage qui contient des recits en partie vrais, en partie imaginés pour l'inſtruction morale & civile, & ſingulierement pour l'utilité des courtiſans. On a imprimé ce livre en anciens caracteres go-

(*e*) Della Eloquenza Italiana Lib. I. C. 8.

thiques, ſans date & ſans nom de lieu (*f*).

§. IV. *Beaux arts.*

66. Les révolutions que produiſit en Italie l'eſprit de parti joint aux guerres étrangeres, ſembloient devoir étouffer les germes du génie & de cette eſpece d'enthouſiaſme qui reſſuſcite, embellit & perfectionne les arts. Cependant le concours de quelques circonſtances particulieres fit que la même cauſe qui naturellement devoit détruire les arts, contribua par un effet tout contraire à les réveiller, à les étendre & à leur donner une partie de leur ancien luſtre. La liberté dont les communes commencerent à jouir après la paix de Conſtance, excita dans les cœurs des Italiens l'amour du faſte & du luxe; l'aiſance introduite par le commerce & l'induſtrie, fortifia ce goût; la rivalité qui nâquit entre les villes, produiſit l'émulation & l'envie de ſe ſurpaſſer l'une l'autre en fait de magnificence. L'on vit des villes brûlées & détruites par les ennemis, renaître de leurs cendres avec plus de ſplendeur qu'auparavant, en un mot les calamités & les ruines fournirent matiere au génie des Italiens pour rappeller les arts que la barbarie avoit preſque chaſſés, & pour les faire reparoître avec éclat.

67. *Progrès de l'architecture & de la ſculpture.* L'architecture fut la premiere qui retira de grands avantages de cette noble émulation. Chaque ville éleva un palais public pour l'adminiſtration de la juſtice, ou comme l'on diſoit en Italien *per tenere Ragione.* C'étoit là que ſe tenoit le poteſtat, qui étoit le juge dans les cauſes civiles & criminelles. Ce magiſtrat étoit toujours un étranger, & ſa charge ne duroit qu'un an. Là s'aſſembloient auſſi les magiſtrats de la ville, nommés *les ſeigneurs*, qui étoient auſſi changés tous les ans. En pluſieurs villes, on éleva deux palais ſéparés, un pour le poteſtat,

(*f*) Fabricius Bibl. Græca & Bibl. Lat. Med. & Inf. Latinitatis. V. I. p. 332.

l'autre pour la magiſtrature. La néceſſité de ſe mettre à couvert de toute inſulte, fit élever des murs, des tours & des portes, ouvrages qui ſuivant le gout de ce tems, furent de la plus grande perfection, & auxquels on ajoûta les ornemens en marbre, en ſtatues & en d'autres genres de beauté qui ſervoient à prouver qu'une ville étoit non ſeulement forte, mais encore riche & magnifique (31).

Vaſari, dans *les Vies des peintres*, parle d'un Marchionne d'Arezzo, architecte & ſculpteur, qui fit pluſieurs ouvrages à Rome par ordre d'Innocent III, & qui acheva la cathédrale de ſa patrie, & y ajouta un frontiſpice d'une architecture bizarre, à trois ordres de colonnes, & rempli de figures en relief.

Puccio de Florence, à ce que dit *Baldinucci*, dans les *Notices ſur les profeſſeurs du deſſin*, conſtruiſit à Naples les chateaux neufs, celui de la Vicairie & celui de l'Oeuf.

Jacques ou Lapo.

Lapo, ainſi appellé par les Florentins, quoique ſon véritable nom fut *Jaques*, éleva le fameux temple de ſaint François à Aſſiſe, & remplit Florence de beaux édifices. Cet homme célebre, qui montra, quoique de loin, la route que l'on devoit tenir dans l'architecture pour ſe rapprocher du bon goût des anciens Romains, étoit Allemand d'origine, malgré les efforts que *Baldinucci* a faits pour donner lieu de ſoupçonner que cet architecte étoit Toſcan.

Arnulf de Lapo.

L'on ne ſait pas ſi Arnulf étoit fils ou ſimplement éléve de Lapo, qu'il ſurpaſſa dans le talent d'imiter la bonne architecture des anciens. Il étoit natif de Colle en Toſcane, & il travailla aux grands ouvrages que de ſon tems les Florentins firent commencer ou acheverent dans leur ville. C'eſt lui qui l'an 1284 deſſina & fit exécuter la derniere & grande enceinte des murs de Florence: c'eſt lui qui bâtit la grande *logé* appellée des ſeigneurs, c'eſt-à-dire, des magiſtrats, ſur la grande place, & la vaſte égliſe de

la ſainte Croix, & ſur-tout le temple vraiment magnifique de ſainte Marie del Fiore (32). Cet excellent architecte mourut l'an 1300 à l'âge de ſoixante ſept ans. Alnulf étoit auſſi ſculpteur, & l'aîné de ſes fils, appellé Albert, ſe rendit célebre par ſes ſculptures en marbre.

Autres architectes & ſculpteurs. Florence eut auſſi deux freres laïcs dominicains, appellés Frere Riſtoro & Frere Sixte, qui rebâtirent à neuf le pont de la Trinité & celui de la Carraix ſur l'Arno, jetterent les fondemens de la grande égliſe de ſainte Marie Nouvelle, & éleverent à Rome les voûtes ſouterraines du Vatican. Ils moururent tous les deux vers la fin du treizieme ſiecle.

Nicolas de Piſe, ſculpteur habile, fit un beau tombeau pour y dépoſer le corps de S. Dominique. On voit encore à Bologne ce tombeau, auquel Nicolas travailla depuis l'an 1225 juſqu'à l'an 1231.

Guillaume, auſſi Piſan, frere laïc dominicain & éleve de Nicolas, décora par ſes ſculptures le frontiſpice du temple de S. Michel in Borgo dans ſa patrie : la Toſcane, Rome & la Lombardie ſont remplies de ſculptures qui ne ſont point mépriſables, & qui furent travaillées par des ouvriers habiles pendant cette époque.

68. Des peintres qui précederent Cimabue. La peinture commença pareillement alors à ſecouer la barbarie, qui, dans les ſiecles précédens l'avoit réduite à un état pitoyable. C'eſt ici que Florence nous préſente ſes deux enfans, *Cimabue & Giotto*, & veut abſolument que nous ſoyons redevables à ces deux peintres, de ce que la peinture commença à revivre & à repréſenter non plus des monſtres, mais des figures. Il n'y avoit, diſent tous les écrivains Toſcans, en Italie, d'autres peintres que des Grecs, dont la maniere étoit barbare, le deſſin ſans regle & ſans jugement, & le coloris affreux. Cimabue eſt celui qui le premier a étudié le deſſin, découvert les proportions, amélioré le coloris, & imité la nature, Giotto ſon ſucceſſeur l'a ſurpaſſé : tel eſt

le sentiment des Toscans, sentiment que plusieurs Italiens & tous les étrangers en général ont suivi. Mais est-il aussi juste & aussi incontestable qu'on le prétend? J'ai fait voir dans le livre précédent, combien il est faux qu'il n'y eût en Italie d'autres peintres que des Grecs. Celà est encore plus faux par rapport au treizieme siecle. Les Toscans ne doivent cependant pas s'allarmer de ce que j'avance, car je leur rappellerai des peintres de leur nation, qui, dans cette époque, ont précédé Cimabue. Tel est Gui de Sienne, dont fait mention monsignor *Bottari*, dans ses notes sur le livre de *Vasari* & de *Diotisalvi*, aussi de Sienne, dont parle le même prélat, qui n'avance rien qu'en l'appuyant sur des preuves authentiques, & Giunta de Pise, que *Wading* cite dans ses Annales comme un peintre habile. (*a*) L'on conserve encore à Bologne des peintures de Venture & d'Orso, peintres Bolonnois. (*b*) Dans l'endroit nommé Rocca di Guiglia, dans l'état de Modène, fief appartenant à l'illustre maison *Montecuccoli*, l'on voit toujours un fort beau portrait de S. François, peint par Bonaventure Berlinghieri de Lucques, l'an 1235. Tous ces peintres étoient Italiens: pourquoi donc s'obstine-t-on à soutenir, que les Grecs étoient les seuls peintres qu'il y eût en Italie.

Tout ce qu'on peut dire en faveur de cette opinion, est peut-être, qu'en assurant qu'il n'y avoit en Italie que des peintres Grecs, on entend parler de la maniere qu'on appelloit *Grecque*, parce qu'il se peut que quelques siecles auparavant, des Grecs ignorans l'eussent apportée en Italie. Dans ce cas, il se pourroit que Cimabue ait eu le mérite d'être le premier à s'éloigner de cette maniere. Pour en être assuré, il faudroit comparer le peu de peintures qui nous restent des XIIe. & XIIIe. siecles, avec celles qui sont incontestablement de Cima-

(*a*) V. I. ad. an. 1233. (*b*) *Felsina Pittrica* par *Malfasia*. T. I.

bue; car il est certain que plusieurs peintures passent pour être de cet artiste, sans que les connoisseurs en soient d'accord, & sans qu'on en ait d'autre preuve que la tradition.

69. Jean Cimabue. Quoi qu'il en soit, Jean Cimabue Florentin nâquit en 1240. Ses parents ne purent jamais le faire appliquer à d'autre étude qu'à celle de la peinture; il s'en occupa presque dès son enfance. *Il fut le premier*, dit *Philippe Villani*, *dans* les Vies des Florentins illustres, *qui par son talent & par sa patience, commença à rapprocher de l'imitation de la nature, un art, qui, par l'inexpérience des peintres, s'en étoit entierement écarté.* Il étoit si exact & en même tems si fougueux, qu'à la moindre faute qu'il appercevoit dans ses tableaux, ou à la plus légere critique qu'on en faisoit, il gâtoit & détruisoit son ouvrage, sans se soucier de la perte que ses intérêts en ressentoient. Ce peintre après avoir fait un grand nombre de peintures, mourut l'an 1300.

70. Autres peintres. Gaddo Gaddi Florentin, fut éleve de Cimabue: il fut aussi habile dans les ouvrages en mosaïque que dans la peinture; & dans le premier de ces deux arts, André Tafi, aussi Florentin, acquit beaucoup de célébrité; il mourut l'an 1294. Oderigi de Gabbio excella dans les miniatures, dont il orna plusieurs livres dans le palais du Vatican: le *Dante* en parle avec éloge. (*c*) Enfin Margheritone d'Arezzo, architecte, sculpteur & peintre, laissa un bon nombre de ses peintures, que l'on conserve dans sa ville natale.

Ainsi les arts marchoient presque d'un pas égal avec les sciences, dans cette route nouvelle, qui en les éloignant peu-à-peu des ténebres de la barbarie, alloit les faire paroître dans un jour brillant & heureux. La force du génie surmontoit les obstacles: l'enthousiasme produit par la liberté aiguillonnoit les talents, & l'Italie reprenoit insensiblement son ancien lustre.

(*c*) Purgat. c. XI.

LIVRE



LIVRE SEPTIEME.

Progrès des ſciences & des belles lettres en Italie, depuis l'an 1300 juſqu'à l'an 1400.

ARTICLE PREMIER.

De ce qui hâta en général les progrès de la littérature en Italie.

§. I. *Protection que les princes accorderent aux ſavants.*

PENDANT le treizieme ſiecle la plûpart des villes d'Italie ſe gouvernerent en forme de république: pendant le quatorzieme ſiecle la plûpart de ces mêmes villes eurent des princes. Il arriva à ce pays ce qui étoit arrivé à l'ancienne Grèce: ces nombreuſes & petites républiques s'entrechoquerent & s'armerent les unes contre les autres; chacune eſſaya de s'agrandir aux dépens de ſes voiſines; celles qui étoient plus puiſſantes engloutirent les plus foibles. Des diſſentions domeſtiques ſe joignirent aux calamités du déhors; il fallut avoir recours à quelque citoyen ou à quelque étranger, & le choiſir pour gouverneur & pour capitaine avec le pouvoir néceſſaire pour régler les affaires intérieures, &

pour repouſſer les ennemis du dehors. Ce gouverneur & capitaine s'empara de la ſouveraineté, il devint tyran, c'eſt-à-dire, uſurpateur de ce pouvoir qu'une ville libre ne lui avoit accordé que pour un tems; ces petits tyrans firent ce qu'avoient fait les petites républiques, ils ſe battirent entr'eux & contre leurs propres ſujets; chaque jour vit éclorre de nouvelles révolutions, juſqu'à-ce que les plus foibles ayant été détruits par les plus forts, le nombre des princes fut moindre, mais chacun en ſon particulier fut plus puiſſant & plus reſpectable qu'auparavant. A la longue tous les tyrans diſparurent dans l'ancienne Grece, & les républiques d'Athenes, de Sparte, de Thèbes & de Corinthe, donnerent la loi à toute la Grece. En Italie les princes s'établirent de plus en plus, & il ne reſta de libre que Veniſe, Genes, Lucques, Sienne & Florence; encore ces deux dernieres furent-elles opprimées dans les ſiecles ſuivants.

2. Ceux qui dans les diverſes villes d'Italie s'étoient emparés de la ſouveraineté, n'eurent rien plus à cœur que d'en paroître dignes par leur valeur, leurs richeſſes, leur magnificence & leur amour pour la littérature & les ſavants. Combien par rapport à ce dernier article les idées avoient changé! Deux ou trois ſiecles auparavant, un ſimple gentilhomme, à plus forte raiſon un prince, auroit rougi de s'occuper d'autre choſe que de guerre, & de protéger d'autres individus que des guerriers. Dans ce ſiecle l'on vit une noble émulation s'exciter parmi les grands, qui ſe diſputerent l'avantage de paſſer pour amateurs de toutes ſortes d'arts & de ſciences, & qui attirerent à leurs cours les ſavants & les comblerent d'honneurs & de bienfaits.

Fréderic II & ſes fils avoient en quelque façon fait venir la mode de cultiver la littérature & de protéger ceux qui ſe diſtinguoient par leur ſavoir. Les deux Charles premier & ſecond, rois

de Naples, avoient en cela suivi les traces de leurs prédécesseurs. Robert, fils du dernier de ces princes, non seulement imita son pere & son ayeul, mais lorsqu'il fut monté sur le trône de Naples, l'an 1309, il se déclara le protecteur de tous les savants, & il ne se démentit jamais pendant les trente cinq ans qu'il gouverna son royaume & une portion de l'Italie (33). Lui même étoit fort savant, & il fut toujours dans l'usage de donner à l'étude tout le tems qui lui restoit après le soin & les travaux du gouvernement & de la guerre qu'il eut presque toujours avec Fréderic d'Aragon, roi de Sicile. Nous verrons ailleurs ce que Robert fit à Naples pour y établir les sciences & les lettres. Il suffit de rapporter ici ce que dit *Pétrarque* de l'ardeur que ce souverain eut pour les études (*a*) : *Le roi Robert n'étoit pas monté au faîte de la grandeur pour avoir cultivé les études par un travail assidu ; mais né pour régner, destiné au trône avant sa naissance, descendant d'une longue suite de rois ; élevé au milieu du faste de la cour, il surmonta les obstacles les plus grands. Dès sa tendre jeunesse, & pour tout dire en peu de mots, né dans notre siecle ; maltraité plusieurs fois par la fortune ennemie, exposé aux plus grands dangers, même une fois prisonnier, il ne se laissa détourner des études ni par les menaces, ni par les insultes, ni par la flatterie, ni par la difficulté des circonstances. Au milieu des occupations que lui donnoit la paix ou la guerre ; quand il se délassoit de ses travaux, le jour comme la nuit, il avoit toujours des livres avec lui, & ne s'entretenoit que de choses sublimes : semblable à Auguste, il honora de son amitié, & encouragea par sa bienfaisance royale les savants de son tems, quoiqu'il en eût rarement l'occasion. Il écoutoit avec bonté ceux qui lui lisoient leurs productions, applau-*

(*a*) Rer. Memorab. L. II. C. 2.

diſſoit à leur talent, & les mettoit au nombre de ſes protégés. C'eſt ainſi qu'il agit juſqu'à la fin de ſes jours, & tout vieux qu'il étoit, roi & philoſophe, il n'eut jamais honte d'apprendre & de nous communiquer ce qu'il avoit appris. C'étoit ſa maxime que l'on ne devient ſavant qu'à force d'apprendre & d'enſeigner. J'aurai occaſion dans ce livre & dans le ſuivant de parler plus d'une fois de ce grand prince.

3. La Famille de la *Scala* ou des *Scaligers* s'étoit emparée de Verone, & celle de *Carrare*, de Padoue. Toutes les deux eſſuyerent de grands revers; tantôt ſouveraines d'une grande portion de la Lombardie, tantôt réduites à la ſeule enceinte de leurs capitales, qu'elles ne purent pas même conſerver.

Can Grande I (34), un des plus puiſſants de la maiſon de la *Scala*, ſe rendit maître non ſeulement de Verone, mais encore de Vicence & de Padoue qu'il ravit pour un tems aux ſeigneurs de Carrare, de Trevigi, de Feltro, de Cividad del Friouli & d'autres contrées; grand dans la paix & dans la guerre, ce prince qui régna depuis l'an 1311 juſqu'à l'an 1329, ouvrit ſa cour, comme un azile ſacré & tranquille, à tous ceux qui diſtingués par leur courage ou par leur ſavoir, étoient pourſuivis par la fortune, & éprouvoient quelques uns de ces malheurs que produiſoient journellement les factions qui diviſoient toute l'Italie. Can Grande avoit aſſigné une aile de ſon palais à Verone pour loger commodement ces illuſtes malheureux; chacun y avoit un appartement ſelon ſa condition, de beaux meubles, des domeſtiques & une table très bien ſervie; ſur la porte de chaque appartement étoient des ſymboles & des deviſes analogues au mérite de celui qui y étoit logé, & dans les chambres & les ſalles l'on voyoit des peintures propres à exprimer l'inconſtance de

la fortune (*b*). *Petrarque* donne à Can Grande le titre de *consolateur & de refuge de tous les affligés.* Du nombre de ceux qui éprouverent la générosité & la grandeur d'ame de ce prince fut le *Dante*, comme nous le verrons en son lieu.

Jacques II de *Carrare*, seigneur de Padoue, ne régna que cinq ans, mais il laissa un souve- 4.
nir éternel de son savoir & de sa libéralité à l'égard des savants. Voici ce que *Pétrarque* en écrivit à l'occasion de la mort de ce prince, arrivée l'an 1350. *Depuis que le Monde a perdu le roi Robert, je n'ai connu aucun prince qui plus que Jacques ait aimé les lettres, les protégeât, & fût en état de bien juger des productions d'esprit : rempli de vertus & de gloire, ce prince avoit une douceur particuliere dans son caractere; il étoit plutôt le pere que le maître de ses sujets* (*c*). Ubertin, prédécesseur de Jacques, quoique souillé de tous les vices qui caractérisent les tyrans, eut un soin particulier de l'université de Padoue, qui lui a de grandes obligations. François surnommé le *Vieux*, fils de Jacques, fit encore plus de bien à la même université qu'Ubertin; il fut ami intime de Petrarque, dont il honora les obseques de sa présence; & il étendit ses soins à tous les savants de son tems, parmi lesquels on pouvoit le compter avec justice.

Les marquis d'Este avoient commencé dans le siecle précédent à se montrer grands protecteurs des lettres. Este, Ferrare, Reggio, Modene, Comacchio, étoient de leur domaine. Durant le quatorzieme siecle, tantôt ils perdirent leurs biens, tantôt ils les recouvrerent & les accrurent, & ces seigneurs furent toujours favorables aux savants. Nicolas II & le marquis

(*b*) *Panciroli* Hist. de Reggio. *Gazzata* Cloronig. de la même ville. Voyez Script. Rer. Ital. V. XVIII.

(*c*) Dans les mémoires de Petrarq. par l'abbé de Sades.

Hugues ſon frere, ſe diſtinguerent parmi les princes de cette illuſtre maiſon, par la faveur dont ils honorerent tous ceux qui cultivoient les études. Les poëtes ſurtout furent conſidérés & recompenſés par ces princes, qui apprirent à leurs deſcendants à devenir les protecteurs & les Mécenes des gens de lettres, & particulierement des favoris d'Apollon. Le marquis Albert, fonda vers la fin de ce ſiecle l'univerſité de Ferrare, dont nous parlerons dans la ſection ſuivante.

Milan & pluſieurs autres villes de la Lombardie, étoient tombées ſous la puiſſance des *Torriani.* Mathieu *Viſconti* arracha à ſes ſeigneurs une ſi riche proye, & y ajouta Pavie, Plaiſance, Como, Bergame & Verceil. Enſuite s'étant fait déclaré vicaire impérial en Lombardie par l'empereur Henri VII, l'an 1311, il laiſſa à ſa famille un héritage que ſes ſucceſſeurs étendirent. Luchino Viſconti, qui parvint à la ſeigneurie l'an 1329, ajouta à l'éclat de ſa puiſſance celui de l'amour pour les lettres. Il étoit poëte, & il ſe fit un honneur d'être en correſpondance avec le fameux Pétrarque. Tous les beaux eſprits étoient les bien-venus à ſa cour, & il diſtribuoit avec diſcernement les louanges & les récompenſes. A ſa mort, arrivée en 1349, Luchino laiſſa l'état à ſon frere Jean, archévêque de Milan, qui eut encore plus de puiſſance & de ſavoir que ſon prédéceſſeur. Il joignit à ſes domaines Lodi, Cremone, Breſcia, Parme, Novare, Tortone, Albe, Aſti, Bologne & Genes (35). Au ſoin du gouvernement temporel & ſpirituel, & à celui des conquêtes, Jean ajouta la gloire de protéger les lettres ſacrées & profanes. Enfin Jean Galeazze, premier duc de Milan, prince égal aux plus grands rois, fit de ſa cour une eſpece d'académie à laquelle accoururent les plus beaux génies, que ce prince combla de biens & d'honneurs.

F. Quant aux papes, nous n'en pouvons rien

dire, parce que depuis l'an 1305, année de la création de Clément V, jusqu'à l'an 1376, ces chefs de l'église résiderent à Avignon, & quand Grégoire XI eut reporté le saint siege à Rome, il survint peu après ce cruel schisme, qui, pendant quarante ans déchira la chrétienté. Les empereurs ne se trouverent pas non plus en état de favoriser les lettres en Italie. Henri VII fut obligé de la parcourir les armes à la main pour la réduire à son obéissance, & il mourut au milieu de son expédition. Louis de Baviere fut longtems aux prises avec Fréderic d'Autriche son compétiteur, & lorsqu'il en fut délivré, il n'alla en Italie que pour la bouleverser, y former un schisme, & se faire également détester des Gibelins & des Guelfes. Charles IV ne parut en Italie que comme un marchand; il mit à l'enchere ses droits sur ce pays, rendit l'indépendance à ceux qui lui donnerent plus d'argent, & s'en alla chargé d'or & de mépris. Enfin Venceslas son fils ne mit pas le pied en Italie, & sa cruauté, sa folie & ses débauches, le firent déposer par les électeurs. Ce fut donc à la seule faveur & à la protection des nouveaux princes Italiens, que la littérature dut son accroissement.

§. II. *Universités & autres écoles publiques.*

La noble émulation qui portoit les grands 6.
d'Italie à favoriser les lettres & à honorer les savants, engageoit les villes & les communes à se procurer l'avantage d'avoir dans leur sein des écoles pour toutes les sciences, avec les privileges propres des universités, & à y attirer les professeurs les plus célebres que l'on put trouver en Italie. De leur coté les villes qui étoient déjà en possession d'avoir quelques universités, firent tout leur possible pour les conserver dans un état fleurissant, & n'épargnerent pour cela ni tra-

vaux ni dépenſes. Pourroit-on croire que parmi le bruit des armes & des combattants, au milieu de ce grand nombre de guerres domeſtiques & étrangeres qui bouleverſoient l'Italie, les profeſſeurs fuſſent en état d'enſeigner tranquillement, & de dicter leurs leçons, ſouvent dans le tems même que l'on combattoit aux pieds des murs & quelquefois au milieu des rues & des places? C'eſt que tout étoit alors dirigé par l'eſprit de parti; cette rivalité qui ſemoit la diſcorde entre les divers princes & les divers peuples, les portoit auſſi à rendre leurs villes redoutables par le nombre de leurs habitans. Comme on étoit revenu de l'ancien préjugé ſi défavorable aux lettres, chacun ſe perſuadoit qu'un des moyens les plus efficaces pour illuſtrer & peupler une ville étoit d'y faire fleurir les arts & les ſciences. Cependant il étoit impoſſible que les calamités publiques n'apportaſſent aucun dommage aux études. Les mêmes guerres qui détruiſoient les murs & les baſtions, faiſoient quelquefois tomber les écoles; & les révolutions cauſées par la perte d'une bataille, étoient auſſi funeſtes aux paiſibles docteurs, qu'aux combattants mêmes. Ainſi les anciennes univerſités commencerent à dépérir; les nouvelles ne ſe ſoutenoient qu'avec peine, on érigeoit une année une école qui étoit détruite la ſuivante: les profeſſeurs n'avoient pas d'endroit ſtable, ils n'étoient pas plutôt établis dans une ville, que la guerre les forçoit de l'abandonner & d'aller chercher un autre aſyle. Malgré ces revers, les études ne ſe perdirent point; traverſées dans un lieu, elles ſe refugierent dans un autre, elles continuerent à fleurir, & furent encore cultivées plus qu'auparavant.

7. Evénements de l'univerſité de Bologne.

Il eſt juſte de commencer par l'univerſité la plus ancienne & la plus illuſtre de l'Italie, c'eſt-à-dire par celle de Bologne. J'ai dit dans le livre précédent que vers la fin du douzieme ſiecle l'on

comptoit jusqu'à dix mille écoliers, tant étrangers qu'Italiens, dans cette université. Les choses changerent bien de face dans le quatorzieme siecle. L'an 1306, le cardinal Napoléon Orsini, légat de Clément V, fut chassé de Bologne par les habitants qui le soupçonnoient de vouloir changer la forme de leur gouvernement: le légat mit en interdit la ville & l'université, déclarant excommuniés tous les écoliers à moins qu'ils n'allassent ailleurs faire leurs études. Ce coup de foudre dispersa ce troupeau nombreux; la plus grande partie des professeurs & des étudiants allerent s'établir à Padoue. Les Bolonois plus sensibles à la perte de leur université qu'à l'interdit, firent venir d'ailleurs d'autres professeurs, moins scrupuleux, & rassemblerent de nouveaux écoliers. L'an 1308 l'interdit fut levé, & les écoles recommencerent à fleurir comme auparavant. Mais l'an 1321, les magistrats ayant condamné à mort un étudiant qui avoit enlevé la niece d'un professeur, tous les autres écoliers, par une conspiration générale, quitterent Bologne, & se retirerent à Imola, où ayant fait un accord avec la république de Sienne, ils passerent dans cette ville, & y formerent une nouvelle université. Les Siennois défrayerent tous les écoliers jusqu'à Sienne, leur payerent six mille florins, afin qu'ils retirassent leurs livres que les Bolonois leur avoient retenus pour payement de leurs pensions & autres dettes; ils s'obligerent de plus à payer trois cents florins d'or par an aux professeurs. Les Bolonois au désespoir de ce facheux contretems, firent tout leur possible pour rappeller l'université dans leur ville, ils offrirent toute sorte de satisfaction aux écoliers, ils augmenterent leurs privileges, surtout par rapport aux étrangers, &, ce qui fut un coup décisif, ils firent ensorte que l'université de Sienne ne pût obtenir le droit de conférer les degrés de docteur dans les sciences. Suivant l'usage de ce

tems, c'étoit au pape & à l'empereur qu'il appartenoit d'accorder ce droit; mais ni l'un ni l'autre ne voulurent l'accorder à l'université de Sienne. Jean XXII, par une bulle extraordinaire de l'an 1322, confirma même & augmenta les privileges de l'université de Bologne. Les magistrats de cette ville non contents de ces démarches, ordonnerent aux professeurs natifs ou sujets de Bologne de retourner dans leur patrie dans le terme de huit jours, sous peine de voir leurs biens confisqués, leurs maisons abattues, & leurs effigies exposées en public avec les marques des traitres. Tous ces moyens réunis rappellerent l'université à Bologne l'an 1323.

Cette révolution fut suivie peu de tems après d'un nouveau complot que formerent les écoliers pour quitter Bologne, l'an 1326 : deux interdits, qui furent jettés sur cette ville & sur son université, l'un par Benoit XII, l'an 1338, l'autre par Bertrand, cardinal légat, l'an 1357, lui firent perdre ses écoliers & ses professeurs. Elle s'attira ces deux interdits par ses séditions & ses revoltes contre le saint siege. Jean Visconti, archevêque & seigneur de Milan, s'étant emparé de Bologne en 1350, prit l'université sous sa protection & tâcha de la rétablir dans son premier état; mais il ne put y réussir comme il le souhaitoit, parce que dans l'oppression de la liberté publique, le séjour de Bologne étoit devenu triste, les vivres fort chers, & l'argent rare. Les professeurs & les écoliers abandonnerent pour la plus part cette ville, & passerent dans d'autres universités. Voici ce que *Pétrarque* en disoit dans une lettre écrite à Gui de Settimo, archevèque de Genes l'an 1367 : *Nous avons été ensemble à Bologne dans notre jeunesse. Nulle ville n'étoit plus libre, ni plus agréable. Vous vous souvenez de la foule d'étudiants qu'on y voyoit, de l'ordre qu'ils gardoient, & du soin des professeurs. Nous croyions voir ressusciter les anciens ju-*

risconsultes si célébres, mais à présent à peine en trouve-t-on quelques uns. Une ignorance générale a remplacé ces sublimes génies, & Dieu veuille qu'elle ne se rende pas maitresse de cette université! L'ardeur pour l'étude s'y est rallentie, les esprits y languissent dans la paresse & l'oisiveté. Quelle abondance de toutes choses régnoit jadis dans cette ville! quelle étoit la fertilité de son terroir! L'on ne parloit autrefois dans toute la terre que de Bologne la grasse. L'image de son ancienne splendeur m'est si présente, que tout ce que j'en vois aujourd'hui me semble un rêve.

Cependant les papes qui avoient fort à cœur la conservation de cette ville & de son université, tâcherent, tout éloignés qu'ils étoient de l'Italie, d'en réparer les ruines. Innocent VI, par une bulle de l'an 1362, ordonna que dorenavant il y auroit une chaîre de théologie, & qu'on pourroit conférer les degrés de docteur dans cette science, privilege qui jusqu'alors avoit été particulier à l'université de Paris. Cette bulle n'eut son effet que deux cents ans après par les soins d'Urbain V. Ce même pape ayant ordonné que tous les sujets de Bernubo Visconti, seigneur de Milan & ennemi du saint siege, sortiroient de Bologne, en excepta les étudiants. Le cardinal Gilles Albornoz, Espagnol, légat de l'église romaine, destina par son testament de l'an 1364, une partie de ses biens à la fondation d'un college de vingt quatre écoliers Espagnols dans l'université de Bologne. L'an 1371, le pape Grégoire XI y fonda aussi un nouveau college qui fut appellé *Grégorien*, & ces deux fondations très utiles subsistent encore. Boniface IX eut aussi à cœur la conservation de cette université, & parmi les privileges qu'il lui accorda l'an 1392, il permit que les ecclésiastiques étrangers qui y étudoient, jouissent des revenus de leurs bénéfices, même de ceux qui obligeoient à la résidence, & comme les canons dé-

fendoient aux clercs d'étudier le droit & la médecine, il en excepta ceux qui étudioient à Bologne : ainsi malgré tous les revers & les calamités publiques, l'an 1390 on comptoit dans cette université jusqu'à quarante cinq professeurs.

8. Et de celle de Padoue. Celle de Padoue étoit aussi dans un état florissant. Il est vrai que l'empereur Henri VII voulant punir les Padouans qui s'étoient révoltés, détruisit leur université par un édit de l'an 1313. *Albertino Mussato* l'a publié (*a*); mais probablement l'édit n'eut aucun effet à cause de la mort de Henri arrivée peu de mois après. L'année suivante l'université de Padoue eut l'honneur d'avoir pour recteur un prince de Saxe, nommé Albert. *Facciolati* dans ses *Fastes de l'université de Padoue* appelle ce prince *duc de Saxe*, en quoi il se trompe, car il n'y eut dans ce tems là qu'Albert, duc de Saxe & de Thuringe, qui mourut vers le commencement du quatorzieme siecle. Mais il eut un fils du même nom qui fut évêque de Passau, & il y a apparence que c'est ce dernier prince qui en 1314 fut recteur de l'université de Padoue, quand cette ville passa sous la domination de Can Grande de la Scala, l'an 1328. Le changement de maître fit tort à l'université, mais les *Carrare* ayant rencouvré Padoue, Ubertin renouvella & accrut les priviléges de l'université; il y attira de nouveaux professeurs qu'il paya généreusement, & il accorda plusieurs immunités & exemptions aux professeurs & aux étudiants. Clément VI confirma tous ces priviléges l'an 1346, & Urbain V, à la priere de François Carrare, donna l'an 1363 à l'université de Padoue la même permission que son prédécesseur avoit accordée à celle de Bolo-

(*a*) Histor. Aug. L. XIV. V. sript. Rer. Ital. V. X. p. 542.

gne, c'eſt-à-dire, celle de conférer les degrés de maître & docteur en théologie. Depuis ce tems on fonda à Padoue ſix ou ſept colleges pour les pauvres étudiants de pluſieurs pays & villes d'Italie, & un pour ceux de l'isle de Chypre. Quelques uns de ces colleges étoient pour l'étude de la théologie, d'autres pour la médecine, pluſieurs pour les deux droits. Les deux François ſeigneurs de Padoue, c'eſt-à-dire, François le Vieux & François Novello, approuverent ces fondations, & y contribuerent de leur argent.

L'univerſité de Naples qui, ſous le regne de Charles premier & de Charles ſecond, avoit fleuri avec éclat, ſe trouva dans un état encore plus brillant ſous le roi Robert. Ce prince que tous les auteurs de ce tems ont avec juſtice comparé à Salomon, n'eut rien plus à cœur que l'avantage & la gloire de l'univerſité de ſa ville capitale; il y appella de toute part les plus célebres profeſſeurs, qui y accoururent avec empreſſement, étant ſurs de la générosité de ce prince, qui, non content d'aſſigner aux profeſſeurs de bons appointemens, les élevoit aux grandes charges, & en faiſoit ſes favoris. Quelquefois, ſuivant le rapport de *Giannone*, ce roi incomparable aſſiſtoit aux aſſemblées de l'univerſité, il écoutoit les leçons des docteurs, & il s'y tenoit toujours debout, pour faire voir le reſpect dont il étoit pénétré pour les ſciences & pour ceux qui les enſeignoient. L'éclat de l'univerſité de Naples finit cependant avec la vie de Robert: le regne de Jeanne I & de ſes ſucceſſeurs fut ſujet à trop de révolutions pour que les études ne s'en reſſentiſſent point. Ainſi cette univerſité alla peu à peu en décadence.

Et de Naples.

9. Fondation de l'univerſité de Piſe.

Ce fut dans le quatorzieme ſiecle que la célebre univerſité de Piſe fut inſtituée. Mr. le chevalier *de Borgo* qui dans ſa diſſertation ſur cette univerſité, a voulu prouver qu'elle exiſtoit depuis

longtems, n'a pû persuader personne, & tout ce qu'il a dit pour prouver son assertion, n'a servi qu'à montrer qu'avant la fondation de l'université il y avoit à Pise des écoles & des professeurs en droit civil & canonique. La fondation dont il s'agit est de l'an 1339. Une chronique de Pise publiée par *Muratori* (*b*) dit formellement, *Nel mille trecento trenta nove venne le studio in Pisa è fue da molti Cittadino lodato, ma non per la chiesa di Roma*; c'est-à-dire, *l'an 1339 on érigea l'université à Pise, ce qui fut approuvé par plusieurs des habitans, mais nullement par la cour de Rome* (36). Ces paroles presque enigmatiques sont expliquées par *Tronci*, qui rapporte que les Pisans ayant résolu pour l'avantage & l'honneur de leur patrie, d'y fonder une université, envoyerent des députés à Benoit XII pour lui demander la permission de tirer une dime des ecclésiastiques pour le payement des professeurs. Le pape n'y voulut pas consentir, ce qui n'empêcha pas les Pisans de mettre en exécution leur projet (*c*). Clément VI, successeur de Bénoit, ne fut pas si difficile, il approuva cette fondation, & accorda à l'université de Pise les mêmes droits & privileges dont jouissoient celles de Paris & de Bologne, avec le droit de donner les degrés dans toutes les sciences. La bulle de Clément est de l'an 1343. L'empereur Charles II étant à Pise, confirma ces droits & ces privileges; c'est du moins la tradition qu'on a dans cette ville, car effectivement on ne trouve aucun édit ou diplome de cet empereur à ce sujet.

Bientôt cette nouvelle université devint une des plus fameuses de l'Italie. Les plus grands jurisconsultes de ce siecle y accoururent; mais son éclat ne fut que passager, les calamités que

(*b*) Scrip. Rer. Ital. V. XV. p. 1003.
(*c*) Monumenta Istorici.

Pise essuya, forcerent les magistrats à congédier les professeurs. Il en resta cependant quelques uns entretenus par les particuliers; mais l'université ne reprit son premier lustre que dans le siecle suivant.

J'ai parlé ailleurs d'une tradition, suivant laquelle Charles Magne passe pour le fondateur de l'université de Pavie. Mr. *Gatti*, dans son histoire latine de cette université, s'est donné la torture pour appuyer cette tradition, qui est entiérement fausse. Tout ce qu'il a pu prouver, c'est qu'à cause de la proximité de Bologne, plusieurs Pavesans alloient étudier dans cette ville, & revenoient illustrer leur patrie par leur doctrine en toute sorte de sciences. Un petit ouvrage sur les louanges de Pavie. écrit l'an 1330 & publié par *Muratori* (*d*), fait l'énumération des docteurs de Pavie gradués à Bologne, surtout dans les deux droits & dans la médecine. C'est une marque évidente qu'il n'y avoit pas d'université à Pavie, & quand on dit qu'elle y avoit existé auparavant, mais qu'elle avoit péri, ce n'est qu'une défaite, qui n'a aucun fondement. Le fondateur de cette université fut Galeazze Visconti, seigneur de Milan, qui la fonda l'an 1362. La raison pourquoi ce prince choisit à cet effet plutôt Pavie que Milan, est celle qui est rapportée par *Pierre Azzacio* (*e*). *Cette ville*, dit il, *est presque déserte, & on y peut avoir des logements à très bon marché. L'abondance des denrées est très grande, & les habitants ne sçavent où les débiter. Quant aux bois, rien n'est plus commun, car depuis longtems on n'a pas touché aux forêts. Sur ces réflexions, Galeazze a fondé l'université dans cette ville, y a attiré un grand nombre de professeurs dans toutes les sciences, & leur a accordé des privileges avec le droit de donner les degrés dans* De Pavie.

(*d*) Scrip. Rer. Ital. V. XI. p. I. (*e*) Ibid. V. XIII.

les arts. Avant de mettre la main à l'ouvrage, Galeazze demanda & obtint de l'empereur Charles IV le diplome de fondation de l'université. Charles par son rescrit ordonna que l'université de Pavie jouiroit des mêmes droits qu'avoient celles de Paris, de Bologne, d'Oxford, d'Orléans & de Montpelier. De son côté Galeazze chargea les potestats & gouverneurs de ses états, d'envoyer les étudiants à Pavie, & de rappeller tous ceux qui étoient dans d'autres universités. La seule ville de Milan fut exceptée, & on continua à y tenir les écoles dans tous les arts & sciences.

De Plaisance. On a vu dans le livre précédent qu'Innocent IV avoit érigé l'université de Plaisance. Cette fondation n'avoit cependant point eu de consistance, à cause des guerres qu'il y avoit entre l'empire & le sacerdoce. Des gentils hommes de Plaisance conçurent l'idée de renouveller cette université cent cinquante ans après sa premiere fondation. Ils s'adresserent l'an 1397 à Jean Galeazze, duc de Milan, & ils en obtinrent la permission qu'ils souhaitoient. Le duc fit plus, car quel qu'en fût le motif, il ordonna l'année suivante 1398, que l'université de Pavie fût incorporée à celle de Plaisance, de façon que Pavie resta pour lors sans université. L'an 1399 il y avoit à Plaisance jusqu'à soixante & onze professeurs, tous payés par le public. (*f*) Le fameux jurisconsulte *Balto* étoit de ce nombre. Cependant l'université de Plaisance ne se maintint pas, & celle de Pavie reprit la supériorité comme nous le verrons ailleurs.

10. De Florence. Florence ne voulut pas céder à Pise sa rivale l'honneur de posséder le sanctuaire des sciences. L'an 1348 elle fonda son université. Il doit paroître singulier que les Florentins ayent choisi

(*f*) L'annalité de Plaisance. Hod. V. XX.

pour une pareille fondation cette année mémorable par la peste la plus cruelle qui ait ravagé l'Europe (37). Mais ce fut justement le ravage causé par la mortalité dans cette ville, qui porta les Florentins à fonder l'université, afin que par ce moyen ils pussent repeupler leur patrie. C'est ce que dit *Mathieu Villari* (g). *D'abord que la peste eut cessé, & que les habitans commencerent à respirer, le gouvernement songea à repeupler la ville, à lui acquérir de l'honneur, & à rendre les citoyens savants. On chercha donc les moyens d'établir à Florence un lycée général de toutes les sciences, & particulierement du droit canon & civil & de la théologie.* Après cette résolution, les Florentins nommerent des magistrats chargés de cette fondation; ils assignerent les revenus pour l'entretien des professeurs, choisirent l'endroit où les leçons se donneroient, & obtinrent de Clément VI une bulle par laquelle le pontife accordoit à l'université de Florence les mêmes privileges que les papes avoient accordés aux autres universités. Elle s'ouvrit le six Novembre de la même année, & les fondateurs s'aviserent d'un moyen qui, s'il eût réussi, auroit rendu la nouvelle université un objet d'envie pour les autres. Ils invitérent le grand Petrarque à Florence pour présider aux études, & pour être professeur dans quelque science qu'il voulût. Petrarque étoit Florentin d'origine; son pere avoit été chassé de Florence par ses factions, & ses biens avoient été confisqués. Mais les Florentins déterminés à illustrer leur université par la présence de ce grand homme, commencerent par racheter les biens qui avoient appartenus à la maison de Petrarque; ils les restituerent à cet illustre citoyen qu'ils rappellerent dans sa patrie, & à ce sujet ils lui écrivirent une lettre

(g) L. 1. C. 8.

remplie des expressions les plus flatteuses, & la lui envoyerent par le célebre *Bocace*, nommé à cet effet député de la république de Florence. Ils disoient entr'autres dans cette lettre dont l'abbé *Macchus* a publié une partie en original (*h*), & que l'abbé de *Sade* a traduite en entier (*i*): *Vous avez assez voyagé jusqu'à ce jour, vous avez assez examiné les mœurs & le génie des autres peuples. Vos magistrats, vos concitoyens, les nobles, les roturiers, votre ancienne maison, vos possessions que nous avons rachetées, vous attendent; venez donc, venez après une si longue absence, & secondez par votre éloquence nos desseins. Vous êtes la source de notre gloire, vous nous êtes cher, & vous le serez davantage si vous écoutez nos prieres.* Cette lettre, les instances de celui qui la portoit & qui étoit son grand ami, & la générosité de ses anciens compatriotes, charmerent Pétrarque; il répondit aux Florentins en termes qui marquoient combien il étoit ravi & pénétré de leur bonté & de leur estime, & combien il étoit disposé à seconder leurs vues. Cependant il changea peu après de pensée, & retourna se renfermer dans son agréable retraite de Vaucluse. Il est certain que la présence de ce grand homme auroit donné à l'université de Florence une réputation qu'elle n'eut jamais; car quoique l'empereur Charles IV eût expédié en faveur de cette université le beau Diplome que *Ugelli* rapporte (*k*), elle ne fit jamais de grands progrès, & deux fois avant la fin de ce siecle, elle fut sur le penchant de sa ruine. Il faut qu'effectivement elle ait péri, car on n'en trouve aucune mention dans les siecles suivants.

(*h*) Vita Amb. Camaldul. p. 223. (*i*) Mémoir. de Petrarq. Tom. III. p. 78. (*k*) Italia. sacra. V. III. de Episcop. Florent.

Sienne, Arezzo & Lucques eurent auſſi leurs universités. Celle de Bologne qui étoit paſſée à Sienne, comme on a vu ci-deſſus, ayant bientôt abandonné cette ville, les Siennois en fonderent une autre, qui l'an 1357 fut confirmée par Charles IV. Les papes y ajouterent la chaire de théologie. Lorſque Sienne en 1399 ſe ſoumit à Jean Galeazze, duc de Milan, on fixa les frais de l'univerſité à trois mille florins par an. Charles IV établit par ſes diplomes l'univerſité d'Arezzo en 1356, & celle de Lucques en 1369. Il n'en coutoit rien à ce prince pour expédier de pareils diplomes, au contraire ils produiſoient de l'argent à ſa chancellerie. Ces deux univerſités furent auſſi confirmées par les pontifes. Les citoyens de Trevigi avoient pareillement fondé leur univerſité au commencement de ce ſiecle. C'étoit une rivale que les Treviſans ſuſcitoient à celle de Padoue leur voiſine. Mais ce même voiſinage nuiſit à l'éclat de celle de Treviſe, qui, cependant ſubſiſta longtems, & ne fut détruite que tard par les Vénitiens. Ces républicains s'étant rendus maîtres de ces villes, en raſſemblerent toutes les études & les chaires dans Padoue, qui devint par là le ſiege des ſciences dans leurs états.

11. De Sienne, Arezzo, Lucques & Treviſe.

Au commencement de ce même ſiecle le pape Boniface VIII, fonda les univerſités de Rome & de Fermo. Innocent IV avoit introduit à Rome l'étude des deux droits; quant aux autres ſciences, elles n'avoient jamais entierement abandonné le ſéjour de Rome. Comme les univerſités étoient devenues à la mode en Italie, il n'étoit pas juſte qu'une ville telle que Rome, fût dépourvue d'un pareil ornement; ainſi Boniface par ſa bulle du ſix Juin 1303 érigea les écoles de Rome en univerſités. Jean XXII ſecondant les vues de Boniface, donna à cette univerſité de bons ſtatuts, & il eſt certain qu'elle feroit facilement parvenue à égaler les univerſités les plus

12. De Rome, de Fermo & de Pérouſe.

célebres, si les papes avoient résidé en Italie. Mais pendant leur séjour à Avignon, Rome essuya tant de maux & de révolutions, que l'université resta presque déserte, de façon qu'il fallut la rétablir en entier dans le siecle suivant. Quant à celle de Fermo nous n'en pouvons rien dire, faute de mémoires. Clément IV, quoique bien résolu de ne pas mettre le pied en Italie, ne quitta cependant pas le soin des domaines ecclésiastiques, & l'an 1307 il érigea l'université de Perouse que Jean XXII établit sur des fondements plus solides. Cette université devint célebre par rapport au droit. *Bartolo* & *Baldo*, les deux oracles de cette science, y enseignerent plusieurs années. Charles IV décora l'université de Perouse de tous les droits & privileges de coutume, & le cardinal Nicolas Capocci y fonda & dota richement un college pour les pauvres étudiants.

13. Outre les universités, il y avoit des écoles très fréquentées & d'une grande réputation à Milan, à Modene, à Reggio, à Brescia & en d'autres villes. Les habitants des villes subalternes, des bourgs & des villages s'y transféroient pour étudier; & on y trouvoit souvent des maîtres si habiles, que les universités se les disputoient & les attiroient à elles à grand prix. Enfin il y avoit peu de couvents d'ordres religieux, où l'on n'enseignât la philosophie & la théologie; quelquefois les séculiers étoient admis à écouter les leçons qu'on y donnoit. On tâchoit par ces différents moyens de débarrasser l'Italie de l'ignorance que les calamités du tems sembloient vouloir rappeller.

§. III. *Recherches & collections des anciens livres.*

Il eſt fort glorieux à l'Italie que dans l'époque que nous parcourons, quelques uns de ſes enfants ſe ſoyent conſacrés à la recherche des anciens livres, ayent prodigué l'argent pour cet objet, aient ſçu diſtinguer, au moins en partie, le faux du véritable, ſe ſoyent efforcés en collationnant les manuſcrits, de tirer des copies auſſi exactes qu'il étoit poſſible, & ayent formé de bonnes collections, & par là jetté les fondements de ces nombreuſes bibliotheques qui ont dans la ſuite enrichi l'Italie. Ce mérite eſt d'autant plus grand, que les ſoins de ces ſavants ont contribué à répandre la bonne littérature chez les autres nations de l'Europe. 14.

Les livres étoient extrêmement chers, & très défectueux par la faute des copiſtes. *Petrarque* ne pouvoit pas s'en conſoler, & il étoit ſurtout indigné de l'ignorance & du peu d'attention de ceux qui ſe mêloient de copier. *Comment pourrons-nous*, dit-il dans un endroit de ſes ouvrages (*a*), *comment pourrons-nous apporter quelque remede au mal que nous font les copiſtes, qui par leur ignorance & par leur pareſſe nous gâtent & nous ruinent tout ? C'eſt ce qui empêche pluſieurs beaux génies de mettre au jour leurs ouvrages immortels ; c'eſt une punition qui eſt bien due à ce ſiecle fainéant, où l'on eſt moins curieux de livres que de mêts recherchés, & plus jaloux d'avoir de bons cuiſiniers, que de bons copiſtes. Quiconque ſait peindre le parchemin & tenir la plume, paſſe pour habile copiſte quoiqu'il n'ait ni ſavoir ni talents. Je ne parle pas de l'ortographe, elle eſt perdue depuis longtems. Plut à Dieu que les copiſtes écriviſſent, quoique mal, ce qu'on*

Défauts de la part des copiſtes.

(*a*) De rem. utriuſque fort. L. I. Dial. 43.

leur donne à transcrire, on verroit leur ignorance; mais on auroit du moins la substance des livres, on ne confondroit pas les copistes avec les originaux, & les erreurs ne se perpétueroient pas de siecle en siecle. Croyez-vous que si Cicéron, Tite-Live & d'autres anciens auteurs, surtout Pline, ressuscitoient & se faisoient lire leurs ouvrages, ils les entendroient? Ne se recrieroient-ils pas à chaque mot ou à chaque page; & ne diroient-ils pas que ce n'est point leurs ouvrages qu'on leur lit, mais celui de quelque barbare. Le mal est qu'il n'y a ni regle ni loi pour les copistes, ils ne sont soumis à aucun examen. Les serruriers, les agriculteurs, les tisserands & les autres ouvriers sont assujettis à des visites & à des regles, mais il n'y en a point pour les copistes. Cependant il y a des taxes pour ces destructeurs barbares, & & il faut les payer bien cher pour gâter tous les bons livres. Ailleurs le même savant écrivant à J. Bocace se plaint de ce qu'il ne peut trouver personne qui copie fidelement son livre *sur la Vie solitaire, & il dit, il doit paroitre incroyable qu'un livre qui a été écrit en peu de mois, ne puisse être copié dans l'espace de plusieurs années* (b).

15. C'étoit un mal presque sans remede que celui de la paresse & de l'ignorance des copistes; un autre mal étoit le prix ou la mauvaise qualité de la matiere sur laquelle on écrivoit. Il y en avoit de deux sortes; le parchemin qui étoit fort cher, & le papier de coton qui étoit très mauvais. On y remedia cependant dans ce siecle par l'invention du *papier* proprement dit. Cette belle invention est comme la plupart des autres découvertes, on ne sait ni par qui, ni en quel lieu elle a été faite. De combien de commodités ne jouissons nous pas sans connoitre ceux à qui nous en sommes redevables? Plusieurs croyent que l'usage du papier tel que nous l'a-

Invention du papier.

(b) Sen. L. V. Ep. I.

vons, commença au douzieme ſiecle ; ils s'appuyent ſur un paſſage de *Pierre de Clugny*, dans ſon *Traité contre les Juifs* (ch. 5.), où entre pluſieurs ſortes de papiers il nomme celui qui étoit fait de *rognures de vieux draps & d'autres matieres plus viles.* Rien ne prouve que dans ce paſſage il ſoit queſtion d'autre papier que de celui de coton ; il y a du moins de l'équivoque (38), & on ne peut pas en tirer une preuve pour fixer l'invention du papier ordinaire au douzieme ſiecle. Le P. *Hardouin* aſſure qu'il a vû de cette eſpece de papier, dont on ſe ſervoit déjà au tems de St. Louis (*c*) ; mais pluſieurs ſavants après avoir examiné cette aſſertion, ont jugé que cet auteur s'étoit trompé, & qu'on ne trouve aucun papier ordinaire, c'eſt-à-dire de lin, que longtems après le commencement du quatorzieme ſiecle. On a fait la même réponſe à *Muratori*, qui croit avoir vu du papier ordinaire du douzieme ſiecle (*d*), & on l'a convaincu qu'il avoit pris le papier de coton pour du lin. Le plus ancien papier de lin que *Maffei* ait trouvé, eſt de l'an 1367 (*e*). L'abbé *Frombelli*, après avoir examiné les archives & la bibliotheque de S. Sauveur de Bologne, qui renferment les dépôts les plus précieux & les plus rares en matiere d'antiquités du moyen âge, n'a trouvé du papier de lin que vers l'an 1400 (*f*). Ainſi la plûpart des ſavants conviennent que l'invention du papier ordinaire eſt du quatorzieme ſiecle. Qu'il me ſoit permis d'expoſer ici mes conjectures particulieres ſur ce fait important. On lit dans l'ancienne hiſtoire de Padoue écrite par les *Cortuſes*, *à l'an* 1340 ; „ *l'on commença à travailler à Pa-* „ *doue les draps de laine*, *& la carte de papier* „.

(*c*) In Plin. V. I. (*d*) Antiq. Ital. V. III. p. 8. 71. (*e*) Hiſtor. Diplomat. p. 78. (*f*) Arte di conoſcere l'età de Codico. C. 9.

Le texte latin n'eſt pas clair, car il dit, „ *labo-* „ *retia pannorum lanæ & cartarum paperum cæpe-* „ *runt Paduæ* „. Qu'eſt-ce que ce *cartarum paperum*? Il n'eſt pas mal-aiſé de voir que ce mot *paperum* y eſt mis au lieu du mot *papyri*. Le ſavant *Muratori* a vu un manuſcrit de cette hiſtoire avec des notes d'*André Reduſi de Quero*; on y lit, *cartarum de papyro*, & on y ajoute cette remarque. *Cuius laboretii chartarum de papyro primus inventor apud Paduam & Tarviſium fecit Pax quidam de Fabiano, qui propter aquarum amœnitatem in Tarviſio ſæpius ac longius verſatus vitam exegit*; c'eſt-à-dire, *le premier qui inventa ces fabriques de papier à Padoue & à Treviſe, fut un certain Pace de Fabiano, qui mourut dans la derniere de ces villes, où il paſſa preſque toute ſa vie à cauſe de la bonté des eaux de cet endroit.* L'on pourroit objecter que ces paroles ne ſignifient autre choſe ſi non que *Pace* introduiſit à Padoue & à Treviſe les papeteries du papier ordinaire, mais il faut auſſi avouer que ces mots de *premier inventeur*, ſemblent donner à cet homme le mérite d'avoir réellement inventé le papier. Ainſi tant qu'on ne trouvera pas d'autre monument plus authentique dans ce genre, le préjugé ſera toujours en faveur de ce Pace de Fabiano. Depuis ce tems on déſigna le papier de lin par le nom de *papyrus*, papier. Dans pluſieurs actes faits à Treviſe au quatorzieme ſiecle, on trouve enjoint aux notaires de ne pas écrire *in carta bombicyna*, en papier de coton; il eſt vrai que dans un acte de l'an 1367, on trouve ces mots, *nec ſcribit in carta bombycis vel papyri*, il ne ſe ſervira ni de papier de coton ni de papier, car on vouloit qu'on écrivît ſur du parchemin. Pareillement dans les anciens livres des comptes pour le chapitre de Treviſe, le papier où ils ſont écrits s'appelle *bombycina* juſqu'en 1365, où l'on trouve enſuite *pro iſto libro papyri* (pour ce livre en papier). L'époque de l'invention du papier de lin

reste donc fixée au milieu ou environ du quatorzieme siecle.

16. Des trois savants Italiens qui travaillerent sur les écrits des anciens auteurs.

Cette invention utile & commode facilita le moyen de copier les livres en bon papier & à un prix moindre qu'auparavant. Ce fut un pas que l'on fit vers l'invention de l'imprimerie. En attendant, les lettrés Italiens se firent une occupation serieuse de collationner & de corriger les manuscrits des anciens auteurs, ainsi que de rechercher les ouvrages qu'on avoit perdus. Petrarque, Bocace & Coluccio Solutato, que les François appellent Coluce, se distinguerent dans ce genre de travail. Et premierement ces savants tâcherent de jetter quelque lumiere sur ce qui appartient aux auteurs, dont on ignoroit le siecle où ils vécurent, leurs actions, & les faits qui ont rapport à leurs écrits. L'ignorance dans ce genre étoit si grande parmi ceux même qui cultivoient la littérature, que par une lettre de Petrarque à un savant de Messine, l'on voit que ce savant prenoit Platon & Ciceron pour des poëtes, ignoroit qu'il eût existé un Nevius & un Plaute, & croyoit qu'Ennius & Stace avoient été contemporains. L'on commença donc par éclaircir l'histoire & l'âge des anciens écrivains; de là on passa à travailler sur leurs ouvrages, séparant ce qui étoit apocryphe de ce qui etoit authentique, débrouillant la confusion qui s'étoit glissée dans ces ouvrages, dont plusieurs étoient attribués à l'un tandis qu'ils appartenoient à l'autre, & corrigeant les textes qui étoient remplis de barbarismes & de fautes très grossieres. Enfin on se donna toutes les peines possibles pour retrouver ce qu'on avoit perdu des écrits de ces grands hommes; en quoi l'on peut dire que Pétrarque employa une bonne partie de sa vie & de son argent. Comme il avoit des amis partout, il faisoit chercher les anciens manuscrits en Italie, en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse

Travaux & découvertes de Pétrarque dans ce genre.

& dans la Grece. Toutes les fois qu'il voyageoit, il n'oublioit jamais de visiter les anciennes abbayes qu'il rencontroit, & n'avoit point de repos qu'il n'eût la permission de fouiller dans les vieilles armoires où l'on cachoit les manuscrits. De cette maniere il parvint à faire l'acquisition de plusieurs bons livres, à l'aide desquels il put corriger ceux qu'on avoit de défectueux dans ce genre. Mais ses recherches ne furent pas aussi heureuses qu'elles méritoient de l'être. Pétrarque ne trouva que quelques unes des *Harangues de Ciceron*, un mauvais exemplaire de *Quintilien*, & les *Lettres familieres de Ciceron.* Dans ces tems on ne connoissoit plus Quintilien, & la gloire de trouver un exemplaire complet de ce rhéteur étoit réservée aux recherches de *Paggio*, de qui nous parlerons ailleurs. Pétrarque trouva les *Lettres familieres de Cicéron* à Vérone; & cette découverte lui fit éprouver la plus grande joye qu'il eût ressentie de sa vie. Dans la bibliotheque laurentiane de Florence l'on conserve le manuscrit très ancien que Pétrarque trouva, & la copie qu'il en tira de sa main, comme aussi celle qu'il fit des épitres *ad Atticum*, & de Virgile.

Et de Bocace.

Bocace, ce grand ami de Pétrarque, fut le premier qui, malgré sa pauvreté, fit venir à ses frais les poëmes d'*Homere* & quelques autres livres grecs. Cette pauvreté fit que ne pouvant pas acheter les bons livres, il les copia de sa main, & il paroit incroyable qu'un homme, qui, d'ailleurs travailloit tous les jours à ses productions, & qui même étoit un peu libertin, eût le loisir de tirer une infinité de copies des anciens ouvrages; ces écrits passant ainsi par les mains de ce savant, y gagnerent beaucoup, car il y corrigea un nombre prodigieux de fautes, & l'on peut dire qu'à cet égard comme en d'autres choses, la litterature a les plus grandes obligations à Bocace.

L'émule & le compagnon de ces deux grands hommes dans cette forte de travail fut Coluccio ou Coluce Salutato, auffi Tofcan, & qui vécut longtems à Florence. Ce favant fe confacra entierement à la correction des manufcrits, & comme il étoit grand latinifte, il y réuffit affez bien, & s'acquit par fon travail une reputation qu'il méritoit en effet. Bon critique, chofe alors très rare, il découvrit plufieurs impoftures par rapport à des ouvrages attribués aux anciens; il reconnut les véritables, & il rendit par ce moyen de grands fervices à la littérature. Tous ces travaux frayerent le chemin à cet état lumineux où les lettres parvinrent en Italie dans le fiecle fuivant, & ils fervirent encore à faire trouver & publier les manufcrits bien corrigés, lorfqu'on inventa l'art de l'imprimerie.

Et de Coluce Salutato.

17. Bibliotheque de ces trois favants.

Ces trois favants, en fervant fi utilement la littérature de l'Europe, exhorterent encore par leurs écrits tous ceux qui aimoient les lettres à former des bibliotheques. Ils en donnerent l'exemple eux mêmes, furtout Pétrarque qui étoit riche. Il parle fouvent de fa bibliotheque avec transport; il l'appelle fon tréfor, fa confolation & fon plaifir. Dans fa vieilleffe il l'offrit à la république de Venife; on accepta l'offre & l'on commença par préparer un logement commode à Pétrarque. Mais comme le défaut de ce favant étoit l'inconftance, qui ne lui permettoit pas de fe fixer dans aucun endroit, après cinq ou fix ans de féjour à Venife il quitta cette ville & laiffa une partie de fa bibliotheque à *Donato de Carentino*, apparemment afin qu'il la gardât pour la république. Quelques uns penfent que ces livres fe trouvent dans la bibliotheque de St. Marc, mais plufieurs autres font d'opinion que la république n'ayant pas fongé à affigner un endroit pour cette bibliotheque, les livres pafferent en d'autres mains. Il en fut de même de ceux que Pétrarque s'étoit refervés, & qu'il

laissa avec tous ses biens à *François Brossano*. La bibliotheque de Bocace eut un sort plus heureux, il la laissa par son testament au couvent du St. Esprit des Augustins à Florence, où on l'a toujours conservée. Celle de Salutato qui montoit à six cents volumes, nombre extraordinaire pour ce tems, fut dispersée après sa mort par ses enfans qui la vendirent.

18. Et de plusieurs princes. L'exemple & les conseils des trois savans dont nous venons de parler, avoient inspiré à des princes & à des particuliers, l'idée d'assembler des bibliotheques. Le grand roi Robert en avoit une assez riche pour son tems, & fournie de manuscrits grecs & latins; il en fit bibliothécaire *Paul de Perouse*, homme très-savant dans les deux langues: c'est de Bocace que l'on tient ce fait. (*g*) Vers le même tems, la fameuse bibliotheque des princes *d'Este* commença à se former, comme on le voit par un passage des Annales de *Jacques Délaïto*, publié par Muratori: (*h*) dans ce passage l'auteur loue le soin qu'avoient ces princes d'assembler les diverses Chroniques qu'on écrivoit; & ce sont ces Chroniques dont cette bibliotheque est remplie, que *Muratori* a publiées en grande partie, & qui ont admirablement servi à éclairer non seulement l'Histoire de l'Italie, mais encore celle de l'Europe en général.

Bibliotheque de Pavie. Jean Galeazze, prince grand en tout, & qui imita parfaitement le roi Robert dans son amour pour les lettres, eut la plus belle bibliotheque qui exista de son tems. Dans le Prologue qu'*Hubert Decembrie* mit à la tête de la *Politique de Platon* traduite par *Emanuel Chrysolorus*, on lit ces paroles: " *Dès nos jours la Politique de Platon sera enfin publiée, parce qu'on va en avoir la traduction*

(*g*) Genealog. Deor. L. XV. C. 6.
(*h*) Scrip. Rer. Ital. V. XVII.

qu'en a faite du grec en latin Emanuel Chrysolorus de Constantinople, homme célebre, de beaucoup de talent, & mon maître dans la langue grecque. C'est Jean Galeazze, premier duc de Milan & de la Ligurie, qui a ordonné cette traduction.... Ce prince, parmi ses belles & sublimes actions, non seulement a appellé à sa cour les savans de toutes les parties du monde; mais il a encore employé tous ses soins à ramasser les ouvrages, dans lesquels les auteurs Grecs & Latins nous ont laissé des preuves de leur savoir; par ce moyen il a déterré & recouvré plusieurs livres qu'on avoit perdus, ou oubliés, & il les a placés dans sa bibliotheque comme dans un port assuré: ainsi par les soins de ce grand prince, nous pouvons à présent lire & admirer ces immortels ouvrages". L'on pourroit croire que cette riche bibliotheque étoit à Milan, si *Pierre de Candide*, fils d'Hubert Decembrio, dans une lettre rapportée par *Sassi*, (*i*) n'avoit assuré qu'elle étoit à Pavie. Mais elle périt pendant que les François furent maitres du duché de Milan, ou lorsqu'ils saccagerent Pavie, l'an 1527: & il est probable qu'à cette occasion, une bonne partie de ces manuscrits passerent en France.

19. Autres collections.

Coluccio Salutato fait mention de la nombreuse collection de livres, que les princes *Gonzague* avoient faite à Mantoue: (*k*) *Pétrarque* parle aussi de la collection faite par *Pandulf Malatesta*. (*l*) *Nicolas Acciajuoli*, grand sénéchal du royaume de Naples, ayant fondé la célebre chartreuse de Florence, fit bâtir auprès de ce monastere, un college pour cinquante étudiants, tous entretenus des fonds qu'il leur assigna, & fit présent au même college de plusieurs livres rares, dans le dessein d'enrichir cette fondation d'une bonne

(*i*) Histor. Thypogr. Mediol. (*k*) Epist. V. II. Ep. 16.
(*l*) Sen. L. XIII. Ep. 10.

bibliotheque : sa mort en empêcha l'exécution. (39)

Les maisons religieuses commencerent pareillement vers ce même tems à recueillir des livres. L'*abbé Macchus*, dans la Vie d'*Ambroise de l'ordre des Camaldules*, prouve qu'au quatorzieme siecle, les couvens de la sainte Croix des Cordeliers, de sainte Marie Nouvelle des Dominicains & du saint-Esprit des Augustins, tous les trois à Florence, firent l'acquisition de plusieurs de ces beaux manuscrits, qu'on y conserve avec soin. On a publié tout récemment avec de savantes remarques, le Catalogue que l'on écrivit en 1384, & qui contient la note des quatre cents manuscrits que l'on gardoit dans le monastere de saint Martin des écoliers à Palerme. C'est dommage que l'on ne puisse pas dire la même chose de l'abbaye du Mont-Cassin : le monastere célebre, qui, dans les anciens tems avoit si bien mérité de la littérature, étoit alors fort déchu de son lustre, par rapport aux sciences; *Benvenuto d'Imola*, dans son *Commentaire sur le Dante*, dit que Bocace lui avoit raconté qu'étant allé voir la bibliotheque du Mont-Cassin, il la trouva toute ouverte, les livres couverts de poussiere, tous gâtés, moisis, & presque en lambeaux; sur quoi un des moines lui avoit dit que l'ignorance & l'avarice de ses confreres, étoient la cause de cette destruction. Il n'en avoit pas été ainsi dans les siecles de la barbarie, où les livres trouverent dans le Mont-Cassin, un asyle qu'ils n'y ont pas retrouvé dans les siecles suivants.

20. Pétrarque, ce génie universel, peu content d'avoir découvert & rassemblé tant d'anciens ouvrages, & d'avoir contribué par ses exhortations à réveiller chez les Italiens l'ardeur pour la littérature, donna encore une partie de son tems à l'étude de l'Antiquité ; ce fut lui qui fit la premiere collection des médailles dont on ait connoissance. Il rechercha avec une peine & des

ſoins infinis, celles que es anciens empereurs avoient fait frapper: il en trouva en bronze, en cuivre, en or, en argent, & il en fit préſent à l'empereur Charles IV, à Mantoue, l'an 1354. Il en parle dans une lettre que l'abbé de *Sade* a inſérée dans ſes mémoires: (m) *Je pris*, dit-il, *cette occaſion pour préſenter à l'empereur quelques médailles en or & en argent, qui faiſoient toutes mes délices: il y en avoit entr'autres une en or d'Auguſte, qui y ſembloit vivant, tant la piece étoit bien faite & bien conſervée; voici lui, dis-je, les grands hommes que vous avez remplacés, & qui doivent vous ſervir de modele. J'aimois ces médailles; je ne les aurois données à perſonne, mais vous y avez droit.* C'étoit ainſi que l'on commençoit dans ce ſiecle à ramaſſer en Italie des tréſors qui alloient dans la ſuite ſe répandre dans d'autres contrées.

§ IV. *Voyages qui ont ſervi à l'inſtruction.*

La curioſité que la rélation du voyage de *Marc Polo* avoit réveillée dans quelques eſprits, & le zele des miſſionnaires pour annoncer l'Evangile aux Tartares Indiens, & autres infideles, dont le même Polo avoit donné des notices détaillées, exciterent pluſieurs Italiens à entreprendre de longs voyages. Mais perſonne n'a donné la relation de ſes courſes dans ces contrées, que le bienheureux Oderic de Pordenone, religieux franciſcain, dont *Liruti* dans ſes *Notices des ſavants du Frioul*, & le P. *Venni* cordelier, dans l'*Eloge de ce ſaint Miſſionnaire*, ont parlé au long. Oderic né à Pordenone dans le Frioul, vers l'an 1286, prit l'habit des freres mineurs dans le couvent d'Udine, & peu après s'étant conſacré aux miſſions de l'Orient, il partit pour Conſtantinople d'où il paſſa à Trebiſonde. De là ayant 21.

Voyages & Relation du B. Oderic.

(m) Tom. III. p. 381.

traversé l'Arménie & la Perse, il alla jusqu'à Ormutz, où s'étant embarqué, il voyagea dans le Malabar, dans les isles de Ceylan, de Sumatra & de Java. Il pénétra ensuite dans la Chine, & dans la Tartarie, & s'arrêta quelque tems au Thibet; c'est là que sa relation finit. Oderic employa seize ans dans ces voyages, où il souffrit des travaux infinis, pour faire connoître la religion de Jésus-Christ aux Barbares. L'an 1330 il retourna en Italie par ordre de ses supérieurs, il dicta la Relation de ses voyages à frere *Guillaume de Solagna*, qui écrivoit en latin; le bienheureux Oderic mourut à Udine l'année suivante 1331.

La Relation écrite par Guillaume fut publiée en italien l'an 1588, & insérée dans la *Collection de Ramusius.* On l'a publiée, ensuite en latin & en anglois dans celle d'*Hakluyt*; on la trouve aussi dans les *Bollandistes* au 14 Janvier: mais les auteurs de la *Grande Collection des voyages* ont refusé de l'insérer dans leur recueil, & ils ont eu raison: en effet rien n'est plus rempli de fables & de contes puerils que cette Relation. Le *P. Venni* en a donné une, tirée d'un manuscrit latin, de l'an 1401: il croit que c'est la même qu'Oderic dicta: mais elle est aussi remplie d'absurdités que les autres. Ces différentes éditions se ressembloient si peu, que *Ramusius* crut qu'il s'agissoit de deux différents voyages, & il a effectivement donné dans son Recueil deux relations, qui, dans le fond ne sont que la même, quoiqu'avec des circonstances différentes; marque certaine que la véritable relation dictée par Oderic n'exista point; & que tous ceux qui en ont tiré des copies, l'ont altérée suivant leur fantaisie, & l'ont remplie de faits merveilleux, contradictoires & incroyables, dans l'espoir de mieux débiter leur marchandise. (40) Dans le fond, le long & pénible voyage d'Oderic auroit pu être d'une grande utilité, si ce voyageur avoit eu le tems de l'écrire; car il n'y a pas d'apparence qu'un homme rem-

pli

pli de vertu & de mérite, comme il étoit, eût voulu abuſer le public par une fauſſe rélation. 22.

Relation des voyages des Zéno aux contrées Polaires.

Une autre relation que l'on peut mettre à coté de la précédente, eſt celle des Zeno, nobles Vénitiens, qui voyagerent dans le Nord. *Nicolas Zeno* de la même famille, la publia en italien l'an 1558, avec ce titre que je traduis en françois : *Relation de la découverte des isles Frisland, Esland, Engroveland, Eſtotiland & Icarie, faites par les deux freres Zeno*, le chevalier Nicolas & Antoine. Il eſt dit dans l'ouvrage que le chevalier Nicolas ayant équipé un vaiſſeau, l'an 1380, fit voile vers l'Angleterre, & que ſurpris par une violente tempête, il fut jetté ſur le rivage de l'iſle de Friſland, qui eſt peut-être un endroit du continent du Groenland. Il y trouva Zichmni, prince de ce pays, qui étoit en guerre avec le roi de Norwege. Nicolas ſervit Zichmni dans cette guerre, fut cauſe de pluſieurs viſtoires remportées par ce prince, & en reçut de ſi grands honneurs & de ſi grandes récompenſes, que le chevalier écrivit à Antoine ſon frere, pour l'engager à venir le joindre & partager ſa fortune. Antoine ſe rendit aux invitations de ſon frere : il fut très-bien accueilli par Zichmni : enſuite les deux freres firent des découvertes dans les contrées du Nord, & Nicolas trouva l'Eſtotiland, que l'on croit être la partie ſeptentrionale de la terre de Labrador. Nicolas étant mort, Antoine qui lui ſurvécut dix ans, envoya à ſon troiſieme frere, appellé *Charles*, à Veniſe, la relation de ſes découvertes, l'hiſtoire naturelle de ces pays, & la Vie du roi Zichmni. Nicolas le jeune, éditeur de cette relation, dit que le manuſcrit d'Antoine fut ſoigneuſement conſervé dans la maiſon de Zeno, juſqu'à ce qu'un jour, l'éditeur étant fort jeune, en jouant avec ce manuſcrit, le laiſſa tomber dans le feu. On n'en retira que des lambeaux, ſur leſquels Nicolas fabriqua ſa relation, qui a été inſérée dans la collection de *Ramuſius* ;

le même Nicolas ajoute qu'il y avoit dans ſa maiſon, une carte de ces contrées ſeptentrionales, mais toute gâtée & pourrie.

A ce ſujet il ſe préſente deux queſtions à faire; & d'abord, comment eſt-il poſſible que la maiſon *Zeno* ait laiſſé dans l'oubli pendant plus de cinquante ans, une hiſtoire qui lui faiſoit ainſi qu'à ſa patrie beaucoup d'honneur, pouvant repandre en même tems de grandes lumieres ſur la navigation des pays ſitués ſous le Pôle.? Laiſſer pourrir une carte unique au monde, laiſſer un manuſcrit ſi précieux ſervir de jouet à un enfant, ce ſont des fautes impardonnables ſi elles ſont réelles : en ſecond lieu, ſi le manuſcrit tomba dans le feu, & ſi on n'en retira que quelques fragments, comment l'éditeur a-t-il pu nous en donner une relation authentique? N'a-t-il pas dû ſuppléer à ce qui manquoit? & n'étant guidé dans ſon travail ni par d'autres manuſcrits, ni par d'autres relations, n'a-t-il pas été obligé de travailler d'imagination, & de nous donner un roman? Effectivement, on ne peut pas ſe diſpenſer de regarder cette relation comme romaneſque, quand on lit que le prince Zichmni parloit latin & avoit des livres latins dans ſa bibliotheque; que les mâtelots Vénitiens qui n'avoient jamais été ſur la mer Glaciale, y montrerent la route aux vaiſſeaux du prince, & le tirerent heureuſement des bancs de ſable & des écueils qui environnoient leurs pays: que dans Engroveland il y avoit un couvent de dominicains, par la cuiſine deſquels paſſoit une eau minérale bouillante, dont les religieux ſe ſervoient à cuire le pain dans les pots au lieu de fours: & que le feu qui ſortoit d'une montagne peu éloignée du même couvent, ſe changeoit en pierres dont ces religieux ſe ſervoient pour élever des bâtiments, ce qui faiſoit regarder ces moines comme des dieux par les habitans. (41) De pareilles anecdotes ne me paroiſſent pas fai-

tes pour donner une grande idée de la vérité de cette relation.

Il y eut dans ce fiecle d'autres voyageurs italiens, qui cependant n'ont pas fait le récit de leurs voyages. Le noble Jean Colonne, Romain, furnommé de St. *Vito*, fit de longs & pénibles voyages dans la Perfe, dans l'Arabie, dans l'Egypte, fuivant ce qu'en dit *Pétrarque* dans une lettre adreffée à ce feigneur. (*a*) Andalone del Nero, Génois, grand aftronome, parcourut, au témoignage de *Bocace*, (*b*) les terres & les mers de prefque tout le monde connu. François Pepin, dominicain de Bologne, voyagea dans la Paleftine, dans l'Egypte, & dans la Grece, mais il fe contenta de marquer les noms des lieux, & les fanctuaires qu'il vifita. 23. Autres voyageurs.

Marin Sanuto, furnommé de *Torfello*, noble Vénitien, agit mieux envers le public. Il fit cinq fois le voyage de la Paleftine, qu'il parcourut & examina à loifir auffi bien que l'Egypte, l'Arménie, Chypre, Rhodes, & une partie de l'Afie mineure, & il publia en latin une Relation très-détaillée & très-utile de fes voyages. Le titre qu'il donna à fon livre eft fingulier, il l'appella *Liber fecretorum Fidelium Crucis* (Livre des fecrets pour ceux qui font fideles à la croix.) La raifon de ce titre eft, que Sanuto écrivit fa relation pour former en Europe une nouvelle croifade contre les Infideles d'Afie. Dans fon livre il découvre le fort & le foible des Turcs, maîtres de ces contrées, il fait un court détail hiftorique de ces conquérants, & des croifades précédentes: (42) il parle de l'empire grec: il décrit exactement les endroits qu'il a parcourus, la navigation, le commerce, le gouvernement, 24. Voyages & relations de Sanuto.

(*a*) Famil. L. VI. Ep. 3. (*b*) Généalog. Deor. L. XV.

les usages, les forces & les abus des nations qu'il a visitées, & il conclut de tous ces détails, qu'on s'y étoit mal pris dans toutes les croisades qu'on avoit faites, & il montre la maniere dont on pourroit entreprendre des conquêtes plus assurées en Asie. Rempli de son idée, Sanuto voyagea dans toute l'Europe, pour exciter les princes à prendre la croix. L'an 1321 il alla à Avignon, il présenta son livre à Jean XXII, il y ajouta quatre bonnes cartes où les pays dont il parloit dans son ouvrage, étoient très-bien marqués. Mais tous ses soins furent inutiles : le pape songea à amasser de l'argent & ne s'occupoit que de disputes théologiques; chaque prince avoit ses intérêts particuliers à démêler; & en général on étoit si revenu de la manie des croisades, que lorsqu'il s'agit de s'opposer aux Turcs qui menaçoient toute l'Europe, personne ne s'en avisa. On laissa ces Barbares étendre à leur gré leurs conquêtes sur les Chrétiens.

25. Pétrarque, ses voyages & ses descriptions.

On a coutume de ne donner le nom de voyageurs, qu'à ceux qui parcourent des pays fort éloignés & peu connus; ainsi je n'aurai garde de le donner à *Pétrarque*. Cependant il seroit à souhaiter que tous ceux qui ont mérité ce nom, eussent appris de ce grand homme la maniere d'écrire les relations de leurs voyages pour l'instruction publique : Pétrarque, dont la vie fut presque un voyage continuel, ne vit cependant que l'Italie, la France, une partie des Pays-Bas & de l'Allemagne le long du Rhin. On n'a qu'à lire plusieurs de ses lettres, (*c*) pour voir que rien de ce qui lui paroissoit important, ne lui échappoit, qu'il voyageoit en observateur, & qu'il examinoit le local & le moral de tous les

(*c*) Famil. L. I. Ep. 3. 4. 5. L. IV. Ep. I. L. V. Ep. 4.

pays qu'il viſitoit. Ses deſcriptions ſont exactes, ſes remarques juſtes, & ſes raiſonnements très-inſtructifs. Il avoit eu envie d'aller dans la Paleſtine : les dangers d'une longue navigation l'en détournerent ; mais comme un de ſes amis avoit réſolu de faire ce voyage, Pétrarque lui adreſſa un petit livre qu'il compoſa à cette occaſion, & qui eſt intitulé *Itinerarium Syriacum*, dans lequel il décrit les endroits les plus remarquables, par leſquels ſon ami devoit paſſer, depuis Genes juſqu'à Jéruſalem. Ce livre eſt un excellent abrégé d'hiſtoire & de géographie ; & je ſuis ſurpris que *l'abbé de Sade*, qui dans ſes *Mémoires ſur Pétrarque*, eſt entré dans les plus petits détails concernant cet auteur, ait oublié de parler de ce bon Ouvrage.



ARTICLE SECOND.

Sciences.

§. I. *De la théologie & autres études eccléſiaſtiques.*

26. L'ÉCLAT que Thomas d'Aquin, Bonaventure, Gilles Colonne, Auguſtin Trionfo, & les autres grands théologiens dont nous avons parlé dans l'époque précédente, avoient donné par leurs écrits à la théologie ſcholaſtique, engagea un nombre infini de perſonnes à s'adonner au même genre d'étude, par l'eſpoir d'égaler le mérite & la réputation de ces premiers maîtres: mais tous les ſiecles ne ſont pas également féconds en grands hommes; & d'ailleurs ceux que nous avons nommés, avoient tant écrit ſur la théologie, qu'il ne reſtoit à ceux qui vouloient courir la même cariere, qu'à ſuivre les traces de ceux qui les avoient devancés. (43) Cependant il s'éleva de toutes parts une foule de théologiens qui inonderent les écoles de leurs écrits; & comme l'on croyoit qu'il n'y avoit rien de nouveau à dire, & qu'on ne pouvoit traiter les matieres théologiques, autrement que les premiers maîtres de cette ſcience ne les avoient traitées, on revint à ce que ceux-ci avoient dit; on le redit encore; on interpréta ce qu'ils avoient interprété; on expliqua leurs explications; on commenta leurs commentaires; & à force de ſubtiliſer & de chercher la raiſon de la raiſon, on obſcurcit ce qui étoit clair, & on jetta des ténebres ſur toute la théologie. *Pétrarque* attentif à réformer tant qu'il pouvoit les abus de ſon tems,

difoit à ce fujet: *il y avoit autrefois de dignes profeſſeurs en théologie : mais je vois avec douleur, qu'aujourd'hui des dialecticiens profanes, & qui n'ont que du verbiage pour tout mérite, déshonorent ce nom ſacré, qu'on prodigue à une foule de méthodiſtes, qui uſurpent gratuitement ce beau titre, dans les écoles publiques.* (a) Si je voulois parler de tous ceux qui en furent décorés & qui écrivirent ſur la théologie, cette ſection ſeroit une des plus longues de tout mon ouvrage: mais comme je me ſuis propoſé de ne parler que des théologiens de quelque mérite, je m'en acquitterai en peu de mots. (44)

Robert de Bardi, gentilhomme Florentin, & chancelier de l'égliſe & univerſité de Paris, mérite d'être nommé le premier, non pour ſon ancienneté, mais à cauſe de la haute réputation dont il jouit dans ſon tems. Suivant du Boulay, (b) Robert fut créé chancelier en 1336; & l'*abbé de Sade* a trouvé la Bulle par laquelle Benoît XII, éleva Robert à cette dignité, & lui donne en même tems un canonicat dans l'égliſe de notre Dame de Paris. (c) Il ne fit d'autres ouvrages que quelques ſermons, que l'on conſerve en manuſcrit dans la bibliotheque Ricardi, à Florence. Aſſez ſage pour ne pas ſurcharger la théologie de nouveaux ouvrages inutiles, il ſe contenta de l'expliquer de vive voix, & d'en être regardé comme l'oracle. Il vécut juſqu'à l'an 1349. 27. Théologiens illuſtres.

Entre les éleves que Gilles Colonne fit à Paris, Albert de Padoue, de l'ordre des Auguſtins, ſe diſtingua par ſon ſavoir. On a publié les ſermons qu'il prononça à Veniſe l'an 1315: *Fabrice*,

---

(a) De remed. utr. fort. L. I. Dicl. 46.
(b) Hiſt. univ. Paris. V. IV. p. 989. (c) Mémoir. de Pétrarq. T. I. p. 311.

cite les diverſes éditions qu'on en a faites; (*d*) ſa réputation étoit ſi grande, que ſes compatriotes lui dreſſerent une ſtatue à l'entrée de la maiſon de ville de Padoue. Il mourut en 1323, ſuivant ce qu'en diſent les écrivains Auguſtins. *Du Boulay* en fixe la mort en 1328.

Gérard de Bologne fut le premier parmi les carmes, qui reçut le degré de docteur en théologie à Paris; il fut général de ſon ordre qu'il gouverna pendant vingt ans; & mourut à Avignon l'an 1317. Il compoſa pluſieurs ouvrages ſur la théologie, & ſur d'autres matieres ſacrées; mais rien n'a été publié.

On fit grand cas en France du talent & du zele de Ferri Caſſinelli de Lucques: reçu docteur en théologie à Paris, il fut d'abord notaire, enſuite ſecretaire & conſeiller de Charles V, dit le Sage. Les honneurs qu'il reçut en France ne furent pas bornés à ces emplois: il fut nommé archidiâcre de Rouen, enſuite évêque de Lodeve en Languedoc; delà il paſſa à l'évêché d'Auxerre l'an 1382; & il fut transféré enfin à l'archevêché de Rheims: mais étant en route pour aller à ſa nouvelle égliſe, il mourut, à ce qu'on dit, à Nimes, le 26 Mai de l'an 1390.

L'ordre des carmes produiſit un Michel Aîguani de Bologne, qui ayant étudié la théologie à Paris, y reçut le bonnet de docteur, & fut choiſi par ſes confreres, pour profeſſer la théologie dans le couvent de cet ordre, à Paris. Urbain VI le fit élire général l'an 1380, & il fut confirmé de nouveau dans cette place, l'an 1385. Mais l'année ſuivante étant allé trouver Urbain VI à Genes, ce pape, qui étoit alors dans ces accès de fureur, où l'avoit jetté la conſpiration que ſes courtiſans avoient tramée contre lui, prit Michel pour un de ſes ennemis, & le dépoſa du

(*d*) Bibli. méd. & infim. Latin. V. I.

généralat. Ce théologien mourut à Bologne, sa patrie, l'an 1400. On a imprimé son Commentaire sur le Maître des sentences, & un autre fort lumineux qu'il fit sur les Pseaumes.

Barthelémi Carusio, Augustin, natif d'Urbin, fut un des disciples d'Augustin Trionfo à Paris, où il fut reçu docteur, l'an 1321; il demeuroit à Bologne, où il continua & acheva le *Milleloquium* de S. Augustin, commencé par Trionfo; il fit aussi le *Milleloquium* de S. Ambroise, par ordre de Clément VI. Ce sont des recueils des Sentences de ces saints docteurs, disposés par ordre alphabétique. Barthelémi eut en récompense l'évêché d'Urbin, sa patrie; il le gouverna jusqu'à l'an 1347, qui fut l'année de sa mort.

On a un Commentaire sur le Maître des Sentences, par Pierre de l'Aquila, cordelier. Cet ouvrage assez estimé, & distingué par conséquent de la foule des commentaires sur le même livre, a été plusieurs fois imprimé. Pierre né à l'Aquila dans l'Abruzze, fut d'abord chapelain de la reine Jeanne I de Naples, ensuite inquisiteur à Florence, où, suivant *J. Villani*, (e) il fut taxé d'orgueil & d'avarice, & chassé par le peuple, enfin il fut nommé évêque premierement de S. Ange, ensuite de Trivente, deux dioceses du royaume de Naples. Il eut & il mérita effectivement le nom d'un des plus habiles théologiens de son tems.

La réputation de Bonaventure de Peraga, Padouan, cardinal de l'église romaine, ne fut pas moindre: né en 1332, il prit l'habit des Augustins, étudia la théologie à Paris, y fut reçu docteur, & pendant dix ans il enseigna la théologie dans cette illustre université. C'est ce qu'assure le P. *Pamphile*, sur de bons documents; (*f*) & je suis surpris que *du Boulay* n'en ait pas fait

(e) L. XII. c. 57. (*f*) Chron. Eremit. S. Aug. p. 67.

mention. Retourné en Italie, Bonaventure acquit une réputation infinie par ses prédications, & par ses leçons théologiques. Pétrarque fut un de ses plus grands amis ; & lorqu'on célébra à Padoue les obseques solemnels du même Pétrarque, mort l'an 1374. Bonaventure prononça l'oraison funebre de son ami. L'année suivante Grégoire XI envoya ce théologien en qualité de légat du saint siege, en Hongrie ; à son retour il fut élu général de son ordre, & lorsque dans le schisme entre Urbain VI & Clément VII, Bonaventure se fût déclaré pour le premier, Urbain l'en récompensa par le chapeau de cardinal & l'envoya en qualité de légat en Pologne. Une mort violente attendoit Bonaventure à son retour à Rome, l'an 1388, le 10 Juin : tandis qu'il traversoit le pont S. Ange, il fut atteint & tué sur le champ par une flèche, & on a toujours ignoré de quelle main le coup étoit parti. Mais on n'a pas cru se tromper en accusant de ce meurtre François le Vieux, seigneur de Padoue, irrité de ce que le cardinal Bonaventure avoit fait échouer tous les projets formés par ce prince, contre les immunités ecclésiastiques. Il étoit naturel, qu'ayant péri pour une cause de cette nature, les papes le regardassent comme un martyr ; aussi fut-il canonisé. Mais sans déroger au mérite que peut d'ailleurs avoir ce saint, il se pourroit qu'on se fût trompé dans la cause de sa mort. Dans l'histoire des princes de la maison de Carrare, & nommément de François le Vieux, on ne trouve pas un seul mot de quelque attentat, ni même de quelque projet de ce prince contre les immunités ecclésiastiques. Nul écrivain de ce tems ne donne le moindre indice de quelque différend dans ce genre, entre la cour de Rome & celle de Padoue ; & il faudroit ne point connoître le caractere d'Urbain VI, pour croire que ce pape auroit patiemment souffert l'assassinat d'un cardinal au milieu de Rome, & pour un pareil

ſujet. D'ailleurs je lis dans l'Hiſtoire de *Gattaro*, (g) que la même année 1388, des gentilshommes de la maiſon de *Péraga*, d'où étoit le cardinal, furent mis à mort à Padoue pour crime de trahiſon contre François. Si l'aſſaſſinat de Bonaventure fut réellement commis par ordre de ce prince, il y a lieu de penſer que ce prélat fut ſoupçonné, ou peut être convaincu d'être complice du crime de ſes parents. *Fabrice* & *Oudin* ont donné le catalogue des ouvrages de Bonaventure, tous imprimés & tous ſur des matieres eccléſiaſtiques.

Lorſqu'Urbain V érigea à Bologne la chaire théologique, en exécution de ce qui avoit été ordonné par Innocent VI, pluſieurs théologiens célebres y accoururent, & un des plus illuſtres fut Louis Donato, Vénitien, de l'ordre des freres mineurs. Il ſe fit une grande réputation dans cette chaire ; & lorſque Léonard Giffon, général de ce même ordre, ſe déclara pour Clément, pape à Avignon, Louis prit le parti d'Urbain VI, & obtint le généralat. Deux ans après, c'eſt-à-dire, l'an 1381, il fut créé cardinal du titre de S. Marc : l'année ſuivante il fut envoyé par le pape, avec deux autres cardinaux, vers Charles de Durazzo, roi de Naples, pour l'exhorter à tenir ſes promeſſes. Cette légation ayant été inutile, le ſoupçonneux & violent Urbain commença à regarder Louis de mauvais œil, & il le crut enfin complice de la conſpiration fauſſe ou véritable, que l'on dit formée par cinq cardinaux, contre ce pontife. L'an 1386, Urbain étant à Genes, fit mourir les conjurés & Louis fut du nombre. 29.

Il y eut dans ce ſiecle en Italie, un théologien dont les dogmes ne s'accorderent pas avec ceux du ſaint ſiege, auquel il fit une rude guerre.

(g) Script. Rer. Ital. V. XVII.

Marſile de Padoue étoit un homme d'un grand génie, mais d'un eſprit inquiet, & toujours avide d'honneurs & de richeſſes. L'on voit par des vers qu'*Albertin Mieſſato* lui adreſſa, (*h*) que cet homme doué d'un talent heureux, étoit incertain s'il embraſſeroit la profeſſion de juriſconſulte, ou celle de médecin, ou celle de guerrier. Il choiſit, pour un tems la ſeconde, & comme il n'avoit pas de lieu fixe, à cauſe de ſon inconſtance, il alla à Paris, fut reçu profeſſeur en médecine, & l'an 1312 il fut recteur de cette univerſité. Je ne ſais comment *Fabrice* l'a pris pour recteur de l'univerſité de Vienne. Tout-à-coup, Marſile réſolut de devenir théologien : il fit ſes études dans cette ſcience, & bientôt il mérita les degrés de bachelier & de docteur. Quelque tems après, il s'éleva de ſanglantes diſputes entre l'empereur, Louis de Baviere & Jean XXII. Marſile qui nourriſſoit dans ſon cœur des ſentimens peu favorables à l'autorité des papes, ſaiſit cette occaſion pour faire ſa fortune. S'étant joint à *Jean de Gand*, qui étoit dans les mêmes ſentimens, il ſe détermina à paſſer à la cour de Louis; l'argent lui manquoit, il en emprunta de tous les étudians & profeſſeurs Italiens qui étoient à Paris, ſous prétexte de ſe mettre en état d'enſeigner la théologie dans l'univerſité, en qualité de profeſſeur. Ayant amaſſé par ce moyen une bonne ſomme, il décampa, & alla en Allemagne l'an 1326. Marſile & Jean de Gand furent admis à la cour de Louis, & honorés; ils inſpirerent à ce prince, ces idées violentes qu'il mit peu après en exécution. *Golsdaſt* a recueilli & publié dans ſon ſecond volume, les écrits que Marſile & Jean firent à cette occaſion. Le grand ouvrage de Marſile eſt celui qu'il in-

(*b*) A l'append. du ſixieme volume des Antiquités, ital. p. 48.

titula *Defenſor pacis* ; il en fit enſuite deux autres, un *ſur la Translation de l'empire*, l'autre *ſur l'autorité des empereurs dans les cauſes matrimoniales*. Jean XXII publia des Bulles très-violentes contre Marſile, mais il ne fit que l'irriter de plus en plus. *Albert Pighius*, qui au ſeizieme ſiecle, combattit les erreurs de Marſile, avoue que perſonne n'a écrit avec plus d'exactitude, d'éloquence & de force, contre l'autorité du ſaint ſiege, que ce théologien. Lorſqu'en 1328 Louis devenu maitre de Rome, eut dépoſé Jean XXII. & créé pape, Pierre de Corvare, franciſcain, Marſile courut à Rome, & fut le plus ferme ſoutient de l'anti-pape. L'empereur ayant quitté l'Italie, on ignore quel fut le ſort de Marſile : il vivoit certainement en 1336, parce que dans le projet d'accommodement propoſé cette année, entre Louis & Benoit XII, il eſt dit que l'empereur rechercheroit & puniroit les fauteurs des héréſies, & nommément Marſile de Padoue.

Ces théologiens que je viens de nommer furent les plus célebres parmi les Italiens, durant cette époque. L'Italie eut auſſi un auteur d'hiſtoire eccléſiaſtique, ſujet qui avoit été négligé depuis les premieres ſiecles. Ce fut Ptolomée de Lucques, fameux dominicain, qui entreprit cet ouvrage. Son véritable nom étoit *Barthelémi Fiadoni*, nom d'une famille noble de Lucques. Après avoir ſoutenu pluſieurs charges dans ſon ordre, cet écrivain fut nommé évêque de Torcello, l'an 1318 ; il mourut en 1327, comme pluſieurs auteurs Italiens l'ont prouvé contre le ſentiment des PP. *Quetif* & *Echard*, qui le font mourir en 1322. *Muratori* a été le premier qui a publié l'hiſtoire de Ptolomée, elle commence à la naiſſance de Jéſus-Chriſt, & finit à l'an 1313. 30. Ecrivains d'hiſtoire eccléſiaſtique.

Il commençoit à luire un petit rayon de critique dans les matieres ſacrées, graces aux travaux de Pétrarque & des autres grands hommes

de ce ſiecle, qui en portant la lumiere & la critique ſur les belles lettres, avoient été cauſe que l'on commençoit à s'en ſervir dans les autres ſciences. Pierre de Natali, eccléſiaſtique Vénitien, qui, après l'an 1370 fut fait évêque d'Equile, aujourd'hui Yeſolo dans le Tréviſan, écrivit les vies des ſaints avec plus de goût qu'on ne devoit en attendre dans cet âge ; & cela étoit bien néceſſaire, ſur-tout après ce que *Jacques de Voragine*, archevêque de Genes, avoit écrit ſur cette matiere dans le ſiecle précédent. Il eſt vrai que malgré les ſoins de Pierre Natali, ſon Recueil eſt farci de fables & d'anachroniſmes; mais le nombre en eſt moindre que dans l'ouvrage de ſon prédéceſſeur, & ce fut un pas de plus que l'on fit vers la vérité.

§ II. *Philoſophie, & mathématiques.*

31. Mauvais état de la philoſophie de ce tems.

Il n'y eut, à proprement parler, d'autres philoſophie chez les Italiens pendant le quatorzieme ſiecle, que celle qu'il y avoit eû dans le ſiecle précédent, c'eſt-à-dire, le peu qu'on avoit appris des ouvrages d'Ariſtote, ouvrages très-défectueux, ſuppoſés en partie, mal traduits, & depuis long-tems gâtés par les Grecs, & plus encore par les Arabes, & qui cependant paſſoient pour le *non plus ultra* de la philoſophie. Loin de s'appliquer à l'étude de la nature, & de tenter de nouvelles découvertes, nos philoſophes ſe bornoient à méditer ſur ces livres & ſur leurs commentaires : ils ſe creuſoient la tête pour entendre ce qui n'étoit point intelligible, faute de ſens ; ils admiroient avec enthouſiaſme les ſubtiles explications des Arabes, qui n'avoient fait qu'embrouiller les matieres ; enfin la philoſophie n'étoit qu'un miſérable jargon qui n'étoit pas plus entendu de ceux qui l'écoutoient, que de

La ſecte des Averroïſtes,

ceux qui le parloient. De plus pour rendre la philoſophie non ſeulement mépriſable, mais en-

core dangereuse, on s'entêta des écrits d'*Averroës*, commentateur d'Aristote. (45) *Armengand de Blaise*, philosophe françois, avoit traduit en latin les ouvrages de cet auteur Arabe dans le siecle précédent, & depuis ce tems les écrits d'Averroës étoient devenus la philosophie à la mode. (*a*) Le grand Commentaire que le *P. Urbain de Bologne*, de l'ordre des serviteurs de la V. M. fit l'an 1334, ajouta au Commentaire d'Averroës, sur les huit livres d'Aristote *de physica auditâ*, accrut infiniment en Italie, l'estime que le philosophe arabe y avoit déjà obtenue. On étudia donc avec ardeur tous les autres ouvrages d'Averroës; & comme ils étoient les productions d'un Mahométan, grand ennemi des Chrétiens, & accusé même parmi les Maures de n'avoir pas beaucoup de religion, on puisa dans ses écrits une grande quantité d'opinions antichrétiennes, & la philosophie mal étudiée, commença dès lors à s'opposer à l'Evangile. Ce n'est pas notre siecle qui le premier a produit des philosophes incrédules, qui sous ce nom respectable, & sous le titre de *Beaux-esprits*, attaquent directement toutes les vérités du christianisme: le mal avoit commencé au quatorzieme siecle. *Pétrarque* qui fut toujours allier à la philosophie & aux belles lettres un profond respect, joint à un véritable zele pour la religion, se plaint souvent dans ses ouvrages du mépris que ceux qui vouloient passer pour philosophes, affectoient pour tout ce qui a été révélé. Il raconte entr'autres (*b*) qu'*un de ces philosophes modernes, qui se font un mérite de déclamer contre Jésus-Christ & contre sa doctrine*, fut le trouver dans sa bibliotheque à Venise, & se moqua de lui, parce qu'il l'entendit citer l'autorité de S. Paul: *garde pour*

produisit l'incrédulité religieuse.

(*a*) Fabric. Bibl. méd. & Inf. Latin. V. I. p. 247.
(*b*) Seni. L. V. Ep. 3.

toi, lui dit cet homme, *ta religion chrétienne: je n'y crois rien. Ton Paul, ton Augustin, n'ont été que des babillards. Si tu pouvois te résoudre à lire Averroës, tu le trouverois un tout autre homme que tes charlatans.* La réponse de Pétrarque fut de prendre ce philosophe par le manteau & de le mettre à la porte. Le fanatisme dont Pétrarque voyoit avec douleur, que le monde étoit pris pour les impiétés d'Averroës, l'obligea à écrire le livre qu'il intitula *De sui ipsius & multorum ignorantiâ*, (de sa propre ignorance & de celle de plusieurs autres.) Il dit dans ce livre que quelques habitants distingués de Venise, ayant inutilement fait leurs efforts pour l'attirer dans leurs opinions, ils avoient conféré entr'eux, & avoient décidé *que Pétrarque étoit un bon homme, mais sans littérature.* Voici comme dans un endroit de cet ouvrage, Pétrarque représente les philosophes de son tems: *La crainte des supplices temporels, non celle de la punition Divine, empêcha ces hommes d'attaquer publiquement l'histoire de Moïse & la foi catholique: mais ils prennent leur revanche en particulier; c'est alors qu'ils combattent la vérité, qu'ils se moquent de Christ, & qu'ils adorent Aristote, qu'ils n'entendent pas.... Quand ils sont obligés de disputer en public, ils prennent le faux fuyant de protester qu'ils parlent en faisant abstraction de la révélation.... Ils se moquent de nous, parce que nous marchons au milieu de la lumiere au lieu de tâtonner dans les ténebres comme eux; nous méprisent comme des ignorants, parce que nous n'allons pas disputer dans les carrefours sur des matieres de religion.... Enflés de leurs vains sophismes, ils sont orgueilleux de ce que ne sachant rien, ils ont appris à se vanter de savoir tout & à disputer de tout.... En un mot, plus l'on combat la religion chrétienne, plus on est savant, selon ces philosophes; & plus on en prend la défense, plus on passe pour ignorant & imbécille.* Ne diroit-on pas que Pétrarque en parlant des philosophes de son tems, nous a dépeint

peint ceux du dix-huitieme ſiecle? *Pour moi*, dit ce ſavant chrétien, *plus j'entends parler contre Jéſus-Chriſt, plus je l'aime & plus je me confirme dans la croyance de ſa religion, & il en eſt de moi comme d'un fils qui paroit refroidi envers ſon pere, mais qui lorſqu'il en entend mal parler, ſent toute ſa tendreſſe ſe rallumer dans ſon cœur.*

Cet écrivain en diſant que la crainte des ſupplices empêchoit les philoſophes de publier leurs ſentiments, a expliqué pourquoi l'on ne fit pas dans ce ſiecle ce que l'on fait ſi communément dans le nôtre, c'eſt-à-dire, pourquoi l'on n'écrivit pas contre la religion; c'eſt qu'on ne l'eût pas fait impunément, ſans s'expoſer aux châtimens les plus rigoureux, de la part des princes & des inquiſiteurs: en revanche on écrivit beaucoup ſur ce que l'on appelloit l'aſtronomie, & qui n'étoit que l'aſtrologie judiciaire, ſcience ridicule, qui enleva aux lettres & aux arts les plus grands talents, & qui dans cette époque fut ſingulierement cultivée & admirée.

Le fameux Pierre d'Abano fut conſidéré comme le premier aſtrologue de ſon tems. Il étoit un médecin habile, & je l'aurois placé dans la ſection deſtinée à la médecine, s'il n'étoit plus connu comme aſtrologue, & même magicien, que comme médecin. 32. De Pierre d'Abano.

Pierre nâquit l'an 1250 à Abano, village du territoire de Padoue. L'on ne peut pas révoquer en doute l'année de ſa naiſſance, parce que dans ſon ouvrage appellé *le Conciliateur*, il dit dans un endroit qu'il le compoſa en 1303, & dans un autre qu'il étoit alors âgé de 53 ans. Dans ſa jeuneſſe il fut à Conſtantinople, comme il le dit lui même dans la préface de ſon Commentaire ſur quelques problêmes d'Ariſtote: & *Michel Savonarola*, dans ſon *Eloge de Padoue*, écrit l'an 1440, ajoute que Pierre d'Abano s'étant mis à parcourir l'Europe, les Padouans le rappellerent par une lettre remplie des ſentiments de cette haute

eſtime qu'ils avoient conçue pour ſes talents. L'on ignore ce qu'il fit à Padoue, & combien de tems il y reſta : mais l'on ſait qu'il alla à Paris, & qu'il y acquit la plus haute réputation. Etant dans cette ville, il fit un traité ſur la phyſionomie, qu'il adreſſa à *Bordelon Bonacoſſi*, capitaine général de Mantoue. Ce Bordelon y jouit de cette dignité depuis l'an 1292, juſqu'à l'an 1299 : ce fut donc dans cet intervalle que Pierre compoſa ſon livre. Il travailla auſſi à Paris à ſon grand ouvrage du *Conciliateur* : ce qui eſt aſſez probable, parce que dans ſon autre livre ſur les problêmes d'Ariſtote ; livre qu'il avoue avoir commencé à Paris, & achevé à Padoue, il cite ſouvent ſon *Conciliateur*. Dans ce dernier ouvrage, il raconte que plus d'une fois il avoit été accuſé ; il ne dit pas de quoi, mais on ſait d'ailleurs qu'on l'accuſe de magie, mais que la vérité, & enfin le ſaint ſiege l'avoient déchargé de toute accuſation. S'il écrivit ce livre à Paris, il faut dire que ce fut dans cette ville qu'on lui fit la guerre : & en effet, *Michel Savonarola* rapporte que l'inquiſiteur dominicain de Paris, cita Pierre à ſon tribunal, mais que ce moine ne put l'inquiéter à cauſe de la protection de la cour & de l'univerſité, dont Pierre d'Abano jouiſſoit. Cet auteur ajoute que Pierre de ſon côté, cita les dominicains ſes accuſateurs au tribunal du roi, aſſiſté de l'univerſité, & que là il prouva par quarante-cinq arguments, que les dominicains étoient des hérétiques ; ce qui obligea le roi à bannir cet ordre, & que le banniſſement dura trente-deux ans. Cette derniere circonſtance nous autoriſe à révoquer en doute tout ce récit de Savonarola ; car aucun hiſtorien de ce tems ne dit un mot de ce banniſſement de l'ordre de S. Dominique ; événement trop remarquable pour l'avoir paſſé ſous ſilence.

Retourné à Padoue, Pierre d'Abano y exerça la médecine & l'aſtrologie, avec l'applaudiſſe-

ment de ses compatriotes, mais toujours envié, persécuté de ses ennemis. L'an 1314 il fut appellé à Trevise pour professer la médecine, pendant un an dans cette université naissante. Il passa le peu de tems qu'il survécut à Padoue, où on lui paya de gros appointements, en qualité de médecin & d'astrologue. Deux fois il fut accusé d'hérésie & de magie auprès du saint office de cette ville, mais il se tira toujours heureusement d'affaire. *Thomas d'Argentina*, moine Augustin, qui vivoit dans le même tems à Padoue, dit dans son *Commentaire sur le livre des sentences*, que l'on accusa Pierre d'Abano de ne pas croire aux miracles des morts, ressuscités par Jésus-Christ & par les Saints, soutenant que ces prétendus morts n'étoient qu'assoupis par la force d'une maladie, qui peut pendant plusieurs jours faire passer pour mort un homme encore vivant. Il est croyable qu'on l'accusa encore de magie, car ce sont ses écrits qui ont donné lieu à tous ces contes, que des écrivains modernes ont faits sur les sortileges & les enchantements de Pierre d'Abano.

Cet homme célebre mourut l'an 1316; l'année d'auparavant il avoit fait son testament, où il s'étoit déclaré très-bon catholique, & où, en signe de réconciliation avec les dominicains, il avoit ordonné que son corps fût enterré dans leur église : mais il n'est pas aussi facile qu'on le pense, de calmer la colere monacale. L'inquisiteur de Padoue fit déterrer pendant la nuit le cadavre de Pierre d'Abano, le fit brûler, & jetter les cendres dans la campagne. *Thomas d'Argentina*, cité plus haut, dit qu'il fut présent à cette exécution; ce qui sert à réfuter les contes, que *Scardeone* & d'autres Padouans modernes ont faits touchant le cadavre de Pierre d'Abano, qu'une femme, selon eux, enleva & enterra secrettement dans une autre église; l'inquisiteur ne pouvant pas trouver le cadavre, fit brûler le

prétendu hérétique & sorcier en effigie. (46)

Pierre est surnommé le *Conciliateur*, à cause de l'ouvrage qu'il fit sous ce titre. Il l'appella ainsi parce qu'il le destina à concilier les différentes opinions des médecins & des philosophes, sur plusieurs questions. Il fit comme je l'ai dit, un Commentaire *sur les Problêmes d'Aristote*, & il traduisit du grec en latin plusieurs ouvrages *de Galien*, & d'*Alexandre d'Aphrodise*, & de l'arabe ceux d'*Abram Aben-Ezra* : au reste dans tous ces ouvrages on ne trouve aucune erreur en matiere de foi : tout le foible de l'auteur consiste dans l'astrologie dont il n'a fait que parler par-tout, & dont il étoit enthousiasmé.

33. De François Stabili, dit Cecco d'Ascoli.

Ce que les inquisiteurs ne purent pas faire à Pierre d'Abano qu'après sa mort, ils le firent au malheureux Cecco d'Ascoli de son vivant. Son nom étoit *François de Simon Stabili*, citoyen d'Ascoli dans la Marche d'Ancone. Le *P. Appiani*, jésuite, qui en a écrit la vie & l'apologie, dit que la haute réputation que Cecco (diminutif de François) avoit acquise dans sa jeunesse, engagea le pape Jean XXII à le faire venir à Avignon, où ce pontife tenoit sa cour, & à le choisir pour son premier médecin; que, persécuté par des courtisans envieux, il quitta Avignon, & alla à Florence, où il devint l'ami intime de Dante; mais que Cecco ayant eu l'imprudence d'attaquer la Comédie de ce poëte dans son ouvrage de *l'Acerba*, & de critiquer la célebre chanson sur l'amour de Gui Cavalcanti, ces deux poëtes jurerent à Cecco une inimitié éternelle, & chercherent tous les moyens de lui nuire : que précisément dans ce tems là, Cecco fut appellé à Bologne pour y être professeur d'astrologie. Il y alla l'an 1322. Il y resta trois ans, & dans cet intervalle il publia ses *Commentaires sur la sphere de Jean de Sacrobosco*. Cet ouvrage fut attaqué par le médecin Dino del Garbo, & par son frere Thomas, qui accusa Cecco au tri-

bunal du ſaint office, pour les erreurs qui étoient dans ce livre: mais que l'inquiſiteur ſe contenta d'exiger de Cecco une profeſſion de foi, & le renvoya abſous.

Il y a bien des choſes à redire ſur le récit du *P. Appiani*; perſonne n'a dit avant cet auteur que Cecco d'Aſcoli fût médecin, & il n'y a aucun indice qu'il ait écrit ſur cet art, ou qu'il l'ait exercé. Jean XXII fut élu pape l'an 1316: ce fut donc après ce tems que Cecco alla à Florence; Dante en avoit été banni en 1302, & il n'y remit plus les pieds. Comment donc l'Aſcolan put-il contracter une grande amitié avec Dante à Florence après l'an 1316? L'on voit par quelques endroits du poëme de *l'Acerba*, que Dante & Cecco avoient été en quelque correſpondance, & l'on y trouve auſſi la critique, que le ſecond fit de la *Divine Comédie* du premier. Mais il ne s'enſuit pas de là que ces deux ſavants ſe fuſſent vus & traités en amis, & qu'enſuite ils fuſſent devenus ennemis à l'époque aſſignée par *Appiani*. Quant à Gui de Cavalcanti, l'anachroniſme ne peut pas être plus grand, car Gui étoit mort l'an 1300: Cecco d'Aſcoli fut certainement profeſſeur de philoſophie & d'aſtrologie à Bologne, mais ce fut dans ſa jeuneſſe, comme le *P. Sarti* l'a prouvé. (*e*) Il ſe peut que Cecco fut encore jeune l'an 1322; en ce cas il n'étoit pas né l'an 1257, comme l'a avancé le comte Mazzuchelli ſur le témoignage d'Alidoſi. (*d*) Cecco étant à Bologne, fut auſſi accuſé au ſaint office comme hérétique l'an 1324: mais l'accuſateur ne put être Dino del Garbo qui n'étoit plus dans cette ville depuis l'an 1313, ni Thomas, qu'*Appiani* dit avoir été frere de Dino, & qui en étoit le fils, étant alors trop jeune. Il eſt auſſi faux que l'in-

(*e*) De' profeſſ. Bonon. V. I. c. I.
(*d*) Scrit. Ital. T. I. B. II.

quisiteur de Bologne se contentât de la profession de foi de Cecco; on a dans les archives du saint office de cette ville, la sentence que *frere Lambert del Cingoli*, inquisiteur de Bologne, prononça le 16 Décembre de l'an 1324, contre Cecco d'Ascoli, comme convaincu d'avoir mal parlé de la foi catholique. Cette sentence enjoint à Cecco plusieurs pénitences, lui enjoint de remettre au saint office tous ses livres d'astrologie pour être brûlés, le prive de la chaire qu'il occupoit, & le condamne à une amende de soixante & dix livres de Bologne.

Ruiné par l'inquisition, Cecco alla à Florence où l'attendoit un sort encore plus malheureux. Les commencements de son séjour dans cette ville furent brillants. Charles, duc de Calabre, fils du roi Robert, gouvernoit Florence pour le roi son frere. Cecco fut appellé à la cour de Charles en qualité d'astrologue. Cette élévation réveilla, dit le *P. Appiani*, la haine de Dante, de Cavalcanti, de Dino & de Thomas del Garbo, contre Cecco d'Ascoli : ces hommes gagnerent l'évêque d'Avase, chancelier de Charles, & Accurse, inquisiteur de Florence, tous les deux Franciscains, & firent condamner au feu l'astrologue comme un sorcier & hérétique. Il faut remarquer que celà arriva l'an 1327, & que Dante & Cavalcanti étoient morts, le premier six ans, le second vingt-sept ans auparavant. A l'égard de Dino del Garbo, médecin Florentin, *J. Villani* assure que cet homme contribua beaucoup au malheur de l'Ascolan, & celà pour jalousie. On ignore comment Cecco d'Ascoli se fit des ennemis si puissants qui le ruinerent dans l'esprit du duc de Calabre & le trainerent au dernier supplice. Il est certain que l'évêque d'Avase, chancelier du duc, fut un de ses ennemis; Dino del Garbo fut le promoteur de la persécution, mais on ignoroit le sujet de cette conspiration abominable. Le procès fait à Bologne contre

l'astrologue servit de fondement à celui de Florence. On avoit trouvé que dans les commentaires sur la sphere de Jean de Sacrobosco, Cecco avoit dit que dans les spheres supérieures il y avoit des esprits que l'on pouvoit obliger sous certaines constellations, à faire des choses prodigieuses ; qu'il avoit avancé que Jésus-Christ étoit né sous un aspect des planetes qui rendoit nécessaire la pauvreté de sa vie & le genre de sa mort, ajoutant cependant que Dieu ayant déterminé que telle seroit la vie & la mort de son fils sur la terre, en avoit fait tomber la naissance sous cet aspect; enfin que dans le poëme de l'Acerba, il y avoit des choses contre le libre arbitre. Cependant l'auteur y attaque Dante qui paroissoit donner un peu trop à une certaine fatalité ou nécessité de la fortune. S'il a cru qu'il y avoit dans les spheres des démons que l'on pouvoit contraindre à faire des prodiges, cela prouve qu'il croyoit la magie possible, mais nullement qu'il l'eût exercée. Et si c'est une hérésie que de croire la magie possible, il auroit fallu bruler tous les inquisiteurs & les juges séculiers & ecclésiastiques de tous les siecles anciens & modernes. C'étoit certainement une grande erreur que de croire que la vie & la mort de Jesus-Christ avoient dépendu de l'aspect & de la jonction des astres, mais ce n'étoit pas une hérésie dans un homme qui concilioit sa réverie avec la volonté de Dieu, lequel avoit choisi cet aspect & cette jonction, en quoi Cecco faisoit voir que s'il étoit assez fou, comme tous les astrologues l'ont été, pour croire que la suite des actions humaines dépendoit des astres, il étoit assez chrétien pour établir que c'étoit Dieu qui choisissoit ces aspects des astres, lesquels déterminoient les actions humaines. Enfin l'auteur avoit soumis son livre, sa personne & ses sentiments à la correction de l'église. Tous ces chefs d'apologie ont été mis dans le plus beau jour

par le *P. Appiani*; d'où l'on peut conclure que la condamnation prononcée contre Cecco d'Ascoli fut une des plus injustes qui soyent encore émanées d'aucun tribunal. Voici un monument authentique de cette condamnation, tirée des actes du procès, & rapportée par le docteur *l'Ami* (e). *Le frere Accurse Florentin, de l'ordre des freres mineurs, inquisiteur contre la perversité hérétique, ayant reçu le 17 Juillet de l'an 1327, de la part de frere Lambert del Cingolo* (c'est l'inquisiteur de Bologne), *le procès fait contre maître Cecco d'Ascoli, & ayant cité le même maître Cecco d'Ascoli, comme s'il étoit présent* (ce qui marque qu'on n'écouta pas même cet infortuné) *dans le chœur de l'église des freres mineurs à Florence, le 15 Décembre de l'an 1327, prononça que l'accusé étoit hérétique, & l'abandonna au bras séculier du sieur Jacques de Brescia, vicaire du duc, pour lui faire subir la peine qu'il méritoit : il condamna encore, & ordonna que l'on brûleroit un livre d'astrologie que le maître avoit écrit en latin, ainsi qu'un autre écrit en langue vulgaire, & intitulé l'Acerba, & il déclara excommuniés tous ceux qui garderoient ces livres & d'autres semblables. Le même jour le vicaire susdit fit prendre par les soldats & par les archers maître Cecco d'Ascoli, & le fit brûler à la vue de la multitude assemblée.* Je ne m'arreterai pas à faire les réflexions qui naissent naturellement de ce récit, & je passe à d'autres astronomes ou astrologues qui ne furent pas aussi malheureux.

34. D'autres astrologues, astronomes & mathématiciens

J'ai cité parmi les voyageurs Andalone del Negro, Génois, grand astronome. *Bocace* en parle souvent, & toujours avec admiration dans sa *Généalogie des Dieux*. Il dit qu'Andalone rapporta tous ses voyages à la connoissance de l'astronomie, & qu'il y devint si habile, qu'il acquit dans

(e) Catalogues Biblioth. Riccard. p. 235.

cette ſcience le même degré d'autorité qu'ont Ciceron dans l'éloquence, & Virgile dans la poéſie. L'an 1473 l'on publia à Ferrare l'ouvrage d'Andalone *de la compoſition de l'aſtrolabe.* Dans un manuſcrit de la bibliotheque du roi de France on trouve un Traité *ſur la ſphere*, *la théorie des planetes*, *des commentaires ſur les équations des planetes* d'un certain *Preface Juif*, & une *Introduction aux jugements aſtrologiques.* Tous ces ouvrages ſont en latin.

Thomas de Pizzano, ou de Piſano, Bolonois, fut reçu docteur en médecine & en philoſophie à Bologne, ou ſuivant *Alidoſi* (*f*) il fut profeſſeur d'aſtrologie depuis l'an 1343 juſqu'à l'an 1356 (47). Il alla enſuite à Veniſe où il fut élu conſeiller de la république. De retour à Bologne, il y reçut deux invitations, l'une de la part du roi de Hongrie, l'autre de la part du roi de France. Il choiſit le ſecond qui étoit Charles V, prince eſtimé & reſpecté dans toute l'Europe. Il ſut ſi bien s'inſinuer dans les bonnes graces de ce roi par ſon ſavoir dans l'aſtrologie, qu'il en reçut une penſion de cent francs par mois, ſomme qui, ſuivant le calcul de Mr. Boivin (*g*) revient à ſept cents francs d'apréſent. La fortune de Thomas finit l'an 1380 avec la vie du roi Charles V (48), il perdit ſa penſion, & mourut peu après chargé d'années & peut-être accablé de chagrins.

Il laiſſa une fille appellée *Chriſtine*, dont nous parlerons dans le livre ſuivant. C'eſt d'elle qu'on a ces notices; & c'eſt de ces matériaux que Mr. *Boivin* a compoſé les vies de Thomas & de ſa fille.

D'autres Italiens paſſerent en France ſur le bruit du bon accueil qu'on y faiſoit aux aſtro-

---

(*f*) Dettori Bologneti. p. 172. (*g*) Mémoir. de l'acad. des Inſcript. T. II. p. 704.

logues. *Simon de Phares*, auteur du quinzieme ſiecle, a laiſſé des notices ſur les aſtrologues, & *l'abbé le Bœuf* les a inſérées dans ſes *Diſſertations ſur l'hiſtoire de Paris* (T. III.).

Le premier eſt un Thomas Florentia, que *le Bœuf* a pris pour le précédent, mais qui eſt un autre aſtrologue, parce que, ſuivant *Simon*, il laiſſa un ouvrage ſur *la naiſſance & ſur les élections de la troiſieme Race*, au lieu que Thomas de Pizzano, de l'aveu de ſa fille, ne compoſa aucun livre.

Suit frere Nicolas de Paganica, dominicain, aſtrologue & médecin, dont *Simon* raconte que *Ceſtui de Paganica eſtoit à merveuilles expers aux jugements particuliers, car de ſon tems il n'eſtoit meurtriers, ne larron, ne malfaiteur qui ſe peut abſoudre, ne larcin, ne traitre qui ſe peut devant ſes jugements deffendre. Ceſtui deſcouvrit & dévoila pluſieurs grands empoiſonneurs en France qui avoient intoxiqué pluſieurs grands perſonnages, & calcula de nouvelles eſtoiles fixes, où il print moult grand labeur.* Ainſi l'aſtrologie découvre les voleurs, les meurtriers, les empoiſonneurs; qu'on diſe encore qu'elle n'eſt bonne à rien. Suivant les PP. *Quetif & Echard*, ce moine compoſa l'an 1330 un abrégé d'aſtrologie.

Marc de Genes eſt le troiſieme; l'on prétend qu'il pronoſtiqua la victoire remportée par les armes de Charles VI ſur les Flamands l'an 1382, & d'autres événements.

Simon de Phares a oublié Hugues de Città de Caſtello, dominicain, qui fut quelque tems à Paris. Les PP. *Quetif & Echard* aſſurent que dans le couvent de St. Honoré de cette ville, l'on conſerve en manuſcrit un Commentaire d'Hugues ſur la ſphere de Jean de Sacroboſco; à la fin de ce Commentaire on lit, *inchoatum Pariſiar ad poſtulationem ſtudentium, ſed perfectum Florentiæ anno 1337.* Ce Commentaire ne produiſit pas à Hugues les mauvais effets qu'un pareil ou-

vrage avoit produits dix ans auparavant à Cecco d'Afcoli.

35. Paul de l'Abbaco.

Le fameux Paolo dell' Abbaco, Florentin, de la noble famille *Dagomati* de Prato, eft le dernier aftronome, mathématicien & aftrologue que je trouve en Italie pendant le quatorzieme fiecle. Sa grande connoiffance des calculs le fit furnommer *dell Abbaco*, c'eft-à-dire de l'arithmétique. *Philippe Villani* en a donné la vie qui a été traduite en italien & publiée par Mr. le comte *Mazzuchelli.* La géométrie fut vraiment le fort de Paul, mais il fe diftingua encore dans l'aftronomie, & il découvrit les erreurs qui étoient dans les tables Toletanes & dans les Alphonfines, ainfi nommées à caufe d'Alphonfe X, roi de Caftille qui en fut l'auteur. Mr. *l'abbé Xunenez* foupçonne que Paul fut le premier qui fit ufage des équations de l'algébre. Ce mathématicien fit de fa propre main des inftruments avec lefquels il détruifit des erreurs communément adoptées fur les mouvements des étoiles qu'on appelle fixes, & détermina les loix de ce mouvement. Au rapport de *Bocace*, Paul jouit d'une réputation extraordinaire chez les François, les Anglois, les Efpagnols & les Maures (*h*). Mais il eut, comme les autres, la manie de l'aftrologie, & il laiffa par fon teftament des *Annales des événements futurs*, ordonnant qu'on les gardât dans le monaftere de la trinité à Florence fous deux clefs, dont l'une feroit dans les mains des moines, l'autre dans celles de fes huiffiers. *Philippe Villani* dit cependant qu'on ne fuivit pas l'intention du teftateur, & que les huiffiers firent difparoître ces livres prophétiques, ce qui ne dut pas être une grande perte.

Il faut rendre juftice à la fageffe de notre grand Pétrarque, l'homme le plus éclairé de ce fiecle. 36.

(*b*) Del Gnomone Florentino. Introd.

Il se moqua toujours des réveries des astrologues, & autant il aima & estima l'astronomie, autant il déclama contre l'abus qu'on en faisoit, en tournant cette belle & profonde science vers l'astrologie judiciaire. Pétrarque railla aussi les

Des Alchimistes.

alchimistes: *Nous ne voyons jamais*, disoit-il dans le livre de sa propre ignorance & de celle de plusieurs autres, *nous ne voyons jamais aucun pauvre enrichi par la chimie, au contraire nous voyons plusieurs riches que cet art a appauvris. Il est singulier que des personnes d'ailleurs sages & avisées s'adonnent à cette folie. Des gens très opulents se ruinent par le moyen de l'alchimie, & voulant augmenter leurs richesses par des profits honteux, perdent ce qu'ils ont justement acquis, & tombent dans la derniere indigence. On en voit d'autres toujours pensifs, toujours inquiets, ne rêver que souflets & alembics, & devenir presque de vrais sauvages. Enfin plusieurs après avoir perdu la lumiere de la raison, perdent encore celle des yeux.*

L'abbé *Lenglet* dans son *Histoire hermétique*, place *Thomas d'Aquin* parmi les alchimistes, parce que ce docteur n'a pas cru impossible le changement de quelques métaux en or. S. Thomas s'est laissé emporter par le préjugé de son tems, mais on ne l'accusera pas certainement d'avoir pratiqué ni loué l'alchimie. Ce qu'on n'a pas dit de ce docteur, on l'a dit & soutenu touchant *Raimond Lulle*, célebre Franciscain; & l'abbé *Lenglet* rapporte que cet illustre moine travailla à Milan à la transmutation des métaux, & l'on voit encore, dit cet auteur, la maison où Raimond Lulle faisoit le grand œuvre. *Wading*, mais les *continuateurs des actes des saints* ont victorieusement démenti cette tradition, qui n'est appuyée que sur le témoignage d'*Olacer Borrichius* (*i*), & sur des assertions d'autres écrivains

(*i*) De origine & processu Chimiæ.

trop intéreſſés à ſoutenir l'honneur de l'alchimie, pour ne pas décorer cet art des noms de quelques perſonnes reſpectables.

Celui à qui on ne peut pas refuſer le vain titre d'alchimiſte, eſt Pierre Boni de Ferrare, nommé quelque fois *Pierre Bono Lombard.* Nous avons l'ouvrage qu'il fit ſur cet art, & qui a été imprimé. Il l'écrivit entre l'an 1323 & l'an 1330. L'abbé *Lenglet* en a fait deux auteurs différents.

Dois-je placer ici l'invention des horloges à roues, & en attribuer le mérite aux Italiens? Je n'aurai garde d'hazarder une pareille aſſertion, quoique je puiſſe avancer que ſi en des tems plus anciens, il y a eu quelque eſpece de ces machines, il faut convenir que l'art en étoit perdu, puiſqu'on n'en trouve plus aucune mention qu'au quatorzieme ſiecle, & cela en Italie. Mr. *Falconnet* (*k*) a cru que les horloges dont il étoit parlé dans les œuvres de *Caſſiodore* & de *Boëce*, étoient à roues; & l'on ſoupçonne la même choſe de l'horloge fabriquée par l'archidiacre *Pacifique*, qui étoit Contemporain de ces deux écrivains illuſtres (49). Cependant on ne nous dit pas comment ces machines étoient compoſées; ainſi l'on n'en peut parler que par conjecture. Ce qu'on ne peut pas révoquer en doute, c'eſt qu'au commencement du quatorzieme ſiecle il y avoit déjà des horloges à roues en Italie. *Dante* en parle clairement dans le vingt quatrieme chant de ſon *Paradis*. *Salvano Flamma* parle d'une horloge à roues, qui, l'an 1306, fut placée ſur le clocher de l'égliſe de S. Euſtorge des dominicains à Milan (*l*), & il n'en parle pas comme d'une nouvelle invention; mais ailleurs (*m*) il

37. Des horloges à roues.

(*k*) Dans une diſſertation inſérée dans les mémoires de l'académie des inſcriptions. T. XX. p. 440.

(*l*) Chroniq. du couvent de S. Euſtorge, citée par le comte Gtulini, dans ſes mémoires de Milan. T. IX.

décrit comme une chofe admirable l'horloge qu'Azzo Vifconti fit placer fur le clocher de St. Gottard de la même ville, entre l'an 1328 & l'an 1339. Cette horloge marquoit les vingt quatre heures, & les fonnoit, ce qui étoit nouveau. L'an 1353 l'archevêque Jean Vifconti, devenu feigneur de Genes, y fit placer une pareille horloge (*n*), & trois ans plus tard, les Bolonois imiterent cet exemple dans leur ville (*o*). La machine la plus fameufe dans ce genre, fut celle que quelques uns attribuent à Jacques Dondi, médecin de Padoue, d'autres à Jean fon fils. Mr. Falconnet ci-deffus cité, l'attribue au premier (*p*); ce qu'ont fait MM. *l'abbé de Sade* (*q*) & Montucla (*r*), fuivant l'opinion de *Scardeone* & de *Portenius*, deux autres Padouans. Mais l'abbé *Lazeri* a démontré que l'ouvrage en queftion avoit été fait par Jean (*f*), & il faut avouer qu'il a eu la raifon de fon côté. On lit dans la *Chronique de Padoue* écrite par les *Cortufes*, & dans *Paul Vergerio* l'ancien, que l'an 1344, Ubertin Carrare, feigneur de Padoue, fit placer fur la tour du palais une horloge qui marquoit les vingt quatre heures. Dans l'infcription qu'on lit fur le tombeau de Jacques Dondi, & rapportée par Papadopoli (*t*), il eft dit expreffément que cette horloge eft une invention de ce Jacques. Or comme l'on ne pouvoit pas affurer que Jacques fût l'inventeur des horloges à roues, puifqu'il y en avoit d'autres avant celles de Padoue, on a cru que cette machine étoit celle

(*m*) *De geftis Azzonis Vifconti*, inférée dans le XII. vol. fcript. rer. Ital. (*n*) Annal. de George Itello. (*o*) Script. Rer. Ital. V. XVII. (*p*) Dans la differtation citée ci-deffus. (*q*) Mémoir. de Pétrarq. T. III. (*r*) Hiftoir. des mathemat. T. I. p. 438. (*f*) Mifcell. Collect. Rom. T. II. (*t*) Hiftor. Gymn. Patav. V. II. L. 2. C. 2.

qui fut composée par un médecin *Dondi*, & qui marquoit le mouvement du soleil & des astres, les mois, les jours & les fêtes mobiles. L'abbé Lazeri a démontré, comme je viens de le dire, que cette machine fut inventée & exécutée par *Jean Dondi* fils de Jacques. *Philippe de Mazieres*, grand ami de Jean, en a fait la description dans un ouvrage intitulé *le Vieux Pélerin*, publié par *l'abbé le Bœuf* (u) & par les *Encyclopédistes* (x). Mazieres dit en termes formels que l'admirable machine en question avoit été travaillée des propres mains de Jean Dondi qui y avoit employé seize ans. Lazeri rapporte aussi une lettre que *Jean Manzini* écrivit à *Jean Dondi*, pour le féliciter au sujet d'une invention qui n'avoit pas sa pareille. Dans cette lettre l'horloge en question est décrite avec plus d'exactitude que chez *Mazieres*. Il faut encore ajouter que l'on s'est fort trompé quand on a confondu l'horloge placée par Jacques sur la tour de Padoue avec celle de Jean, qui fut placée à Pavie, comme le rapporte *Michel Savonarola* en parlant de *Pierre d'Abano*. Savonarola dit que Jean fit à Pavie cette singuliere machine, qu'elle se dérangea après la mort de l'inventeur, & qu'aucun Italien ne pouvant la raccommoder, un astronome François venu à Pavie la répara & la raccommoda parfaitement (50). Le même auteur ajoute qu'à cause de la belle invention de Jean, la famille *Dondi*, une des maisons nobles de Padoue, prit le nom *des Horologes*; il est très vrai & connu de tous les Padouans que cette famille porta ce surnom.

38. Musique, agricultu-

Pour finir cette longue section, nous indiquerons Domitien de Civasso, qui fut professeur de

(u) Mémoir. de l'acad. des inscript. T. VI. p. 227. &c. (x) Art. *horloge*.

morale, philoſo-phie. philoſophie à Paris (y), où il enſeigna avec réputation & avec un grand concours d'écoliers; Marchetto de Padoue, qui le premier après *Gui d'Arezzo* fit vers le commencement de ce ſiecle deux traités *ſur la muſique*, dont il dédia le premier à Rainier d'Orvieto, vicaire de Romagne, pour Charles II roi de Naples, & le ſecond au roi Robert. Pierre de Creſcenti, Bolonois, qui nous a laiſſé douze livres *ſur l'agriculture*, & enfin l'illuſtre Pétrarque fut le premier qui écrivit ſur la philoſophie morale, & qui y réuſſit admirablement comme en font foi ſes ouvrages *ſur les remedes de l'une ou de l'autre fortune*, *de ſa propre ignorance*, *de la vie ſolitaire*, *de la véritable ſcience*, *du mépris du monde*, *de la république & des devoirs d'un capitaine.*

§. III. *Médecine, anatomie & chirurgie.*

40. Il ſemble que la deſtinée de la médecine a preſque toujours été d'avoir des grands hommes pour ennemis. Dans les anciens tems, Caton l'Ancien, & enſuite Pline, dans le tems dont nous parlons, Pétrarque, ſe ſont déclarés hautement contr'elle. Il eſt vrai que du tems de Caton, la nouveauté de cet art introduit à Rome par des étrangers, le rendoit ſuſpect; du tems de Pline les diſcordes des médecins partagés en pluſieurs ſectes, dont l'une détruiſoit ce que l'autre établiſſoit, faiſoient regarder les profeſſeurs de cette ſcience comme des gens qui ſacrifioient les hommes à leurs chimeres & à leurs obſtinations. Enfin du tems de Pétrarque, la médecine n'étoit pas dans un état bien fixe ni bien ſûr. La célebre école de Salerne étoit réduite preſque à rien, par la déſertion des profeſſeurs qui s'étoient répandus dans les différentes univerſités

(y) Boulay. Hiſt. Univ. Paris. V. IV. 450.

d'Italie

d'Italie où on les payoit bien, & où le nombre de médecins étant moindre qu'il ne l'étoit à Salerne, chacun d'eux trouvoit plus à gagner. Un préjugé commun aux médecins de ce tems faisoit aussi un grand tort à la médecine. Cette science avoit été ressuscitée en Italie, & de là dans le reste de l'Europe par les traductions qu'on avoit faites des auteurs grecs & arabes. Les derniers surtout étoient très estimés, & préférés aux premiers, par une certaine prévention dont on étoit généralement imbu, que la nation Arabe avoit perfectionné la médecine, & que ceux qui s'étoient exercés dans cette profession, soit en Arabie, soit en Afrique, soit en Espagne, avoient surpassé les anciens Grecs, fait dans cette partie toutes les découvertes possibles, & amené la médecine au plus haut degré de perfection où elle pût atteindre. Avec ces sentiments, on faisoit en médecine ce qu'on pratiquoit par rapport à la théologie & à la philosophie; on suivoit aveuglément les maîtres qu'on s'étoit donnés; on se tenoit fortement attaché à ce que les Arabes avoient dit, on les croyoit autant & plus que l'évangile, & on se bornoit à les traduire, à les commenter, à les interpréter comme l'on pouvoit, & à reduire en pratique leurs axiomes & leurs préceptes. *Je vous en conjure*, disoit *Pétrarque*, en écrivant à ce *Jean Dondi* (*a*), *ne me vantez pas vos Arabes, je les hais tous. Je sais que parmi les Grecs il y a eu des hommes très savants & très éloquents, plusieurs philosophes, plusieurs poëtes, de grands orateurs, des mathematiciens célebres. C'est parmi les Grecs que sont nés les peres de la médecine. Mais que sont les médecins Arabes? vous devez le savoir. Pour moi je sais ce que sont les poëtes de cette nation. Rien n'a moins de subli-*

(*a*) Sen. L. XII. Ep. 2.

mité, de force, d'énergie; rien n'eſt plus obſcène que leurs ouvrages. Enfin à peine puis-je croire que l'Arabie puiſſe nous donner quelque choſe de bon. Et cependant vous autres ſavants, je ne ſais pas par quelle foibleſſe vous en faites des éloges qu'à mon avis il ne mériterent jamais (51).

41. La haine que Pétrarque nourriſſoit contre les Maures Sarraſins, s'étendit à tous les profeſſeurs de médecine, par la raiſon qu'ils étoient des éléves de cette nation. Il ne laiſſa cependant éclater cette haine qu'à l'occaſion d'une vive diſpute qu'il eut avec un médecin. Clément VI étant tombé malade, Pétrarque lui fit dire qu'il prît garde à la multitude de médecins qui s'empreſſoient à lui offrir les ſecours de leur art, qu'il ſe ſouvînt de ces mots *d'Adrien, que le trop de médecins avoit tué l'empereur*, & qu'ainſi il choiſit un ſeul médecin qui fût non un beau parleur, mais fidele & ſavant. Celui qui porta ce meſſage au pape ne s'étant pas bien expliqué, Clément fit prier Pétrarque de lui envoyer ſes avis par écrit. La lettre tomba entre les mains du premier médecin du pontife. Ce docteur, (ſuivant l'uſage de ſes confreres qui au moindre mot tant ſoit peu moins reſpectueux pour leur profeſſion, croyent la ſcience & le corps attaqués, & crient à l'héréſie) fut vivement offenſé de ce que Pétrarque ſembloit n'avoir pas pour la faculté toute la confiance ni tout le reſpect qu'elle méritoit, & fit à cet écrit une réponſe violente. Pétrarque laiſſa alors couler de ſa plume toutes les invectives, les ſarcaſmes & les railleries les plus piquantes que put lui dicter les ſentiments qu'il nourriſſoit dès longtems contre la médecine, & la nouvelle injure qu'il venoit de recevoir d'un médecin. On trouve parmi ſes œuvres, celle ci partagée en quatre livres. Depuis ce tems, la guerre fut déclarée entre lui & les médecins, il ne les épargna plus; & quoiqu'il eût des amis dans ce corps, on peut

voir par les lettres qu'il écrivoit à ces professeurs, combien grand étoit son mépris pour leur art. En un mot il ne put nommer ni médecins ni médecine, sans turlupiner l'une & les autres; en quoi il me paroit que Pétrarque a payé le tribut à la foiblesse humaine.

Dans une longue lettre écrite à J. Bocace (*b*), il parle de la pompe avec laquelle les médecins paroissoient en public, revétus de pourpre, ayant des bagues d'un grand prix, & des éperons dorés, des mules magnifiquement enharnachées. Peu s'en faut, dit-il, *qu'ils n'ambitionnent les honneurs du triomphe; & en effet ils y ont droit, car si chacun d'eux n'a pas tué cinq milles hommes, nombre qu'il falloit aux généraux romains pour triompher, la qualité de ceux qu'ils ont tués, compense la quantité.* Il raconte dans la même lettre, que Galeazze Visconti, seigneur de Milan, souffrant beaucoup de la goute, fit venir un célebre médecin du Valais: *J'étois à souper avec le prince, lorsqu'un courier apporta l'avis de l'arrivée du médecin. Aussi-tôt Galeazze ordonna qu'on lui fit une reception magnifique. Des courtisans, des domestiques, des chevaux furent envoyés à la rencontre du docteur, qu'on fit monter sur une haquenée que j'avois autrefois essayée, & qui étoit plus blanche que la neige, plus rapide que les vents, & plus douce qu'un agneau: sur cette monture le Galien Allemand entra dans Milan, au milieu d'une foule du peuple qui croyoit déjà voir les morts ressuscités. Déjà l'Esculape avoit ordonné par un courier qu'on tint pret des œufs frais & d'autres drogues de l'art, afin d'en composer une potion pour le malade. On prit pour un dieu celui qui, avant de voir son malade, faisoit déjà des ordonnances; pour moi je fus indigné de voir que cet homme prescrivoit des remedes au hazard. Je retournai aussi-tôt à Pavie, &*

(*b*) Ibid. L. V. Ep. 4.

je ne sais pas ce que le médecin ordonna les jours suivants ; tout ce que je sais, c'est que le mal de Galeazze empira, & que le docteur ayant perdu l'espoir de le guérir, ou la témérité de le promettre, il dit qu'il falloit avoir recours à certains livres sacrés de magie. On les cherche actuellement, je ne sais pas où, & peut-être le docteur ne le sait-il pas lui-même. Ainsi cette grande renommée, cette attente générale, tout ce fracas, ont fini par des reveries magiques. Ailleurs il raconte ce qui lui étoit arrivé à lui-même à Padoue (c) : *Je fus surpris d'une fievre violente, qui depuis un tems m'est devenue familiere. Les médecins accoururent à mon secours par ordre du Maître* (François Carrare le Vieux, seigneur de Padoue), *& après avoir longtems disputé l'un contre l'autre à leur ordinaire, ils déciderent qu'à minuit j'allois expirer. La nuit étoit déjà commencée, j'avois peu d'heures à vivre, mais ces messieurs dirent que je pourrois prolonger la vie jusqu'à l'aube du jour, si l'on me serroit avec de petites cordes pour m'empêcher de dormir. Ce peu d'heures de vie ne valoit pas un pareil tourment ; au contraire, il étoit certain que me priver de sommeil dans l'état où j'étois, étoit me donner la mort. Leurs ordres ne furent donc pas exécutés, car j'ai toujours prié mes amis, & ordonné à mes domestiques de ne faire sur ma personne rien de ce que les médecins prescrivent, ou de faire tout le contraire. Je passai donc la nuit dans un sommeil doux & profond, semblable à celui que Virgile appelle une mort agréable. Les médecins étant revenus le jour suivant, peut-être pour assister à mes funerailles, me trouverent à écrire, & s'en allerent en disant que j'étois un homme merveilleux.*

42. Dino del Garbo. Malgré les railleries & les invectives de Pétrarque, il y eut en Italie quelques médecins d'une grande réputation. Je donnerai la premiere

(c) Ibid. L. V. Ep. 4.

place à Dino del Garbo, médecin Florentin. Il étoit fils d'un chirurgien célebre de Florence, appellé *Bono*, qui envoya son fils à Bologne étudier la médecine, sous ce *Taddeo Florentin*, dont nous avons parlé dans le livre précédent. Devenu docteur, Dino remplaça Taddeo dans la chaire de médecine de cette université, ayant bien-tôt obtenu la même célebrité dont son maitre avoit joui. L'an 1306, Dino commença à donner ses leçons à Bologne, comme on le voit parce qu'il dit lui-même dans son ouvrage *sur Avicenne*. Appellé à enseigner à Padoue l'an 1313, il fut dans cette ville pendant quatre ou cinq ans, jusqu'au moment où les discordes civiles & la guerre qui s'éleverent à Padoue, obligerent Dino de retourner à Florence. En 1320, il alla occuper la chaire de médecine dans la nouvelle université de Sienne; cette université n'ayant pas subsisté, comme je l'ai dit ailleurs, notre médecin s'établit de nouveau dans sa patrie où il fut regardé comme un oracle. Il se peut que le malheureux Cecco d'Ascoli ait raillé ce prétendu oracle, peut-être même qu'il l'ait convaincu d'ignorance, & que de là soit née la haine envenimée du médecin contre l'astrologue; mais il n'est pas vrai, comme le dit l'abbé *de Sade*, que cette haine eût commencé à Avignon, où ni l'un ni l'aute ne furent jamais. Dino ne jouit pas longtems de la satisfaction barbare d'avoir fait brûler son ennemi, car au rapport de *J. Villani*, il mourut l'an 1327, quatre jours après le supplice de Cecco d'Ascoli. Il laissa des *Commentaires sur Avicenne & sur le livre d'Hipocrate de la nature du fœtus*, *un réglement sur les repas*, *un traité de chirurgie & des remarques sur la chanson d'amour de Gui Cavalcanti*. *Facrice & Mazzuchelli* ont indiqué les diverses éditions de ces ouvrages.

Thomas del Garbo, fils de Dino, devoit être fort jeune à la mort de son pere, s'il est vrai que ce Thomas mourut en 1370 dans un âge

Thomas son fils.

peu avancé. Une lettre de *Pétrarque* à *Jean Dondi*, du 17 Novembre de l'an 1370, fixe l'époque de la mort de Thomas. *Il y a trois jours*, dit-il, *que j'ai perdu celui de mes compatriotes qui connoiſſoit le mieux ma complexion, comme je vous l'ai marqué dans ma derniere; il eſt mort dans un âge encore frais, & avec une complexion non d'homme fort robuſte, mais de taureau.* Effectivement Pétrarque avoit écrit au même Dondi le 13 Juillet précédent, & lui avoit dit qu'au jugement de Thomas del Garbo, ſa complexion étoit très robuſte. Il eſt vrai que ni dans l'une ni dans l'autre lettre, il n'y a pas la date de l'année où elle fut écrite. Mais comme dans celle du 13 Juillet, Pétrarque qui étoit né en 1304 ſe dit agé de ſoixante ſix ans, il s'enſuit que l'on comptoit alors l'an 1370. J'ai fait ces remarques pour faire voir qu'à la mort de ſon pere, Thomas étoit ſi jeune qu'il ne put pas avoir été un des accuſateurs de Cecco d'Aſcoli. Au reſte ce médecin enſeigna premierement à Perouſe, enſuite à Bologne, d'où il retourna à Florence où il mourut. On a ſes *Commentaires ſur le livre de Galien ſur les fiévres*, *un autre ſur le traité de la génération, auſſi de Galien*, *des avis pour ſe conduire en tems de peſte*, & un *Sommaire de médecine* qui n'eſt pas achevé.

Torrigiano. *Philippe Villani* parle d'un Torrigiano, médecin Florentin, qui après avoir appris la médecine à Bologne, en fut profeſſeur dans l'univerſité de Paris, dans le tems que Dino l'étoit à Bologne. Je ne trouve d'autre mention de profeſſeurs Italiens en médecine à Paris, qu'un *Pierre Florentin*, indiqué par du *Boulay*, & qui enſeignoit la médecine en 1325. Il ſe peut que Torrigiano eût deux noms, on le trouve même appellé *Turrianus*, *Druſianus*, *Cruſianus* & *Curſianus*. Il écrivit un Commentaire ſur *le petit art de Galien*; cet ouvrage a été imprimé avec le titre faſtueux de *Pluſquam Commentarium*.

L'illustre famille *de Ste. Sophie*, donna à Padoue & à l'Italie quatre médecins célebres, Nicolas, Marsile, Jean & Galeazze. Nicolas, pere du second & du troisieme, fut éléve de Pierre d'Abano, & professeur en médecine dans l'université de Padoue depuis l'an 1311 jusqu'à l'an 1350, année de sa mort. 43. Quatre médecins de Ste. Sophie.

Marsile jouit d'une réputation immense. Il parcourut, comme le dit Michel *Savonarola*, toutes les universités d'Italie, & fut singulierement chéri de J. Galeazze, premier duc de Milan, qui l'attira avec une très forte pension à l'université de Pavie, ensuite à Plaisance où celle de Pavie avoit été transportée. Marsile mourut professeur en médecine à Bologne l'an 1403 : son *Traité sur les fievres* a été imprimé premierement à Venise en 1514, ensuite à Lyon en 1517. Ce médecin a été oublié par *Fabrice*, comme aussi Jean, frere de Marsile.

Jean enseigna à Padoue & à Bologne; il publia une *Pratique de la médecine*, & des *Commentaires sur Avicenne.*

Le quatrieme, c'est-à-dire, Galeazze, étoit fils de Jean, suivant *Alidosi*, dans son *Catalogue des professeurs de Bologne.* Il occupa la chaire de logique dans cette ville en 1388, tandis que son pere y occupoit celle de médecine. De-là, étant encore jeune, il fut appellé à enseigner cette science dans l'université de Vienne en Autriche. Retourné dans sa vieillesse à Padoue sa patrie, il y professa la médecine jusqu'à sa mort. On a son ouvrage sur les *fievres*, imprimé à Venise en 1514, & à Hagenau en 1533.

Si je voulois m'arrêter sur tous les médecins qui fleurirent en Italie dans cette époque, & qui remplirent les chaires destinées à cette science, & laisserent le souvenir de leur savoir par des ouvrages, partie restés en manuscrit, partie imprimés, je serois obligé de faire un long catalogue qui ennuyeroit mes lecteurs. Je ne rap- 44.

porterai donc que les noms de quelques uns qui passerent pour très célebres ; seulement pour faire voir que nul pays de l'Europe n'eut un aussi grand nombre de professeurs en médecine & en chirurgie que l'Italie.

Plusieurs autres medecins & chirurgiens.

Nicolas Falcucci, Florentin, mort en 1411, écrivit une *Pratique de medecine*. *Fabrice* lui attribue un livre sur les Antidotes, qui appartient à un autre *Nicolas* plus ancien. D'autres ouvrages imprimés de ce médecin sont rapportés par le même *Fabrice*.

Guillaume de Varignana, étoit fils de ce *Barthelemi* dont j'ai parlé dans le livre précédent à propos de la mort de l'empereur Henri VII. Mr. *Portal* a été trompé par *Conringius*, qui a dit mal à propos que ce Guillaume étoit Juif. Ce médecin a laissé des ouvrages qu'on a imprimés, & dont le même M. *Portal* fait l'énumération.

Gentile de Foligno professa la médecine à Padoue depuis l'an 1337 jusqu'à l'an 1345. *Fabrice* dit qu'il fut premier médecin de Jean XXII à Avignon, & qu'il mourut à Perouse pendant la peste de l'an 1348. Le même auteur fait le catalogue des ouvrages de Gentile.

Jacques de la Tour, surnommé de *Forli* sa patrie, fleurit vers la fin du quatorzieme siecle. Il enseigna à Bologne & à Padoue, où l'on fit un si grand cas de sa doctrine, que par un décret de cette université, rapporté par Mr. le chevalier *Viviani-Marcheri*, dans les *Vies des hommes illustres de Forli*, on ordonna que dans les questions théoriques, l'on s'en tiendroit aux décisions de Jacques de Forli. On peut voir chez *Fabrice* le catalogue des ouvrages de ce médecin.

Gui de Cauliac, célebre chirurgien françois du treizieme siecle, fait l'éloge d'un Bertuccio de Bologne qui avoit été son maître dans cette ville. On le trouve aussi appellé *Virtuzio*. Parmi

ſes ouvrages, le *Collectorium Artis Medicæ*, fut dans le tems fort eſtimé. *Fabrice* s'eſt bien trompé lorſqu'il a dit que ce Bertuccio étoit de Leipſic, & l'a placé vers l'an 1450.

Le même *Gui* parle d'Albert de Bologne, qui eſt peut être cet Albert de Bologne, dominicain, dont on trouve les ouvrages dans la bibliotheque du roi de France.

Gui fait auſſi mention d'Anſelme de Genes, de Marchand, de Pelerin & de Jean; trois chirurgiens de Bologne, de Pierre d'Argelata, dont Freind & Mr. *Portal* parlent avantageuſement, de Jean de Parme, qui avoit été compagnon de Gui à Avignon, dont on a les ouvrages manuſcrits dans la même bibliotheque du roi, & dont parle *Pétrarque* dans une de ſes lettres (*d*).

Le même *Pétrarque*, tout ennemi qu'il étoit des médecins, donne cependant des louanges, quoique toujours mêlées de plaiſanteries, à Albin de Canobio, à François de Sienne, à Guillaume de Ravenne & à Marc de Mantoue. Il eut auſſi quelque liaiſon avec Gui de Bagnoles de Reggio, médecin du roi de Chypre, grand Averroïſte, un de ces quatre qui à Veniſe jugerent que Pétrarque étoit ignorant, parce qu'il étoit bon chrétien. Gui fonda à Bologne le college des étudiants de Reggio ſa patrie. A tous ces médecins, il faut ajouter Jacques Dondi de Padoue, & Jean ſon fils dont nous avons déjà parlé pluſieurs fois. Jacques compoſa un livre qui eſt imprimé ſous le titre d'*Aggregator* & de *Promptuarium medicinæ*. Jean publia trois Traités *ſur les bains de Padoue & d'Aborno*.

Ce grand nombre de médecins & de chirurgiens que je viens de nommer (52), fait voir combien la médecine & la chirurgie fleuriſſoient en Italie. Avouons cependant que les progrès de

---

(*d*) Senil. L. XII. Ep. 2.

ces ſciences n'y furent pas des plus rapides ; ni des plus heureux, car dans le même ſiecle elles étoient mieux cultivées en France, où cependant elles avoient un moindre nombre de profeſſeurs. La réputation dont la médecine jouiſſoit en France à cette époque, étoit ſi bien établie, que *Gentile de Foligno*, conſeilla à Ubertin Carrare, ſeigneur de Padoue, d'envoyer douze étudiants à Paris pour y apprendre la médecine, avis qu'Ubertin ſuivit.

45. Mondino anatomiſte. L'Italie peut ſe vanter dans cette époque (& les illuſtres écrivains François que j'ai nommés, lui en donnent toute la gloire) d'avoir produit le célebre Mondino de Bologne, qui fit de grandes & d'utiles découvertes dans l'anatomie. Dès l'an 1316, il étoit profeſſeur à Bologne, où il mourut en 1326. Il fut l'auteur d'un *Traité de l'anatomie du corps humain*, dans laquelle il s'exerça longtems, comme le dit *Gui de Cauliac* qui en fut témoin. Après les anciens, Mondino fut le premier qui travailla & écrivit ſur cette ſcience. Mr. *Portal* avoue que ce médecin fut le reſtaurateur de l'anatomie, & il rapporte le décret qu'on fit à Padoue, que dans les leçons anatomiques l'on ſuivroit le texte de Mondino, décret qui ſubſiſta l'eſpace de deux cents ans. Le même Mr. *Portal*, Mr. *Freind* & les *Encyclopediſtes*, ont cru que cet anatomiſte étoit Milanois, quoique les hiſtoriens de la littérature de Milan n'en aient pas dit un ſeul mot. Les Florentins l'ont auſſi révendiqué comme leur citoyen, mais ſans la moindre preuve. Enfin on l'a confondu avec un autre *Mondino* docteur de Forli à Veniſe; & il n'a pas tenu à d'autres écrivains que cet anatomiſte ne paſſât pour être originaire du Frioul. Mais le laborieux P. *Sarti* & Mr. le comte *Fantuzzi* dans la vie d'*Ulyſſe Aldrovandi*, ont démontré que Mondino né à Bologne & profeſſeur dans cette ville, étoit neveu de *Liucio* Bolonnois, médecin dans cette univerſité. Le

pere de Mondino étoit *Nerino Francoli* de *Luzzi* Bolonnois, & frere du médecin Liucio.

§. IV. *Droit civil.*

Si d'un coté nous voyons dans cette époque la jurifprudence tenir le premier rang en Italie, & produire ces grands hommes dont aujourd'hui même on refpecte les noms & les décifions, de l'autre nous ne pouvons pas diffimuler que ces grands jurifconfultes écrivirent d'une maniere pitoyable, que leur ftyle étoit barbare, qu'ils n'avoient ni méthode ni critique, qu'ils entaffent fans goût & fans néceffité des citations, qui forment les trois quarts de leurs livres, & qu'ils avoient d'autres défauts qui rendent infoutenable la lecture de leurs ouvrages. Il faut conclure de ces faits qu'il y avoit alors de grands génies qui auroient fait des prodiges s'ils avoient fleuri dans de meilleurs fiecles, mais qui, ayant le malheur de vivre dans un tems où l'on venoit à peine de fecouer l'ancienne barbarie, ne purent que laiffer dans leurs productions les traces des préjugés, de la mauvaife méthode & du ftyle de leur fiecle. Entrons en matiere fans autre préambule, & ce que nous dirons des légiftes de ces tems, fuffira pour faire voir en quel état la jurifprudence fe trouvoit alors en Italie. 46.

Au commencement du quatorzieme fiecle 47. Piazzola.
fleuriffoit à Padoue fa patrie Roland Piazzola, profeffeur en droit dans cette univerfité. Comme à l'étude des loix il joignoit beaucoup d'éloquence & de politique, il fut employé par fes concitoyens dans les affaires publiques; il fut un des quatre ambaffadeurs que les Padouans envoyerent l'an 1311 à Henri VII qui étoit à Genes. A leur retour ces ambaffadeurs ayant connu l'intention où étoit l'empereur de foumettre Padoue à la domination de Can de la

Scala, seigneur de Verone, l'on consulta dans le conseil de Padoue ce que l'on devoit faire dans cette conjoncture. Piazzola prouva par une harangue énergique qu'il falloit se mettre sur la défensive. L'historien *Albertin Mursato*, qui étoit un des ambassadeurs, & qui rapporte cet événement, fut d'une opinion contraire, mais celle de Roland prévalut. La guerre s'étant allumée entre Can della Scala & les Padouans, Roland Piazzola qui aux talens de jurisconsulte, d'orateur & de ministre, ajoutoit celui de guerrier, se trouva à la bataille qui se donna en 1314, & fut fait prisonnier. La paix s'étant faite la même année, Piazzola retourna à Padoue, & l'an 1318, la guerre s'étant renouvellée & toujours au désavantage des Padouans, il fut un des députés envoyés pour demander la paix au vainqueur qui l'accorda. Mais elle ne fut pas de longue durée, les hostilités recommencerent, & notre jurisconsulte fut envoyé deux fois, une à Bolzano, l'autre en Carinthie, pour conclure une ligue entre sa patrie & Fréderic, duc d'Autriche. Il n'est plus parlé de Roland Piazzola après l'an 1323. Il composa un livre *sur les Fiefs*, & un autre *sur les droits des Princes.* Je ne crois pas qu'on les ait imprimés.

Albert de Gandino. Albert de Gandino, terre du territoire de Bergame, n'enseigna pas la jurisprudence, mais il la pratiqua avec éclat. Il fut assesseur & juge à Bologne, à Perouse, à Lucques, à Sienne & à Florence. Ce fut à Perouse qu'il écrivit son *Traité sur les maléfices*, qui est fort connu. Il mourut, à ce que l'on croit, au commencement du quatorzieme siecle.

Oldrado de Ponte. Ce fut vers le même tems qu'Oldrado de Ponte, natif de Lodi, commença à se rendre célebre. Il étudia le droit à Bologne sous *Dino de Mugello*, & il devint professeur dans cette université, ensuite dans celle de Padoue, où il étoit l'an 1310. De là il fut appellé à Avignon

& créé avocat consistorial du saint siege. C'est là qu'il mourut en 1335, sous le pontificat de Benoit XII. On a le recueil de ses *Consultations.*

La méthode scholastique, séche, minutieuse & frivole, qui faisoit un si grand tort à la philosophie & à la théologie, s'étoit introduite par une espece de contagion dans la jurisprudence. Richard Malombra, de Crémone, s'opposa de toute sa force à cette méthode, & dans ses leçons il fut dans l'usage de se moquer des docteurs qui l'avoient adoptée. C'est ce que nous apprenons d'*Alberic de Rociate* son éléve (*a*). Richard Malombra enseignoit à Padoue au commencement du siecle. Ses railleries ayant excité contre lui tous les autres légistes, il fut obligé de se retirer à Bologne, où la haine de ses ennemis ne le laissa pas en repos. Ils l'accuserent auprès du saint siege comme hérétique (53); les professeurs de Bologne prirent unanimement la défense de Richard, & le légat apostolique fit une sévere reprimande à l'université, de ce qu'on y prenoit le parti d'un homme soupçonné d'hérésie. Richard, pour éviter les facheuses suites de cette affaire, passa à Venise, où il fut fait consulteur de la république, & eut le titre de chevalier & de comte Palatin (*b*). Il eut probablement quelque part à la compilation des statuts de Venise, & il mourut l'an 1334. Ce légiste très savant ne laissa aucun ouvrage. Malombra.

48. Jacques Belvise.

Bologne eut dans ce siecle trois docteurs de grande réputation. Jacques Belvise fut le premier. On l'a cru d'Acqui; mais l'historien *Mathieu Griffon*, parent de Jacques, dans la *Chronique de Bologne* publiée par *Muratori*, le dit Bolonnois. Dès l'an 1297, n'étant que bachelier, Jacques remplissoit déjà une chaire de droit

(*a*) Præma in I. Digest. (*b*) Toscarini storia della letterat. Venez.

dans sa patrie. Ayant reçu le doctorat il alla enseigner la jurisprudence dans l'université de Padoue, d'où il fut rappellé à Bologne, l'an 1307. Cette ville étant partagée, comme toutes les autres villes d'Italie, en Guelfes & Gibelins, & les premiers ayant prévalu, la famille *Belvisia* qui étoit Gibeline, fut exilée de Bologne, & Jacques fut compris dans le Ban, quoiqu'il eût toujours suivi le parti des Guelfes. Il se retira à Naples où le roi Charles II le nomma son conseiller. Après la mort de ce roi, il alla à Perouse en qualité de professeur en droit. Mais l'an 1321, l'université de Bologne étant restée presque vuide par la désertion de la plus grande partie de ses écoliers & de ses professeurs, comme je l'ai rapporté dans l'article précédent, les restes de l'université présenterent une requête au conseil de la ville, suppliant les magistrats de rappeller Jacques & ses enfants, & de le rétablir dans ses droits, & même d'augmenter ses privileges comme à un bon Guelfe, vû que la réputation de ce légiste étoit si bien établie, que sa présence suffisoit pour repeupler l'université. Le conseil ayant acquiescé à cette demande, Jacques retourna & fut reçu comme le restaurateur de l'université de Bologne. Peu après il fut nommé ambassadeur plénipotentaire pour accommoder quelque différends survenu entre les Bolonnois & les Vénitiens, & il mourut comblé d'honneurs l'an 1335. Tout le clergé & tous les magistrats assisterent à ses funerailles. Ses ouvrages sont imprimés, & ce qu'il a écrit sur la matiere féodale est fort estimé.

Butrigario.

Un des collegues de Jacques, dans les leçons de jurisprudence qu'il donnoit l'an 1307, fut Jacques Butrigario de Bologne. Ce jurisconsulte ne quitta jamais sa patrie, & au milieu des schismes & dissentions qui bouleverserent si souvent l'université, il fit tous ses efforts pour rétablir l'union entre ses membres divisés, & il

eut plus d'une fois la gloire de reſſuſciter, pour ainſi dire, ce corps célebre. Doué de l'eſprit de conciliation, & muni de toutes les armes, que lui fourniſſoit la connoiſſance profonde des loix, il fut le médiateur entre ſes concitoyens & le pape Benoit XII. Enfin aimé & eſtimé de ſes compatriotes & des étrangers, il mourut l'an 1347, laiſſant des Commentaires & des gloſſes qu'on a publiés.

Le troiſieme parmi les juriſconſultes Bolonnois que j'ai indiqués, fut François Ramponi. Ce docteur illuſtre remplit une des chaires les plus diſtinguées du droit dans l'univerſité de Bologne, depuis l'an 1350, juſqu'à l'an 1401, année de ſa mort. Il ne s'abſenta de ſon école que pour remplir d'autres places plus importantes. Le cardinal Albarnoz, légat du ſaint ſiege, le créa gouverneur d'Imola l'an 1361. En 1369 il fut à Rome auprès d'Urbain V. L'an 1376, les Bolonnois le nommerent ambaſſadeur auprès de Bernabo Viſconti, ſeigneur de Milan, & l'an 1389 il alla avec le même caractere à la cour du duc Jean Galeazze. Les diſcordes civiles ayant recommencé avec fureur à Bologne l'an 1395, François devenu un des chefs de parti, ſoutint avec force & avec ſageſſe la faction qu'il crut la plus juſte, & tout vieux & infirme qu'il étoit à cauſe de la goute qui le tourmentoit, il dirigea par ſes avis toutes les opérations de ceux de ſon parti. Mais les ennemis, dont Zambeceari étoit le chef, ayant prévalu vers la fin de l'an 1398, le vainqueur fit prendre François Ramponi dans ſon lit, & conduire hors de la ville, le déclarant banni à perpétuité. Ramponi ſe retira à Padoue avec ſa famille; mais l'année ſuivante, Zambeceari étant mort, François retourna dans ſa patrie, & reprit ſes leçons qu'il ne continua que quelques mois, étant mort, comme je l'ai dit, l'an 1401: on lui fit des obſeques diſtinguées. Le clergé, les magiſ-

François Ramponi.

trats, l'université, les corps des arts, s'assemblerent autour de la maison du défunt, & Jean Costellini Franciscain & professeur de théologie, prononça l'oraison funebre du défunt; ensuite on alla en procession à l'église des cordeliers, où l'on fit le service, & où ce fameux jurisconsulte fut enterré. Ses Consultations & ses Commentaires sur le second, le troisieme & le quatrieme livre du Code, ont été imprimés.

49. Cino de Pistoie. Parmi ce grand nombre de savants que j'ai cités dans le cours de cette histoire, je ne sais pas s'il m'est arrivé d'en nommer aucun de Pistoie, ville de la Toscane. Voici enfin le célebre Cino de Pistoie, qui se présente : il étoit de la famille des *Sigebaldi*, & il étudia le droit à Bologne, sous François Accurse & sous Dino de Mugello, & sous Lambertin Ramponi, vers la fin du treizieme siecle. On prétend qu'il fut professeur dans cette université, & qu'il y eut pour écolier Pétrarque, à qui il écrivit une forte lettre pour lui reprocher d'avoir quitté le droit après les progrès rapides qu'il y faisoit, & de s'être adonné à l'exercice peu honorable de la poésie ; c'est *Doni* qui rapporte cette lettre (*c*). Pour moi je suis surpris que l'abbé de *Sade*, dans ses *Mémoires sur la vie de Pétrarque*, l'ait adoptée comme authentique : lui-même avoit auparavant marqué & prouvé par le témoignage de Pétrarque, que ce savant n'avoit jamais eu la moindre inclination pour la jurisprudence ; & comment accorder ce témoignage avec l'ardeur qu'on lui suppose dans la lettre pour ce genre d'étude? Il y est dit que Pétrarque avoit quitté le droit, depuis qu'il s'étoit introduit dans les cours des princes : cette lettre est du 10 Février de l'an 1329, tems, où suivant le récit de M. l'abbé *de Sade*, Pétrarque n'avoit encore vu cour

(*c*) Prose Antiche di Dante &c.

quel-

quelconque. Cino blâme ſon prétendu écolier de ce qu'il s'amuſoit à faire des vers chez l'évêque de Lombes, où de l'aveu de l'abbé *Sade*, Pétrarque n'alla que l'année ſuivante. Enfin on fait parler Cino avec mépris, des poëtes & de la poéſie ; & l'hiſtorien en queſtion a ſi bien ſu que Cino lui-même étoit poëte, qu'il venoit de dire, quoique ſans en donner de garants, que Cino avoit été maitre de Pétrarque dans la poéſie. La concluſion eſt, que la lettre rapportée par *Doni* eſt apocryphe, qu'*Apoſtolo Zeno*, le *Sr. Auguſtini*, & le *comte Mazzuchelli* ont déjà rejetté le Recueil des proſes anciennes de *Doni*, comme un tiſſu d'impoſtures ; & que Cino n'a jamais été profeſſeur en droit à Bologne. L'univerſité où ce légiſte enſeigna fut celle de Perouſe, d'où il retourna dans ſa patrie. L'an 1334, ſes concitoyens le créerent gonfalonnier ou chef du conſeil & du gouvernement, charge qui ne duroit qu'un an, & il mourut fort regretté de ſes concitoyens en 1336. Cino avoit eu la gloire d'avoir pour écolier à Perouſe, le célebre *Bartole* ; ſon volumineux *Commentaire ſur les neuf premiers livres du code* eſt fort connu. Nous parlerons ailleurs de ſes poéſies.

Rainier Arſendi de Forli obtint le faſtueux titre de *Monarque du droit*. Ce monarque expliqua les loix dans l'univerſité de Bologne, & il eut auſſi Barthole parmi ſes écoliers. Lorſque Rainier paſſa à Piſe en 1338, Bartole lui ſuccéda à Bologne dans la même chaire, ce qui déplut à Rainier, qui enflé, peut être un peu trop, de ſon propre mérite, ne faiſoit pas grand cas de ce nouveau docteur, comme on le voit par ſes écrits. En 1344, Rainier alla enſeigner le droit à Padoue : l'on ne ſait pas au juſte l'année de ſa mort. Pluſieurs de ſes ouvrages ont été imprimés, d'autres ſe trouvent encore en manuſcrit. Rainier Arſendi.

Parmi les éleves dont l'univerſité de Padoue Albert de Roſciate.

ſe glorifie, il faut mettre Albert de Roſciate, nom qu'il prit d'une terre où il nâquit, aux environs de Bergame. Ordinairement on l'appelle *de Roſate*; mais c'eſt une erreur : après qu'il eut été reçu docteur dans cette univerſité, il fut fait avocat de la cour Romaine, charge qu'il exerça toute ſa vie. Il fut employé à réformer les ſtatuts de Bergame: Jean & Luchino Viſconti, l'envoyerent en qualité d'ambaſſadeur auprès de Bénoît XII. Il mourut à Bergame l'an 1354; ſes ouvrages ſont en grand nombre, & tous imprimés.

50. André d'Iſernia. Deux fameux juriſconſultes illuſtrerent dans ce même ſiecle, le royaume de Naples & la juriſprudence. Le premier eſt André d'Iſernia, le ſecond Nicolas Spinello. André *Rampini* fut appellé *d'Iſernia*, du nom de ſa patrie. Employé par la reine Jeanne Premiere, dans des affaires auſſi épineuſes qu'honorables, élevé aux grandes places, & regardé comme l'oracle du royaume, dans lequel il vivoit, il eut le malheur d'être tué une nuit de l'an 1353, par un baron Allemand, contre lequel il avoit jugé dans un procès. (54) Il nous eſt reſté ſes Commentaires qu'il fit ſur les loix des fiefs & ſur les ſtatuts du royaume de Naples.

Nicolas Spinello. Nicolas Spinello, appellé *Nicolas de Naples*, parce qu'il étoit né dans cette ville, enſeigna les loix à Bologne depuis l'an 1353 juſqu'à l'an 1360. Galeazze Viſconti l'appella à ſa cour, & le créa ſon conſeiller: mais la reine Jeanne ne voulut pas qu'un de ſes plus habiles ſujet fût au ſervice d'autres princes, & le rappella à Naples, où elle l'éleva au poſte de chancelier du royaume; & le fit comte de Gioïa. Nicolas contribua au funeſte ſchiſme, qui, pendant quarante ans, déchira l'égliſe. Il n'étoit pas ami de Barthelémi de Prégnano, archevêque de Bari, qui fut créé pape avec le nom d'Urbain VI. Ainſi dès que ce pape emporté & imprudent, ſe fut brouillé avec la

reine Jeanne, dont juſqu'alors il avoit été le ſujet, Nicolas qui ſavoit d'ailleurs que la plûpart des cardinaux étoient très-mécontents de la conduite ſévere de ce pontiſe; conſeilla à la reine de fomenter la diſcorde qui étoit dans le ſacré college, & de donner aſyle à ceux des cardinaux qui voudroient ſe retirer dans ſes états. On leur aſſigna la ville de Fondi, & on les fit eſcorter d'Anagni, où ils s'étoient retirés: Urbain ayant cité à Rome les cardinaux fugitifs, ceux-ci étoient dans l'incertitude de ce qu'ils feroient, lorſque Nicolas Spinello fit voir qu'Urbain ayant été fait pape ſous de certaines conditions, ne pouvoit excommunier les cardinaux, ni leur donner des ordres avant d'avoir exécuté les promeſſes qu'il avoit faites & confirmées par ſerment. Il y a pluſieurs ouvrages qu'on attribue à ce légiſte, mais on ne ſait pas leſquels ſont véritablement de lui.

Paſſons à préſent aux deux grands juriſcon- 51.
ſultes, qui ont long tems régné dans la juriſprudence dont ils ont été conſidérés comme autant de divinités. L'on comprend que je parle de Bartole & de Balde, auxquels les légiſtes ont prodigué les titres d'oracles des loix, de princes & monarques de la juriſprudence, de lumieres des juriſconſultes, de flambeaux du droit, de maitres de la vérité. Les volumineux écrits de ces deux docteurs ont long-tems ſervi de regle aux déciſions des juriſconſultes: on les trouve à préſent tous couverts de pouſſiere dans les bibliotheques: cependant il arrive quelquefois qu'on les ouvre, & alors les allégations qu'on en cite, ont une grande force, & l'autorité de Bartole & de Balde eſt toujours reſpectée.

Bartole nâquit l'an 1313 à Saſſoferrato, dans Bartole.
la Marche d'Ancone. Il étudia la grammaire & les belles-lettres, ſous *Pierre d'Aſſiſe*, ſurnommé *de la Compaſſion*, parce qu'il avoit fondé à Veniſe une maiſon d'enfants trouvés, nommée la

maison de la Compassion. C'étoit un moine franciscain, qui joignoit à la bonté des mœurs beaucoup de savoir : sous un tel maitre, Bartole fit de si grands progrès qu'à l'âge de quatorze ans, il fut en état d'être envoyé à l'étude des loix à Perouse, sous le fameux Cino de Pistoïe. Delà il passa à Bologne où il eut pour maitres, Rainier de Forli & Jacques Butrigario. A l'âge de vingt ans il soutint publiquement des theses sur le droit, & l'année suivante 1334, il fut élevé à la dignité de docteur. Pendant cinq à six ans il fut assesseur & juge, tantôt à Lodi, tantôt à Pise; & l'an 1339, l'université ayant été fondée dans cette ville, Bartole fut nommé professeur en droit, n'étant âgé que de vingt-six ans. Dès l'année précédente il étoit retourné à Bologne, & il avoit remplacé Rainier de Forli, son maître, qui le méprisoit peut-être à cause de sa grande jeunesse. Mais Bartole, à l'invitation des Pisans, qui avoient conçu pour lui une grande estime lorsqu'il avoit été assesseur, quitta Bologne, & se rendit dans cette nouvelle université, où il resta jusqu'à ce qu'invité par la ville de Perouse, où il avoit commencé ses études de droit, il y alla; & les Perousins, charmés de posséder un pareil professeur, l'aggrégerent à leur cité, malgré le décret qu'ils venoient de faire, que nul bourgeois de cette ville ne pourroit être professeur dans cette université, fondée pour attirer les professeurs étrangers. C'est à Perouse que Bartole eut Balde pour écolier. L'an 1355, Charles IV étant venu en Italie, Bartole fut envoyé à Pise où étoit l'empereur, pour le complimenter au nom de l'université de Perouse. Le député acquit tellement l'estime & les bonnes graces de ce prince, que non-seulement il en obtint pour l'université tous les privileges possibles, mais il reçut pour sa personne, le titre de conseiller & de commensal de l'empereur, avec le droit de mettre dans ses armoiries celles du

royaume de Bohême. L'abbé *de Sade* ſoupçonne que ces honneurs furent des récompenſes de la part que Bartole avoit eue probablement à la formation de la *Bulle d'or*, que cet auteur croit avoir été dreſſée à Piſe, & qui fut publiée l'année ſuivante; ſa conjecture peut bien être jeſte. Retourné à Perouſe, Bartole continua à donner ſes leçons, & mourut l'an 1359, à l'âge de quarante-ſix ans. Il eſt ſurprenant qu'un homme qui vécut ſi peu, ait tant appris, tant enſeigné, & tant écrit. On a ſous les yeux ſes ouvrages; quel tems & quel travail ne durent-ils pas lui coûter? Quel tems ne demandoient pas ſes leçons preſque journalieres? & cependant au milieu de tous ces travaux, vers la fin de ſes jours, cet homme s'étoit appliqué à la géométrie & à l'Hébreu.

Balde, écolier de Bartole & peu d'accord avec ſon maître, nâquit à Perouſe l'an 1319: il fit dans ſa patrie le cours du droit ſous ce grand légiſte, l'an 1340, & reçut le bonnet de docteur. Depuis ce jour Balde parcourut preſque toutes les univerſités de l'Italie, & en effet on le trouve par ſes écrits mêmes en différentes années, à Perouſe, à Piſe, à Sienne, à Florence, à Plaiſance, à Pavie, à Padoue. L'on prétend qu'il occupa auſſi une chaire de droit à Bologne; mais cela n'eſt pas bien prouvé, & on n'en trouve aucun témoignage dans les chartes de cette ville. Chaque fois que Balde ſe rencontra dans quelques unes de ces univerſités avec Bartole, il fut aux priſes avec lui, & il prit à tâche d'être toujours d'un ſentiment contraire à celui de ſon maitre; c'eſt ce que l'on voit dans ſes ouvrages. Le duc Jean Galeazze fut un des plus généreux protecteurs de ce Juriſconſulte: Urbain VI, dont Balde appuya la cauſe contre Clément, récompenſa auſſi libéralement cet homme célebre. Etant déjà octogenaire, chargé d'honneurs & de richeſſes, & jouiſſant dans un âge ſi avancé d'une Balde.

bonne ſanté, & d'un tempérament robuſte, Balde devenu le doyen de tous les juriſconſultes de ſon tems, & conſulté par les particuliers & par les princes de preſque toute l'Europe, ſembloit devoir atteindre l'âge de cent ans, quand il fut mordu par un petit chien qui ſervoit à ſon amuſement, & qui étoit enragé ſans qu'on s'en fût apperçu. Par cette morſure Balde mourut hydrophobe le 28 Avril de l'an 1400, & fut enterré dans l'égliſe de S. François, à Pavie; ſes nombreux ouvrages ont un grand fond de doctrine, pour le tems où vivoit l'auteur; on apperçoit le talent & le génie heureux de ce légiſte, mais on y trouve auſſi tous les défauts de ce ſiecle, barbarie de ſtyle, confuſion, verbiage, & ignorance de l'hiſtoire. Malgré ces défauts dont peu de perſonnes étoient alors en état de s'appercevoir, la réputation de Balde fut ſi grande, que ſa famille qui s'appelloit auparavant des *Ubaldi*, prit dans la ſuite la dénomination de *Baldeſchi.*

52. Ange Ubaldi. Il ne faut pas ſéparer de Balde ſon frere Ange Ubaldi, qui n'eut guere moins de mérite & de réputation que ſon ainé. Ange profeſſa le droit à Perouſe, à Florence, & à Padoue: il fut quelque tems à Rome, honoré & chéri d'Urbain VI, & il mourut à Florence la même année que ſon frere. Cette famille conſacrée à la juriſprudence eut pluſieurs autres docteurs, dont *Panciroli* fait mention. (*d*)

Dans quelques unes des univerſités où Balde enſeigna, il eut pluſieurs rivaux, ſur-tout à Padoue & à Pavie. Le plus formidable fut Philippe Caſſoli de Reggio: Ce juriſconſulte fut un des premiers appellés par Galeazze Viſconti dans la nouvelle univerſité de Pavie, où Philippe l'avança ſi bien dans l'eſtime & dans les bonnes graces

(Philippe Caſſoli.)

(*d*) De Clar. Legum Interpretibus.

de Galeazze, que ce prince le nomma ſon procureur à l'occaſion des noces de la princeſſe Volante ſa fille, avec le marquis de Monferrat. L'an 1379, Jean Galeazze, duc de Milan, nomma Philippe ſon ambaſſadeur auprès du même marquis pour traiter d'une trève; & l'an 1382 il l'envoya avec le même caractere à Veniſe, pour former une alliance entre cette république & le duché de Milan. Philippe créé conſeiller par ce duc, fut en même tems conſeiller de la chambre Apoſtolique, & il reçut de l'empereur Venceſlas, le titre de conſeiller d'état dans l'empire. Ces honneurs prouvent combien étoit grande la réputation dont il jouiſſoit, & le ſurnom qu'on lui donna dans les univerſités le prouve encore mieux, car il fut appellé *le Docteur des Docteurs*: il mourut à Pavie l'an 1341, & il laiſſa un *Traité ſur les teſtaments & ſur les ſucceſſions*, & *des conſultations*, inſérées dans celles de Balde, qui tout rival qu'il étoit de Philippe, en a toujours parlé avec éloge.

Trois Salicetti, Richard, Robert & Barthelémi.

La famille *Salicetti* ou de *Saliceto* de Bologne, eut trois juriſconſultes célebres. Le premier fut Richard, qui au milieu de ſes leçons fut ſouvent employé par ſes concitoyens dans les affaires publiques, ſoit comme magiſtrat, ſoit en qualité d'ambaſſadeur. L'on croit qu'il mourut l'an 1377 ou peu après

Robert ſon fils fut auſſi profeſſeur en droit, & eut de même beaucoup de part au gouvernement de ſa patrie, d'où il fut cependant chaſſé l'an 1377, mais il y retourna par l'interceſſion des Vénitiens. Dans le décret qu'on fit à cette occaſion, Robert eſt appellé *Chevalier, très-excellent docteur en droit, & défenſeur de ſa patrie.*

Barthelemi de Saliceto, couſin de ce Robert & neveu de Richard, ſurpaſſa en ſavoir & en célébrité ſon couſin & ſon oncle. L'an 1363 il étoit profeſſeur à Bologne, & il continua à y enſeigner le droit juſqu'à l'an 1370, qu'il paſſa

à l'université de Padoue. Il n'y resta que quatre ans, au bout desquels il fut rappellé à Bologne. Il y remplit plusieurs emplois publics, tandis qu'il étoit professeur; mais il répondit mal à la confiance de ses concitoyens, parce que séduit par les caresses & les présens de Jean Galéazze, il entra dans le complot formé par d'autres Bolonnois, l'an 1389, pour livrer leur patrie à ce prince. Le complot ayant été découvert, quelques-uns des complices furent décapités, d'autres bannis : on fit grace à Barthelémi à cause de son habileté & de son savoir; mais se voyant haï & ne pouvant soutenir les reproches de sa conscience, ce jurisconsulte alla à Ferrare auprès du marquis Albert d'Este, qui l'an 1391, le choisit pour la premiere chaire de jurisprudence dans l'université qu'il venoit de fonder à Ferrare. Cependant l'an 1398, les Bolonnois rappellerent ce grand légiste dont ils ne pouvoient pas se passer : mais l'année suivante le peuple excita un tumulte, & chassa Barthelémi qui soutenoit la cause des magistrats & de la noblesse, & qui se retira à Padoue, en attendant que la fin des séditions le fît rappeller dans sa patrie, ce qui arriva en effet. A son retour il reprit ses leçons qu'il continua jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut l'an 1412, & presque toute la ville prit le deuil pour honnorer le souvenir de ce grand homme, dont nous avons plusieurs ouvrages.

Tels furent les jurisconsultes les plus illustres de l'Italie, pendant le quatorzieme siecle; j'en passe sous silence au moins cinquante autres, qui ne manquerent pas non plus de célébrité, & dont plusieurs ont laissé quelques ouvrages. La science du droit fleurissoit d'une maniere distinguée dans ces pays, où l'on prodiguoit aux grands légistes les honneurs, les titres, & les biens, comme l'on avoit fait pendant les siecles heureux des Romains.

§ V. *Droit canon.*

Les loix eccléſiaſtiques redigées en un ſeul corps par Grégoire IX, & augmentées d'un ſixieme livre par Boniface VIII, groſſirent prodigieuſement par l'Appendice des décretales *Clementines*, ainſi appellées du nom de Clément V dont elles contenoient les conſtitutions, conjointement avec les actes du concile général de Vienne. Ce pape avoit projetté cette grande addition, mais ayant été prévenu par la mort, l'exécution en fut achevée par Jean XXII. Après la mort de ce pape, quelques canoniſtes recueillirent les conſtitutions, publiées par Jean pendant ſon long pontificat, & les ajouterent au corps canonique, ſous le nom d'*Extravagantes*. A meſure que la collection des loix eccléſiaſtiques augmentoit, le champ devenoit plus vaſte, & la matiere plus abondante pour les interprètes de ce droit. Mais ou l'on appréhendoit la difficulté de bien réuſſir dans une ſcience, dont les objets ſe multiplioient de jour en jour, à cauſe du nombre infini de loix qui émanoient de la chaire apoſtolique, ou la mode de s'adonner à l'étude des loix civiles fut générale, & les avantages qu'on en retiroit plus effectifs; le fait eſt que le nombre des canoniſtes fut moindre en Italie que celui des juriſconſultes, pendant le quatorzieme ſiecle. En récompenſe, ceux qui ſe conſacrerent à l'interprétation des canons furent tous des hommes très-célebres, comme on le verra par les notices que nous allons en donner. 53.

54. De pluſieurs Gui de Baïſo.

On trouve dans l'hiſtoire de ce tems cinq *Gui de Baiſo*, tous de Reggio, tous eccléſiaſtiques, & tous docteurs canoniſtes, ou du moins pris pour tels. Débrouillons cette confuſion : Gui de Baiſo *l'ancien* (c'eſt par ce nom que je le diſtinguerai des autres) dès l'an 1276, étoit profeſſeur de droit canon à Reggio ſa patrie. Il

en donna aussi des leçons à Bologne, vers l'an 1283, seulement en qualité de volontaire, ou surnuméraire. Mais l'an 1301 ou 1302, à la requête de l'université, Gui fut établi professeur ordinaire & pensionné. En même tems il jouissoit d'un canonicat & de l'archidiaconat dans sa patrie, & il fut créé consulteur du saint office à Bologne. L'an 1304, il entra au service de Benoît XI, & quand le saint siege fut transporté à Avignon, il le suivit, & mourut dans cette ville l'an 1313. Les canonistes qui vinrent après Gui de Baiso, en font de grands éloges : *Jean d'André*, dont nous allons parler, disoit que les gloses de Gui avoient la même autorité que le texte. Les gloses principales de Gui sont sur le sixieme livre des décrétales : il écrivit encore sur le décret de Gratien.

L'archidiacre Gui eut un neveu du même nom, qu'on ne trouve pas décoré du titre de docteur, mais qui fut évêque de Reggio sa patrie, en 1314, de Rimini, on ne sait pas en quelle année, & enfin de Ferrare en 1332.

Le troisieme Gui étoit aussi de Reggio, mais de la famille *Guisi*: il fut bon canoniste, & eut le surnom de *Docteur des décrets*. Il enseignoit les canons à Bologne en 1316; il fut élu évêque de Modene, d'où il passa à l'évêché de Concorde; il mourut en 1347.

Enfin il y eut deux autres *Gui de Baïso*, dont l'un fut archevêque de Ravenne en 1332, & mourut l'année suivante à Bologne, & l'autre qui est le moins ancien fut évêque de Ferrare, depuis l'an 1381 jusqu'à l'an 1386, année de sa mort. Les *Gui* en question furent donc cinq, dont quatre de la même famille *de Baïso*, & deux canonistes; le plus célebre fut *l'Ancien*.

55. Jean d'André. Le fameux Jean d'André, fut dans son tems, par rapport à la jurisprudence ecclésiastique, ce que furent *Bartole* & *Balde*, par rapport à la jurisprudence civile. On l'a dit Florentin & bâtard,

fils d'un prêtre du Mugello, qui l'eut de fon commerce avec une payfanne. Je fuis furpris qu'*Alidofi* dans les vies des docteurs de Bologne, ait prétendu trouver l'appui de cette opinion dans un paffage du même Jean d'André, paffage qui prouve tout le contraire : je ne fuis pas moins furpris que le comte *Mazzuchelli* ait jugé que ce même paffage eft équivoque. J'en rapporterai la fubftance : & ceux qui aiment à le voir en entier, le trouveront dans les ouvrages de Jean d'André : (*a*) *Je fais que plufieurs prêtres fe flattent que les enfants qu'ils ont eus depuis leur ordination, feront un jour comblés de richeffes, & ils me citent pour exemple. Dieu peut tout faire ; & j'avoue que j'en ai auffi vu quelques exemples moins rares, relativement au nombre de ces enfants. Je détefte un pareil crime, & je ne vife qu'à refuter l'induction qu'on tire de cette efpérance. J'ai vu mon pere encore laïc, il n'avoit pas même la tonfure.... Il étoit maitre de grammaire, non docteur, & avoit fon école vis-à-vis l'églife de S. Benoît de Porte Neuve : c'eft là que lui même m'apprit les principes de la grammaire. J'avois environ huit ans quand il entra dans le clergé ; l'églife de fainte Marie de la Rotonde des Salluzzi, étant venue à vaquer, les gentilshommes qui avoient le patronage de cette églife, charmés d'obliger mon pere qui avoit enfeigné leurs enfants, la lui offrirent. Alors il reçut les ordres, fe fit prêtre & obtint cette paroiffe, dont il fit rebâtir l'églife qui avoit été ruinée par la chûte de la tour des Carbonefi.* Rien n'eft moins équivoque que ce paffage : mais on n'a pas pris la peine de le lire avec attention. Comme André pere de Jean étoit mort prêtre & curé, on débitoit que Jean étoit né après l'ordination de fon pere. Dans ce paffage

(*a*) In additione ad fpeculum juris L. IV. Capite *de filiis Presbyterorum.* M. Tirabofchi a rapporté tout ce long paffage en latin, comme il eft écrit.

Jean réfute ce bruit, & en même tems il se déclare Bolonnois, car tous les endroits dont il parle sont dans la ville de Bologne: & pour ôter tout doute sur sa nation, sa patrie, au commencement du sixieme livre des décretales, il dit en termes clairs & précis: *Ego Joannes Andreas Bononiensis.* En falloit-il davantage pour résoudre toutes les questions, qu'on a formées sur la patrie & sur la naissance de ce canoniste? Mais on aime à disputer sur tout: on se contente d'alléguer des auteurs mal informés ou menteurs; on néglige de consulter les ouvrages mêmes de ceux sur qui on dispute.

Jean étudia le droit civil sous Malombra, & le droit canon sous Gui de Baïso l'ancien: il s'adonna particuliérement à cette derniere étude, & il en devint professeur dans sa patrie l'an 1307; il le fut aussi quelque tems à Padoue. Le cardinal Bertrand légat à Bologne, l'envoya en qualité d'ambassadeur à Jean XXII, l'an 1328. Tadée Pepoli étant devenu seigneur de Bologne en 1337, destina Jean d'André son ambassadeur à Venise, pour notifier son élévation à cette république. On le trouve professeur à Pise, depuis l'an 1340, mais il est certain qu'en 1348 il étoit retourné à Bologne, où il mourut la même année, ayant été attaqué de la peste qui ravageoit l'Italie. On a dit qu'il avoit été professeur à Montpelier, & qu'il entra ensuite dans l'ordre des freres prêcheurs; le premier récit est entierement faux: ce qui a donné lieu au second, c'est que ce canoniste voulut être enterré dans l'église de S. Dominique de Bologne. Il eut plusieurs enfans, & entr'autres, une fille nommée Nouvelle, qui étudia les canons sous son pere, & qui fit de si grands progrès dans cette science, que l'on dit qu'en l'absence de son pere elle en donnoit des leçons dans l'université. Outre ses enfans, Jean d'André adopta légalement *Jean Caldecini*, qui lui succéda dans la chaire canonique. Il y eut

une grande amitié entre Jean d'André & Pétrarque : mais je ne fais pas comment il eft tombé dans l'efprit à l'abbé *de Sade*, que les deux lettres de Pétrarque, adreffées (fuivant l'édition qu'on a faite à Bâle, des œuvres de Pétrarque) à un Thomas de Meffine, font réellement écrites à Jean d'André. Celui à qui ces lettres font adreffées, eft le littérateur dont j'ai parlé dans l'article précédent (§ III.) & qui plaçoit Maton & Ciceron parmi les poëtes, & croyoit qu'Ennius & Stace avoient vécu enfemble. Les raifons de l'abbé *de Sade* font, que dans un manufcrit de la bibliotheque du roi de France, ces deux lettres font adreffées *à un profeffeur de Bologne*. Suppofons que ce manufcrit ait plus d'autorité que l'édition de Bâle, & que les autres manufcrits qui portent que cette lettre eft adreffée à Thomas de Meffine, d'où cet auteur infere-t-il que le profeffeur de Bologne eft Jean d'André? La lecture de ces lettres n'en fournit que cette probabilité; le littérateur à qui Pétrarque écrit, avoit une grande eftime pour S. Jérôme : Jean d'André étoit fi infatué de ce docteur, qu'on le trouve quelquefois furnommé *de S. Jérôme*. Je laiffe aux lecteurs à examiner de quel poids eft cet argument, & s'il n'étoit pas poffible qu'il n'y eût au monde que Jean d'André qui eftimât S. Jérôme. Ce canonifte eut le furnom de ce faint, à caufe qu'il en écrivit la Vie, & qu'il recueillit le plus qu'il put trouver de fes ouvrages. Ses Commentaires fur les fix livres des décrétales ont long-tems paffé pour un chef d'œuvre! il fit une addition au *fpeculum Juris* de *Guillaume Durante*, un traité fur l'ordre des jugemens, & des livres fur plufieurs queftions de droit.

Jean Caldecini, Bolonnois, éleve, fils adoptif, & fucceffeur de Jean d'André, répondit aux foins & aux efpérances de fon pere & de fon maitre. Il étoit profeffeur canonifte à Bologne en 1357. Il fut envoyé en ambaffade vers Inno- 56. Les deux Caldecini.

cent VI à la cour d'Avignon l'an 1360, & il obtint de ce pape l'érection d'une chaire théologique dans l'université de sa patrie : il mourut en 1365.

Gaspar Caldecini son fils, fut fait professeur du droit canon dans la même université, l'an 1384. Auparavant il avoit été employé dans plusieurs charges publiques. Mais l'an 1388, il fut convaincu d'avoir écrit à Urbain IV, des lettres nuisibles aux Bolonnois, qui le bannirent comme traitre à sa patrie. Il trouva cependant le moyen de s'y faire rappeller, & il continua à y enseigner publiquement ses canons jusqu'à sa mort, arrivée en 1399 ; le pere & les fils ont laissé des ouvrages sur le droit canon.

Parmi les enfans de Jean Caldecini, il y en eut un nommé *Fréderic*, qui maria sa fille à Jean de Legnano, dont je vais dire un mot. Ce canoniste célebre eut le surnom de Legnano, d'une terre du Milanois où il nâquit. On le trouve professeur à Bologne, l'an 1365 : deux fois les Bolonnois l'envoyerent vers Grégoire XI, contre qui ils s'étoient révoltés, & auquel ils se soumirent l'an 1377. A cette occasion le pape déclara Jean de Legnano, son vicaire à Bologne, & le chargea de recevoir le serment de fidélité des habitans, qui l'année suivante déclarerent Jean leur citoyen. Urbain VI le délégua pour donner en son nom, le chapeau de cardinal à Caraffe, évêque de Bologne, & à Barthelémi Mezzavacca Bolonnois, ce que Jean fit dans l'église de S. Dominique avec grand apparat. Il mourut à Bologne le 16 Février de l'an 1383 ; le cardinal évêque, l'université, & tous les ordres de la Cité assisterent à ses obseques, qui furent célebrées dans la même église des dominicains, où on lui dressa un magnifique tombeau en marbre. On y mit une épitaphe, dans laquelle Jean de Legnano est appellé canoniste, philosophe, astronome & médecin. En effet il posséda toutes ces

Jean de Legnano.

ſciences ; l'aſtronomie ſur-tout, qu'il eut la foibleſſe de tourner, comme c'étoit l'uſage, vers l'aſtrologie judiciaire. Les ouvrages qui nous ſont parvenus de lui, traitent du droit civil & canon; on a auſſi les traités qu'il fit pour ſoutenir la validité de l'élection d'Urbain VI; & il eſt certain que ſi l'on avoit ſuivi les raiſons & les avis de ce grand homme, l'on ſe feroit épargné un ſchiſme de quarante ans, & tous les maux qui l'accompagnerent.

Bologne ſe glorifie auſſi d'avoir donné naiſſance à Paul de Liazari, qui jouit d'une grande réputation parmi les canoniſtes. En 1321 il enſeignoit les canons dans l'univerſité de ſa patrie. Il la quitta pour aller à Sienne, lors de la grande déſertion des profeſſeurs & des étudiants, mais il y retourna enſuite & eut beaucoup de part aux affaires publiques: ſes commentaires ſur les décrétales ſont imprimés. Paul Liazari.

Rien ne nous eſt reſté des écrits d'Ubert de Ceſene, & l'on croit même que ce canoniſte n'en laiſſa aucun. Il fut cependant illuſtre dans ſon tems, & il enſeigna les canons à Veniſe, en 1317 & en 1318. Delà il paſſa à Bologne, où l'on fit un ſi grand cas de ſon ſavoir, qu'on augmenta ſa penſion, de crainte qu'il n'allât à Sienne où il étoit invité. Ce canoniſte étoit chanoine régulier: il fut prieur de S. Sauveur de Bologne, & enſuite il fut élu évêque de Concorde, où il précéda immédiatement ce *Gui de Guiſi*, dont nous avons parlé au commencement de cet article. Ubert de Ceſene.

57. Lapo de Caſtiglionchio.

Florence poſſéda long-tems un célebre docteur canoniſte, orné de pluſieurs autres belles connoiſſances, & grand ami de Pétrarque, de Coluccio Salutato, & des autres beaux génies de ce ſiecle. Elle en tira de l'honneur & de grands ſervices, & à la fin elle le paya d'ingratitude. C'eſt de Lapo de Caſtiglionchio que je parle: né à Caſtiglionchio en Toſcane, Lapo (55) fit ſes pre-

mieres études à Florence, ensuite à Bologne. Son goût le porta d'abord vers la belle littérature, & il se fit admirer dans cette partie par son talent, son esprit, son éloquence, & sa bonne critique. Il s'appliqua avec succès à la philosophie morale, il fit ses délices de la poésie; il cultiva avec soin l'éloquence; & s'étant réuni à ces savants illustres qui recherchoient les ouvrages des anciens, il aida Pétrarque à retrouver les institutions de Quintilien, & il lui envoya la harangue *pro Milone* & les Philippiques qu'il retrouva. Enfin las de ces études, que cependant il ne quitta jamais tout-à-fait, il s'appliqua à la jurisprudence civile & ecclésiastique; il fut reçu docteur à Bologne, dans l'une & dans l'autre, & il retourna à Florence pour y enseigner publiquement la seconde. Pétrarque fut inconsolable de la perte que les belles-lettres venoient de faire de ce grand homme, & il en témoigna sa douleur dans une lettre que l'abbé *Mehus* a publiée.

Lapo interprêta les canons à Florence pendant plus de vingt ans, & il exerça en même tems la profession d'avocat. La république l'employa dans les ambassades les plus importantes à la cour d'Avignon, à Viterbe, à Genes, à Sienne, à Lucques: elle le fit plusieurs fois conseiller & secretaire; & l'élut pour chef, ou comme on disoit alors, capitaine du parti Guelfe, qui étoit le parti dominant dans cette ville. (56) En effet Lapo étoit considéré comme le soutien le plus ferme de ce parti, ce qui produisit sa disgrace. L'an 1378, le parti contraire ayant repris le dessus, le peuple courut à la maison de Lapo, la pilla, & y mit le feu: ce docteur eut de la peine à se sauver déguisé en Moine: on le bannit, & on le rélégua à Barcelonne. C'étoit l'usage de ce tems, & particulierement des Florentins, de prescrire aux exilés le lieu de leur demeure, & pour les obliger à obéïr, on mettoit leur tête à prix, en cas qu'on les trouvât hors de l'endroit

droit du bannissement : celle de Lapo fut mise à mille florins d'or, somme assez forte pour ce tems là. Cependant il s'en moqua, & il alla à Padoue, où on lui assigna une chaire du droit canon. Les Florentins écrivirent aux Padouans pour les solliciter de chasser Lapo, & celui-ci pour ne pas s'exposer à quelque affront, se retira, & cette nouvelle disgrace fut pour lui la source de nouveaux honneurs. Charles de Durazzo allant à Rome l'an 1380, Lapo alla lui faire la cour; & lui donna de si bons avis, & fit tellement l'office de médiateur, entre ce prince & Urbain VI, que ce pape dit en consistoire public, que Charles devoit à Lapo la couronne de Naples. Ce roi le nomma son conseiller, avocat, & solliciteur à la cour du pape, & Urbain le créa avocat consistorial, & l'éleva à la charge de sénateur de Rome. Lapo en jouit peu, étant mort le 27 Juin de l'an 1381. Ses ouvrages sont estimés : ils consistent en des allégations, & en des traités sur des matieres canoniques.

58. Pierre d'Ancarano.

Il reste à parler de trois canonistes, qui ont touché une partie du quinzieme siecle. Le premier est Pierre d'Ancarano, né dans un bourg de ce nom près de Montefiascone : sa famille étoit d'Orvieta, & c'est d'elle qu'est descendue l'illustre maison de *Farnese*. L'an 1385, Pierre fut élu professeur des canons à Padoue : cinq ans après la république de Venise le créa consulteur; & il demeura dans cette ville jusqu'à l'an 1393 qu'il alla à l'université, moyennant une pension de quatre-cents livres, pension dans ce tems là très-extraordinaire. A Bologne il écrivit un traité sur le moyen d'éteindre le schisme qui déchiroit alors l'église; on le garde en manuscrit dans la bibliotheque laurentiane à Florence. L'an 1403, Pierre sur l'invitation du marquis Nicolas d'Este alla à l'université que ce prince venoit de fonder à Ferrare : mais il faut croire que Pierre ne s'engagea que pour un an, car en 1404 on le

retrouve à Bologne. Il assista au concile général, assemblé à Pise, pour faire cesser le schisme, & là il se déclara contre le pape Grégoire XII, qui s'étant engagé à renoncer au Pontificat pour le bien de l'église, refusoit de tenir parole. Enfin il alla au concile général de Constance, qui fut une suite & l'accomplissement de celui de Pise; mais il n'y resta que peu de tems, & retourna à Bologne, où il mourut l'an 1415, après avoir destiné tous ses biens à la fondation d'un college à Bologne, pour des pauvres étudiants italiens. Ce college passa sous la protection des princes de la maison de *Farnese*, descendants de celle d'*Ancarano*. Quelques uns des ouvrages écrits par Pierre ont été imprimés; d'autres sont restés en manuscrits.

Antoine de Budrio. Antoine de Budrio, ainsi appellé du lieu de sa naissance, fut le collegue de Pierre d'Ancarano à Bologne & à Ferrare. Il commença par enseigner le droit civil à Bologne, en 1384, & en 1400, il enseigna dans la même université le décret de Gratien. Trois ans après il alla à Ferrare avec Pierre d'Ancarano: il travailla avec celui-ci à éteindre le schisme, & alla de la part de Grégoire XII à Marseille, pour conférer avec Benoît XIII sur les moyens de rendre la paix à l'église. Comme les deux papes n'agissoient pas de bonne foi, Antoine s'en retourna sans avoir rien conclu, & il contribua à faire assembler le concile de Pise. Il n'y assista cependant pas, peut-être à cause de sa maladie, mais il y envoya une consultation. Il mourut pendant la tenue de ce concile en 1409. M. le comte *Mazzuchelli* a fait le catalogue des ouvrages de cet habile & zélé canoniste.

59. Le cardinal Zabarella. Le troisieme parmi les canonistes que j'ai indiqués, fut l'illustre François Zabarella, Padouan, connu de tout le monde, par sa vertu solide & exemplaire, par son profond savoir, par ses dignités éminentes, & par la grande part qu'il eut

à l'extinction du schisme. Les meilleures notices que l'on puisse avoir de cet homme célebre, sont celles que l'on trouve dans l'Oraison funebre que le fameux *Poggio* prononça dans le concile de Constance, & la lettre qu'écrivit *à l'occasion de la mort de ce prélat*, *Paul Vergerio le vieux*.

François de la famille *Zabarella* de Padoue, né en 1339, étudia à Bologne la jurisprudence ecclésiastique sous Jean de Legnano, & l'enseigna à Florence, où il acquit l'estime & l'amour des Florentins, au point que vers l'an 1387, ils le demanderent au pape pour leur évêque. (57) Le pontife en avoit déja choisi un autre, & François continua ses leçons. Boniface IX l'appella à Rome pour le consulter sur les moyens de finir le schisme: mais comme ce canoniste tenoit pour la rénonciation à laquelle les trois papes ne vouloient pas entendre, il s'en retourna à Florence sans avoir tiré aucun fruit de son voyage. Peu après il alla interprêter les canons dans sa patrie; les seigneurs Carrare, princes de Padoue, le choisirent plus d'une fois pour ambassadeur : mais leur seigneurie ayant cessé, & cette famille ayant été éteinte par les Vénitiens, en 1405, François Zabarella fut choisi par les Padouans pour aller à Venise rendre hommage à la république. A cette occasion il fit une harangue très-éloquente, à la fin de laquelle il remit le gonfalon de Padoue entre les mains du Doge. Il avoit été fort avant dans les bonnes graces des princes Carrare ; mais par sa bonne conduite, il sut gagner l'estime des nouveaux maitres. Sa prudence fut si grande, que l'année suivante Innocent VII l'ayant nommé évêque de Padoue, il refusa cette dignité, de crainte de choquer les Vénitiens.

Son mérite éclatant eut enfin sa récompense. Jean XXIII le nomma évêque de Florence en 1410, & l'année d'après il le créa cardinal. Alors Zabarella se démit de son évêché, qui fut conféré à Americ Corsini, nommé premier arche-

vèque de cette ville. La principale raiſon pour laquelle le cardinal renonça à l'évêché, fut le deſir qu'il avoit de s'appliquer uniquement à l'extinction du ſchiſme : dans ce deſſein il alla trouver l'empereur Sigiſmond, & il ne le quitta pas que ce monarque ne ſe fût déterminé à faire aſſembler un concile général, & n'eût fixé Conſtance pour le lieu de cette auguſte aſſemblée. La plus grande difficulté que le cardinal Zabarella eut à ſurmonter, fut de la part de Jean XXIII, qui refuſoit de ſe rendre au concile ; mais l'éloquence du cardinal franchit cet obſtacle, & Jean alla à Conſtance. Ce cardinal zélé & infatigable, fit dans ce concile les fonctions de médiateur & de conciliateur, dans le nombre infini de diſſenſions & de diſputes qui s'élevoient tous les jours. Il eut enfin la ſatisfaction de voir le ſchiſme éteint par la renonciation volontaire de Grégoire XII, & par la dépoſition de Jean XXIII, & de Bénoît XIII. Mais il n'eut pas le plaiſir de voir un nouveau pontife, légitime, & élu par les vœux de toute l'égliſe. Il eſt fort probable qu'attendu ſa doctrine, ſon zele, ſes travaux immenſes, & ſes vertus héroïques, on auroit jetté les yeux ſur lui dans l'élection qu'on alloit faire, mais accablé par les fatigues & par la vieilleſſe, il mourut à Conſtance le 5 Novembre de l'an 1417, à l'âge de ſoixante & dix-huit ans. L'empereur & tout le concile aſſiſterent à ſes obſeques, & Paggio en fit l'oraiſon funebre : le cadavre de ce grand cardinal fut tranſporté à Padoue ; la plus grande partie de ſes ouvrages a été imprimée.



LIVRE HUITIEME

Qui contient la ſuite du précédent.

ARTICLE PREMIER.

Sur les principaux reſtaurateurs des belles lettres (58).

§. I. *Dante Alighieri.*

DEPUIS deux ſiecles les Italiens s'efforçoient 1.
de bannir l'ignorance de leurs contrées, & du reſte de l'Europe. Après ſept cents ans de ténébres & de barbarie, ayant enfin ouvert les yeux & ſecoué les anciens préjugés qui reléguoient le ſavoir dans les cloîtres, ils avoient rougi d'un ſi long aveuglement, & avoient réſolu de s'éclairer & de répandre la lumiere chez les autres nations. Ils commencerent par les ſciences : la dialectique, un peu de philoſophie, quelques notions aſtronomiques, la théologie, la médecine, le droit civil, la juriſprudence eccléſiaſtique, furent les objets auxquels les Italiens s'appliquerent. Ils ajouterent à ces études quelques inventions mathématiques ; ils perfectionnerent la navigation, ils firent de longs voyages, ils étudierent les mœurs & les langues étrangeres.

Tout cela, si l'on en excepte les droits civil & canonique avec la théologie, n'étoit qu'un commencement ; c'étoit l'aurore d'un beau jour, mais ce jour ne paroissoit que très lentement. La partie des belles lettres étoit la seule qui fût encore enveloppée de ténebres ; la poésie latine n'avoit aucune élégance, & la prose étoit pitoyable. Rien n'étoit plus grossier que la poésie italienne, cette langue commençoit à peine à se former ; l'histoire n'étoit qu'un tissu de fables par rapport aux faits un peu éloignés, & si elle passoit pour véridique quant au récit des événements contemporains, elle n'avoit ni méthode, ni précision, ni agrément. C'étoit la nature seule qui formoit l'éloquence ; au reste point d'art, point de regles, point de style, de sorte que les orateurs qui s'écartoient de la simple nature, devenoient enflés, ridicules & pédants. Pour l'érudition & la critique, il n'y en avoit point du tout ; on ne connoissoit pas ce genre de talent, & l'ignorance dans cette partie étoit générale.

2. Il s'éleva enfin des génies supérieurs à leur siecle, à leur propre éducation, & aux préjugés de leur tems ; ils connurent le besoin qu'avoit la littérature d'être éclairée & embellie ; ils sentirent le mérite des anciens, & ils eurent la noble générosité de les imiter ; ils oserent représenter aux hommes l'ignorance où il croupissoient tous, ils leur fournirent les moyens de s'en tirer, & ils rendirent par là un service essentiel à leur patrie & à toute l'Europe. C'est sur ces grands hommes, sur ces peres de la bonne littérature, que roulera cet article, & je le commencerai par l'Ennius des Italiens, le célebre Dante Alighieri (59).

3. Le véritable nom de cet homme illustre est *Durant*, en italien *Durante* ; on en fit *Dante* par une abréviation usitée alors parmi les Italiens (60), & ce nom, tout estropié qu'il étoit, lui

eſt reſté. Sa famille étoit une des plus nobles de Florence, dont *Cacciaguida* qui ſe diſtingua dans cette ville pendant le douzieme ſiecle, eſt reconnu comme la ſouche. Cependant au lieu de prendre le nom de cet Aſcendant, cette famille prit celui de la femme de Cacciaguida, qui étoit une *Aldighieri* de Ferrare (61). Dante nâquit à Florence l'an 1265. *D'Alighieri des Aldighieri*, & de *Bella*, dont la famille n'eſt pas bien connue. S'étant appliqué de bonne heure aux études, il eut pour maître dans les belles lettres le fameux *Brunetto Latini*, que j'ai fait connoître dans le VIe. livre. Quoiqu'il s'en fallût bien que Brunetto eût toutes les connoiſſances requiſes pour faire un grand éléve, il étoit cependant le plus habile littérateur de ſon ſiecle, & il prit un ſoin particulier de l'inſtruction de Dante, qui, par la vivacité de ſon eſprit & par la force de ſon talent, ſuppléa de lui même à ce qui manquoit à ſon maître. La connoiſſance qu'eut en même tems Dante de *Gui de Cavalcanti*, lui inſpira le goût de la poéſie, & le mit en état de polir & d'enrichir le langage italien. S'étant formé aux belles lettres, telles qu'elles étoient alors dans le ſein de ſa patrie, ils ſe tourna vers les ſciences les plus ſérieuſes, & à cet effet il alla à Bologne & à Padoue; il remplit ſon eſprit des connoiſſances les plus utiles dans ces deux univerſités. C'eſt de *Benvenuto d'Imola*, qu'on apprend cette particularité, car les autres qui ont écrit ſur Dante, comme *Villani*, *Bocace*, *Léonard Aretin*, & d'autres n'en diſent rien. Mais comme ces écrivains ſe ſont plus arrêtés à faire des panégyriques de leur héros, qu'à raconter ſes actions, il eſt juſte de déférer à un auteur, dont la profeſſion étoit de commenter les ouvrages de Dante, d'en donner toutes les notices poſſibles, & qui même expliquoit cet auteur dans l'univerſité de Bologne (62). *François Buti*, qui fut preſque contemporain de Dante, & qui in-

terprétoit ſon poëme dans l'univerſité de Piſe au quatorzieme ſiecle, dit que Dante dans ſa jeuneſſe prit l'habit des freres mineurs, mais qu'il en ſortit avant de prononcer les vœux.

4. Dante ne ſe borna pas à la ſeule étude des ſciences & des lettres; en bon citoyen il travailla pour ſa patrie dans la paix & dans la guerre. Il ſe trouva à deux batailles rangées, la premiere en 1289 contre les Aretins (63); la ſeconde l'année d'après contre les Piſans. Il eut encore beaucoup de part aux affaires du gouvernement, & ſi l'on en croit *Filelfe*, un de ceux qui ont écrit la vie de Dante, il fut envoyé quatorze fois en ambaſſades dans différentes cours de l'Europe, en Sicile, en Hongrie & en France. Mais ſi l'on réfléchit que lorſque Dante commença à être honoré de pareilles commiſſions, il devoit être au moins âgé de vingt-cinq ans, & qu'il fut exilé à l'âge de trente ſept, il faudra conclure qu'il paſſa ſon tems en des voyages continuels, ou que *Filelfe* s'eſt trompé. Il n'y a que deux de ces ambaſſades rapportées par le même auteur avec toutes leurs circonſtances, qui ayent quelque apparence de vérité, & qui ſoient reconnues par les modernes, particulierement par Mr. *Pelli* Florentin, lequel a recherché avec la plus grande exactitude & avec les lumieres d'une ſaine critique, tout ce qui appartient à la vie & aux écrits de Dante. Ce fut vers Charles II, roi de Naples, que cet ambaſſadeur fut envoyé deux fois par ſa république; la premiere en 1295, pour inviter ce prince à ſe rendre à Florence où Charles alla effectivement, & où il fut proclamé protecteur de la république. A cette occaſion, Dante ſe lia d'une amitié intime avec le prince Charles Martel, fils du roi de Naples & de Hongrie; la ſeconde pour obtenir du même Charles II, la grace de Vanno Barducci, que ce prince avoit condamné à la mort, & pour qui les Florentins s'intereſ-

ſoient. Filelfe rapporte les harangues que l'ambaſſadeur fit à ce ſujet, & la révocation de la ſentence prononcée contre le criminel.

L'an 1300, Dante fut créé l'un des prieurs de la république (64). Cet honneur fut la cauſe de ſa diſgrace. La ville étoit diviſée par les factions des *Bianchi* & des *Neri*; les ſeconds firent un complot pour appeller à Florence Charles de Valois, frere de Philippe le Bel; réſolution que Dante déſapprouva (65). Dans le fond ce bon citoyen n'étoit d'aucun parti, cependant on le crut partiſan des Bianchi ou Blancs, & depuis ce jour, la faction oppoſée le regarda comme ennemi. La haine & les ſoupçons augmentant tous les jours, les Noirs qui commençoient à avoir le deſſus par l'arrivée prochaine de Charles de Valois, excitoient tous les jours des ſéditions, ce qui fit réſoudre les magiſtrats à envoyer Dante en ambaſſade auprès de Boniface VIII, pour chercher les moyens de pacifier Florence. L'an 1302, Dante alla à la cour de Rome, & tandis qu'il y étoit, Charles arriva à Florence, chaſſa les Blancs, & fit triompher les Noirs (66). Ceux-ci proſcrivirent Dante avec pluſieurs autres; on le bannit de Florence pour deux ans, on le condamna à une amende de huit mille livres, & on arrêta qu'au défaut de payement, on ſéqueſtreroit ſes biens, ce qui fut effectué. La fureur des ennemis ſe porta à un autre excès. L'on donna commiſſion à Cante de Gabrielli de Gubbio, poteſtat de Florence dans cette année 1302, d'examiner la conduite que des bannis avoient tenue, tandis qu'ils étoient en charge, & de les condamner comme criminels de malverſation, d'extorſion & de fraude. Le poteſtat fit le procès comme il voulut dans l'abſence des accuſés, & condamna Dante ainſi que ſes compagnons d'exil, à être brûlés vifs, s'ils tomboient entre les mains de la république (67). Quand même ces malheureux auroient été convaincus des crimes dont

on les accuſoit, a-t-on jamais entendu prononcer une pareille ſentence? Exiſte-t-il une loi qui décerne le ſupplice du feu pour quelque malverſation? Mais tels étoient l'acharnement & la rage qui animoient les citoyens les uns contre les autres dans ce tems de factions & de troubles. Après cet horrible jugement, la maiſon de Dante fut pillée, & ſes biens confiſqués au profit de l'état.

5. (68) A la nouvelle de ce qui ſe paſſoit à Florence, Dante quitta bruſquement Rome, & courut à Sienne, où ayant été informé des excès auxquels ſes ennemis s'étoient portés, il commença à déſeſpérer de pouvoir rentrer dans ſa patrie & dans ſes biens. Il alla trouver les autres bannis, & ils ſe raſſemblerent tous à Arezzo. Ils n'omirent rien pour obtenir leur grace, & Dante ſur-tout écrivit les lettres les plus touchantes aux magiſtrats & aux citoyens, il en adreſſa au peuple Florentin une qui commence par ces mots de l'écriture, *Popule meus quid feci tibi* (mon peuple que t'ai-je fait?) Tout étant inutile, les exilés eurent recours à la force. Leur nombre s'étant accru par l'arrivée de tous ceux qui avoient été bannis de Piſtoïe & de Bologne, ils formerent un corps d'armée, & l'an 1304 ils firent une incurſion dans le territoire de Florence; ils oſerent même attaquer la ville, & s'emparer d'un poſte, mais tous les habitants s'étant armés, les exilés furent repouſſés, & ils perdirent pour toujours l'eſpoir de revoir leur patrie (69).

Alors Dante ſe réfugia à Verone chez Alboin, ſeigneur de cette ville. Alboin étoit frere ainé de Can Grande, & fut peu après le collegue de ſon frere dans la ſeigneurie. J'ai parlé au commencement du ſeptieme livre, de la généroſité de ce prince envers les illuſtres malheureux. Dante étoit par ſa naiſſance, par ſes emplois & par ſon ſavoir, un des plus diſtingués de ce

nombre; ainſi il reçut d'Alboin & ſur-tout de Can Grande tous les ſecours dont il avoit beſoin dans ſa ſituation actuelle, & toutes les marques d'une parfaite eſtime, & d'une amitié cordiale. Mais ſon naturel trop ſérieux & quelquefois revèche gâta tout. *Pétrarque* raconte qu'un jour Can Grande étant à table avec Dante, & d'autres exilés, il y avoit, ſuivant la coutume de ce tems, un bouffon qui par ſes tours & par ſes diſcours faiſoit éclater de rire le prince & les convives. Dante ſeul gardoit à ſon ordinaire, ſon ſérieux, & marquoit même de l'averſion pour celui qui égayoit la compagnie. Can Grande qui s'en apperçut, & qui depuis un tems étoit révolté contre les manieres un peu rudes du Florentin, lui demanda pourquoi un bouffon étoit aimé de tout le monde, choſe dont un ſavant comme Dante, ne pouvoit pas ſe vanter. Dante répondit, *ſeigneur, pouvez vous vous en étonner? Ce n'eſt que la conformité des mœurs qui fait naitre l'amitié.* Cette réponſe piquante, & qui attaquoit perſonnellement le prince, fit perdre à Dante les bonnes graces de Can de la Scala. Il quitta Verone, & fut tantôt dans la Lunigiane chez les marquis Moorello Malaſpina, tantôt à Gubbio chez Boſon, illuſtre citoyen de cette ville, tantôt chez d'autres ſeigneurs.

Tandis qu'il promenoit par l'Italie ſa miſere, 6.
& ſon génie, & qu'il trouvoit des amis compatiſſants & généreux, & des admirateurs, l'empereur Henri VII, de la maiſon de Luxembourg, faiſoit ſes préparatifs pour entrer en Italie, afin d'examiner les Guelfes ennemis de la puiſſance impériale. Dante à cette nouvelle ſentit renaître ſon courage & ſon eſpérance, il écrivit à Henri, aux Romains & aux Florentins; & quand Henri fut entré en Italie l'an 1311, Dante alla le ſaluer, l'anima contre Florence, & l'engagea à mettre le ſiege devant cette ville. La confiance

que Dante avoit dans les forces de ce prince ; & la certitude où il étoit du ſuccès de ſes armes, fit qu'il lâcha la bride à ſa paſſion, & qu'il fit paroître dans ſes lettres & dans ſes vers la haine qui l'animoit contre l'ingratitude & l'injuſtice de ſes concitoyens. Malheureuſement ſes vœux & ſes eſpérances furent trompés ; Henri ne fit que ſe morfondre ſous les murs de Florence, & peu après il alla mourir à Bonconvento ſur la route de Sienne l'an 1313. Depuis ce jour l'infortuné poëte ne ſongea plus à rentrer dans ſa patrie, il ſe conſacra tout entier à la littérature & aux ſciences ; il alla à Padoue, enſuite il paſſa en France, & il s'arrêta quelque tems à Paris. Ce fut là qu'il fit briller ſon eſprit, & paroître toute l'étendue de ſes vaſtes connoiſſances. *Bocace* aſſure que Dante ſoutint publiquement dans cette univerſité des theſes ſur pluſieurs queſtions théologiques.

Retourné en Italie, il fut invité à Ravenne par Gui Novello de Polenta, ſeigneur de cette ancienne ville. Il y alla, & il reçut toute ſorte de careſſes & d'honneurs ; l'eſtime que Gui Novello, qui d'ailleurs étoit ſavant, faiſoit de cet illuſtre exilé, étoit ſi grande, qu'il le nomma ſon ambaſſadeur pour traiter de la paix entre Ravenne & les Vénitiens. Dante arrivé à Veniſe ne put jamais avoir audience du ſénat, trop irrité contre les Ravennois. Il retourna fort chagrin vers ſon protecteur, & peu après il mourut à Ravenne le 14 Septembre de l'an 1321 à l'âge de cinquante ſix ans. Le prince de Ravenne lui fit des obſeques pompeux, & prononça lui-même ſon oraiſon funebre. Si les Vénitiens par leurs obſtinations hâterent la mort de ce grand homme, ils réparerent la faute qu'ils avoient faite, par le magnifique tombeau qu'ils firent dreſſer à l'honneur de Dante, lorſqu'ils furent maîtres de Ravenne. Gui Novello avoit eu intention de rendre cet honneur à ſon ami ; la mort le

prévint, & les troubles qui agiterent Ravenne, furent cause que personne n'y songea. Mais l'an 1483, Bernard Bembo, préteur de Ravenne pour les Vénitiens, fit ériger par ordre de la république un mausolée où les cendres de Dante furent placées, & l'an 1692 ce même tombeau fut magnifiquement restauré par le cardinal Dominique Cossi, légat & gouverneur de Ravenne, pour le saint siege. Dante laissa plusieurs fils qu'il avoit eus de Gemma de la noble famille des *Donati* de Florence. Picorre qui étoit l'aîné & Jacques qui étoit le second, illustrerent par leurs Commentaires le célebre poëme de leur pere. Le premier passa sa vie à Vérone, où il s'établit, & où il devint fort riche en cultivant les lettres & en enseignant les loix; le second vécut toujours à Florence, où il acquit la réputation de bon poëte.

L'on peut voir par là que la famille de Dante fut rappellée à Florence après la mort de ce grand homme. En effet les Florentins sensibles au mérite de Dante, & aux applaudissements prodigués par les Italiens & par les étrangers à ce savant qui illustroit sa patrie ingrate, auroient bien voulu le rappeller, si la politique & le souvenir de ce qu'il avoit écrit contr'eux & de ce qu'il avoit tenté du tems d'Henri VII, n'eussent formé un trop grand obstacle à son rappel. Mais après sa mort, ils firent éclater l'admiration & le respect qu'ils avoient caché dans leur cœur du vivant de cet illustre citoyen. Ils envoyerent plusieurs ambassades à Ravenne pour avoir les cendres de Dante, qu'ils avoient résolu de recevoir dans leur ville avec une pompe extraordinaire; sur le refus des Ravennois, ils porterent avec une espece de triomphe l'image de ce citoyen dans l'église de St. Jean, & les magistrats la couronnerent à la vue de tout le peuple qui applaudissoit à cette action avec des acclamations répétées, tandis que les instruments de musique,

& le ſon de toutes les cloches réuniſſoient leurs concerts, avec les cris de joie de la multitude. Enſuite par un décret public, on dreſſa à Dante une ſtatue dans le palais des ſeigneurs, on en dreſſa pareillement une à Ravenne; & quelque tems après on frappa des médailles de toutes ſortes de métaux pour rendre immortel le ſouvenir de ce grand homme.

Mais le plus beau monument qui nous ſoit
7. reſté de Dante Alighieri, eſt ſa *divine Comédie.* On a fait de grandes diſſertations ſur la raiſon qui engagea l'auteur à donner le titre de comédie à ſon poëme. Je ſuis de l'opinion de *Taſſe* & de *Maffei*, qui penſent que Dante ayant diſtingué dans la diction trois genres de ſtyle, le ſublime qu'il appella *tragique*, le médiocre qu'il nomma *comique*, & le bas auquel il lui plut de donner le nom d'*Elégiaque*, il crut avoir écrit ſon poëme dans le ſecond genre, & il l'appella comédie. De l'accord unanime des ſavants & des peuples de tous les tems, on a ajouté à ce nom le titre de *divine*. Le titre de *divin* n'avoit été accordé avant lui qu'à Homere & à Platon. Quand j'appelle poëme la comédie de Dante, je n'entends pas parler du genre épique. Celui de Dante eſt irrégulier dans toutes les formes, parce que l'auteur l'a voulu ainſi, mais il eſt admirable. On ſait qu'il contient une viſion qu'il feint avoir eue depuis le lundi de la ſemaine ſainte juſqu'au jour de Paques de l'an 1300. Dans cette viſion il parcourt l'enfer, le purgatoire & le paradis, ce qui lui donne l'occaſion non ſeulement de faire éclater ſes ſentiments envers ſes amis, & contre ſes ennemis, mais encore de faire voir ſes vaſtes connoiſſances dans la philoſophie, dans la théologie, dans l'aſtronomie, dans l'hiſtoire, dans la politique, dans l'éloquence & dans tous les genres de littérature. L'auteur avoit voulu l'écrire dans le genre médiocre, mais il ſe trompa, car rien n'eſt plus grand, plus majeſtueux,

plus ſublime. Il y a, je l'avoue, de tems en tems des choſes qui péchent contre toute vraiſemblance, des images peu naturelles, une grande dureté dans le ſtyle, des rimes forcées & quelquefois ridicules, enfin quelques chants dont à peine l'on peut ſoutenir la lecture. Mais que ces défauts ſont bien compenſés par des beautés inimitables ! Une imagination inépuiſable, un talent extraordinaire, une force d'eſprit ſinguliere, un ſtyle tantôt du plus grand ſublime, tantôt pathétique, tantôt d'une énergie incomparable qui vous ravit, qui vous enleve, des deſcriptions que les plus habiles peintres n'ont pu rendre par leur pinceau (70); ce ſont les ornements & mille autres qui couvrent ou plutot effacent les défauts qu'il ne faut pas attribuer au poëte, mais au ſiecle dans lequel il vivoit. Au tems des Arioſte & des Taſſe, quel auroit été l'ouvrage de Dante ! il a mérité le titre de divin dans un ſiecle ou la langue étoit encore groſſiere, & la poéſie dure & languiſſante, ſans feu, ſans harmonie, & avec peu de rimes. Dante franchit tous ces obſtacles; il enrichit ſa langue de nouveaux mots, il trouve des milliers de rimes, il plie à l'harmonie de la verſification, des idées qu'on auroit à peine oſé expoſer en proſe; il quitte tout à coup les ſujets, qui, juſqu'alors avoient fourni matiere à la poéſie, il pénétre dans le centre de la terre, enſuite il s'éléve au deſſus des cieux, & il fait ſervir ſon poëme à la deſcription du ciel, de l'enfer, de la terre, des planetes, des vertus ou des crimes des hommes, de leurs ſuplices ou de leurs récompenſes, enfin des eſprits, des anges, de Dieu lui-même; & marchant par cette route où perſonne ne l'a précédé, & où nul n'a oſé le ſuivre, il ſe montre à la fois grand philoſophe pour ſon tems, métaphyſicien profond, théologien ſublime, excellent moraliſte & poëte inimitable.

On a disputé sur le tems & le lieu où la divine comédie a été composée. Pour le tems, l'on voit, en examinant ce poëme, que les premiers chants ont été faits en 1300, avant l'exil de l'auteur, & que le tout a été achevé environ l'an 1311, puisque l'auteur découvre clairement les espérances qu'il avoit fondées sur la prochaine venue d'Henri VII. Il est donc certain que la divine comédie fut commencée à Florence, & que le poëte y travailla ensuite en différents tems & en divers lieux. Plusieurs endroits de l'Italie se glorifient d'avoir servi de retraite à Dante pour composer en repos son poëme. Une inscription atteste qu'il y travailla à Gubbio. Dans le monastere de Fonte Avellona, on montre l'appartement qu'occupoit Dante en écrivant sa comédie ; Udine, Verone, Ravenne & le territoire de Trente se disputent l'honneur d'avoir été le berceau de ce poëme. Je crois que toutes ces villes ont en partie raison, car il est probable que l'auteur, qui, pendant sa vie errante, les visita toutes, s'est occupé dans tous ces lieux de son grand ouvrage (71).

8. A peine la comédie de Dante parut, que suivant le génie de ce siecle où l'on s'appliquoit plus à commenter ce que les autres avoient écrit, qu'à écrire de nouveau, des commentateurs s'élevérent de toute part, & travaillerent sur cet ouvrage. *Pelli* & l'abbé *Mehus* en ont compté au moins vingt pendant le quatorzieme siecle. Jean Visconti, archevêque de Milan, choisit six savants pour travailler à un nouveau commentaire ; l'on croit que Pétrarque fut de ce nombre. Mr. l'abbé de *Sade* s'est déclaré contre ce sentiment, & il a publié, pour prouver son opinion, une longue lettre écrite par Pétrarque à Bocace ; elle se trouve dans l'édition des lettres du premier, faite à Geneve en 1601. Dans cette lettre, Pétrarque se défend du reproche qu'on lui faisoit d'être envieux de la gloire d'un poëte qu'il

qu'il ne nomme pas, mais qui selon l'abbé de Sade, ne peut être que Dante. Cependant la maniere même dont Pétrarque se justifie, & les louanges qu'il donne à ce poëte, décelent manifestement le peu de cas qu'il faisoit de Dante, ou plutôt la jalousie qui l'animoit contre cet auteur. De là l'abbé de *Sade* en infere qu'il n'y a pas d'apparence que Pétrarque se soit occupé à faire sur un poëte qu'il cherchoit à décrier & qu'il n'aimoit guere, les gloses que l'on a sous son nom. Cet auteur, surpris que nul d'entre les savants Italiens n'ait fait cette remarque, les apostrophe ainsi : *il faut avouer qu'il y a dans votre littérature des choses singulieres & tout-à-fait inconcevables* (*a*). Il n'est pas difficile de faire à ce sujet l'apologie des savants Italiens, c'est qu'ils ont reconnu la lettre en question pour apocryphe. On y fait dire à l'auteur que le poëte dont il est parlé, c'est-à dire, Dante, *avoit des idées fort nobles & le style vulgaire.* Pétrarque le plus grand connoisseur en fait de style qu'il y eût alors, étoit-il capable de prendre pour *vulgaire*, ce qui équivaut à *bas*, le style sublime de Dante ? Sa passion l'auroit-elle aveuglé jusqu'à ce point, dans une lettre qu'il écrit pour se justifier de ce qu'il passoit pour foible admirateur de la divine comédie ? Pétrarque y dit que *ses vers italiens sont chantés par le peuple qui les défigure ;* & peu après se contredisant, il ajoute *qu'il n'envie pas à Dante les honneurs que lui rend le bas peuple, & qu'il se contente d'en manquer avec Virgile & Homere.* Peut on se contredire plus évidemment en peu de lignes ? Tout cela n'est rien en comparaison des deux fautes de chronologie où l'on fait tomber Pétrarque dans des faits qui regardent sa famille ; car il y est dit que son pere fut exilé de Florence *le même jour*

(*a*) Mémoires pour la vie de Pétrarque.

que Dante, & qu'il étoit *plus jeune que ce poëte.* Ces deux assertions sont entierement fausses. La sentence de bannissement contre Dante fut prononcée le 27 Janvier de l'an 1302, & le pere de Pétrarque fut banni de Florence le 20 Octobre de la même année. Dans une lettre écrite par Pétrarque à Gui de Settimo l'an 1367, comme le même abbé de *Sade* l'a prouvé, il parle d'un voyage qu'il avoit fait avec son pere, avec Gui & avec l'oncle de Gui, environ l'an 1316 à la fontaine de Sorga : *Mon pere & votre oncle avoient alors*, dit Pétrarque, *le même âge que nous avons actuellement.* Pétrarque né en 1304 avoit, lorsqu'il écrivit cette lettre, soixante trois ans, ainsi en 1316 ou environ, son pere étoit dans sa soixante troisieme année, lorsque Dante né en 1265 n'en avoit que cinquante. Comment donc Pétrarque a-t-il pu dire que son pere étoit plus jeune que Dante, & que tous les deux avoient été bannis de Florence dans un même jour? Ces observations suffisent, je pense, pour prouver que cette lettre est une imposture, & font tomber l'argument qu'on en tire pour démontrer que les gloses sur Dante attribuées à Pétrarque, ne sont pas de lui.

L'estime que l'on conçut généralement pour la divine comédie, fut si grande, que l'on renouvella en Italie ce qu'on y avoit anciennement fait par rapport aux *Annales d'Ennius* dont on institua des lectures publiques. A Florence par un décret du 9 Août 1373, on érigea une chaire pour lire & expliquer l'ouvrage de Dante. *Bocace* fut le premier lecteur, & il commença le 3 Octobre de la même année dans l'église de S. Etienne. Un des successeurs de Bocace dans cet emploi, fut *Philippe Villani.* Bologne, Pise, Venise & Plaisance, suivirent l'exemple des Florentins. *Benvenuto d'Imola* fut le professeur & l'interpréte que les Bolonnois choisirent : sa lecture dura dix ans, & à cette occasion il fit

son grand Commentaire, qu'il publia à l'instance du marquis Nicolas II d'Este, à qui il le dédia. L'interprète choisi par les Pisans, fut *François Buti*, celui des Venitiens *Gabriel Squaro* de Verona, & celui de l'université de Plaisance *Philippe de Reggio*.

Dante avoit commencé sa comédie en vers latins; heureusement pour lui, il changea d'idée, & il l'écrivit en italien. Ce n'est pas qu'il ne fût bon poëte latin; deux éclogues latines que nous avons de lui attestent son habileté dans ce genre de poésie, & dans la langue latine. Mais combien n'a t-il pas été plus grand dans l'italien? Quel service n'a t-il pas rendu au langage de sa nation? Et à quel degré de sublimité n'a t-il pas porté la poésie italienne? Dante dans le latin n'auroit été qu'un froid imitateur, dans l'italien il est original. Outre sa comédie, Dante avoit écrit dans sa jeunesse la *Vie nouvelle* (Vita nuova), qui est l'histoire de ses amours avec *Béatrix*, fille de Foulques Portinari, gentilhomme Florentin, & contient plusieurs poésies à la louange de sa maitresse qui lui fut ravie par la mort. Dans sa comédie il retrouve en Paradis cette même Béatrix qui lui fait voir ce lieu d'éternelles délices. On a pris ce guide pour la théologie, ou pour la sagesse divine; mais malgré ces belles interprétations, la Béatrix du Paradis n'est que la noble Portinari, que Dante avoit aimée dans sa jeunesse; le *Festin* (il convivio) & le Commentaire que le même auteur avoit fait sur quatorze chansons qu'il avoit composées étant jeune; mais cet ouvrage est imparfait, & ne comprend que trois de ces chansons. Pendant son exil, Dante écrivit en prose & en latin deux ouvrages, l'un sur la *Monarchie*, l'autre sur l'*Eloquence vulgaire*. Le premier est un Traité sur la puissance impériale; l'auteur la reléve, & parle de celle des papes, comme l'on pouvoit l'attendre d'un homme que la fureur de ses en- 9.

nemis avoit obligé à ſe déclarer Gibelin; l'autre contient des régles & des préceptes ſur le ſtyle, particulierement par rapport à l'italien & à ſes différents dialectes. Enfin Dante traduiſit en vers italiens les ſept pſeaumes pénitentiaux, & fit pluſieurs autre poéſies ſur des ſujets de pieté.

10. On ne peut & l'on ne doit refuſer à Dante la gloire d'avoir été le pere de la langue & de la poéſie italiennes. Il a été le maître des grands hommes qui l'ont ſuivi. Il a un autre mérite qui ne s'arrete pas à la ſeule Italie, mais qui regarde toutes les nations cultivées, c'eſt d'avoir montré par ſon exemple comment l'on pouvoit allier les ſciences les plus ſublimes à l'aménité des belles lettres. L'on peut dire qu'il fut le premier qui poſſéda dans le degré le plus éminent auquel on pouvoit parvenir dans ſon ſiecle, les lettres & les ſciences, & qui a montré que non ſeulement les unes ne retardoient pas les progrès des autres, mais qu'au contraire elles s'aidoient mutuellement, & que pour être grand ſavant, il falloit ſavoir faire cet heureux alliage. C'eſt donc à juſte droit que je le place parmi les reſtaurateurs des belles lettres, parce qu'il les cultiva avec plus de ſoin qu'on n'avoit fait juſqu'alors, & parce qu'en les réuniſſant aux ſciences, il apprit au monde la route qu'il falloit tenir pour mériter le titre de ſavant.

§. II. *François Pétrarque.*

11. Dans tout ce ſecond tome nous avons été ſouvent obligés de faire mention de l'illuſtre Pétrarque. Cet homme, un des plus rares génies que l'Italie (& je pourrois bien dire l'Europe) ait produit, fut le grand & le principal reſtaurateur de la bonne littérature. Ce que nous en avons dit juſqu'à préſent l'a prouvé évidemment, & ce que nous allons en dire le prouvera encore plus clairement. J'eſpére au reſte qu'on

ne nous prendra pas pour trop paſſionnés (72), & qu'on ne croira pas que l'amour de notre nation nous a fait agrandir les choſes, & groſſir nos récits ; les éloges que les étrangers ont donnés & donnent à Pétrarque, & les recherches exactes que pluſieurs auteurs (les François ſurtout) ont faites depuis quelques tems ſur ce qui appartient aux actions de ce grand homme, & à ſes ouvrages, nous juſtifient pleinement. En particulier il faut rendre à Mr. l'abbé de *Sade*, la juſtice que méritent ſes longs & pénibles travaux, ſes diligentes perquiſitions, ſes découvertes, ſes jugements, & les autres qualités qui caractériſent l'hiſtoire qu'il a écrite en trois volumes in-quarto, intitulée *Mémoires pour la vie de François Pétrarque.* On peut l'appeller l'hiſtoire ſacrée, profane & littéraire du quatorzieme ſiecle. Il n'y a pas un ſeul événement de ce tems qui n'y ſoit au moins indiqué, nul perſonnage de quelque réputation, dont le diligent auteur ne donne de juſtes notices, nulle ville, pour ainſi dire, qui ne ſoit illuſtre par les recherches de ce ſavant. Ces recherches, & le ſoin qu'il a pris pour que rien ne lui échappât, l'ont conduit à répandre beaucoup de jour ſur l'hiſtoire de ce ſiecle & ſur la vie de ſon héros ; à corriger les fautes dans leſquelles d'autres écrivains ſont tombés, & à découvrir & publier pluſieurs pieces qui étoient auparavant ignorées. Mais il n'a pu lire tous les auteurs italiens, ſurtout les modernes, qui ont écrit ſur les différents ſujets qu'il a traités, & il lui eſt arrivé quelquefois de faire innocemment parade de quelques découvertes que des Italiens avoient faites avant lui. S'il y a quelque autre choſe à reprocher à ce laborieux auteur, c'eſt d'avoir en quelques occaſions marqué peu d'eſtime pour la littérature moderne des Italiens (73).

Pierre, ſurnommé] *Petracco*, Florentin] de famille & de naiſſance, & notaire de la république 12.

de Florence, fut le pere de François Pétrarque (74). Sa mere fut *Electe Canigiani*, d'une famille noble de la même ville. Pétracco, banni de Florence par les Noirs l'an 1302, se retira à Arezzo, où, comme j'ai dit en parlant de Dante, les Blancs s'étoient assemblés. Ce fut là que Pétrarque nâquit le 18 Juillet de l'an 1304. Il fut élevé par sa mere dans le château de l'Ancisa, jusqu'à l'âge de sept ans (75); ensuite ses parents l'amenerent à Pise, d'où voyant qu'il n'y avoit plus pour Pétracco d'espoir d'être rappellé à Florence, ils passerent par mer à Marseille, & de là se rendirent à Avignon, où étoit le saint siege, & où Petracco fut employé au service des Pontifes. François avoit un frere cadet, appellé *Gerard*; tous les deux par le soin de leur pere, s'appliquerent à l'étude de la grammaire & des lettres, tantôt à Avignon, tantôt à Carpentras. Comme François étoit doué d'un talent extraordinaire, Pétracco résolut de lui faire étudier la jurisprudence, dans la persuasion qu'il y acquerroit une haute réputation & de grandes richesses. A cet effet il l'envoya premierement à Montpelier, ensuite à Bologne. Cette étude n'étoit pas du goût de Pétrarque. Ecoutons ce que lui-même en dit dans l'*Epître* qu'il adressa *à la postérité*: *Plusieurs étoient de sentiment que j'aurois fait de grands progrès dans la jurisprudence, si j'avois continué à m'y appliquer. Cependant à peine eus-je perdu mes parents, que j'abandonnai le droit. Ce n'est pas que je n'aimasse l'autorité des loix qui est très grande & toute remplie d'antiquités romaines, dont je suis grand amateur; mais c'est que la malignité des hommes a corrompu l'usage que l'on doit faire de ces loix. Je ne voulus donc pas apprendre une science, dont j'avois résolu de ne pas abuser honteusement; & je voyois qu'il me seroit impossible d'en faire un usage honnête, car quand même j'aurois voulu le faire, mon honnêteté auroit passé pour ignorance.* Le goût que Pétrarque avoit naturellement pour

les belles lettres & pour les anciens auteurs, étoit invincible ; au lieu d'étudier les gloses d'Irnerius & d'Accurse, il avoit toujours entre les mains Ciceron & Virgile. Son pere le sut ; il entra un jour dans la chambre de son fils à l'imprévu, & fouilla tous les coins, trouva ces livres qu'il n'aimoit point, & les jetta au feu. Cependant la douleur de son fils le désarma, & il lui permit de s'occuper quelquefois d'une pareille lecture, mais seulement pour se délasser d'études plus graves. Tandis que Pétrarque étoit à Bologne, il eut avis de la mort de son pere arrivée en 1326. Il retourna donc à Avignon, où peu après il eut la douleur de voir mourir sa mere. Il étoit alors à l'âge de 22 ans; lui & son frere prirent l'habit ecclésiastique pour se mettre en état d'avoir part aux bénéfices que la cour pontificale distribuoit, mais ils ne prirent que la simple tonsure ; surtout François qui se sentoit un penchant marqué pour l'amour, ne voulut pas s'engager plus avant. L'on disoit que dès-lors la mode des petits abbés, fiers & élégants avoit commencé en France. *Te souviens-tu*, dit Pétrarque dans une lettre écrite à Gerard son frere devenu chartreux, *te souviens tu combien dans ce tems là nous étions attentifs à la propreté de nos habits, combien de tems nous employions à nous habiller, combien grand étoit le soin que nous avions de notre frisure, & la crainte qu'un vent importun ne dérangeât nos boucles, ou que les passants ne tachassent nos habits ou n'en dérangeassent les plis? Que dirai-je des souliers? Tu sais comme il nous estropioient les pieds au lieu de les couvrir. Je crois que je n'aurois plus été en état de m'en servir, si à la fin je n'avois mieux aimé de blesser tant soit peu les regards d'autrui que de me ruiner les nerfs & les jointures.*

Dans une pareille disposition à la vanité & à la galanterie, il n'est pas étonnant que Pétrarque se livrât à la passion de l'amour, & qu'il en fit 13.

le sujet de ses plus belles poésies. Ce fut l'an 1327, le 6 Avril, un des jours de la semaine sainte, qu'étant aux offices du matin dans l'église de sainte Claire d'Avignon, Pétrarque vit pour la premiere fois la belle *Laure*, cette Laure que l'amour de ce grand poëte a rendue immortelle. Tout devient intéressant pour le public dans les actions des grands hommes. L'amour de Pétrarque pour la belle Laure, cet amour long & constant qui dicta à ce tendre amant ces sons tantôt gais, tantôt douloureux, toujours passionnés, & toujours mélodieux, dont il fit rétentir toute l'Europe, a tellement intéressé les savants, qu'ils ont cru que ce n'étoit pas perdre leur tems, que de savoir qui étoit cette belle. La dispute à ce sujet a été longue & vive. *Alexandre Vellutello*, qui vécut au seizieme siecle, fit exprès un voyage à Avignon, parcourut tous les environs, copia les généalogies des familles nobles de ce pays, examina les extraits baptistaires & mortuaires, & après des recherches longues & dispendieuses, il crut avoir découvert que Laure étoit fille d'Henri de Chabeau, seigneur de Cabrieres, & qu'elle avoit été baptisée le 4 Juin de l'an 1314. Mais en 1333, l'on trouva le tombeau de Laure dans l'église des cordeliers d'Avignon & dans la chapelle appartenante à la famille de *Sade*. L'on conjecture de là que Laure étoit de cette famille, mais c'étoit tout, il restoit à connoître ses parents, son époux, si elle en avoit eu, & les autres circonstances de sa vie. *Ludovic Becadelli*, qui fut ensuite archevêque de Raguse, voulut imiter Vellutello, & profiter de la découverte du tombeau, pour avoir de meilleures notices sur Laure. Ses peines furent perdues, & il ne trouva personne ni parmi les membres de la maison de *Sade*, ni dans tout Avignon qui put lui fournir ce qu'il souhaitoit. Il s'en plaint dans sa préface qu'il a mise à la tête de la vie de Pétrarque. Enfin Mr.

l'abbé de *Sade*, que cette découverte paroiſſoit intéreſſer perſonnellement, a trouvé & prouvé que Laure étoit fille d'*Audebert de Noves*, chevalier & ſindic d'Avignon ; qu'elle nâquit vers l'an 1308, dans le fauxbourg de cette ville, & que l'an 1325 elle ſe maria avec *Hugues*, fils de *Paul Sade*. Pour l'année de la mort de cette dame, il n'y a pas de diſpute, parce que Pétrarque a eu trop de ſoin de la marquer de ſa main dans ſon célebre manuſcrit de Virgile, qui ſe conſerve dans la bibliotheque Ambroſienne à Milan. Laure mourut dans Avignon le 6 Avril, jour anniverſaire de ſa naiſſance, l'an 1344, atteinte de la mortalité qui ravageoit alors l'Europe. Parmi les belles découvertes faites par Mr. l'abbé de *Sade*, celle qui regarde Laure n'eſt pas la moindre. Mais par où les Italiens ont-ils mérité que cet auteur diſe, à ce propos, qu'ils ſont *trop attachés à leurs opinions*, & qu'ils ne ſavent pas *ſe rendre à l'évidence* quand elle ſe découvre au de là des Alpes (*a*) ? Comment pouvoient-ils ſe rendre à l'évidence d'une choſe qui n'étoit pas encore découverte ? A peine cet auteur l'a-t-il montrée, que Mr. *Pelli* l'a inſérée dans ſon éloge de Pétrarque (*b*), en rendant juſtice à l'abbé de *Sade*, & en applaudiſſant hautement à ſa découverte. C'eſt dans un ouvrage imprimé à Paris, trois ans après que le premier tome des *Mémoires pour la vie de Pétrarque* avoit paru, & avec lui ce qui concerne Laure, qu'on a répété ce que d'autres avoient fauſſemet dit, que cette dame étoit née de Paul Sade, & qu'on a renouvellé d'autres erreurs que l'auteur des mémoires avoit refutées ; ſont-ce les Italiens qui *ne ſe rendent pas à l'évidence* ?

(*a*) T. I. dans la préface. p. XXXVII. (*b*) Elogi degl. illuſtri Toſcani. T. I. (*c*) Vies des hommes & des femmes illuſtres d'Italie, à Paris 1767. T. I. p. 148. &c.

14. Il y a eu des gens hardis & qui aimoient peut-être à autoriser leurs vices par de grands exemples, qui ont débité des faussetés indignes de Pétrarque & de Laure par rapport à leurs amours. Ils ont fait passer Laure pour une dévergondée, & Pétrarque pour un franc libertin; ils ont ajouté que Clement VI informé du scandale que donnoit la correspondance de ces deux amants, & d'ailleurs étant rempli d'estime & d'amitié pour Pétrarque, lui conseilla d'épouser son amante. Ces fables sont nées de ce qu'on ne savoit pas que Laure étoit mariée, & qu'elle l'étoit déjà lorsque Pétrarque en fit la connoissance. D'autres passant d'une extrémité à l'autre, ont cru que l'amour de Pétrarque étoit philosophique & intellectuel, ou comme l'on dit, un amour platonique, qui ne regardoit que les vertus de Laure, & qui en faisoit l'unique objet de sa flamme. D'autres enfin ont été du sentiment que Pétrarque n'a aimé qu'en vers, & qu'il s'est formé une chimere afin d'avoir un sujet ample, noble & varié par les rimes. Ce sont des réveries. L'amour de Pétrarque étoit une passion forte, vive & impétueuse qui le troubloit, le transportoit, le mettoit en feu, & devenoit d'autant plus violente, que l'état de Laure & sa vertu lui opposoient un rempart qui ne pouvoit pas être abattu. Si l'on ne veut pas croire aux vers de ce poëte, refusera-t-on d'ajouter foi à ce qu'il dit en prose dans ses lettres, dans plusieurs ouvrages latins, & surtout dans ses dialogues avec S. Augustin? Cet amour fatal ne lui laissoit trouver le repos nulle part; tantôt aveuglé par de vaines espérances, tantôt en proie au désespoir, fâché souvent contre lui-même & faisant de vains efforts pour arracher de son cœur le trait fatal qui le déchiroit, il parcouroit l'Italie & la France; tantôt il tâchoit de se dissiper, tantôt il cherchoit la solitude: mais en quelque lieu qu'il fût, il sentoit sa flamme vivre,

malgré lui, dans ſon ſein, & il faiſoit retentir les villes & les champs, les vallées & les montagnes de ſes plaintes harmonieuſes. Quelquefois il ſe flattoit que ſa paſſion n'avoit rien que de vertueux, & il diſoit qu'elle l'excitoit à ſonger aux beautés céleſtes ; mais peu après ſe raviſant, il avouoit avec ſincérité que ſes penſées revenoient bientôt à la terre, & qu'il y avoit bien loin de ſa paſſion à ce dont il s'étoit fait illuſion. Laure en attendant devenoit célebre de jour en jour ; pluſieurs perſonnes de qualité & d'un haut mérite allerent exprès à Avignon pour la connoître ; d'ailleurs cette ville étant toujours remplie d'un concours prodigieux d'étrangers que la cour pontificale y attiroit, chacun s'empreſſoit à voir une dame dont la beauté ſinguliere étoit vraiment digne des éloges du premier des poëtes. L'on diſoit que la plus belle femme de ſon tems méritoit d'être aimée & louée par le plus grand homme de ſon ſiecle. Ces louanges & cette célebrité, flattoient la dame de *Sade*. Mais Pétrarque lui-même avoue que dans les entretiens qu'il avoit avec elle, cette femme vertueuſe remontrant l'impoſſibilité de ſeconder ſa paſſion, l'excitoit à la vertu, & lui inſpiroit des ſentiments d'admiration & de reſpect.

J'ai dit que Pétrarque cherchoit ſouvent à diſſiper ſon amour par les voyages. Peu à peu il s'y accoutuma, de façon qu'il ne lui fut plus poſſible de reſter longtems dans un même endroit. Depuis la mort de ſon pere, & ſon retour de Bologne, il n'avoit plus bougé d'Avignon. Mais l'an 1330, il alla à Londres avec Jacques Colonne, Romain, élu évêque de cette ville. Il y paſſa l'été & une partie de l'automne, & il retourna à ſon cher Avignon avec le même prélat. Ce fut alors qu'il ſe lia d'une amitié intime avec le cardinal Jean Colonne, frere de l'évêque, & que fréquentant la maiſon de ce ſavant & généreux cardinal, il fit connoiſſance avec un 15.

grand nombre de gens de lettres, dont cette maiſon étoit le rendez-vous. Mais puiſque cette courte abſence n'avoit ſervi qu'à rendre ſa paſſion plus violente, l'an 1333, il réſolut de faire un plus long voyage. Il alla à Paris, où, quoi qu'en diſe l'auteur des mémoires, il s'arrêta aſſez longtems pour *examiner les mœurs* des habitants, *pour les comparer avec celles des Italiens*, pour voir *tout* ce qu'il y avoit à voir dans cette grande capitale, digne d'un voyageur avide de s'inſtruire, comme il le dit dans une de ſes lettres. (*d*) Sorti de Paris, il prit la route des Pays-Bas, il vit Gand & Liege; il paſſa en Allemagne, il viſita Aix-la-Chapelle & Cologne : enſuite il rentra en France & alla à Lyon, d'où il revint à ſa ſeconde patrie, c'eſt-à-dire, Avignon. L'on a dit qu'à ſon retour, Jean XXII le fit ſon ſecretaire : l'abbé de Sade a fait voir que ce récit eſt faux, comme l'archevêque *Beccadelli* l'avoit déjà montré.

Bénoît XII ayant ſuccédé à Jean l'an 1334, Pétrarque fit pour la premiere fois ce que ſa grande réputation l'autoriſa à faire très-ſouvent dans la ſuite. Il adreſſa au nouveau pontife une lettre en vers latins, pour l'exhorter à ſe laiſſer toucher d'une juſte compaſſion envers la malheureuſe Rome, en y rétabliſſant le ſaint ſiege. Mais il étoit écrit que cette ville ſeroit encore long-tems privée de la préſence de ſes maitres & de ſes paſteurs.

Pétrarque avoit quitté l'Italie à l'âge de huit ans, & ne l'avoit plus revue : il ſouhaitoit ardemment de voir ſon pays natal, & Rome ſurtout, à cauſe des précieux reſtes de la belle antiquité. Les Colonne, ſes amis & protecteurs l'ayant prié de s'y rendre, il alla par mer en Italie vers la fin de l'an 1336, & au mois de

(*d*) Famil. L. I. Ep. III.

Février de l'année suivante il arriva à Rome. Il employa tout le tems qu'il resta chez les Colonne à visiter les Basiliques, & à examiner avec le plus grand soin les magnifiques ruines de l'ancienne Rome. De retour à Avignon, il acheta une maison & quelques terres à Vaucluse, à quelques milles de cette ville, & ce fut dans cette aimable retraite qu'il écrivit ses plus belles poésies italiennes à la louange de Laure. De tems en tems il rentroit en ville, & ce fut dans une de ces courses qu'il connut le moine *Barlaam*, qui lui enseigna le grec. Nous parlerons ailleurs de ce fameux moine.

Ce ne fut pas le seul amour qui échauffa la verve de Pétrarque, & le rendit si célebre. Dans sa solitude de Vaucluse, ce savant s'appliqua à plusieurs autres ouvrages: sur-tout il commença en 1334, son poëme latin, intitulé l'*Afrique*, qu'il acheva après son couronnement. C'étoit quelque chose de bien extraordinaire dans ce siecle qu'un poëme: à peine Pétrarque fit-il voir à ses amis le commencement de son ouvrage, & permit qu'on en tirât des copies, que tout le monde fut avide de lire une pareille production. Ce poëme & d'autres poésies & proses latines, qu'il publia dans le même tems, étoient écrites d'un style, qui, sans approcher de celui de Virgile & de Cicéron, étoit sans contredit le plus pur & le plus élégant qu'on eût entendu depuis le siecle d'Auguste; on regarda donc l'auteur comme un prodige, & on le prit pour un homme presque divin. Le talent extraordinaire de Pétrarque méritoit un hommage extraordinaire. Depuis que les jeux capitolins avoient cessé à Rome, lors de la décadence de l'ancien empire, nul poëte n'avoit plus été couronné dans le Capitole. Au milieu de l'abbattement où étoient les Romains pendant le quatorzieme siecle, ils conservoient toujours ces sentiments de l'ancienne grandeur qu'ils n'ont jamais tout-à-fait perdus. Les ma- 16.

giſtrats de cette capitale, pouſſés par l'admiration que toute l'Europe avoit pour le mérite de Pétrarque, & excités par les exhortations des Colonne & de Robert, roi de Naples, réſolurent de renouveller dans la perſonne de Pétrarque, l'ancien uſage de couronner les poëtes. Le 23 Août de l'an 1340, Pétrarque reçut une lettre de la part du ſénat Romain, qui l'invitoit & même le prioit d'aller à Rome pour y être couronné : quelques heures après, voilà une lettre de Robert de Bardi, Florentin, chancelier de l'univerſité, qui l'invitoit pour le même effet à Paris. A cette double invitation, Pétrarque fut quelque tems dans l'incertitude de ce qu'il feroit : Rome & Paris avoient également de quoi ſolliciter ſon amour propre, la premiere étant la plus célebre ville du monde, la ſeconde ayant l'honneur d'être la capitale d'un grand & puiſſant royaume, & d'avoir dans ſon ſein la plus illuſtre univerſité de toute la terre. A la fin les grands noms de Rome, de capitale, du ſénat & peuple Romains, l'emporterent : ſon attachement à tout ce qui ſentoit l'ancienne grandeur romaine prévalut, les exhortations des Colonne le déterminerent, & il réſolut d'aller à Rome.

Avant que d'être couronné, il ſouhaita que le juge le plus illuſtre & le plus éclairé qu'il y eût en Italie, l'examinât, & prononçât s'il étoit digne de l'honneur qu'on vouloit lui rendre. Il alla pour cet effet à Naples à la cour du roi Robert, qui depuis long-tems ne deſiroit rien plus paſſionnément que de connoître de près ce grand homme. L'arrivée de Pétrarque à cette cour, & les jours qu'il y demeura, furent pour lui un triomphe continuel. Le roi ne pouvoit pas ſe raſſaſier de s'entretenir avec ce ſavant, & de lui prodiguer des honneurs : pendant trois jours Pétrarque répondit publiquement aux interrogations qu'on lui fit ſur les belles-lettres & les ſciences, & ravit d'admiration ſes auditeurs

par son éloquence & par la promptitude & l'élévation de son génie. Robert l'ayant publiquement jugé digne de la couronne poétique, étoit dans l'intention de le couronner de sa main à Naples; mais il céda aux raisons & aux prieres de Pétrarque, dont tous les vœux étoient pour recevoir cet honneur à Rome. Comme ce savant avoit toujours gardé l'habit ecclésiastique, le roi le nomma son aumônier, titre qui lui fut ensuite confirmé par la reine Jeanne. La réception de Pétrarque à Rome, fut la plus honorable qu'on eût faite en aucun tems à un particulier: tout ce qu'il y avoit de noblesse, les prélats & les savants, s'empresserent à honorer un homme qui passoit pour le prodige de son siecle. On fixa le jour de Pâques de l'an 1341 pour le couronnement de Pétrarque: on le conduisit au Capitole en triomphe, & le sénateur Orso de l'Anguillara lui mit sur sa tête la couronne de laurier, au nom du sénat & du peuple Romain, parmi les acclamations d'une multitude innombrable. Ensuite Etienne Colonne donna un magnifique repas au poëte couronné, aux chefs de la noblesse, aux magistrats, & aux personnages les plus distingués par leur doctrine.

Après ce rare événement dont le bruit se répandit par toute l'Europe, Pétrarque alla à Parme 17.
chez les Corregos, seigneurs de cette ville. Ce fut à l'instance de ces seigneurs que l'archidiaconat de Parme étant venu à vaquer, la cour d'Avignon conféra cette dignité à Pétrarque; l'an 1342, Clément VI ayant été créé pape, les Romains députerent Pétrarque avec d'autres ambassadeurs pour complimenter le nouveau pontife. Un des collegues de Pétrarque dans cette ambassade fut le fameux *Nicolas Gabrini*, connu sous le nom de *Cola de Rienzi*, qui peu après causa la grande révolution de Rome que *le P. du Cerceau* à si bien détaillée. Clément VI étoit un des admirateurs de Pétrarque: il le pourvut d'un

riche Prieuré dans le diocese de Pise ; & l'an 1343 il l'envoya à Naples, pour traiter de quelques affaires avec la reine Jeanne, qui venoit de succéder à Robert. (76) Le même voulut créer Pétrarque à son retour, secretaire apostolique, mais Pétrarque, ennemi déclaré de tout ce qui pouvoit enchainer sa liberté, refusa cette place importante.

18. L'an 1347, Cola de Rienzi fit révolter les Romains qui le reconnurent pour le restaurateur & le libérateur de Rome. Il prit le titre de tribun du peuple, & pendant quelques mois il fit trembler l'Italie : Pétrarque toujours transporté de zele & d'amour pour l'honneur de Rome, & pour la félicité de l'Italie, crut au commencement que le tribun étoit un héros : tout le monde étoit dans cette persuasion, & tout le monde se trompoit ; car Cola n'étoit qu'un fanatique ; il ne soutint sa réputation que l'espace de sept mois, & il fut obligé de se sauver. Pétrarque venoit de publier plusieurs lettres, dans lesquelles ravi d'admiration pour le courage & la sagesse du tribun, il se promettoit de voir renaître sous son gouvernement l'ancienne république Romaine : mais il se retracta peu après, & il eut honte de son erreur ; ses affaires le ramenerent en Italie l'année suivante : ce fut alors qu'il acquit la connoissance & la protection particuliere des seigneurs Carrare de Padoue. C'étoit l'année que la peste faisoit les plus grands ravages en Italie & en France : Laure attaquée de cette contagion, mourut dans Avignon le 6 Avril, tandis que son amant étoit à Verone. Etant allé peu après à son archidiaconat de Parme, il y reçut le 14 Mai cette nouvelle accablante : je ne décrirai pas la douleur qu'il en ressentit, la seconde partie de ses poésies italiennes en est le témoignage le plus expressif. Il passa toute cette année à Parme dans un état plus facile à imaginer qu'à décrire : ensuite, il voyagea par l'Italie

afin

à fin de dissiper son chagrin, tant qu'il étoit possible. Jacques de Carrare, seigneur de Padoue, fit les plus grands efforts pour le retenir à sa cour: à cet effet il lui procura un riche canonicat dans la cathédrale de cette ville. Effectivement Pétrarque s'y arrêta quelque tems, & ce fut de là qu'excité par son zele à la vue des maux que souffroit l'Italie dans l'absence de ses deux chefs, l'empereur & le pape, il prit la liberté d'écrire en date du 24 Février de l'an 1350, une forte lettre à Charles IV, élu empereur, l'exhortant & le conjurant d'aller en Italie pour rendre à ce pays son ancien éclat. Il n'en reçut réponse que trois ans après, & il y repliqua par une seconde lettre qui n'est pas imprimée, mais dont M. l'*abbé de Sade* a donné un extrait. A l'occasion du jubilé ou année sainte de la même année 1350, Pétrarque retourna à Rome pour y faire ses dévotions; & dans cette course il passa pour la premiere fois par Florence, où tous les savans, qui depuis longtems souhaitoient de le connoître, se hâterent de lui faire la cour. Ses exercices de piété accomplis, il retourna à Padoue. Jacques y avoit été tué par un de ses parens; mais François le Vieux, successeur de Jacques, surpassa son prédécesseur dans la protection généreuse qu'il accorda toujours à Pétrarque. Celui-ci attiré par le voisinage de Venise, alla souvent dans cette ville illustre, & y lia connoissance avec le célebre doge, *André Dandolo*. Tandis qu'il étoit à Padoue, il reçut l'invitation que les Florentins lui firent par le moyen de Bocace, le suppliant de se rendre dans une ville qu'il devoit regarder comme sa patrie, & d'honorer & soutenir l'université qu'ils venoient de fonder. (*e*) Après quelque tems d'incertitude, Pétrarque se rappellant son aimable solitude de Vaucluse, prit la réso-

(*e*) Voyez le Livre VII. de cette Hist. Art. 1. §. II.

lution d'y retourner. La vûe de cette retraite, & celle d'Avignon rouvrirent ses blessures, & l'exciterent à chanter de nouveau les belles qualités de Laure, & à déplorer sa mort.

19. Clément VI, grand ami de Pétrarque, mourut le 6 Décembre de l'an 1352, & fut remplacé par Innocent VI, qui, loin d'être bien disposé pour notre savant, fut assez simple pour le soupçonner d'être magicien. Plusieurs exhortoient Pétrarque à se présenter au nouveau pontife pour le faire revenir de sa simplicité ; mais il aima mieux retourner en Italie. En passant par Milan, l'archevêque Jean Visconti l'engagea à rester quelque tems dans cette ville, où il le combla de bienfaits, l'admit dans son conseil, & l'envoya l'an 1354 à Venise, pour être en son nom, médiateur de la paix entre les républiques de Venise & de Genes. La réputation & l'éloquence du médiateur, jointes à la forte amitié qui existoit entre lui & le doge Dandolo, faisoient espérer une heureuse issue de cette négociation, mais la haine entre les deux républiques étoit trop grande, pour qu'il fût possible à Pétrarque de la calmer. Au mois de Décembre de la même année, Charles IV vint en Italie & s'arrêta à Mantoue. Son premier soin fut d'envoyer un message à Pétrarque, qui se rendit à Mantoue, & présenta au prince ses médailles anciennes qu'il avoit ramassées. Charles le combla de caresses, & il vouloit l'amener à Rome : mais Pétrarque avoit déjà connu combien il avoit eû tort d'espérer que l'arrivée de ce foible empereur seroit utile à l'Italie. Il s'excusa donc de le suivre, & quand Charles eut quitté l'Italie, laissant toutes les choses dans le désordre où il les avoit trouvées, Pétrarque ne put s'empêcher de s'en plaindre dans une troisieme lettre qu'il lui adressa, & qui est rapportée par l'abbé *de Sade*. L'empereur fut si loin de s'en fâcher, que lorsque Galeazze Visconti envoya Pétrarque en qualité d'Ambassadeur vers ce prin-

ce, à Pâques, Charles honora & chérit ce savant, & peu après son retour à Milan, il lui envoya un diplome impérial, avec le titre de comte Palatin.

Malgré les honneurs & les biens, qui, de toutes parts s'accumuloient sur cet homme illustre; il aimoit à se dérober le plus souvent qu'il pouvoit au bruit & au tumulte pour mener des jours tranquilles dans la solitude. Il en choisit une dans un lieu appellé Linterno, près de la Chartreuse, fondée par la maison Visconti, où il partageoit son tems entre les livres, les réflexions; la promenade; & les visites qu'il étoit souvent obligé de rendre à Galeazze. Lorsque ce prince fonda l'université de Pavie, Pétrarque y eut sans doute beaucoup de part: mais il fut obligé de s'éloigner pour un tems de sa retraite, pour aller avec le caractere d'ambassadeur à Paris, complimenter de la part de Galeazze, le roi Jean qui étoit de retour après avoir été prisonnier en Angleterre. A cet effet Pétrarque alla Paris l'an 1360, & il eut lieu d'être fort satisfait de l'accueil qu'il reçut de ce roi; qui aimoit les lettres & les savants. Jean ne ressembloit pas de ce côté à Philippe de Valois son pere, prince qui toujours enveloppé dans des troubles & des guerres sanglantes, avoit bien autre chose en tête, que de songer aux lettres & de protéger ceux qui les professoient. Je rapporterai à ce propos un entretien que Pétrarque avoit eu à ce sujet avec le roi Robert; lorsqu'il fut le visiter. *Le discours tomba je ne sais comment, sur le roi de France*, dit Pétrarque dans son livre des choses mémorables: (*f*) *Robert me demanda si j'avois été à cette cour, à quoi je répondis que celà ne m'étoit jamais tombé dans l'esprit.* (77) *Le roi m'ayant demandé avec un sourire la raison de cet éloignement; c'est, lui dis-je,* 20.

(*f*) Liv. II. C. II.

parce que j'ai craint d'être inutile & ennuyeux à un prince qui n'aime pas les lettres, & j'aime mieux vivre dans ma médiocrité, que d'être dans une cour où je ne comprendrois personne, & où personne ne me comprendroit. (78)

De retour de son ambassade, Pétrarque reçut une lettre de la part de l'empereur qui l'invitoit à sa cour; mais il s'en excusa sur son âge & sur ses incommodités. Pétrarque ne voulut pas de la part de cet empereur, des dignités ni des richesses; il vouloit qu'il apportât quelques remedes aux maux de l'Italie; & c'étoit précisément ce que l'on ne pouvoit pas attendre d'un tel prince. Malgré ce refus, Charles qui avoit réellement une haute estime pour ce grand savant, lui notifia la naissance d'un fils qu'il avoit eu l'an 1361, & lui envoya en même tems, une tasse d'or d'un grand poids & d'un travail singulier. La même année le roi Jean, & Innocent VI appellerent à l'envi Pétrarque auprès d'eux, il refusa modestement l'un & l'autre; mais quant au pape, il ne put pas s'empècher de témoigner dans une lettre écrite au cardinal Talcirand, combien il étoit surpris qu'un pape qui l'avoit cru un magicien, songeât alors à le faire secretaire apostolique. Pétrarque partagea son séjour entre Milan, Venise, & Padoue: il reçut des honneurs distingués à Ferrare, par le marquis Nicolas II d'Este, & il se retira enfin dans le beau village d'Arqua, dans le territoire de Padoue, lieu devenu célebre par le séjour & par la mort de ce grand homme. On y voit toujours la maison qu'il habita, & il n'y a aucun étranger savant, qui, passant par Padoue, ne fasse une course jusqu'à Arquà, pour voir ce sanctuaire des Muses; sa retraite ne fut interrompue que par un voyage qu'il fit à Venise, pour les intérêts de François Carrare l'an 1373.

L'année suivante fut celle de la mort de Pétrarque. Depuis long-tems il étoit attaqué de la

fievre, & sujet à des défaillances: mais sa mort fut subite, & digne en même tems d'un tel savant. Le soir du 18 Juillet de l'an 1374, il s'étoit retiré à son ordinaire dans sa bibliotheque d'Arquà; le jour suivant on l'y trouva mort, la tête appuyée sur un livre. Telle fut, à l'âge de soixante & dix ans accomplis le même jour, la mort de François Pétrarque. François Carrare en fut inconsolable, & il ordonna des obseques magnifiques, auxquels il assista personnellement avec les évêques de Padoue, de Vicence, de Vérone & de Trévise. La noblesse y accourut en foule, & l'université de Padoue y parut en corps. Seize docteurs de cette université porterent le cercueil qui étoit couvert de drap d'or, & surmonté d'un dais également de drap d'or doublé d'hermine; Bonaventure de Peraga, qui fut ensuite cardinal, grand ami du défunt, & dont j'ai parlé dans le livre précédent, prononça la harangue funebre. Le corps de Pétrarque fut enterré dans l'église paroissiale d'Arquà, où on lui dressa un tombeau en pierre rouge avec des colonnes, le tout dans le goût antique, dont pendant sa vie ce grand homme avoit été si amateur.

Porté, comme on a vu, à l'amour, passion dont il guérit cependant avec l'âge, Pétrarque avoit eu dans sa jeunesse deux enfants de quelques dames que l'on ne connoit pas bien, mais que l'on dit avoir été de qualité. En effet il avoit été doué d'une beauté singuliere, dont il conserva les traits jusqu'à sa mort. L'aîné de ses fils qu'il faisoit élever à Vérone, mourut en 1361 à l'âge de vingt-quatre ans, la fille appellée *Françoise*, & née comme l'abbé *de Sade* le conjecture, en 1343, fut mariée à *François de Brossano*, que Pétrarque par son testament institua son héritier.

§ III. *Suite de la section précédente.* (79)

21. Jusqu'ici nous avons fait un abrégé de la vie de Pétrarque; à présent il faut parler de ses ouvrages, des travaux qui lui ont mérité le titre de restaurateur des lettres, & du fruit qu'il en a retiré. Je commencerai par son talent dans la poésie, parce que c'est par le titre de poëte qu'il a principalement acquis une réputation immortelle.

Pétrarque, le meilleur des poëtes latins qui eût paru depuis un grand nombre de siecles, fut en même tems le prince, le maître, & le modele des poëtes italiens. Le plus singulier est qu'il le fut sans le savoir, du moins sans y prétendre: lui même l'a dit dans un de ses sonnets. *Si j'avois cru que les sons rimés de mes plaintes amoureuses seroient si estimées, je les aurois dès l'instant que je commençois à soupirer, faites en plus grand nombre & en meilleur style.* (80) Il paroît par ces paroles que si l'amour n'en eût excité la verve, Pétrarque n'auroit pas rimé ou très-peu, car l'on voit par ce passage qu'en faisant ces chansons & ces sonnets, l'auteur avoit suivi les mouvements de sa passion, qui le portoit à rimer dans sa langue maternelle, sans qu'il songeât à faire parade de cette sorte de productions. Il l'avoue lui même dans l'une de ses lettres. (a) *Je remplissois l'air & les vallées (auprès de Vaucluse) de mes plaintes que quelques-uns trouvoient aimables: c'est la source des poésies vulgaires que j'ai faites dans ma jeunesse. A présent j'en rougis & je m'en répents: ceux néanmoins qui souffrent la même maladie que je souffrois alors, en sont enchantés.* Il y a donc apparence que si Pétrarque n'avoit pas été amoureux, nous ne jouirions pas du plaisir que nous font ses poé-

(a) Famil. L. VIII. Ep. III.

ſies, ou, du moins à peine en aurions nous la cinquieme partie. Si donc par le talent poétique de ce ſavant, la poéſie italienne dégroſſie ou plutôt formée par Dante, commença à étaler ſa douce harmonie & les autres qualités qui l'embellirent, c'eſt à l'amour de Pétrarque pour Laure, que l'Italie en eſt redevable. Tous les grands poëtes qui ſont venus enſuite, ont modélé leur ſtyle ſur celui de Pétrarque. Ce n'eſt pas que je prétende ſoutenir que le ſtyle de ce poëte eſt ſans défauts : il y a quelquefois de la dureté, quelques penſées plus fines que juſtes ; on y trouve ce que les François appellent *Concetti*, il y a des illuſions forcées & froides. C'étoit ainſi qu'on avoit chanté depuis que la poéſie étoit reſſuſcitée dans l'Europe ; les Troubadours n'avoient pas ſuivi d'autre chemin, & l'on doit dire à la louange de Pétrarque, ſi entrainé par la lecture de ces poëtes & par le goût de ſon ſiecle, il ſe laiſſa un peu aller à ſes défauts, il en corrigea la plus grande partie au moyen de ſon propre goût & de ſon diſcernement. L'abbé *de Sade* aſſure ſur le témoignage *de M. de la Curne*, que Pétrarque a beaucoup dérobé aux Troubadours : ſi cela eſt vrai, (car l'ouvrage où M. *de la Curne* avoit dit-on raſſemblé les pieces volées par Pétrarque, n'a jamais vu le jour) tant pis pour Pétrarque, dirai-je, parce que je ſuis trop perſuadé que ce qu'il a pris de ces poëtes, eſt préciſément ce qu'il y a de plus défectueux dans ſes poëſies. Pétrarque avoit trop d'eſprit, trop de bon goût naturel, trop de pénétration pour pouvoir mal écrire : cependant dans les accès de ſa paſſion il a pu copier des penſées & même des morceaux qu'il avoit appris par cœur, & que l'état où les Troubadours avoient feint d'être, & où il étoit en effet, lui rappelloient, ſans que peut-être, il s'en apperçût lui-même. De là ces défauts qu'on lui reproche avec juſtice, que d'autres poëtes ſes ſucceſſeurs ont ſu éviter en

grande partie, & que d'autres plus modernes ont affecté de copier à leur grand désavantage. Malgré ces reproches, il faut convenir que depuis le jour que les lettres sortant de l'abîme où les avoit jettées la barbarie, commencerent à paroître, le monde n'avoit encore vû un poete égal à Pétrarque, pour l'harmonie, pour l'éloquence, & pour mille autres beautés, comme aussi dans un tems où l'Italie se glorifioit d'un Dante & d'un Pétrarque, les autres nations de l'Europe non seulement, n'avoient rien de pareil, mais elles ont passé encore très-long-tems avant que de l'avoir.

22. L'amour secondé par la disposition naturelle à la versification, par un rare talent, & par un goût délicat, avoit inspiré à Pétrarque la bonne poésie italienne. Cependant son étude & ses efforts étoient pour la latine, son poëme d'*Afrique*, ses *Eclogues*, ses *Epîtres*, & d'autres pieces, & sur tout ce qu'il en a dit dans ses proses, en font témoignage. Quand on compare les vers de Pétrarque avec ceux de Virgile & d'Horace, les premiers se déparent, se perdent, & deviennent, je dirois presque insoutenables : mais quand on les met à côté de ceux qui ont été écrits depuis Claudien, & les poëtes qui l'ont suivi de près, les vers de Pétrarque ont droit à nos louanges & même à notre admiration. Un homme qui ose relever un langage presque étouffé sous le faix énorme de la barbarie, qui en recherche & en retrouve les beautés, qui le rapproche, autant qu'il peut de sa pureté naturelle, & qui lui rend en partie son ancienne majesté & même son harmonie, cet homme & ses productions dans ce genre sont certainement admirables. Rien ne passe tout-à-coup d'une extrêmité à l'autre : pourroit-on prétendre que Pétrarque, accoutumé à la dureté & aux barbarismes du langage latin, tel qu'on le parloit dans les écoles de son tems, & tel qu'on l'écrivit alors, eût parlé

le langage de Cicéron & de Virgile? Cela n'eſt pas dans la gradation qu'ont les choſes humaines; il n'y faut pas moins qu'un miracle: cependant quelle obligation les belles lettres n'ont elles pas à ce grand homme, pour les heureux efforts qu'il fit, afin de rappeller la bonne latinité en Europe! Son ſiecle lui rendit certainement juſtice: & ſi Pétrarque fut couronné dans la capitale, ce ne fut pas à cauſe de ſes poéſies italiennes; ce fut par l'admiration qu'exciterent ſes poéſies latines.

Il faut dire la même choſe de ſes proſes dans la même langue. Pétrarque écrivit en latin ſes *Lettres*, dont une partie ſont intitulées *Familiaires*, & les autres *Séniles*, le livre de la *Vie ſolitaire* & de la *Tranquillité des religieux*, celui ſur les *Remedes de l'une & de l'autre fortune*, celui *de ſa propre ignorance & de celle de pluſieurs autres*, & celui de la *vraie ſageſſe*, enfin ceux *de la république*, *des devoirs d'un général*, l'Hiſtoire *des choſes mémorables*, *le mépris du monde*, l'*Itinéraire* & d'autres que l'on peut voir dans le recueil de ſes ouvrages. Que l'on diſe tant que l'on voudra que le ſtyle en eſt diffus & quelquefois embarraſſé, que l'auteur ſe perd dans ſes digreſſions, que quelquefois il eſt plus recherché que naturel, qu'enfin il ne parle pas exactement le langage de Cicéron & de Tite-Live; il lui reſtera toujours le mérite d'avoir ſecoué la barbarie, d'avoir appris à écrire avec élégance, & d'avoir par ſon étude & par ſon génie ouvert une route que la négligence, l'ignorance, l'habitude, & la barbarie paroiſſoient avoir fermée pour toujours.

Que dirons nous des ſoins infinis, des travaux incomparables & des frais prodigieux que fit ce grand homme pour tirer de la pouſſiere, & remettre en vogue les écrits des anciens grecs & latins. J'en ai parlé dans le livre précédent, & je ne répéterai pas ce que j'en ai dit à cette 23.

occasion : mais je ne saurois m'empêcher de faire sentir ici à mes lecteurs que ce fut par ces fraix, par ces travaux, & par ces soins que la bonne littérature reparut dans l'Europe. C'étoit à ce but que Pétrarque dirigeoit toutes ses actions dans ce genre, son discernement l'avoit porté à connoître la barbarie qui couvroit encore la littérature de son siecle, & à lui déclarer la guerre; éclairé pour lui même il voulut éclairer les autres, & il n'épargna rien pour parvenir à son but. Qu'on lise ses Epitres, & l'on verra un homme qui brûle du desir de chasser l'ignorance de dessus la surface de la terre, qui prêche par ses paroles & par son exemple, qui fait tous ses efforts pour déraciner les anciens préjugés, qui montre le chemin qu'il faut tenir pour se rendre savant, qui, le flambeau à la main, précede ceux qui veulent bien le suivre, & qui, à travers les erreurs, la prévention, & la coutume, les fait pénétrer jusques dans le sanctuaire des sciences & des belles-lettres. Le zele de Pétrarque embarrasse tout le monde : princes, magistrats, pontifes, généraux, politiques, moines, jurisconsultes, philosophes, théologiens, les médecins mêmes avec qui pourtant il est en guerre, sont éclairés par lui : il étend à tout sa vigilance; il réfute les erreurs, il combat les préjugés, il fait voir tout le désavantage & le ridicule de l'ignorance, il prodigue l'encens au vrai mérite, il soutient les foibles dans la carriere du savoir, il ajoute de nouveaux aiguillons aux plus courageux; & en montrant la nécessité de l'instruction, il a l'art de la rendre facile & aimable. Enfin ses peines sont couronnées du plus grand succès; l'Italie & la France ouvrent les yeux, elles secondent les efforts de ce grand homme : le bon goût renaît; les belles-lettres fleurissent, les sciences en ressentent les plus grands avantages, & les nations sensibles à un si rare bienfait, donnent à Pétrarque le titre glorieux de restaurateur de la littérature.

Ce rare génie n'eut pas le ſort qu'ont eu plu- 24.
ſieurs grands hommes, dont le mérite n'a été reconnu qu'après leur décès. Il eſt beau d'eſpérer que la gloire couronnera après la mort, notre nom & nos cendres: mais il eſt encore plus beau de goûter les charmes & les effets de cette gloire, même de notre vivant. C'eſt ce qui arriva à Pétrarque, il eut le rare bonheur de voir ſon mérite reconnu par ſes contemporains : il vit les ſavants eux mêmes le conſulter, l'admirer, lui faire la cour: & il fut peut-être le ſeul qui ne reſſentit point les morſures de l'envie. C'eſt un des phénomenes les plus extraordinaires qui puiſſent paroître dans la république des lettres; & autant il décele la ſupériorité généralement reconnue du mérite de Pétrarque, autant il fait honneur aux ſavants de ſon ſiecle. Il n'y en eut pas un ſeul qui ne ſe fît un devoir de lui témoigner ſon admiration, qui ne recherchât ſon amitié, qui ne crût indiſpenſable pour ſa gloire d'être en correſpondance avec ce prince des ſavants. Rien ne fut plus honorable à Pétrarque que de ſe voir abſolument à la tête parmi les ſavants ; & rien ne fut plus avantageux à la littérature, que cette liaiſon, d'autant plus belle que les ſiecles ſuivants n'en ont point donné d'exemple.

Mais ſi les ſavants dont la qualité la plus commune n'eſt pas celle de ſe céder réciproquement, & d'avouer le mérite ſupérieur d'un contemporain, firent taire leur amour propre pour honorer les talents de Pétrarque, l'on peut ſe figurer quels honneurs rendirent à cet homme immortel, les peuples & les princes, qui n'avoient d'autre intérêt que celui de rendre juſtice au vrai mérite, & de l'encourager par des applaudiſſements & des récompenſes. On a vu comment, ſans ſe donner la peine de briguer les places d'honneur & les bénéfices, Pétrarque devint aumônier de la cour de Naples, archidiacre de

Parme, prieur de Migliarino dans le diocefe de Pife, chanoine de Padoue, & comte palatin; comment l'empereur daigna l'honorer de fon amitié, entretint une correfpondance avec lui, & le diftingua dans toutes les occafions; comment ce prince & le roi de France fe difputerent en quelque façon le plaifir de l'avoir à leurs cours; comment les papes voulurent le fixer auprès d'eux en qualité de fecretaire apoftolique; enfin comment les princes d Italie fe furpafferent l'un l'autre dans les honneurs qu'ils prodiguerent à ce favant. Nous avons parlé de la vifite qu'il fit au roi de Naples, de l'examen auquel ce prince permit que Pétrarque s'expofât pour mieux en relever la doctrine, des entretiens qu'il eut avec ce grand homme, & du defir qu'il eut de le couronner de fa main. Quant aux princes Carrare, Pétrarque avoue que Jacques avoit été fon généreux protecteur, & François un tendre ami & un pere. C'eft ce dernier qui accompagna le convoi funebre de Pétrarque dans le village d'Arquà, où auparavant il lui avoit rendu de fréquentes vifites; c'eft à lui que le livre fur le gouvernement de la république fut dédié, & qui fit travailler à la fuite des vies des hommes illuftres commencée par Pétrarque, & à fon hiftoire des chofes mémorables. L'an 1370, Pétrarque en paffant par Ferrare, dans l'intention d'aller à Rome chez Urbain V qui l'avoit appellé, tomba malade, & prouva à cette occafion l'eftime particuliere qu'avoient pour lui les deux freres Nicolas II & Hugues, marquis d'Efte. Voici comme Pétrarque en parle dans la lettre qu'il écrivit à Nicolas, après la mort d'Hugues: *Nous avons perdu, vous, un frere chéri, moi un perfonnage, qui, pour la dignité étoit mon maître, & mon fils pour l'amour. Pouffé par la nobleffe de fes fentiments, non feulement il m'aimoit comme vous favez, mais il m'honoroit, en forte que je ne pouvois pas comprendre comment, dans une inégalité fi marquée*

d'âge & de condition, il pouvoit me témoigner tant d'amitié & de respect.... Je n'oublierai jamais que lorsqu'en allant à Rome je fus surpris d'une maladie que l'on crut mortelle, mon bonheur fit, que vous eûtes la bonté de me faire retirer chez vous, où vous me traitates non en homme particulier & étranger, mais comme un de votre famille: avec quel air, avec quelle affection, votre frere, cette belle ame, venoit trois & quatre fois par jour me voir! comme il tâchoit de me soulager par ses soins & par ses offres! comme il réussissoit par la douceur de ses discours à me faire presque oublier ma maladie? Je passe sous silence les messages qu'il m'envoya fréquemment, les présents dont il m'honora, & ses billets que j'estimois plus que tout le reste: l'on pourra à peine comprendre comment un jeune homme dans la plus belle fleur de son âge, a pu assister avec une cordialité si rare, un vieillard presque mourant. (*b*) J'ai parlé des marques singulieres d'estime, que Pétrarque reçut de l'archevêque Jean, & de son neveu Galeazze, tous les deux maîtres de Milan. *Non seulement le plus grand prince de l'Italie* (disoit Pétrarque dans une de ses lettres (*c*) en parlant de ce dernier) *& toute sa cour m'aiment & me comblent d'honneurs, mais le peuple même me respecte sans me connoître, & presque sans me voir, parce que je ne sors que rarement.... En un mot la bonté que tous sans distinction ont ici pour moi, m'oblige de façon, que par reconnoissance j'aime Milan, ses maisons, ses rues, l'air qu'on y respire, le terroir, & tout ce qui appartient à cette ville.* Les princes de Gonzague, seigneurs de Mantoue, ne furent pas les derniers à témoigner la haute idée qu'ils avoient de Pétrarque. Louis envoya un de ses gentilshommes à Avignon,

(*b*) Senil. L. XIII. Ep. I.

(*c*) Adressée à *Gui de Settimo*, & publiée par l'abbé de *Sade*.

pour inviter Pétrarque à Mantoue, & lui offrir ce qu'il falloit pour ce voyage. Gui, fils de Louis, entretint une longue correſpondance avec ce ſavant, & eut la ſatisfaction de le voir & de lui marquer ſon eſtime & ſa généroſité à Mantoue. Azzon de Corrège, ſeigneur de Parme, fut un des amis intimes de Pétrarque, qui lui dédia ſon livre des remedes de l'une & l'autre Fortune. Azzon avoit beſoin d'un tel livre, parce qu'il venoit de perdre ſon domaine, ſes biens, & ſa famille: après ſa mort arrivée en 1362, Pétrarque écrivoit ainſi à Moggio de Parme: *Il n'aimoit perſonne autant que moi, chaque fois que je me préſentois à lui, je pouvois m'appercevoir que ſon amitié envers mois acquéroit tous les jours de nouvelles forces. Il prenoit abſolument part à tout ce qui m'arrivoit en bien ou en mal. Si l'on vouloit obtenir de lui quelque grace, il falloit commencer par me louer; au contraire il haïſſoit mortellement ceux qui s'aviſoient de dire du mal de moi, & même ceux qui ne me louoient pas aſſez, ou ceux qu'il ſoupçonnoit de vouloir ſe comparer à moi même. Je trouvois tout en lui, les ſecours d'un maitre, les conſeils d'un pere, la ſubordination d'un fils, la tendreſſe d'un frere.* Tandis que Pétrarque étoit à Milan auprès de Galeazze Viſconti, il reçut la viſite de deux perſonnages qui lui firent autant d'honneur que de plaiſir. Le premier fut Pendulf Malateſta, ſeigneur de Péſaro, & d'autres villes de la Marche d'Ancone; le ſecond, le ſavant Nicolas Acciaſoli, grand ſénéchal du royaume de Naples. En général il n'y eut en Italie ni prince ni ſeigneur de quelque diſtinction, qui ne ſe crût très-honoré de connoître Pétrarque, de le voir, de l'entretenir, & de lui marquer par toutes ſortes de bons offices l'intérêt qu'il prenoit à la perſonne, au bien être, & à la gloire de ce grand homme.

25. Les perſonnes de qualité ne furent pas les ſeules qui témoignerent leur admiration pour le grand Pétrarque: celles d'un rang inférieur firent

voir en mille occasions, les sentiments d'estime dont tout le monde étoit pénétré à l'égard de ce savant. Rien n'étoit plus ordinaire que de voir la multitude, accourir sur le passage de cet homme extraordinaire, à son entrée dans les villes, & pendant sa demeure on s'empressoit à le voir; l'on ne se rassasioit pas de le regarder & de l'entendre; en un mot on le considéroit comme un prodige. Ceux qui ne pouvoient pas avoir la satisfaction de le connoître de près, en recherchoient le portrait: chacun vouloit posséder ses ouvrages: le peuple chantoit ses vers italiens par les rues. Le jour qu'il fut couronné à Rome, le peuple qui avoit concouru au décret du couronnement, parut transporté d'admiration & de joie: César montant au Capitole le jour qu'il triompha de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, ne fut pas accueilli avec de plus grands applaudissements. Deux aventures singulieres qu'eut Pétrarque en d'autres tems, furent de nouvelles preuves de cet enthousiasme qu'il avoit su exciter dans tous les cœurs. Un maître d'école à Pontremoli en Toscane, vieux & aveugle, ayant été informé que Pétrarque étoit allé à Naples pour se faire examiner publiquement par le roi Robert, dans l'intention d'aller ensuite à Rome recevoir la couronne, quitta son école & sa patrie, & accompagné d'un fils & d'un de ses écoliers, alla à Naples, où il ne trouva pas Pétrarque qui s'étoit transféré à Rome. Il le suivit, mais par malheur il arriva trop tard: Pétrarque déjà couronné étoit allé à Parme. Le bon vieillard ne perdit cependant ni la patience ni l'espoir de le trouver: il traversa l'Apennin, malgré les neiges qui le couvroient, arriva à Parme, & se fit porter au logis de Pétrarque. Il y resta trois jours, & il ne pouvoit se détacher d'un homme qui allioit à la profondeur de la doctrine, une douceur & une modestie singuliere. *Je crains*, lui dit-il un jour, *je crains de vous importuner*,

mais je ne saurois me rassasier du plaisir de vous voir. A ce dernier mot, la foule qui étoit dans la chambre éclata de rire; mais le maitre d'école, sans se déconcerter, reprit, *je m'en rapporte à vous même: n'est-il pas vrai que tout aveugle que je suis, je vous vois peut être mieux que ceux qui vous regardent de leurs deux yeux, & qui se moquent de ce que je viens de dire?* Azzon, de Corrège, qui étoit alors seigneur de Parme, surpris du courage & des transports de ce bon vieillard, le combla de louanges & de présens, & le renvoya très-content. Un orfevre de Bergame, nommé Henri Capra, frappé des écrits de Pétrarque, renonça à sa profession, s'appliqua aux études, & alla à Milan rendre visite à celui qu'il appelloit son maître & son conducteur. A son retour chez lui il fit copier tous les ouvrages de Pétrarque, & remplit sa maison de portraits & de statues qui représentoient ce grand homme, & il ne se crut ni heureux ni satisfait, qu'il n'eût l'honneur de le recevoir, du moins pour quelques heures chez lui. Il fit tant par ses lettres, qu'enfin Pétrarque résolut de le contenter. Il alla à Bergame au mois d'Octobre de l'an 1358, & le Potestat, la noblesse & les savants de cette ville sortirent à sa rencontre. L'on peut s'imaginer qu'Henri ne fut pas le dernier: peu s'en fallût qu'il ne se prosternât aux pieds de Pétrarque, mais il se trouva dans une étrange appréhension, en entendant les instances que le Potestat, & les citoyens les plus distingués faisoient à Pétrarque pour l'attirer chez eux. Pétrarque fut cependant fidele à son ami; il refusa tous avec sa politesse ordinaire, & il alla loger chez l'Orfevre. Celui-ci lui avoit préparé une chambre tapissée en pourpre, & un lit dont les rideaux étoient de drap d'or. La joie d'Henri, de posséder chez soi le premier savant du monde, étoit si grande, que l'on craignoit à tout moment que la tête ne lui tournât. Lorsque Pétrarque voulut retourner à Milan,

Milan, la même ſuite nombreuſe & diſtinguée qui étoit ſortie à ſa rencontre, l'accompagna hors de la ville: Henri alla bien plus loin, & il fallut le détacher par force de la compagnie d'un homme qu'il ne ceſſa d'adorer juſqu'à ſa mort.

Tous ces honneurs prodigués au grand Pétrarque par toutes ſortes de perſonnes, prouvent combien ce grand homme avoit ſu mettre en honneur la doctrine par ſes avis, par ſes inſtructions, par ſes différents travaux & par ſon exemple. Ces mêmes honneurs ſervoient d'un puiſſant aiguillon aux hommes, pour ſe mettre en état de les mériter. Pétrarque lui même en faiſoit parade dans ſes lettres, non par un ſot orgueil, ou par une eſpece de vanité, puiſqu'au contraire au milieu de ſa grandeur, il conſerva toujours un grand fond de modeſtie; mais dans l'eſpérance que la vûe de ces honneurs extraordinaires, rendus au véritable ſavoir dans ſa perſonne, animeroit les autres & les exciteroit à l'application & aux bonnes études, dont il avoit ouvert la carriere, & dont la nourriture ſont la gloire & les récompenſes. Ses eſpérances ne furent pas fruſtrées, & nous verrons dans le tome ſuivant, le changement rapide & glorieux, qui, graces à Pétrarque, & à ceux qui travaillerent avec lui pour le même objet, ſe fit dans la littérature d'Italie, & en ſuite dans celle de toute l'Europe. 26.

§ IV. *Jean Bocace, & Coluce Salutato.*

Si Dante créa, pour ainſi dire, la poéſie italienne, ſi Pétrarque l'embellit & la perfectionna, Bocace polit & enrichit la proſe du même langage, & la rendit harmonieuſe & pleine de charmes. Ce ſavant, & Coluce Salutato eurent encore le mérite de ſe joindre à Pétrarque leur ami commun, dans le grand ouvrage de déterrer les écrits des anciens, d'en corriger les fautes des copiſtes, d'embraſſer tous les genres de 27.

littérature, de les mettre en vogue, & de porter tout le monde à les étudier.

28. Bocace. Il eſt incertain ſi Jean Bocace nâquit à Florence ou à Paris. *Bocace de Chellin de Bonajuto*, Florentin, fut ſon pere; ſa mere fut une dame pariſienne. La famille de Bocace étoit originaire de Certaldo, château du territoire Florentin. Son pere étoit marchand. Etant à Paris il devint amoureux d'une jolie fille de cette ville; il la prit pour maîtreſſe, & enſuite il l'épouſa: mais on diſpute ſi la naiſſance de Jean Bocace précéda ou non le mariage de ſes parents, & ſi cette naiſſance arriva en France ou en Italie. La premiere queſtion eſt décidée, s'il eſt vrai que *Jean Marie Suares*, évêque de Vaiſon, ait trouvé dans les archives pontificales d'Avignon la diſpenſe accordée par le pape à Bocace, de prendre l'habit clérical, nonobſtant l'illégitimité de ſa naiſſance. Quant à la ſeconde queſtion, l'on ne peut rien décider, faute de monuments. Au reſte l'année de la naiſſance de Bocace fut en 1313.

Après qu'il eut fait ſes premieres études de grammaire, il ſuivit la profeſſion paternelle, &
29. s'appliqua au commerce, non par goût, mais pour obéir à ſon pere. Dans cette vue, il fit pluſieurs voyages, qui non ſeulement lui ſervirent à l'objet pour lequel il les entreprit, qui étoit le trafic, mais ils contribuerent à lui faire acquérir des connoiſſances utiles à la littérature, vers laquelle ſon inclination le portoit. A l'âge de vingt huit ans étant à Naples, il viſita le tombeau de Virgile, & à cette vûe, il ſe ſentit enflammer d'une paſſion ſi vive pour la poéſie & pour les belles lettres, qu'il n'eut plus de repos, juſqu'à-ce que ſon pere qui l'aimoit tendrement, lui eut permis de quitter le trafic, & de s'appliquer aux études. Il lui ordonna cependant de joindre à l'étude des belles lettres, celle du droit canon, ſcience qui pouvoit le récompenſer des richeſſes qu'il perdoit en quittant

le trafic. Mais Bocace étoit né comme Pétrarque pour l'aménité des belles lettres : il consuma inutilement six ans dans l'étude des canons ; & après la mort de son pere arrivée dans la mortalité de l'an 1348 , il se consacra entierement à la littérature.

Ce qu'il y a de singulier est que Bocace étoit âgé de trente cinq ans, lorsqu'il s'appliqua totalement aux belles lettres, & cependant il parcourut cette vaste carriere avec une telle rapidité , qu'il devança la plus part de ceux qui , dès leur plus tendre jeunesse, avoient commencé à la parcourir : Son ardeur & ses progrès étoient prodigieux. Il apprit l'astronomie sous *Andalone del Nero* , & le grec sous *Leonce Pilato.* Il travailla jour & nuit à copier les ouvrages des anciens auteurs grecs & latins, & il se forma une belle bibliotheque toute écrite de sa main. C'est à lui que l'Italie fut redevable d'avoir recouvré Homere , dont on ne connoissoit plus que le nom ; elle lui dut autant qu'à Pétrarque , plusieurs autres ouvrages qui étoient perdus , ou entierement gâtés. Bocace n'étoit rien moins que riche , ses dispositions & son goût pour le libertinage avoient emporté la plus grande partie des biens qu'il avoit hérités de son pere. Mais au risque de se ruiner tout-à fait, il n'épargna rien , lorsqu'il s'agit d'acquérir de nouvelles connoissances, & de les transmettre au reste du monde. Il est aussi étonnant qu'un homme qui s'étoit appliqué si tard à la littérature, qui étoit naturellement porté aux plaisirs, & qui extrêmement gras & pesant , paroissoit n'être nullement fait pour le travail d'une longue application , soit cependant devenu , après Dante & Pétrarque , l'homme le plus savant & le plus célebre de son siecle.

Ce qui contribua beaucoup aux grands progrès de Bocace, fut l'amitié intime qu'il contracta avec Pétrarque. Ravi d'admiration pour les ta-

lents extraordinaires de ce grand homme, Bocace se sentit transporté d'une noble émulation; il tâcha de l'imiter, & il aspira à la gloire d'être son ami & son disciple. De son côté Pétrarque accorda son estime & son amitié à Bocace, & ces deux savants s'exciterent mutuellement à travailler pour le bien de la littérature. Ils ne s'étoient pas encore vûs; l'an 1350 fut, selon toutes les apparences, celui de leur entrevue, lorsque Pétrarque passa la premiere fois par Florence pour aller au jubilé de Rome. Depuis ce jour ils se lierent d'une amitié si intime, que l'un n'eut plus rien de caché pour l'autre. Cette amitié s'accrût lorsque les Florentins envoyerent l'année suivante Bocace à Pétrarque demeurant alors à Padoue, pour le supplier d'honorer de sa présence l'université qu'ils venoient de fonder. Rien n'aida davantage la littérature à fleurir & à se répandre que la liaison de ces deux grands hommes; & cet exemple devroit servir de regle aux savants de nos jours, parmi lesquels l'union & une amitié sincere sont si rares, & qui par leurs disputes éternelles, par leur envie, par leurs écrits mordants, & par leurs critiques aussi injustes qu'impolies, se rendent méprisables & jettent la république littéraire dans le mépris & dans le désordre.

31. La république de Florence sensible au mérite de Bocace, le chargea souvent de commissions d'une grande importance. Sa premiere ambassade fut à Ravenne, vers les seigneurs de Polenta; la seconde en Allemagne à la cour de Louis marquis de Brandebourg, fils de l'empereur Louis de Baviere. Florence avoit jetté les yeux sur ce puissant prince, pour l'opposer aux Visconti qui menaçoient la Lombardie & la Toscane. Bocace étoit chargé de porter le marquis à descendre en Italie, avant que Charles IV s'affermît dans l'empire. Mais ce dernier ayant eu le dessus, Bocace fut envoyé à la cour d'Avignon l'an

1353 pour conſulter Innocent VI ſur la conduite qu'il falloit tenir avec ce prince. Il retourna à la même cour l'an 1365, en qualité d'ambaſſadeur, & deux ans après il ſoutint le même caractere à Rome, où le pape Urbain V s'étoit transféré.

Au milieu de ſes occupations publiques & de 32.
ſes études, Bocace n'oublioit pas d'entretenir une correſpondance ſuivie avec Pétrarque. L'an 1359, ſe trouvant débarraſſé des affaires, il alla à Milan où Pétrarque étoit, & paſſa avec lui pluſieurs jours en des conférences littéraires & intimes. Pétrarque dans une lettre à ſon cher *Simonides*, c'eſt-à-dire, à *François Nelli*, prieur des SS. Apôtres à Florence, témoigna le plaiſir infini que lui avoit fait la viſite & l'entretien de Bocace, & la douleur qu'il avoit reſſentie en ſe ſéparant. Nicolas Acciosoli, grand ſénéchal de Naples, ayant invité Bocace à s'y rendre, ce ſavant y fut quelque tems; enſuite ſachant que Pétrarque étoit à Veniſe, il alla le voir, & demeura avec lui trois mois qui leur ſemblerent trois jours. L'avantage que Bocace retira de ſa correſpondance & de ſes entretiens avec Pétrarque, ne s'arrêta pas à la ſeule littérature, mais s'étendit à ſes mœurs & à ſa façon de vivre. Un libertinage ſcandaleux, des écrits remplis d'obſcénité, très peu de reſpect pour la religion, caractériſoient ce ſavant. Les ſages le plaignoient, les libertins le prônoient & en ſuivoient l'exemple. Pétrarque dont le ſavoir ne fut jamais ſéparé d'une pieté ſolide, fit uſage de ſon amitié & de la force de ſon éloquence, pour ramener à la vertu cet homme qui malheureuſement paroiſſoit devenu l'apôtre du vice. Il ſut adroitement mêler de bons avis, de belles maximes, & des perſuaſions douces & inſinuantes aux matieres littéraires qu'il traitoit dans ſes entretiens & dans ſes lettres. Tout ce qui venoit de la part de Pétrarque étoit bien reçu de Bocace.

Peu à peu on vit une grande reforme dans les mœurs de cet homme, ses écrits s'en ressentirent: enfin l'an 1362, fut celui de sa conversion entiere. Dans de certaines crises, l'homme est souvent sujet à passer d'un excès à l'autre. Bocace devenu pénitent alloit se défaire de tous ses livres & renoncer à la littérature, pour ne s'occuper dorenavant que de son salut. Pétrarque arrêta les suites de cette ferveur inconsidée; il lui remontra que l'on pouvoit allier la pieté aux lettres, & qu'on n'avoit qu'à faire un bon usage du savoir & des livres, en imitant ce grand nombre de docteurs & de peres qui s'étoient servis des livres & de la doctrine pour l'instruction & l'édification du prochain. Vaincu par ces raisons, Bocace continua à s'appliquer aux études, mais il prit l'habit clérical & la tonsure, & voulut même apprendre la théologie, mais il en fut rebuté par la difficulté trop grande d'approfondir cette science dans un âge déjà avancé.

83. En attendant, les Florentins fonderent une chaire pour expliquer la divine comédie de Dante, & jetterent les yeux sur Bocace, comme sur l'homme le plus savant parmi ceux qui illustroient leur patrie. Bocace ne refusa pas cette charge, mais il ne l'accepta que pour un an. Toute la ville accouroit pour entendre les leçons que ce savant prononçoit sur cet ouvrage aussi sublime que difficile: les étrangers se rendoient exprès à Florence pour l'écouter, & tous convenoient qu'il n'y avoit que ce grand homme qui pût dignement interpréter les écrits d'un autre grand homme son pareil. Mais l'année finie, Bocace se retira à Certaldo, berceau de sa famille, où il avoit conservé une partie de son patrimoine, où il alloit de tems en tems pour goûter la tranquillité & le repos. Ce fut là qu'il reçut la fâcheuse nouvelle de la mort de Pétrarque. Il ne lui survécut qu'un an & quelques mois, étant mort à Certaldo le 21 Décembre de l'an 1379,

à l'âge de ſoixante trois ans (81). Par ſon teſtament il légua ſa bibliotheque au *P. Martin de Segni*, moine auguſtin & ſon directeur, en lui enjoignant d'en faire préſent à ſa mort au couvent du Saint Eſprit des auguſtins de Florence.

Comme l'amour de Pétrarque avec Laure avoit été célebre dans toute l'Europe, ainſi le fut dans le tems celui de Bocace avec *Fiammetta*. C'étoit le nom que Bocace avoit donné à ſa maîtreſſe, que l'on croit avoir été une bâtarde du roi Robert, appellée *Marine*. Bocace en avoit fait la connoiſſance dans ſa jeuneſſe, lorſqu'il étoit à Naples pour les affaires de commerce, & ſuivant ce qu'il en dit dans ſes ouvrages amoureux, cette dame ne lui avoit point été cruelle. L'on ne ſait pas ſi ce fut d'elle, ou d'une autre femme qu'il eut une fille appellée *Tolante*, qui mourut fort jeune, & dont il déplora la mort dans une Eclogue latine, ſous le nom d'Olimpie. 34.

Malgré l'inclination que Bocace avoit à la poéſie, il ne put atteindre Pétrarque ni dans la latine, ni dans l'italienne. Quant à la premiere on a ſeize Eclogues, & quant à la ſeconde on a le poëme intitulé *la Theſéide* en douze chants, & écrits dans ce genre de poéſie qui s'appelle *Ottava Rima* (82). Bocace a été l'inventeur de ce mètre qui a tant de majeſté & d'harmonie, & qui a été conſacré avec juſtice aux poëmes épiques. Il écrivit dans le même mètre *la Viſion amoureuſe*, le *Philoſtrate* & le *Nymphale de Fréſole*. Si ces poéſies & pluſieurs autres de cet auteur avoient paru avant l'âge de Dante & de Pétrarque, elles auroient été l'objet de l'admiration générale. Mais ſi elles eurent quelque forte de célebrité dans le tems, elles languiſſent à préſent dans l'obſcurité, & ſont communément ignorées. En proſe latine, Bocace écrivit la *Généalogie des dieux* en quinze livres, les *Aventures des hommes & femmes illuſtres* en neuf livres, un 35.

livre *sur les noms des montagnes, des forêts & des rivieres*; l'hiſtoire des *Femmes célebres*, & quelques *lettres*. Son ſtyle eſt inférieur à celui de Pétrarque, mais ſes ouvrages ont en eux mêmes un mérite particulier, en ce qu'ils ſont remplis de belles notices mythologiques, hiſtoriques, géographiques, anciennes & modernes. On y voit le philologue univerſel & profond: perſonne avant Bocace n'avoit eu depuis une longue ſuite de ſiecles autant d'érudition que lui; ſon ouvrage ſur la généalogie des dieux, décéle la vaſte connoiſſance que l'auteur avoit de la mythologie, ſcience qu'on avoit oubliée, qu'il reſſuſcita, & dont il ſe ſervit pour donner une infinité de belles notices ſur l'antiquité. Cet ouvrage & les autres que j'ai indiqués, furent une lumiere qui parut tout à coup dans l'Europe, qui fit avouer à la plûpart des autres ſavants qu'ils étoient de francs ignorants dans ce genre, & qui renouvella, étendit, & fortifia le goût des recherches ſur l'hiſtoire ancienne.

36. C'eſt néanmoins dans la proſe italienne que Bocace eſt parvenu au comble de la gloire; ſa réputation dans ce genre vivra tant que le langage italien ſera connu dans le monde. L'on peut dire que Bocace eſt le créateur de la bonne proſe, comme il l'a été de l'*Ottava Rima*. Si Pétrarque avoit écrit en italien ſes proſes, peut-être il auroit eu le même mérite qu'a eu Bocace; mais puiſqu'il ne le fit pas, puiſqu'il jugea peut-être que l'italien n'étoit pas encore aſſez formé pour s'exprimer dignement en proſe, ce vaſte champ reſta tout entier à Bocace à défricher, & il le fit enſorte, que d'un terroir aride, raboteux & ſemé de pierres, d'épines, il créa des campagnes fertiles, des prairies émaillées de fleurs & des jardins vaſtes & toujours verds & riants. Une langue qui, malgré les travaux de Cavalcanti & de Dante, avoit encore un reſte d'âpreté dure & groſſiere, manquoit de termes &

d'expreſſions, & portoit tous les caracteres d'un idiome naiſſant, devint ſous la main de Bocace doux & moëlleux, expreſſif, harmonieux & extrêmement riche. En un mot, comme Dante avoit été le pere de cette langue par rapport à la poéſie, Bocace le fut par rapport à la proſe, avec cette différence que là où la poéſie de Dante conſerva quelques reſtes de dureté, la proſe de Bocace n'en garda aucun, & ſans ſe dénaturer & ſans devenir poéſie, elle en eut l'harmonie, la douceur & l'élégance, & fut en même tems une véritable proſe ornée de tous les caracteres qui la conſtituent (83).

Les ouvrages de Bocace dans ce genre ſont la *Fiammetta*, le *Philocope*, & ce Nimphale de Freſole, la comédie des *Nimphes Florentines*, le *Labyrinthe d'amour*, autrement appellé *le Corbaccio*, la vie & les commentaires *ſur Dante*, & l'immortel *Décameron*, qui eſt un recueil de cent nouvelles, écrites d'une maniere inimitable. Le nombre des éditions qu'on a faites de cet ouvrage, eſt prodigieux, on l'a même traduit dans preſque toutes les langues connues, où l'on a certainement pû tranſporter la naïveté des récits, & la ſingularité des idées, mais point du tout, ce qui en fait le plus grand prix, l'élégance du ſtyle, le choix & la richeſſe des expreſſions, & ce tour admirable & ſurtout cet art merveilleux qui eſt tout propre à cet auteur, de varier ſon ſtyle ſans affectation & ſans gène, & de faire parler chacun de ſes perſonnages le langage qui lui convient. Il auroit cependant été mieux pour lui & pour les bonnes mœurs, s'il eût employé ſa plume féconde ſur de meilleurs ſujets. Il en eut un vif repentir après ſa converſion; il chercha à retirer les exemplaires de ſes proſes pour en effacer le ſouvenir, mais il tentoit l'impoſſible. Tout, juſqu'aux pays étrangers en étoit déja rempli, & Bocace prouva à ſes dépens qu'il eſt plus facile de faire le mal, que de le réparer. 37.

38. Coluce ou Coluccio. Celui dont je vais parler à présent, n'est pas aussi connu qu'il mérite de l'être, ayant été un des quatre restaurateurs des belles lettres (84). Il a eu peu de célébrité, parce qu'il n'a pas laissé des ouvrages d'un grand prix; le plus remarquable est le recueil de ses lettres latines: dans le tems qu'il les écrivit, elles passerent pour un prodige; mais après que, graces à l'exemple qu'il en donna, & aux efforts qu'il fit pour porter tout le monde à étudier les bons auteurs latins, on est parvenu à écrire avec plus de netteté & d'élégance qu'il ne paroissoit possible par rapport à une langue morte, on a oublié les écrits d'un de ces beaux génies qui ont le plus contribué à la renaissance du bon style & de la bonne littérature. Il seroit arrivé la même chose à Dante, à Pétrarque & à Bocace, s'ils s'étoient bornés à la seule langue latine.

Lino Coluccio, Pieria Salutato, fils de *Pierre Salutato*, nâquit à Itignano, bourg de Valdinicvole en Toscane, l'an 1330. Son pere homme de crédit & bon guerrier, fut exilé de la Toscane pendant les troubles affreux qui déchiroient sanscesse cette province; il se retira à Bologne où il voulut que son fils s'appliquât aux études. Par un sort égal à celui de Pétrarque & de Bocace, Coluccio dont toute l'inclination étoit pour les belles lettres, fut contraint par son pere à se morfondre sur les gros volumes des légistes, qu'il abandonna aussi-tôt que la mort de son pere le laissa maître de ses actions. Alors il se consacra tout entier à la recherche & à l'étude des anciens auteurs. Son application, son discernement & son zele, joints à l'exemple de Pétrarque, lui firent voir combien ces écrits étoient mutilés, gâtés & négligés, & il donna ses soins à déterrer ce qui étoit perdu, & à rectifier ce que l'ignorance des copistes, & le peu d'attention & de lumieres de ceux qui passoient pour savants, avoit corrompu. Non content de sacri-

fier tout ſon tems à ce travail pénible, Coluccio publia un ouvrage, dans lequel il remontroit premierement le malheureux état où généralement ſe trouvoient les livres des anciens, enſuite il prouvoit que la ſource de ce mal étoit la négligence & le peu de ſavoir des copiſtes, la témérité de ceux qui oſoient corriger ce qu'ils n'entendoient pas, la malice de quelques uns qui altéroient à deſſein les ouvrages des anciens pour y inſérer leurs opinions, & la hardieſſe de quelques autres qui privés de diſcernement & de bon goût, eſtropioient les auteurs, & donnoient une autre tournure & un autre ſens aux phraſes de ces écrivains, comme s'ils n'avoient pas aſſez bien écrit. Après cet examen, Coluccio paſſoit à propoſer les moyens de remédier à ce déſordre. Il propoſoit 1°. de confier la correction des livres à de véritables ſavants: 2°. d'avoir des copiſtes intelligents & fideles: 3°. de former des bibliotheques publiques, & des aſſemblées ou colleges de ſavants chargés de confronter les manuſcrits, & d'en choiſir la leçon la plus conforme au ſtyle & au génie des auteurs. Ce bon livre qui courut alors par l'Europe, n'a jamais été imprimé, mais on le conſerve en pluſieurs bibliotheques.

Si les ſages avis de Coluccio Salutato ne furent pas alors généralement ſuivis par les princes & par les républiques, ils encouragerent pluſieurs hommes éclairés à faire dans leur particulier ce que cet auteur venoit de propoſer: Coluccio eut même la ſatisfaction de voir fonder avant ſa mort de bonnes bibliotheques, & pratiquer en partie ſes conſeils: ſes ſoins & ceux des ſavants qui l'imiterent, ſervirent infiniment au bien de la littérature, puiſque l'art de l'impreſſion ayant été inventé dans le ſiecle ſuivant, on eut à la main de bons manuſcrits corrigés par Colluccio & par les autres beaux génies du quatorzieme ſiecle, & on en fit des éditions. 39.

40. La réputation de Coluccio étant parvenue à Urbain V, qui abandonnant pour un tems Avignon, étoit retourné à Rome, engagea ce pape à prendre un homme si savant pour son secretaire. Coluccio prit alors l'habit ecclésiastique, & brilla dans la cour pontificale, tant qu'Urbain resta à Rome: mais quand ce pontife se fut déterminé à ramener encore une fois le saint siege en France, Coluccio abandonna le service, quitta le petit collet, & se remaria. Ce fut dans le tems qu'il étoit sécretaire apostolique qu'il lia par lettres connoissance avec Pétrarque: on peut voir par une des lettres de ce dernier quelle idée avantageuse il avoit du savoir de Coluccio (*a*).

41. Délivré des liens de la cour romaine, ce savant se vit recherché à l'envi, par les plus grands princes de son tems, tant en Italie qu'au déhors; mais il préféra le séjour de Florence à tous les autres, & il accepta en 1375 la charge de chancelier de cette république. Les relations politiques qu'avoient dès lors les Florentins avec tous les Potentats de l'Europe, mirent le chancelier à portée d'étaler sa doctrine, sa sagesse & ses lumieres dans les affaires qu'il mania pendant l'espace de trente ans. La plûpart des lettres qui composent son recueil, sont au nom de la république. L'on y voit l'homme d'état & l'homme de lettres; & c'est de ce côté que l'on peut comparer le chancelier Florentin à Cassiodore & à Pierre des Vignes, quoique dans la netteté de l'expression il ait souvent surpassé le premier & le second. Coluccio travailla de toutes ses forces à éteindre le schisme du saint siege, témoin entr'autres les longues lettres qu'il écrivit à Innocent VII & à Josse, marquis de Moravie; sa mort ne lui permit pas de voir le fruit de ses

(*a*) Senil. L. XI. Ep. IV.

travaux. Au reste ses lettres étoient si éloquentes & si fortes que Jean Galeazze, duc de Milan, ennemi des Florentins qu'il vouloit soumettre, étoit accoutumé de dire qu'il appréhendoit plus une seule lettre de Coluccio que mille cavaliers.

Nonobstant les occupations que lui donnoit son ministere, Coluccio ne quitta jamais son étude favorite des belles lettres. Resté après la mort de Pétrarque & de Bocace, le plus grand parmi les savants de son tems, il se vit consulté de tous côtés comme un oracle en matiere d'érudition. Grand apologiste de la bonne littérature, il en prit fortement la défense contre *Jean de St. Miniato*, moine de l'ordre des camaldules, qui transporté d'un zele indiscret, défendoit aux chrétiens la lecture des anciens poëtes. Le nom de ce moine avoit ébranlé les Italiens, ils commençoient à n'avoir plus pour Virgile, pour Horace & pour les autres grands poëtes cette haute estime que Dante & Pétrarque leur avoient inspirée : les belles lettres alloient être étouffées dans leur berceau par un fanatique; mais Coluccio s'opposa avec force à ce préjugé funeste, il écrivit lettres sur lettres pour mettre le moine dans son tort, & il eut la satisfaction de voir que tout le monde se rendit à ses raisons.

Coluccio n'étoit pas seulement habile dans la 42.
prose latine, il se tourna avec succès vers la poésie dans la même langue, & il fut jugé digne d'être couronné poëte. Les Florentins charmés des talents variés de leur chancelier, conçurent le dessein de le couronner dans leur ville, & afin que la cérémonie fût plus solemnelle, ils demanderent le consentement de l'empereur Robert, qui l'accorda de bonne grace. La mort du chancelier lui ravit un honneur que la république n'omit néanmoins pas de rendre à son cadavre. Coluccio Salutato étant mort à l'âge de soixante & seize ans en 1406, on dressa sur la grande place des seigneurs un échaffaud,

où l'on posa le cercueil, & en présence des magistrats, du clergé & du peuple, le Gonfalonier mit sur la tête du défunt une couronne de laurier, parmi les acclamations des spectateurs. L'on conduisit ensuite le cadavre suivi d'une longue procession, à l'église cathédrale, où l'on lui célebra les obseques.

43. Pour achever les notices qui regardent ces quatre grands hommes, & que j'ai détaillées autant que la nature d'un abrégé l'a permis, il reste à donner une exquisse de leurs portraits (85). Dante étoit un bel homme, nonobstant son peu d'embonpoint; son air noble étoit augmenté par son habitude d'être souvent pensif, & très peu parleur. Porté à la méditation, & enclin à la mélancholie, il passoit pour orgueilleux, & on l'accuse même d'avoir eu quelque teinte de ce défaut. Pour se guérir de la mélancholie, il cherchoit à se délasser par la musique dont il étoit grand amateur; & souvent il s'amusoit à dessiner, en quoi il réussisoit à merveilles. Son humeur étoit quelquefois revêche & satyrique, d'ordinaire silentieux dans la compagnie; il n'ouvroit la bouche que pour parler en peu de mots, mais en grand savant, ou pour lâcher quelque trait piquant. Au reste bon ami & bon citoyen, tant que sa patrie ne lui fut point ingrate, il s'employa avec zele pour tout le monde; mais comme il n'oublioit ni les bienfaits ni les offenses qu'il avoit reçues, il dit & écrivit autant de mal de ses ennemis que de bien de ses amis & de ses bienfaiteurs.

44. Pétrarque étoit un des plus beaux hommes de son tems, comme il en étoit le plus savant. Grand, bien formé, & du plus beau teint du monde, d'ailleurs gai dans sa jeunesse, galant & amoureux, il ne paroissoit rien moins que fait pour l'application. Cependant peu de personnes ont tant étudié que lui, mais sa facilité d'apprendre, sa grande mémoire & sa méthode,

firent que l'étude ne lui coûta pas autant de peine qu'à un autre. Il ſavoit varier ſes occupations, les interrompre & les reprendre à propos; tantôt il ſe délaſſoit dans le grand monde, tantôt il ſe concentroit dans la ſolitude ; & cette derniere & le monde l'aidoient à devenir plus ſavant. Sa converſation étoit aiſée & pleine de charmes, ſon air franc & ouvert prévenoit en ſa faveur; l'éloquence dont la nature l'avoit fourni, aidée par un grand fond de lecture, & par une bonne mémoire, raviſſoit ſes auditeurs. L'âge ne le fit devenir ni reſervé, ni peſant, ni chagrin; il fut toujours le même, & on l'aima & l'eſtima toujours de la même maniere. Il porta dans l'amitié la force & la conſtance qu'il avoit eues en amour; il fut ami fidele, généreux & conſtant; doué d'un naturel bienfaiſant, il obligea tout le monde ſans diſtinction de perſonne, & il fut l'ami & le pere de tous les malheureux. Enfin il perfectionna toutes ces belles qualités par un grand fond de religion.

Ce dernier caractere ne fut point pendant longtems celui de Bocace. Dans les voyages qu'il 45.
fit comme marchand dans ſa jeuneſſe, il avoit acquis un goût décidé pour le libertinage, & très peu de reſpect pour les choſes ſacrées. L'amour, la bonne chère & les belles lettres étoient ſes Dieux; mais il eſt étonnant qu'il ait ſu joindre celles-ci aux deux autres. Gros & gras & bon compagnon, grand bûveur & courant les femmes, on ne l'auroit jamais pris pour un homme auſſi ſavant qu'il l'étoit. Mais il changea de mœurs, comme je l'ai remarqué en ſon lieu, & alors il donna dans l'écueil où donnent la plûpart des pénitents, il devint ſombre, mélancholique & réſervé. Sa littérature s'en reſſentit auſſi, car excepté quelques lettres, je ne trouve pas qu'il ait écrit quelque choſe de bon après ſa converſion.

Quant à Coluce Salutato, la nature lui avoit 46.

donné peu de belles qualités extérieures. Sa taille étoit petite, c'eſt pour cela qu'on l'appella *Coluccio*, qui eſt le même que *Nicoluccio*, diminutif de *Nicolò* (Nicolas); ſa phyſionomie ne diſoit rien au premier abord: on l'auroit aiſément pris pour un homme très ordinaire. Mais ces défauts de la nature étoient très bien compenſés par une grande vivacité d'eſprit, par la facilité de s'énoncer, par une douceur inſinuante, par un cœur ouvert & généreux, & par mille autres bonnes qualités qui obligeoient tout le monde à l'aimer & à l'admirer.

Tels furent ces quatre grands reſtaurateurs des belles lettres; tous quatre Toſcans & tous quatre à peu-près contemporains. Le quatorzieme ſiecle les vit fleurir; l'Italie eut la gloire de leur donner naiſſance, & le Monde littéraire profita de leurs travaux & de leurs ſuccès. Dante, Pétrarque, Bocace & Coluccio furent les avant-coureurs de ce beau jour qui éclaira dans le ſiecle ſuivant l'Italie & l'Europe.



ARTICLE

ARTICLE SECOND.

Belles lettres.

§. I. *Hiſtoire.*

A meſure que la lumiere du ſavoir perçoit les ténebres qui depuis ſi longtems couvroient l'Italie, les fables & les traditions puériles autoriſées par la ſtupide croyance de pluſieurs ſiecles, commençoient à diſparoître; le ſtyle ſe formoit & l'hiſtoire acquéroit un caractere de probabilité & un vernis de nobleſſe, qu'elle n'avoit point eus auparavant. Pétrarque & Bocace avoient fait une longue & pénible étude de l'hiſtoire ancienne : le premier s'étoit conſacré aux antiquités romaines, le ſecond à la mythologie & à la géographie. Pétrarque, le premier de tous, dans la noble idée d'aſſembler des médailles, examina encore pluſieurs fois les inſcriptions, les ſtatues & les autres magnifiques reſtes de l'ancienne Rome, & y acquit des connoiſſances que perſonne n'avoit eues avant lui. Son amour pour ces ſortes d'antiquités étoit ſi grand, qu'il ne pouvoit retenir ſon indignation, en voyant combien peu de cas en faiſoient les Romains qui vendoient aux étrangers leurs plus beaux ornements, & qui étoient dans une entiere ignorance de ce qui regardoit leur propre hiſtoire. *Y a-t-il quelqu'un qui ignore davantage les choſes romaines que les Romains, diſoit-il dans une lettre. Je ſuis fâché de le dire ; Rome n'eſt nulle part moins connue qu'à Rome* (*a*). Pétrarque dans ſes 47.

Ouvrages hiſtoriques de Pétrarque & de Bocace.

(*a*) Famil. L. VI. Ep. II.

ouvrages des *Choses mémorables*, & dans celui des *Hommes illustres*, fit voir combien il étoit savant dans l'histoire Romaine: & Bocace dans sa *Généalogie des Dieux*, étala sa grande érudition par rapport à l'antiquité en général, & dans ses autres livres historiques & géographiques il donna un essai de son savoir dans ces genres.

Benvenuto d'Imola. On trouve dans quelques éditions des œuvres de Pétrarque, un *abrégé de l'histoire des Empereurs* depuis Jules César jusqu'à Venceslas. C'est par erreur qu'on l'a attribué à Pétrarque: Benvenuto d'Imola, le commentateur de Dante, en est l'auteur.

48. Rome, qui depuis la renaissance des lettres, n'avoit produit que quelques théologiens, eut enfin un historien. Il étoit de l'illustre maison des *Colonna*, la même qui avoit donné à l'université de Paris le célebre *Gilles de Colonna*, Augustin, comme si tout le savoir, joint à la haute noblesse & à la puissance, étoit concentré dans cette seule famille. Landulf Colonne, chanoine de Sienne & de Chartres, écrivit le *Bréviarium historiale*, qui est une chronique générale depuis la création du monde jusqu'au pontificat de Jean XXII. On l'imprima à Poitiers l'an 1579, avec un appendice fait par un *anonyme* qui continua cette histoire jusqu'à l'empereur Sigismond. Le même auteur écrivit un bon livre intitulé, *De translatione imperii a Græcis ad Latinos*, que *Goldast* a publié en changeant par méprise le nom de *Landulf* en celui de *Radolf*.

Landulf Colonne.

François Pepin. François Pepin, de l'ordre des prêcheurs, Bolonnois de naissance, après avoir donné une traduction latine des voyages de Marc Polo, & une courte relation de ses propres voyages; après avoir traduit du françois en latin l'histoire des Croisades de *Bernard le trésorier*, publia une grande *Chronique* qui commence par les premiers rois des Francs, & finit à l'an 1314. C'est une compilation d'un grand nombre d'auteurs, jus-

qu'au tems où le compilateur vivoit ; mais on y trouve des notices particulieres, authentiques & intéressantes.

Pétrarque professa toujours une vive amitié pour Guillaume Pastrengo, juge & notaire de Vérone. Nous avons parmi les œuvres de Pétrarque plusieurs de leurs lettres réciproques. Pétrarque confia à Pastrengo son fils, que la mort ravit à l'âge de vingt deux ans. Il alla voir son ami à Vérone, & celui-ci fut plus d'une fois rendre visite à son ami en France, saisissant l'occasion que lui fournissoient les seigneurs de la Scala, en l'envoyant plus d'une fois à la cour des papes. *Jérome*, *Gennade* & d'autres avoient publié des catalogues des écrivains ecclésiastiques. *Photius* dans sa savante bibliotheque n'avoit parlé que des auteurs dont il avoit eu les livres entre les mains. Guillaume Pastrengo fut le premier à concevoir l'idée d'une *bibliotheque universelle*, dans laquelle il se proposa de parler par ordre alphabétique de tous les auteurs, de toutes les nations & de tous les siecles qui avoient écrit depuis les tems les plus anciens jusqu'aux jours de l'auteur. Sa collection est certainement défectueuse ; mais pouvoit-elle ne pas l'être dans un siecle, où à peine on connoissoit le nom d'un très grand nombre d'auteurs, surtout des anciens ? Malgré ses omissions, Pastrengo étala dans sa bibliotheque une vaste érudition, il est même surprenant que parmi les ténébres qui l'enveloppoient, il ait pu tant voir, & c'est une véritable gloire pour cet écrivain d'avoir ouvert une route, dont en général la littérature a infiniment profité & dont elle profite toujours. A cet ouvrage Pastrengo ajouta six petits traités aussi par ordre alphabétique. 1°. *Sur les inventeurs ou instituteurs de quelque art ou usage* : 2°. *sur les fondateurs de quelques lieux & villes* : 3°. *sur l'origine du nom de certains pays, isles, villes, rivieres & montagnes* : 4°. *sur les endroits ou les peu-*

49. Bibliotheque des auteurs par Pastrengo.

ples qui ont le mérite de quelques inventions : 5°. des premiers qui ont joui de quelque dignité ou emploi : 6°. de ceux qui se sont distingués avant tous les autres par des exploits & par des nouveautés. Le tout a été imprimé à Venise l'an 1547, par *Michel-ange Biondo*, mais avec un titre qui ne convient qu'aux six traités mentionnés, savoir *de Originibus rerum*, & avec le nom de l'auteur changé en celui de *Pastregico.*

50. Ceux que j'ai nommés jusqu'ici s'appliquerent à l'histoire générale ; il faut à présent passer à ceux qui écrivirent des histoires particulieres. La Toscane, ce pays heureux, à qui l'Europe doit la renaissance des lettres ; Florence surtout, séjour fortuné & chéri par Apollon & par Minerve, eut parmi ses autres mérites, celui de produire les meilleurs historiens de ce siecle. On a fait mention dans le siecle précédent de *Ricordano Malaspini*, le premier qui ait écrit l'histoire de Florence. Dans celui-ci, Dino Compagni se borna aux événements arrivés dans sa patrie entre l'an 1270 & l'an 1312, qu'il écrivit en assez bon langage toscan. Il avoit eu beaucoup de part dans les affaires, car il passa de charge en charge, & ayant été plusieurs fois un des prieurs, il fut créé gonfalonier l'an 1293. Il mourut l'an 1313. Son histoire décéle l'homme impartial, & censeur rigide des vices & des désordres de sa patrie.

Histoire Florentine de Compagni

Plus célebre que celui du précédent est le nom de Jean Villani. Ce fameux historien étoit fils de *Villano*, gentilhomme Florentin, de qui lui & ses descendants prirent le nom de famille (86). L'on ne sait pas en quelle année il nâquit : mais il est certain qu'il n'étoit plus enfant en 1300, puisqu'il raconte que dans cette année il alla au jubilé de Rome, & que ce fut là qu'en contemplant les anciens monuments, il forma le dessein d'écrire sa Chronique ; *par la considération*, dit-il, dans son huitieme livre (ch. 36.), *que Florence*

Et celle des trois Villani.

notre patrie, fille & créature de Rome, est en son montant, & en train de parvenir à une grande élévation, tandis que Rome est sur son déclin. Avant de mettre la main à l'ouvrage, il parcourut l'Italie, la France & les Pays-Bas, & chargé de connoissances & de notices, il retourna chez lui, & s'appliqua à son travail. En effet, il ne s'étoit seulement proposé que d'écrire l'histoire de Florence depuis sa fondation, mais il vouloit encore embrasser les événements des autres pays, chaque fois que l'occasion s'en présenteroit. Les affaires publiques dont il fut chargé, firent trainer en longueur son ouvrage. Trois fois il fût du nombre des prieurs en 1316, 1317 & 1321. Il présida à la monnoye, & on lui doit en partie un régistre exact des monnoyes frappées de son tems & auparavant. Villani fut déclaré surintendant à la fabrique de la nouvelle enceinte de Florence commencée en 1321; deux ans après il combattit contre les Lucquois; en un mot il s'employa jusqu'à sa mort au service de la république. Une anecdote de sa vie prouve quelle étoit alors l'égalité entre les citoyens de Florence, & avec quelle rigueur une ville qui ne fleurissoit que par le commerce traitoit les banqueroutiers. Jean Villani étoit intéressé dans le négoce des *Bonacorsi*; ceux ci firent banqueroute l'an 1345. Jean, tout innocent & malheureux qu'il étoit dans cette affaire, fut publiquement trainé dans les prisons, & eut de la peine à en sortir, malgré sa naissance, ses charges, ses talents & ses autres mérites. La mortalité de l'an 1348 l'emporta. Il avoit déjà conduit son histoire jusqu'à cette année. Mathieu Villani son frere, la continua jusqu'à l'an 1363, qu'une nouvelle mortalité le fit périr. Philippe Villani, fils de Mathieu, ajouta quarante deux chapitres à l'histoire de son oncle & de son pere, & acheva le recit des événements de l'an 1363 & du suivant. Il écrivit ensuite les vies des *Hommes illus-*

tres de Florence, de l'ouvrage qui forme comme le second tome de l'histoire des trois *Villani*. L'histoire en est écrite en Italien. Philippe écrivit les vies des hommes illustres en latin, & on en fit dans le tems une traduction italienne fort peu fidele. L'on peut appeller l'ouvrage de Philippe une *Histoire littéraire* de sa patrie, parce que ceux dont il parle furent tous des savants. En ce cas Philippe Villani a le mérite d'avoir donné le premier exemple d'une pareille histoire. Quant à la chronique, il ne faut pas faire fond sur ce que Jean Villani raconte des événements éloignés de son tems, mais pour le reste il est reconnu pour un écrivain très-exact & véridique. La premiere édition s'en fit à Florence l'an 1537 par les *Juntes*.

51. Autres historiens Toscans. D'autres villes de la Toscane eurent leurs historiens. *Muratori* a publié dans son grand recueil des écrivains d'Italie la *Chronique de Sienne*, suivie par André Dei, & continuée par Ange Tura, & les *Annales* de la même ville par Neri de Donato Neri ; la *Chronique d'Arezzo* par Gorello Linigardi, la *Chronique de Pise*, depuis l'an 1089 jusqu'à l'an 1389, & les *Histoires de Pistoie*: ces derniers ouvrages ont été faits par des anonymes.

52. André Dandolo doge & historien de Venise. Il étoit tems que Venise produisît quelque grand homme dans la littérature, elle qui avoit eu jusqu'alors un si grand nombre de politiques, de guerriers & de marchands. Et elle eut la gloire d'avoir pour le premier entre les savants d'un grand mérite, celui qui étoit le premier pour le rang, c'est-à-dire, son Doge. Je parle du célebre André Dandolo; il nâquit à Venise d'une famille illustre vers l'an 1310. Porté aux belles lettres dont il fit son étude favorite, il ne négligea pas d'autres sciences qui pouvoient l'aider & le soutenir dans la carriere que lui ouvroit sa naissance, & il étudia le droit civil sous *Richard Malombra*, fameux légiste dont j'ai parlé

dans le livre précédent, & qui étoit alors consulteur à Venise. André passant d'un emploi à l'autre, & montant de charge en charge, fut enfin élu doge l'an 1343, à l'âge d'environ trente trois ans. Son premier soin fut de faire une alliance entre plusieurs princes & la république, pour s'opposer aux progrès des Turcs en Asie. Cette guerre, dont Venise porta presque tout le fardeau, n'eut pas un heureux succès. Le doge réussit mieux contre ceux de Zara en Dalmatie qui s'étoient revoltés, & contre les rebelles de Capo d'Istria. Il fit un traité avantageux de commerce avec le soudan d'Egypte, & il renouvella celui qui existoit depuis longtems, & qui avoit été interrompu entre les Vénitiens & les Tartares. Les grands avantages du commerce Vénitien exciterent la jalousie & la haine des Génois, surtout pour ce qui regardoit les Tartares. De là nâquit une guerre qui pensa être fatale à Venise. Elle commença l'an 1351, & fut une des plus sanglantes qu'on ait vues sur la Méditerranée & sur la Mer Adriatique. Pétrarque depuis qu'il jouissoit d'un bon canonicat à Padoue & de la grace des souverains de cette ville, avoit fait quelques courses à Venise, & s'étoit lié d'amitié avec le doge. Voyant les deux colonnes de l'Italie se heurter & se choquer d'une maniere furieuse, il écrivit à André Dandolo une forte & éloquente lettre pour lui inspirer des sentiments pacifiques. Le prince lui répondit, s'excusant de ce qu'il ne pouvoit pas pour cette fois suivre ses avis, parce que l'orgueil insupportable des Génois avoit rendu la guerre néceffaire. On trouve encore cette réponse parmi les lettres de Pétrarque (b). Celui-ci étant allé à Milan, l'archevêque Jean Visconti, le nomma son ambassadeur à Venise, le

(b) Variorum. Ep. I.

chargeant de faire de nouveau tous ses efforts pour reconcilier ces deux républiques, mais l'éloquence de l'ambassadeur fut en pure perte.

Retourné à Milan, Pétrarque écrivit à Dandolo une autre lettre, mais la réponse ne lui fut rendue qu'après la réponse de ce prince. Peu de jours après le départ de Pétrarque de Venise, les Génois qui jusqu'alors avoient eu le dessous, firent un effort, pénétrerent dans le Golfe Adriatique, brulerent la ville de Parenzo, & s'approcherent de la capitale. C'étoit l'an 1354. La frayeur subite fit lever le peuple de Venise en tumulte; le doge accourut le calmer & le rassurer, il endossa les armes contre sa coutume, donna ses ordres pour garantir la ville d'une attaque, fit tirer des chaînes à l'entrée du port, & se mit en état de défense. Mais les travaux qu'il lui fallut soutenir à cette occasion, joints au vif chagrin qu'il ressentit en voyant le tour que les affaires avoient pris, le firent tomber malade, & l'entraînerent au tombeau le 7 Septembre de la même année 1354, après avoir gouverné pendant onze ans & huit mois.

Tous les contemporains d'André, & les auteurs qui vécurent après lui, s'accordent à louer ce prince, comme un personnage dans lequel l'on ne sait pas si l'on doit plus admirer la sagesse ou la bravoure, l'amour de la patrie, ou la doctrine. *Je l'ai connu ce prince*, disoit Pétrarque, dans une lettre écrite après la mort d'André (c), *je l'ai connu pour un homme vraiment honnête, incorruptible, rempli d'amour & de zèle pour sa république, & de plus savant, doué de beaucoup d'éloquence, sage, affable & humain.* Ce doge qui, outre ses autres connoissances excelloit dans celle du droit, ajouta le sixieme livre au recueil des statuts de Venise. Mais ce qui

---

(c) Ibidem. Ep. XIX.

lui acquit une réputation qui ne périra jamais, ce fut la *Chronique de Venise*, qu'il écrivit en latin. Il commença cet ouvrage par les premieres années de l'ére chrètienne, & l'amena jusqu'à l'an 1342. Le style n'est pas des meilleurs, mais l'on voit que l'auteur en usa de la sorte, pour être mieux compris de tout le monde; car dans ses lettres insérées parmi celles de Pétrarque, l'on trouve un style beaucoup meilleur. Au reste l'histoire d'André Dandolo passe pour classique; & en effet, à peu de choses près, elle est digne d'une foi entiere. Cet ouvrage fut continué par Raphael Caresini, grand chancelier de Venise, qui amena son histoire jusqu'à l'an 1348. Il mourut en 1390. Cette suite a été jointe à la chronique d'André Dandolo. Il faut aussi y ajouter l'histoire de la guerre de Chioggia entre les Génois & les Vénitiens dans les années 1378, 79, 80, 81. Elle est écrite en italien, & l'auteur en est Daniel Chinazzo de Trevize.

Continuateurs de cette chronique

53. Le plus grand parmi ceux qui dans ce siecle écrivirent l'histoire en latin, fut Albertin Mussato, historien de Padoue. Ce savant très habile dans l'histoire, dans la poésie, dans l'éloquence, dans la jurisprudence civile & dans la politique, nâquit à Padoue en 1261. Dès sa plus tendre jeunesse, il perdit son pere, & il resta à la tête d'une nombreuse famille & dans une extrême pauvreté. Dans cette situation il pourvut à sa subsistance & à celle de ses freres & sœur, en copiant des livres pour les écoliers de l'université. Il trouvoit cependant le tems d'assister aux leçons que l'on donnoit dans la même université. Il étudia le droit, les coutumes de sa patrie, les intérêts de sa nation, & joignit ces connoissances à l'étude des belles lettres, qu'il aimoit ardemment. Fourni de ces divers genres de sciences, Albertin se tourna vers le barreau, plaida les causes, acquit de la réputation & des richesses, & fut jugé digne d'être admis au ma-

Albertin Mussato, historien de Padoue

niement des affaires publiques. Son habileté dans ce maniement parut à l'occasion de la descente que fit Henri VII en Italie. Cinq fois Albertin fut envoyé par les Padouans à ce prince, que tantôt ils combattirent, tantôt ils reconnurent pour maître, & qui fit un cas infini de la sagesse & de la modération de ce ministre, & lui donna des marques éclatantes de son estime. Albertin a inséré dans son histoire les harangues qu'il prononça devant cet empereur, & dans le sénat de sa patrie. Il se distingua aussi dans la guerre qu'eurent les Padouans contre Can Grande de la Scala, & malgré sa valeur, ayant été dangereusement blessé & fait prisonnier l'an 1314, il reçut de Can Grande des témoignages d'estime, & peu après il recouvra sa liberté. La guerre devenant de jour en jour plus sanglante, Albertin alla premierement en Toscane pour tâcher de former une ligue entre ces peuples & les Padouans contre Can Grande, & le projet n'ayant pas réussi, il se transféra en Autriche & dans la Carinthie, pour exciter ces ducs contre l'ennemi de Padoue, & l'an 1322, il persuada à celui de Carinthie de se jetter sur les Veronois; enfin il eut la gloire de conclure la paix entre Can Grande & sa patrie l'an 1324.

Les services sans nombre qu'il avoit rendus à ses citoyens, ne le garantirent pas de ces revers qui sont inévitables dans les gouvernements populaires. Au milieu d'un tumulte excité par des mal-intentionnés l'an 1314, la multitude courut à la maison d'Albertin, pour le massacrer. Heureusement il eut le tems de se sauver hors de la ville, où néanmoins il fut rappellé peu à près, les chefs de la sédition ayant perdu la vie. Le sénat & le peuple sensibles à l'injustice qu'on avoit faite à ce grand citoyen, le comblerent d'honneurs, & ce fut alors qu'ils le couronnerent poëte, comme je dirai ailleurs. Cependant, il étoit réservé à éprouver l'ingratitude de sa

patrie vers la fin de ses jours. Les Carrare qui furent ensuite les maîtres de Padoue, en ayant premierement fait connoître Can Grande pour seigneur, firent ensorte qu'Albertin, partisan déclaré de la liberté, fût relegué à Chiozza l'an 1325. Il y passa le reste de sa vie, dans l'espoir d'une meilleure fortune, & il y mourut l'an 1330, le 29 May, étant presque septuagénaire.

Dans l'oisiveté de son exil, Albertin Mussato acheva ses ouvrages historiques, & augmenta le nombre de ses poésies. Nous parlerons ailleurs de celles-ci. Quant à ses histoires, la premiere qu'il intitula *Histoire Auguste*, est partagée en seize livres, & contient la vie & les actions de l'empereur Henri VII. La seconde roule sur les événements d'Italie & surtout de Padoue par Can Grande, & des suites qu'eut cette expédition. Dans un autre livre en prose, il raconte comment ce prince devint seigneur de Padoue par le moyen des Carrare. Après qu'Albertin eut achevé ces histoires, il mit la main à la vie de Louis de Baviere, & l'amena jusqu'à l'an 1330, environ l'année de la mort de l'historien. Tout cela est écrit en latin, avec force, éloquence & vérité. Si l'auteur avoit pu y ajouter l'élégance & la pureté du style, Albertin Mussato seroit effectivement ce que quelques uns l'ont nommé, *le second Tite Live des Padouans*.

Padoue eut d'autres historiens. Guillaume Cortusio, un des juges de sa patrie, en écrivit l'histoire, la commençant à l'an 1237. Albrighetto Cortusio son neveu, la continua jusqu'à l'an 1358. Cette histoire est en latin, & partagée en onze livres. Galeazze Gataro, homme employé dans les affaires publiques de Padoue, mais originaire de Bologne, & André Gataro, son fils, furent aussi des historiens Padouans. Le pere commença son histoire à l'an 1311, le fils l'amena jusqu'à l'an 1405, année où François Novello, le dernier des Carrare, dont les Ga-

Les Cortusio & les Gataro.

taro ont principalement parlé, perdit la ſeigneurie & la vie, & Padoue paſſa au pouvoir des Vénitiens. L'hiſtoire des Gataro eſt en Italien, aſſez bien écrite, & ſans la moindre tache de cet eſprit de parti qui regne dans les hiſtoriens de ce tems.

54. Hiſtoriens de pluſieurs villes, & ſur-tout de Milan, de Naples & de Sicile.

Des hiſtoriens de Vicence tranſmirent à la poſtérité les actions des princes de la Scala, ſeigneurs de Verone. Ferrete, Vicentin, eſt le premier. Il a écrit en latin & avec beaucoup d'élégance les événements d'Italie, & ſur tout de Verone, depuis l'an 1250, juſqu'en 1318. *Muratori* qui a publié cette hiſtoire, y a joint des fragments d'autres hiſtoriens de Vicence.

Je paſſe ſous ſilence d'autres écrivains d'une moindre réputation qui ont écrit l'hiſtoire de Bergame, de Reggio, de Modene, de Plaiſance, de Parme, de Verone, & du Frioul.

Milan eut trois hiſtoriens, dont le premier eſt Galvano Flamma, dominicain, qui fit pluſieurs ouvrages hiſtoriques, tous relatifs à ſa patrie. Rien de plus pitoyable que ce qu'il dit des anciens événements : rien de plus exact que ce qu'il rapporte de ſon tems. Le ſecond eſt le notaire Jean de Cermenate, dont le récit n'embraſſe que ſept ans, depuis l'an 1307 juſqu'à 1313. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût écrit une plus longue hiſtoire, tant ſon ſtyle eſt élégant, fort & précis. Le troiſieme eſt Pierre Azario, qui a fait une chronique latine, (langue dont ſe ſervirent les deux autres auteurs que j'ai nommés) intitulée *des actions des princes Viſconti*. Cette chronique commence à l'an 1250, & finit avec l'an 1362. Malgré la rudeſſe du ſtyle, on aime dans cet auteur la naïveté accompagnée d'une grace particuliere & charmante.

Monza, bourg inſigne du territoire de Milan, eut auſſi un hiſtorien accrédité dans la perſonne de Bonincontro Morigia, qui écrivit avec ſoin, mais avec une latinité barbare.

Barthelémi de Ferrare, dominicain & inquisiteur de cette ville, donna le titre de *Polihiſtor* à l'hiſtoire de ſa patrie, écrite en langue italienne.

Bologne, Céſene, Rimini, Orvie, Fabriano, & pluſieurs autres villes, bourgs & châteaux, eurent des gens qui en écrivirent l'hiſtoire particuliere; Rome ſeule, Rome jadis le centre de la littérature, n'en eut aucun.

Enfin la Sicile fut illuſtrée par la belle hiſtoire latine de Nicolas Spéciale, qui comprit en huit livres ce qui étoit arrivé dans cette isle, depuis l'an 1282 (année célebre pour l'étonnante tragédie des Vêpres ſiciliennes) juſqu'à l'an 1337.

Naples eut pour hiſtorien, Dominique de Gravina, qui fit le récit de ce qu'il avoit vu; & où il avoit eu beaucoup de part, dès l'an 1313 juſqu'à l'an 1350. C'eſt dommage qu'on ait perdu le commencement & la fin de cette bonne hiſtoire.

§ II. *Poéſie.*

Ce que nous avons dit dans l'article précédent 55.
des quatre célebres reſtaurateurs des belles lettres, nous donne une idée de l'état floriſſant où la poéſie italienne & latine étoit parvenue pendant le quatorzieme ſiecle. La premiere qui ne faiſoit que naître, avoit fait preſque dès le berceau des progrès ſurprenants: la ſeconde reſſuſcitée, pour ainſi dire, tout-à-coup, ſi elle n'égaloit pas le ſtyle de Virgile, de Catulle, d'Horace, étoit cependant plus ornée & plus pure que ce qu'on auroit dû en attendre après un oubli de pluſieurs ſiecles. Les honneurs que l'on prodigua aux grands poëtes, inſpirerent à tout le monde le goût de la poéſie : il ſe leva de tous côtés une foule de verſificateurs ; mais comme il arrive d'ordinaire, ceux qui ſe diſtinguerent parmi la foule des poëtes médiocres & des mau-

vais, furent en petit nombre : j'en choisirai une douzaine, & cela suffira pour montrer combien la poésie fleurissoit dans ce tems là chez les Italiens. (87)

56. Fazio Uberti & son poëme géographique. Deux poëtes entreprirent de marcher sur les traces de Dante. Fazio degli Uberti, Florentin d'origine, parcourut dans son poëme toute la terre & ses diverses provinces & royaumes : Fréderic Frezzi de Foligno, chanta les quatre Régions morales de l'amour, de satan, des vices, & des vertus. Tous les deux employerent le même mètre appellé *Terza Rima*, dont l'illustre Dante s'étoit servi. Le poëme du premier est intitulé *Diltamondo*, celui du second le *Quattriregio*. Fazzio étoit de la famille degli *Uberti*, qui avoit été la plus puissante de Florence, & qui tant que les Italiens avoient eû le dessus, s'étoit vue presque souveraine de sa patrie. Les Guelfes ayant enfin prévalu, cette famille fut pour toujours bannie de Florence, & ses biens furent le partage de ses ennemis. Les Uberti ne s'étant pas fait aimer au dehors non plus qu'à Florence, ils furent réduits à la misere, & cette ancienne & puissante famille se dispersa & tomba dans l'obscurité. Fazzio porta la peine des crimes ou des malheurs de ses ayeux. Il nâquit dans la pauvreté, & quoiqu'à cause de son talent, les Florentins lui permissent d'aller demeurer dans la patrie de ses peres, il n'en fut pas plus riche, & il ne fut pas moins obligé d'aller dans les cours des grands, chanter ses vers & demander sa subsistance. Il fit dans sa jeunesse plusieurs chansons d'amour & autres bagatelles, qu'on estimoit à cause de leur nouveauté : mais dans un âge plus avancé, il entreprit son *Diltamondo*, où, à l'imitation de Dante, qui, dans sa vision avoit pris *Virgile* pour guide, il prit *Solin*, qui le conduit dans toutes les contrées du monde connu. Par cette fiction il embrassa la géographie & l'histoire, & c'est pour cela que quelques-

uns ont donné à son poëme le titre de *Traité Géographique*. La premiere édition de ce poëme écrit avec énergie & élégance, mais qui n'est pas achevé, fut faite à Vicence l'an 1474. Il paroît que l'auteur, dont *Philippe Villani* a écrit plus l'éloge que la vie, mourut dans un âge avancé vers l'an 1370.

Fréderic Frezzi, né à Foligno, étoit dominicain. Il fut créé évêque de sa patrie, & mourut au concile de Constance, l'an 1416. Dans son *Quattriregio*, ou, comme d'autres l'appellent, *Quadriregno*, poëme tout moral, l'auteur ne put certainement pas égaler Dante, mais il le suivit de près. On en a fait plusieurs éditions, dont la derniere est celle de Foligno, de l'an 1725. Fréderic Frezzi & son poëme moral.

Tous les connoisseurs conviennent que les poésies italiennes de Buonacorso de Montemagne, sont, après celles de Pétrarque, ce que le quatorzieme siecle a vu de plus élégant & de plus fini dans le genre lyrique. Buonacorso étoit citoyen de Pistoïe, d'une naissance illustre; il fut fort considéré pour son habileté dans les lettres & dans la politique. En 1364 il fut gonfalonier dans sa patrie: l'on croit qu'il mourut quelques années après Pétrarque. La derniere édition qu'on a faite des œuvres de ce poëte, est celle de Florence l'an 1718; mais le comte Chanoine *Carotti*, qui l'a enrichie d'une savante préface, remarque justement qu'on a inséré dans ces poésies, celles d'un autre *Buonacorso*, petit fils du premier, & qui vécût pendant le quinzieme siecle. 57. Buonacorso, poëte lyrique.

Nous avons plusieurs éditions des *Instructions d'amour* (Documenti d'amore) de François de Barberino, terre de Valdelsa en Toscane. C'est un savant traité de philosophie morale, écrit en plusieurs mètres à la maniere des Troubadours, mais dans un bon & pur toscan. L'auteur, dont *Villani* a écrit la vie, nâquit en 1264: il étudia les deux droits & les belles lettres à Padoue, à Bologne & à Florence, où il fut juge & notaire, François Barberino.

& où il mourut pendant la peste de l'an 1348.

J'ai parlé ailleurs de l'infortuné Cecco d'Ascoli, & de son poëme intitulé l'*Acerba*.

Cino de Pistoie.

Cino de Pistoïe, fameux légiste, dont j'ai fait mention en parlant de la jurisprudence civile, fut encore plus habile poëte que docteur. Il tient le milieu entre Dante & Pétrarque, pour la beauté des vers, pour la pureté du style, & pour la justesse des pensées. Ami de ses deux rivaux, il mérita les éloges de Dante qui n'en étoit pas prodigue, & l'estime de Pétrarque qui en pleura la mort dans un de ses sonnets. Les ouvrages poétiques de Cino, ont mis en œuvre les soins des éditeurs, autant & plus que ses ouvrages de jurisprudence.

Franco Sacchetti.

Franco Sacchetti, Florentin, né en 1335, & mort peu après l'an 1400, est plus connu par ses contes ou Nouvelles, que par ses poésies. Les contes étoient au nombre de trois cents; mais quarante-deux s'en sont perdus. Peu comparables à ceux de Bocace pour le style, les contes de Sacchetti ont une noble simplicité, & font autorité pour la langue. Mais les poésies de cet écrivain qui en cela surpassa Bocace, ont péri en grande partie; le reste est en manuscrit, & on en trouve seulement quelques-uns, dans le recueil intitulé *la Bella Mano de Justades Conti.*

Princes poëtes.

Dans ce siecle tous se mêloient de faire des vers: presque tous les grands seigneurs ou tyrans d'Italie étoient poëtes. Can Grande de la Scala, prince de Vérone, le fameux Castruccio Castracani, seigneur de Lucques & de Pistoïe, Luchino Visconti de Milan, Astor Manfrédi de Foënza, Louis Midosi d'Imola, Boson de Gubbio, & grand ami & hôte de Dante, François Novello Carrare, le dernier parmi les princes de Padoue, de cette maison, furent tous poëtes, & *l'abbé Quadrio* en a recueilli & indiqué les poésies. Mais le plus illustre parmi les princes bons versificateurs, fut Gui Novello de Polenta, seigneur

gneur de Ravenne, chez qui Dante acheva ses jours, & qui prononça a son honneur l'oraison funebre, suivant ce que *Bocace* rapporte dans ses *Commentaires sur la divine Comédie*. Plusieurs fois, Gui perdit & recouvra sa principauté; il l'augmenta par ses conquêtes, mais il la perdit pour toujours l'an 1322, & il mourut l'année suivante à Bologne. Cette perte arrivée un an après la mort de Dante, empêcha l'exécution du projet conçu par Gui d'élever à son ami un grand mausolée. Les poésies de ce prince se trouvent éparses dans plusieurs recueils, comme celui d'*Allacci*, celui des *poëtes Ravennois*, & la poétique de *Trissino*.

C'étoit par goût & par une espece d'amusement honnête, que les Italiens s'appliquoient à la poésie vulgaire, puisque la véritable gloire paroissoit alors attachée à la poésie latine. C'étoit de quoi s'occupoient ceux qui aspiroient aux grands honneurs qu'on rendoit aux poëtes; c'étoit le talent dans la poésie latine qui étoit le seul jugé digne de la couronne. Nous avons observé que ce ne furent pas les rimes lyriques de Pétrarque qui lui procurerent l'honneur d'être couronné dans le Capitole: il dut ce comble de gloire à son poeme de l'*Afrique*, tout imparfait qu'il étoit encore, à ses *Eclogues* & à ses *Epîtres*. Nous avons remarqué aussi que les Florentins couronnerent le cadavre de Coluce Salutato, à cause de l'habileté de ce chancelier dans la poésie latine. C'est au reste une erreur que de croire que Pétrarque fut le premier, depuis la renaissance des lettres, à être couronné poëte. Il fut le premier à qui l'on rendit cet honneur dans le Capitole, où sous les anciens empereurs l'on étoit dans l'usage de mettre le laurier sur la tête de ceux qui remportoient la victoire dans les jeux poétiques; d'autres cependant avoient été courronnés avant lui dans d'autres villes; & lui même raconte que Convenevole de Prato en

58. Honneurs rendus à la poésie latine. Couronnement de Pétrarque & de Coluce Salutato.

Et de Convenevole. Toscane, qui avoit été son maître de grammaire à Avignon, où il exerça cette profession pendant soixante ans, étant retourné à Prato dans une extrême vieillesse, y fut couronné : mais on ne peut pas comprendre, par le récit de Pétrarque, si le couronnement se fit avant ou après la mort de Convenevole. (*a*) Et ailleurs il parle de Bonato ou Bonattino de Bergame, qui avoit été couronné à Parme : (*b*) dans la même ville, Albertin Mussato reçût le laurier poétique l'an 1314, c'est-à-dire, vingt-sept ans avant que Pétrarque le reçut à Rome. J'ai parlé ci-dessus de cet homme en qualité d'historien, il faut le considérer à présent en qualité de poete latin. Il donna un essai de son habileté dans ce genre, au moyen de trois livres qu'il écrivit en vers sur le siege de Padoue. Il fit outre cela un grand nombre d'épîtres, d'éclogues, d'élégies, d'hymnes, & deux tragédies, dont je parlerai ensuite. Le style n'est pas à beaucoup près, celui de Pétrarque, bien moins celui des bons auteurs anciens ; mais on y voit une facilité égale à celle d'Ovide, dont pourtant il n'a pas la netteté & les graces. Quelqu'en soit le style, Albertin Mussato est le premier qui ait fait refleurir la poésie latine à l'entrée du quatorzieme siecle : aussi est il le premier, je ne dirai pas qui ait été couronné poëte en Italie, mais au moins du couronnement duquel on ait des mémoires bien sûrs. J'ai dit comment une sédition populaire l'obligea de s'enfuir de Padoue, & comment il fut rappellé & reçut toutes sortes d'honneurs de la part des Padouans. Le sénat & l'université résolurent entr'autres de le couronner poëte ; l'évêque y donna de grand cœur son consentement, & le peuple qui peu auparavant avoit voulu faire

Comme aussi de Bonatto & d'Albertin Mussato.

(*a*) Senil. L. XV. Ep. I.
(*b*) Carmin. L. II. Ep. XI.

mourir Albertin, & mettre le feu à sa maison, applaudit à la résolution du sénat, de l'université, & de l'évèque. Albert de Saxe étoit alors le président de l'université; ce fut peut être ce prince qui posa le laurier sur la tète d'Albertin en présence des sénateurs, de tous les membres de l'université, & du peuple, & tandis que le son des trompettes excitoit la joie & les acclamations des assistants. Pour conserver le souvenir d'une cérémonie si glorieuse à celui qui en étoit l'objet, l'université ordonna qu'on en insérât le recit dans ses Fastes, & que tous les ans le jour de Noël, l'université en corps fit suite au poëte couronné dans sa maison, & lui apportât des présents. De son coté le sénat fit un décret par lequel on instituoit une lecture publique des ouvrages poëtiques & historiques de ce savant citoyen; honneur qu'on ne rendit à Dante que plus tard & après sa mort.

Le couronnement de Zanobi de Strada, célebre poëte Florentin, fut plus solemnel. Ce couronnement arriva après celui de Pétrarque : il n'eut pas Rome & le Capitole pour théatre, mais il fut plus illustre pour d'autres circonstances. Zanobi né à Strada près de Florence l'an 1312, apprit les belles lettres dans l'école de *Jean Mazzuoli* de Strada son pere, professeur célebre de Grammaire à Florence. A l'âge de vingt ans Zanobi fut en état de remplacer dignement dans la même école, son pere qui venoit de mourir. Il ajoûta la profession de la réthorique à celle de la grammaire, & il rendit par là son nom si illustre, qu'il fut mis au nombre des hommes les plus polis & les plus savants de ce siecle. Il ne quitta cet emploi pénible que pour vivre auprès du savant Nicolas Acciajoli, grand sénéchal du royaume de Naples. Ce fut Pétrarque, grand ami & sincere estimateur de Zanobi, qui lui procura cette avantageuse connoissance, & l'exhorta à ne point la négliger. L'an 1352,

Enfin de Zanobi de Strada.

Zanobi alla à Naples, où dans la perſonne du grand ſénéchal, il trouva non ſeulement un protecteur puiſſant, mais encore un ami intime. Nicolas procura à ce ſevant l'emploi de ſécretaire royal, le combla d'autres bienfaits, & porta l'eſtime & l'amitié pour Zanobi, au point de ne pouvoir ſe paſſer de ſa compagnie, ou du moins de ſes lettres. L'an 1355, l'empereur Charles IV étant venu en Italie, le grand ſénéchal chargé de le complimenter de la part de la reine de Naples, alla à Piſe où étoit l'empereur, & fit connoître à ce prince le ſavant Florentin qu'il avoit amené avec lui. Charles fut ravi d'admiration pour les talents poétiques de cet homme; ce qui fournit au ſénéchal qui ne cherchoit que l'agrandiſſement de ſon ami, l'occaſion de ſuggérer au prince l'idée de le couronner poëte. On choiſit pour cette auguſte fonction, la grande place qui eſt au devant de la cathédrale de Piſe: on l'entoura de barrieres, derriere leſquelles la multitude pût ſe tenir commodément, & on éléva un échaffaud ſur les degrés de l'égliſe, avec un trône & une eſtrade, & des chaiſes pour ceux qui devoient aſſiſter à la cérémonie. C'étoit au mois de Mai de l'année 1355, mais on ignore le jour. L'empereur revêtu de toutes les marques de ſa dignité, s'aſſit ſur le trône au milieu de ſes barons, des magiſtrats de Piſe, des ambaſſadeurs, des plus diſtingués entre les nobles, & des profeſſeurs de l'univerſité nouvellement fondée. Zanobi s'étant proſterné à ſes pieds, l'empereur le fit lever, il fit lire par ſon chancelier le diplôme, par lequel Zanobi de Strada étoit déclaré poëte, & il lui mit de ſa propre main ſur la tête la couronne de laurier. Zanobi prononça alors une belle harangue latine pour remercier l'empereur; & le prince s'étant retiré, le nouveau poete accompagné de la plus grande partie des aſſiſtants & de la cour impériale, paſſa, le laurier ſur la tête, par les rues & les

places principales de la ville, au milieu des acclamations publiques. Après le départ de l'empereur, le grand sénéchal & Zanobi retournerent à Naples, où le poëte s'arrêta jusqu'à l'an 1359, que par le moyen du même sénéchal, il passa à la cour d'Avignon, en qualité de sécretaire apostolique. C'étoit une charge éminente & très-lucrative, mais également pénible & génante: Pétrarque l'avoit toujours refusée, & il en plaignit son ami & les muses que Zanobi étoit obligé de quitter, mais il s'en consola en même tems, *parce qu'on alloit avoir un ami parmi ce grand nombre d'ennemis de Dieu & des hommes.* C'est ainsi que Pétrarque qui connoissoit à fond la cour romaine d'Avignon, & qui ne l'appelloit que la Babylone d'outre les monts, s'exprimoit dans une lettre que *l'abbé de Sade* à publiée. (c) De là l'on peut voir, combien il est faux que le pompeux couronnement de Zanobi excita l'indignation de Pétrarque, au point qu'il n'eut plus de commerce de lettres avec lui; ce que pourtant le même auteur a dit. (d) Zanobi mourut l'an 1361, à l'âge de quarante-quatre ans, & Pétrarque fut inconsolable de cette perte, comme la lettre qu'il écrivit à cette occasion, le prouve clairement. *Philippe Villani* qui a écrit la vie de Zanobi de Strada, dit que ce savant avoit la délicatesse, le teint, & la beauté d'une fille, & que sa modestie & ses mœurs étoient celles d'une vierge; il ajoute que sa conversation étoit charmante, & que l'on appercevoit toujours sur son visage la sérénité & la gayeté. Quant aux ouvrages poétiques d'un homme si célebre, rien ne nous en est resté. Des parents très-ignorants les laisserent tous périr, comme dit le même historien, malgré les recherches que le grand sénéchal en avoit

---

(c) Tom. III. pag. 499.
(d) Dans le même Tome pag. 408.

faites. Mais les *PP. Martene & Durand* ont recueilli les lettres que cet auteur écrivit au nom d'Innocent VI; on a aussi la traduction des Moraux de S. Grégoire, qu'il commença dans un pur langage toscan, mais qu'il n'acheva pas.

59. Lovato de Padoue. Je ne ferai mention de Lovato de Padoue, qu'à cause du grand éloge que Pétrarque en a fait, & pour relever une méprise du savant *Fabricius*. Lovato, sur lequel les écrivains Padouans ne sont point d'accord, faute d'avoir consulté de bons mémoires, étoit jurisconsulte & poëte : il eut part aux affaires publiques de sa patrie, fut podestat à Vicence l'an 1291, & mourut à Padoue l'an 1309. Il fut l'auteur de l'imposture, (si les Padouans me permettent de m'exprimer ainsi) par laquelle on prit pour les os d'Antenor Troyen, que la tradition dit avoir été le fondateur de Padoue, ceux d'un soldat Romain, qu'on trouva dans un ancien tombeau l'an 1283. Comme Lovato avoit fait un plaisir infini à ses citoyens en leur faisant croire une chose qui les confirmoit dans leur ancienne idée, ils érigerent à ce poëte jurisconsulte, un tombeau vis-à-vis de celui du prétendu Antenor. Pétrarque dans son Histoire des *événements mémorables*, dit, que si Lovato eût abandonné la jurisprudence pour se livrer uniquement à la poésie, il auroit été le premier poete de son siecle & du précédent. Il avoit mis en vers les Loix des douze tables & fait plusieurs traités de poésie; mais ces ouvrages sont perdus. Dans le passage de Pétrarque, on a mis par erreur *Donate* au lieu de *Lovato*; cette erreur a été cause que *Fabricius* a fait non seulement deux, mais trois personnes d'une seule : car dans le second volume de sa bibliotheque du Bas-âge, il nomme *Donato de Padoue* dont il croit qu'a parlé Pétrarque, & dans le quatrieme il parle de *Lovato*, jurisconsulte & poëte, à qui il attribue des ouvrages que personne n'a vus & dont personne

n'a parlé, & enfin dans le même volume, peu de pages après, il nous préfente un *Lupato* auffi de Padoue, auquel il attribue pareillement l'éloge de Pétrarque, & les ouvrages faits par le vrai Lovato.

Voici un poëte Romain, & de plus cardinal. Jaques Caëtan Stefanefchi, créé cardinal du titre de S. George au voile d'or, par Boniface VIII, écrivit trois petits poëmes latins fur la renonciation de Céleftin V, & fur la création de Boniface. Deux fois ils ont été imprimés, & quoiqu'ils ne foient pas du meilleur ftyle du monde, ils font cependant honneur aux talents de ce cardinal; il mourut dans Avignon en 1343. 60. Le Cardinal Stefanefchi.

Plufieurs autres poëtes vécurent dans ce fiecle & mériterent l'amitié & les éloges de Pétrarque; mais comme la plûpart de leurs ouvrages ont péri ou font en manufcrit, & que le peu qui nous en refte ne donne pas une idée extrêmement avantageufe de leur favoir, je n'abuferai pas de la patience des lecteurs en leur préfentant un long & ennuyeux catalogue d'auteurs latins, & italiens de ce fiecle. Ce que j'ai dit, & ce qu'on a vû dans l'article précédent, fuffit pour faire voir dans quel état fe trouvoit la poëfie en général chez les Italiens, dans cette époque.

J'ai indiqué, en parlant des poëfies latines d'Albertin Muffato, que cet habile auteur fit deux tragédies. La premiere fut par lui intitulée *Eccelinis* : le fujet en étoit la tyrannie & la mort du fameux Ecelin de Romano, tyran de Padoue. Il intitula la feconde *Achilleis*, parce que les exploits d'Achilles en étoient le fujet. L'auteur s'efforça dans ces deux pieces, d'imiter Sénéque le tragique; mais il ne pouvoit tirer d'un mauvais original qu'une plus mauvaife copie; en effet ces deux tragédies font pitoyables, & il ne pouvoit pas être autrement, dans ce tems où l'on n'avoit aucune idée des regles théatrales, & qu'on ne connoiffoit ni Sophocle, ni Euripides. C'eft néanmoins un grand mérite à Muffato Tragédies latines.

d'avoir tenté de reſſuſciter le théatre, après un oubli d'un grand nombre de ſiecles : ce mérite joint à celui des autres poéſies latines, & de l'hiſtoire, doit illuſtrer pour toujours le ſouvenir d'Albertin, & le faire connoître & eſtimer des étrangers, dont la plus grande partie n'ont peut-être pas ſu juſqu'à préſent qu'un auteur de ce mérite ait exiſté.

§ III. *Grammaire, Rhétorique, Erudition.*

61. Plus les belles lettres étoient eſtimées & cultivées en Italie, & plus le nombre de ceux qui faiſoient profeſſion de les enſeigner, augmentoit, & l'émulation qui les excitoit à ſe ſurpaſſer l'un l'autre, les rendoit tous les jours plus habiles. Déjà on avoit fondé des chaires de littérature dans toutes les univerſités : déjà les villes de quelque réputation, tâchoient d'attirer à elles les maîtres les plus célebres pour illuſtrer leurs écoles : déjà le nom de grammairien, de rhéteur, d'érudit, étoit accompagné d'honneurs & de profits. Tout s'acheminoit vers ces beaux jours que l'on vit paroître en Italie, dans les ſiecles ſuivants : ce n'étoit plus le tems que l'on conſidéroit la littérature comme le partage des ſeuls moines : ceux-ci l'avoient abandonnée pour ne s'occuper que des études théologiques ; ainſi la plupart des érudits ou littérateurs de ce ſiecle furent des laïcs, quoiqu'il y eût de tems à autre parmi les eccléſiaſtiques, des perſonnes d'un génie aſſez étendu pour embraſſer également la théologie & les belles lettres, & pour exceller autant que le tems le permettoit, dans l'une & dans les autres.

62. *Louis Marſigli.* Tel fut ce Louis Marſigli, de l'ordre des Auguſtins, & Florentin de naiſſance, à qui Pétrarque adreſſa quelques lettres, comme l'on voit dans ſes ouvrages. (88) Louis avoit fréquenté la maiſon de ce ſavant à Padoue, lors qu'étant

fort jeune, ses parents l'avoient envoyé vers l'an 1350, dans cette ville pour y faire ses études. De son côté, Pétrarque appercevant les talents extraordinaires de ce jeune homme, avoit employé tous ses soins à les cultiver. Retourné à Florence, Louis prit l'habit des Augustins, & fut envoyé à Paris, où après son cours de théologie, il reçut le bonnet doctoral. Le meme Pétrarque lui adressa une lettre dans laquelle il l'exhorte (*a*) à commencer de cultiver les belles lettres, sans écouter ceux qui, sous prétexte des études théologiques, voudroient l'arracher à la littérature. A son retour à Florence, ce qui dût arriver près l'an 1375, Louis se lia d'une amitié intime avec Coluccio Salutato. *Leonare Aretin*, dans ses dialogues, introduit Coluccio, parlant ainsi à la louange de Louis Marsigli : *Quand j'étois avec lui, je trainois expressément la conversation en longueur, afin d'en jouir plus long tems, & je ne pouvois m'en séparer qu'à regret. Quelle étoit, bon Dieu! la force de son raisonnement! quelle éloquence, & quel fond prodigieux de mémoire! Il ne possédoit pas seulement les sciences qui regardent la religion, mais celles encore que nous appellons payennes. Il avoit toujours dans la bouche Cicéron, Virgile, Sénéque, & les autres auteurs anciens, & en rapportoit non seulement les sentiments, mais souvent encore les paroles mot pour mot, de façon qu'on auroit dit qu'il recitoit ses propres ouvrages. Je ne lui disois jamais rien de nouveau, puisqu'il savoit tout & il se souvenoit de tout : au contraire c'est moi qui ait beaucoup appris de lui.* L'éloge que *Manetti* fait de ce religieux dans la Vie de *Nicolas Niccoli*, n'est pas moindre. *Il* (Nicolas) *se mit sous la direction de Louis Marsigli, homme très distingué pour la sainteté de la vie & pour la profondeur de la doctrine, qui, par conséquent pouvoit*

(*a*) Senil. L. XIV. Ep. VII.

lui enseigner les sciences & la piété. Le nom de Louis étoit alors si célebre, que sa chambre étoit toujours remplie de jeunes gens, d'hommes excellents de toutes sortes, qui accouroient à lui comme à un oracle. Ce fut à cette source que Nicolas puisa la pureté de la langue latine, la connoissance de l'Histoire domestique & étrangere, & le savoir dans les saintes Ecritures. Les Florentins par reconnoissance de l'honneur que ce savant moine faisoit à la patrie, & des soins qu'il prenoit pour l'instruction publique, le demanderent à Boniface IX pour évêque, l'an 1389. Le pape en choisit un autre, & Louis continua comme auparavant à instruire ses concitoyens, jusqu'à sa mort qui arriva, comme *l'abbé Mehus* l'a prouvé (*b*) en 1394, le 21 Août, & non pas, comme les écrivains Augustins le disent en 1436, ou 50. Ce savant tout occupé à enseigner la piété & les belles lettres, n'a laissé aucun ouvrage.

63. Denys Roberti. Un autre religieux Augustin, appellé Denys Roberti, natif de Porgosan Sepolero, ville de Toscane, fut grand ami de Pétrarque, comme le prouvent plusieurs lettres de ce dernier adressées à Denys, qui dès l'an 1328 étoit professeur en théologie dans l'université de Paris. En 1339 il fut nommé évêque de Monopoli dans le royaume de Naples, mais il vécut toujours dans la cour du roi Robert, qui ne pouvoit pas se passer de la compagnie de ce savant prélat. Celui-ci n'interrompit jamais la correspondance avec Pétrarque, & eut le plaisir de l'embrasser lorsque ce grand homme alla à Naples, chez le roi; honneur que selon toutes les apparences, Denys lui procura : ce prélat mourut en 1342. Un professeur en théologie, religieux & évêque, auroit dû laisser des ouvrages sacrés, mais à l'exception de quelques *Remarques sur l'Epître aux Romains*,

(*b*) Vita Ambusii Camald. p. 286.

on ne trouve pas qu'il en ait laissé que de littérature, tels que les *Commentaires sur Valere Maxime*, sur les *Métamorphoses*, sur *Virgile*, sur les *Tragedies de Sénéque*, & sur *la Politique d'Aristote*. Tous ces ouvrages ne sont qu'en manuscrit. Ajoutons que Denys se méla de l'astrologie, & *Jean Villani* rapporte (*c*) qu'il avoit reçu deux lettres du P. Denys, alors professeur en France, dans lesquelles il l'assuroit positivement que Castruccio Castracani, seigneur de Lucques, grand ennemi & fléau des Florentins, mourroit incessamment, ce qui se vérifia, comme le hazard fait vérifier quelques réveries des astrologues, parmi tant de milliers de prédictions que l'événement a démenties.

Parlons à présent des professeurs publics des belles lettres; Florence en a eu quatre d'un grand savoir: Albert Florentin, dont on a imprimé en 1735, la traduction en Italien de la *Consolation de Boëce*. L'auteur a suivi son original, & a traduit en vers ce qui étoit en vers, & en prose ce qui étoit en prose. Jean de Strada, pere de Zanobi dont nous avons parlé, enseigna à Florence pendant plusieurs années la grammaire avec assez de réputation. Un Philippe qui s'exerçoit aussi en même tems dans cette profession, fut appellé par Excellence *Maître Philippe de la Grammaire*. Bruno, dont *Philippe Villani* son ami a écrit l'éloge, ajouta la rhétorique à la grammaire: il écrivit un livre sur l'art de bien parler, & il mourut en 1348, n'ayant pas encore achevé sa trentieme année. 64. Plusieurs professeurs de grammaire & de rhétorique.

L'université de Bologne ne manqua pas non plus d'excellents grammairiens & rhéteurs. Jean de Bonandrei, qui enseignoit au commencement du siecle, & qui mourut en 1321, laissa outre des poésies italiennes, imprimées dans quelques

(*c*) L. X. C. 85.

recueils, une *Instruction Epistolaire*, qui n'a pas eu l'honneur de l'impression, mais qui dans ce tems fit un grand nom à cet auteur.

Benincara son disciple lui succéda, & enseigna la grammaire & la rhétorique.

Pierre de Muglio.

Pierre de Muglio fut de Bologne comme ses précédents, & plus estimé qu'eux. Pétrarque & Bocace furent ses grands amis ; on en a la preuve dans les lettres de tous les deux. Coluccio Salutato remplaça l'un & l'autre dans l'estime & dans l'affection pour ce professeur qui mourut en 1382 ; Coluccio dans la lettre de condoléance qu'il écrivit à Bernard, fils de ce savant, disoit entr'autres : *Tant que Bologne sera la mere des études, le nom de Pierre sera célebre au dessus de celui de tous les autres rhéteurs.*

Donat de Casentino.

Ces trois grands hommes eurent pareillement beaucoup d'estime pour Donat de Casentino, né à Pratoœcchio dans le Casentin, qui est une contrée des Apennins dans la Toscane. C'est pour cela que Pétrarque surnomma Donat *Appenningena*, & que Boccace dans une éclogue le désigne sous le nom d'*Appennin*. Donat étoit professeur de grammaire à Venise, & Pétrarque le comparoit quelquefois à l'ancien *Donat* pour le nom, pour la profession, & pour la doctrine. Il eut l'honneur d'enseigner les éléments des belles lettres au marquis Nicolas III d'Este, qui, étant parvenu au gouvernement, l'appella à Ferrare l'an 1398, & le fit son chancelier. Collucio félicita Donat de cette dignité par une lettre que *Mehus* a publiée.

Jean de Ravenne.

Jean de Ravenne, professeur très-célebre des belles lettres à Padoue & à Florence, non seulement jouit de l'amitié de Pétrarque, mais il eut même le bonheur de l'avoir pour maître. Il étoit fort jeune & fort pauvre, lorsque Pétrarque le prit chez lui à Padoue en 1364, le nourrit & l'instruisit dans les belles lettres. Jean demeura trois ans auprès de son maître & son

bienfaiteur, & après la mort de ce grand homme, il retourna à Padoue, où il fut créé professeur des belles lettres. De là après un séjour de plusieurs années, il passa avec le même emploi à Florence, & enfin il fut créé chancelier de la cour par François Novello, seigneur de Padoue. Quelques uns ont cru que le Jean de Ravenne de Florence, dont Coluccio Salutato parle souvent, est différent de celui de Padoue, & que tous les deux furent des éleves de Pétrarque. En effet celui-ci dit dans ses lettres que Jean de Ravenne vécut dans sa maison trois ans: au contraire, Coluccio dit que celui dont il parle y vécut quinze ans. Il paroît aussi (quoique la chose ne soit pas bien claire) qu'il y avoit en même tems deux Jean de Ravenne, issus de différents peres, à Florence & à Padoue. Mais ces contradictions peuvent aisément se concilier, puisque le nom du pere a pu être double, & un même professeur a pu enseigner en deux villes, ou qu'on n'a aucun monument qui fasse voir que dans le même tems il y avoit un Jean de Ravenne à Padoue, & un à Florence. (89) Ce professeur qui, en partie appartient au siecle suivant, puisqu'il mourut vers l'an 1420, acquit une réputation immense, & son école fut le séminaire de ces grands hommes qui illustrerent le quinzieme siecle.

Je passe sous silence plusieurs autres professeurs d'un moindre nom, & ceux dont j'ai eu occasion de parler dans les deux sections précédentes. Mais je ne saurois omettre une femme célebre, qui, quoiqu'elle vécût en France & écrivît en françois, mérite comme Italienne, d'avoir une place parmi ceux qui ont illustré leur nation du côté de la littérature.

En parlant des astrologues, j'ai nommé dans le livre précédent *Thomas de Pizzano*, qui vécut à la cour de Charles le Sage, roi de France, en qualité d'astrologue. J'ai dit qu'il laissa une fille

65. Christine de Pizzano.

appellée Chriſtine; & c'eſt d'elle que je dois à préſent parler. *M. Boivin le cadet* en a publié la Vie, inſérée dans les mémoires de l'académie des inſcriptions & belles lettres (T. II.) *M. Marchand* en a parlé dans ſon Dictionnaire; M. l'*abbé le Bœuf* dans ſes Diſſertations ſur l'hiſtoire de Paris; (T. III.) & M. l'*abbé Sallier* dans les mémoires de la même académie. (T. XVIII.) Chriſtine tranſportée en France à l'âge de douze à treize ans, fut peu après mariée à Etienne du Caſtel, notaire & ſecretaire du roi Charles. Après la mort de ce roi tout alla de mal en pis pour cette famille: Thomas à qui l'on ne payoit plus les penſions qu'on avoit ſtipulées, mourut de chagrin: ſon gendre ne lui ſurvécut guere, & Chriſtine reſtée veuve à l'âge de vingt-cinq ans, chargée de l'éducation de trois fils, & enveloppée dans des procès éternels, paſſa ſa jeuneſſe dans les embarras & dans l'inquiétude. Ennuyée de ce train de vie pénible & infructueux, elle renonça à toutes ſes prétentions, & ſe conſacra aux belles lettres. Son pere lui avoit donné des notions du latin & du grec: elle s'appliqua à ces langues avec une ardeur nouvelle, & lut tous les auteurs claſſiques qu'elle pût trouver. Après avoir jetté de bons fondements, elle commença à écrire, & à publier des ouvrages, tous dans le gaulois de ſon tems. Ses premieres productions furent des poéſies de divers genres; enſuite elle paſſa à l'hiſtoire, & à d'autres matieres de littérature. Les Anglois qui commençoient à pouvoir tout en France ſous le regne de Charles VI, conçurent une grande eſtime pour cette femme extraordinaire: Philippe duc de Bourgogne s'en déclara protecteur: Jean Galeazze, duc de Milan, fit ſon poſſible pour l'avoir à ſa cour: mais elle, accoutumée à Paris, refuſa les Anglois, les Bourguignons, & les Lombards, & ſe contenta des marques d'eſtime & de généroſité qu'elle reçut de ces nations. Elle eut lieu de s'en répentir,

parce qu'à la fin elle se trouva réduite presqu'à la mendicité; & il lui fallut essuyer bien des peines, pour obtenir du trésor royal une pension de deux cents livres, en considération des services prétés au roi Charles V, par son pere. On ne trouve plus qu'il soit fait mention de Christine après l'an 1411. Elle écrivit la Vie de ce sage roi, & *le trésor de la Cité des Dames*, recueil de plusieurs histoires anciennes & modernes à l'instruction du sexe, & *les cents Histoires de Troyes, avec l'épître de Othéa déesse de prudence, envoyée à l'esprit chevalereux d'Hector de Troyes, mises en rime françoise*. Tout celà est imprimé: plusieurs autres ouvrages sont en manuscrit, particulierement *le débat des deux amants*, dont *l'abbé Sallier* a donné un extrait.

Il reste pour achever cette section, de parler de l'étude qu'on fit pendant ce siecle sur les langues savantes. Pétrarque & Bocace s'attacherent beaucoup à la langue grecque; Pierre d'Abano, Nicolas de Reggio, & Paul de Perouse, bibliothécaire du roi Robert, publierent plusieurs traductions du grec en latin; mais les plus célebres dans la littérature grecque furent deux Calabrois, dont le premier fut le maitre de Pétrarque, & le second celui de Bocace. Le moine Barlaam nâquit à Seminare dans la Calabre. *L'abbé de Sade* qui sur l'autorité d'*Ughelli*, lui ajoute le nom de *Bernard*, le dit, on ne sait pas sur quel fondement, originaire de la Grece. Ayant embrassé dans sa jeunesse l'Institut des moines de S. Basile, Barlaam passa en Grece, & l'an 1327 il étoit à Constantinople, où par sa grande doctrine, il obtint la faveur de l'empereur Andronic le jeune, & de Jean Cantacuzene, qui étoit alors le favori de ce prince. A l'aide de ces protections, Barlaam fut élu archimandrite du monastere du S. Esprit, & non du S. Sauveur, comme d'autres ont cru. Nicephore Grégoras passoit alors pour le plus savant parmi les Grecs. Barlaam osa

66. Etude de la langue grecque.

Le moine Barlaam.

l'attaquer : ils disputerent long tems, mais Barlaam vaincu & confondu, se retira à Thessalonique. Le hazard le fit retourner à Constantinople avec gloire. Jean XXII avoit envoyé des légats à la cour Impériale, pour essayer une réunion entre les deux églises. Comme personne parmi les Grecs ne voulut s'engager dans une dispute avec les légats, Barlaam qui avoit adopté les sentiments de l'église grecque, reparut à la cour, & parla & écrivit contre les Latins. Les légats étant partis, Barlaam vainqueur faisoit sonner haut son triomphe, lorsqu'il se mêla dans la dispute des moines du mont Athos, sur la nature de la lumiere qui, lors de la transfiguration de N. S. parut sur le mont Thabor. (90) Sa dispute fut très vive : tous les Grecs y prirent part, mais l'empereur l'interrompit l'an 1339 en envoyant Barlaam vers le pape Bénoit XII, sous prétexte de travailler à la réunion, mais en effet pour demander des secours contre les Turcs. Ce fut à cette occasion que Pétrarque vit Barlaam pour la premiere fois : l'ambassade de Barlaam ayant été aussi inutile que l'avoit été celle des légats de Jean XXII à Constantinople, ce moine retourna auprès de l'empereur, & recommença la dispute avec ceux du mont Athos. On crut la matiere assez importante pour assembler un grand concile à Constantinople, l'an 1341 : les moines du mont Athos y eurent gain de cause, & Barlaam chargé de confusion, repassa en Italie, & alla à la cour du roi Robert. Comme la protection de ce prince lui ouvrit une nouvelle carriere pour faire fortune, l'adroit moine écarta ce qui pouvoit mettre de l'obstacle à son bonheur, abjura les opinions des Grecs, & écrivit des ouvrages pour la défense de l'église latine. Après cela il se fit revoir à la cour d'Avignon, où il renouvella sa connoissance avec Pétrarque, & le perfectionna dans le grec. Peu après il fut nommé à l'évêché de Geraci dans la Calabre, où il mourut en 1388,

comme

comme *Ughelli* a prouvé, & non en 1353, comme M. *l'abbé de Sade* le dit sans preuve. *Fabricius* a donné le catalogue des ouvrages de Barlaam. (*d*) Il y en a en faveur des sentiments des Grecs, & d'autres pour le soutien de ceux des Latins ; quelques-uns sur la lumiere du Thabor ; plusieurs sur l'arithmétique, sur la géométrie, sur la philosophie morale, des harangues & des lettres.

En 1360 l'on fonda la premiere chaire publique de langue grecque en Italie ; & je ne sais pas si l'on en peut indiquer dans tout l'Occident une plus ancienne. Florence eut cet honneur & Bocace la gloire d'en avoir conçu le projet. Léonce Pilato fut le premier professeur pensionné par les Florentins. Cet homme se disoit natif de Thessalonique, mais réellement il étoit né en Calabre : *Notre Léon est réellement Calabrois*, disoit Pétrarque dans une lettre ; (*e*) *mais il se dit de Thessalonique, comme s'il y avoit plus de gloire à être Grec qu'Italien.* Il se rendit à Venise dans l'intention d'aller à la cour d'Avignon ; mais Bocace le retint en Italie, & fit si bien auprès du public de Florence, qu'on institua exprès une chaire de langue grecque l'an 1360. *J'avois été le premier*, dit Bocace, *à l'entendre expliquer en particulier l'Iliade ; & je fis ensorte qu'il interprétât Homère publiquement.* (*f*) Ici *l'abbé de Sade* s'écrie, *voici la véritable époque du retour de la langue grecque en Italie, où elle étoit presque entierement ignorée.* (*g*) Dans le cours de cette histoire j'ai prouvé le contraire ; l'Italie, & surtout Rome, la Calabre & Ravenne, eurent toujours des gens habiles dans le grec, lors même que les ténebres de la barbarie & d'une crasse ignorance couvroient toute l'Europe. Le même auteur dit qu'à peine l'on

67. Chaire de langue grecque à Florence.

(*d*) Bibl. Græc. Vol. V. & Vol. X. (*e*) Senil. L. III. Ep. VI. (*f*) Généal. Deor. L. XV. C. 7. (*g*) T. III. p. 626.

auroit trouvé dans ce siecle, six personnes en Italie qui eussent quelque connoissance du grec. (h) Jusqu'ici j'en ai nommé sept; j'ajouterai le bienheureux Ange de Cingoli, Franciscain, qui traduisit du grec en latin quelques ouvrages de Jean Chrysostôme, de Jean Climaque, & de Macaire, François Nelli, prieur des saints apôtres de Florence, François Bruni, Florentin, & secretaire d'Urbain V, Zanobi de Strada, Pierre de Muglio, Guillaume Pastrengo, Renaud de Villa Franca, André de Mantoue, & Mutio de Perouse, tous à l'exception du bienheureux Ange, nommés par le même *abbé de Sade* comme savans dans le grec. Le même auteur y ajoute *Coluce Salutato*; mais nous n'avons aucune preuve suffisante pour attribuer ce talent au chancelier Florentin: *Monsignor Gradenigo* dans sa lettre au cardinal *Quirini*, nomme huit autres Italiens savants dans le grec, pendant ce même siecle; mais puisque nous nous sommes fait un devoir de ne rien avancer qui ne soit appuyé sur de bonnes preuves, & que celles de *Gradegino* nous paroissent trop foibles, nous n'aurons garde d'y insister.

Retournons à *Leonce Pilato*, que Pétrarque & Bocace nomme souvent *Léon*. Ce professeur, après avoir lu le grec à Florence pendant trois ans, s'ennuya de ce métier, & retourna l'an 1364 à Venise avec Bocace, qui le recommenda fort à Pétrarque. Celui-ci fit son possible pour le retenir, mais Léon voulut absolument repasser en Grece. Pétrarque en écrivit à Bocace (*i*): *Ce Léon qui est vraiment une bête féroce, après ton départ a voulu aussi partir malgré moi. Tu connois tous les deux, & tu ne saurois pas décider, s'il étoit plus mélancolique, que je ne suis gai, ou ne suis plus gai qu'il étoit mélancolique. Ainsi d'un côté*

(*h*) T. I. p. 406. (*i*) Senil. L III. Ep. VI.

crainte d'attraper ſa maladie, en voyant de l'autre qu'il falloit pour le retenir bien autre choſe que des prieres, je lui ai accordé la permiſſion de s'en aller. Il eſt donc parti vers la fin de l'été, après s'être furieuſement emporté en ma préſence contre l'Italie & contre le nom latin. Il pouvoit à peine être parvenu en Grece, que voilà une de ſes lettres, plus mal propre que ſa barbe & ſes cheveux, dans laquelle lettre il exalte juſqu'aux cieux l'Italie qu'il avoit tant mépriſée, & maudit Conſtantinople dont il avoit dit tant de bien. Il me prie de le faire revenir: mais (ajoute Pétrarque dans une autre lettre à Bocace) (k) il n'aura pas de ma part cette grace, qu'il reſte où il a voulu aller de force. Effectivement, malgré le profond ſavoir dont Léonce étoit fourni, rien n'étoit plus déſagréable que ſa converſation, & rien de plus vilain que ſa figure. Quoiqu'il ne reçût aucune réponſe, cet homme ſe remit en mer pour retourner en Italie; il fut ſurpris par la tempête, & tandis qu'il ſe tenoit fort au mat du vaiſſeau, la foudre tomba & réduiſit en cendres le mât & Léonce; Pétrarque ne put retenir ſes larmes à cette nouvelle, qu'il communiqua à Bocace par une lettre remplie de ſentiments dignes de celui qui l'écrivoit (*l*). Le malheureux Léonce Pilato laiſſa à Florence une traduction entiere de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée* en latin, & c'eſt la premiere bonne traduction qu'on à eue d'Homere. Il la fit à la priere & aux frais de Bocace, qui envoya à Pétrarque toute l'Iliade copiée de ſa main, & une partie de l'Odyſſée, ce qui a fait croire à l'abbé *de Sade*, que Léonce n'avoit pas achevé la traduction du dernier poëme. Dans la bibliotheque des bénédictins de Florence, on voit cette traduction toute entiere, telle que Léonce la fit, & copiée par *Nicolas Nicoli.* Si donc Bo-

(*k*) Ibid. L. IV. Ep. V. (*l*) L. VI. Ep. I.

cace n'envoya à son ami qu'une partie de l'Odyssée, c'est une marque qu'il n'avoit pas eu le tems de la copier jusqu'à la fin.

§. IV. *Beaux arts.*

68. Si dans le siecle précédent la liberté dont les Italiens commencerent à jouir, leur inspira le goût des beaux arts, & fit que les diverses républiques se disputerent l'honneur d'élever les plus grands édifices, & de les orner avec plus de dépense; le passage que la plûpart de ces républiques firent de la liberté à la dépendence sous des princes de leur nation à qui elles déférerent le commandement, ou qui s'en emparerent par la ruse ou par la force, loin de nuire aux progrès des arts, les hâta & augmenta l'activité des artistes par l'espoir de la récompense. L'émulation qui avoit régné dans ce genre entre les villes fut commune aux seigneurs; elle acquit même un nouveau degré de force, parce que chaque prince voulut prouver autant par sa magnificence que par ses loix & par ses armes, qu'il étoit digne d'être souverain. Les étrangers qui parcourent l'Italie, qui en examinent les bâtiments sacrés & profanes élevés par les seigneurs de Padoue, de Verone, de Ferrare ou de Rimini ou de Faenza, ne peuvent revenir de leur admiration, ni comprendre comment de si petits princes eurent assez de puissance pour exécuter de pareilles entreprises. Quant aux Italiens qui ont tous les jours ces merveilles devant leurs yeux, ils sont obligés de convenir que s'ils ont à présent plus de goût, leurs ancêtres ont eu plus de solidité & de magnificence.

Magnificences des princes & des villes dans les bâtiments

Les plus grands princes d'Italie étoient ceux de Milan, aussi firent-ils éclater plus que les autres leur richesse & leur grandeur dans les bâtiments qu'ils éleverent. Le palais fabriqué à Pavie par Galeazze, surprit tout le monde; rien de-

puis le tems des Romains ne s'étoit vû en Italie de si magnifique. Le même prince acheva le grand pont de la même ville, un des plus beaux de l'Europe. Milan, que l'archevêque Jean Visconti avoit commencé à décorer, reçut de Galeazze une nouvelle beauté par les édifices & les ornements de toutes sortes qu'il y accumula. Le même archevêque avoit édifié la belle Chartreuse de Milan. Nicolas Acciajoli en érigea une encore plus magnifique à Florence; mais ces bâtiments qui passoient pour les plus beaux de l'Italie, n'eurent rien de comparable avec la célebre Chartreuse de Pavie, fondée par le duc Jean Galeazze. Ce dernier prince, un des plus savants, des plus magnanimes & des plus riches de l'Europe, commença la cathédrale de Milan, ouvrage unique dans son genre, & qui est le chef d'œuvre de la patience & de l'industrie, toute gothique qu'en est l'architecture (91).

Les marquis d'Este, seigneurs de Ferrare, ne voulurent pas céder en magnificence aux Visconti; Nicolas III se distingua de ses peres dans cette partie, & il mérita que la communauté de Ferrare lui dressât une statue l'an 1393. Je passe sous silence ce que firent les Carrare, les Scaliger, les Manfredi, les Polenta &c. Et quant aux républiques, je me contenterai d'indiquer la superbe église de S. Petrone, commencée à Bologne l'an 1390, & la tour de la cathédrale de Florence, peut-être la plus belle de toute l'Europe, que le célebre Giotto qui en fut l'architecte, commença au mois de Juillet de l'an 1334. Outre cet architecte, on connoit Marc de Campione, natif d'une terre de ce nom entre Como & Lugano. Il jetta les fondements du dôme de Milan. Bertolino de Novare, étoit l'architecte des marquis d'Este, & Dominique de Florence, celui du duc Jean Galeazze.

Parmi les sculpteurs, André de Pise fut le plus excellent. Il nâquit en 1270. L'étude assidue qu'il 70. André

de Pise, sculpteur. fit des différents morceaux de sculpture ancienne en pierre, en marbre & en bronze, que les Pisans portoient souvent dans leur patrie de retour des expéditions d'outre mer, le rendit très habile. Il fit ses premiers essais à Pise; mais les Florentins toujours avides de surpasser les autres nations d'Italie en magnificence & en bon goût, d'ailleurs assez riches pour attirer par de grosses pensions les meilleurs artistes, prirent André à leur service. On travailloit toujours à la cathédrale de Florence, commencée dans le siecle précédent. André y fit en marbre des morceaux admirables, mais son travail le plus achevé & qu'on regarde toujours avec surprise, fut une des portes de l'église de S. Jean Baptiste, qui est sur la place de la cathédrale & qui sert de baptistaire. Il y en a trois en bronze, & toutes ornées de figures historiques en relief: celle que fit André & où il employa plusieurs années, est un chef d'œuvre (92). Ce sculpteur mourut à Florence l'an 1345. Pise donna à l'Italie un autre sculpteur très distingué dans la personne de

Et Jean Balducci. Jean Balducci. C'est lui qui en 1339 orna le merveilleux tombeau de S. Pierre Martyr à Milan, & travailla en 1345 à la belle porte ornée de marbre de l'église de Bréra dans la même ville.

71. Giotto, & son habileté dans la peinture. La peinture que *Cimabue* Florentin avoit commencé à ressusciter, reçut une nouvelle vie par un autre Florentin, c'est-à-dire, par le fameux Giotto. Il étoit fils d'un paysan du territoire de Florence, nommé *Bondon*, & nâquit en 1276. Un jour qu'il gardoit les troupeaux, il fut apperçu par Cimabue dans l'attitude de dessiner quelques contours dans le sable. Cimabue reconnut aussi-tôt le talent naturel de ce jeune paysan pour la peinture, le demanda à son pere, l'amena avec lui, & l'instruisit dans son art. En peu de tems l'éléve laissa fort en arriere son maître. On voyoit dans les peintures de Cima-

bue quelque deſſein & un commencement de coloris. Giotto fut le premier à donner à ſes peintures une ſorte d'expreſſion, choſe dont on avoit perdu toute idée ; il commença à donner du naturel à la draperie, & il conçut l'art de diminuer & d'éloigner les figures. Tout cela étoit du nouveau : ſes ouvrages qu'on ne reſpecte à préſent qu'à cauſe de leur ancienneté, paſſerent alors pour des prodiges. Tous les princes, toutes les villes rechercherent à l'envi ce nouveau pere de la peinture. L'Italie eſt remplie de ſes travaux, & on les conſerve toujours avec ſoin. Rien n'eſt plus facile à préſent que de ſe peindre ſoi-même à l'aide de quelques miroirs ; cependant cette invention eſt due à Giotto : il ſe repréſenta avec ſon ami Dante à la chapelle des Prieurs à Florence. Cet ouvrier habile ne peignoit pas ſeulement à freſque, il entendoit la miniature, & il travailloit en moſaïque, témoin la fameuſe Nacelle de S. Pierre qui eſt à Rome au deſſus de la grande porte de la Baſilique du Vatican. Ce fut le cardinal *Jacques Stefanerchi*, nommé ci-deſſus entre les poëtes, qui l'ordonna & qui, à ce qu'on prétend, paya à Giotto pour ce travail, deux mille deux cents florins d'or. Giotto étoit auſſi grand architecte, comme nous l'avons marqué en parlant de la tour admirable de la cathédrale de Florence. Enfin il étoit ſculpteur, quoiqu'il ne valût pas un *André de Piſe*. Il mourut très riche à Florence en 1336, & on voit ſon buſte & une inſcription magnifique dans la même cathédrale près de la tour.

Après que la peinture eût été miſe dans un nouveau jour par Giotto, il y eut d'autres peintres d'un grand mérite, tous ou preſque tous éleves du Florentin. Tels furent Simon de Sienne, Etienne de Florence, qui ſurpaſſa ſon maître, Buffamalco auſſi Florentin, moins célebre par ſes ouvrages, que par ſa gayeté & par ſes bons mots rapportés par *Bocace* & par *Salchetti* dans 72. Peintres de l'école de Giotto.

leurs contes, Thadée Gaddi de Florence, Thomas qu'on surnomma *le petit Giotto*, Antoine de Venise, Guariento de Padoue, & d'autres, sur lesquels on peut consulter ce qu'en ont écrit *Vazari* & *Baldinucci.* Florence, comme on le voit, en eut le plus grand nombre: ce qui y contribua infiniment, ce fut la belle idée qu'eurent les Florentins de fonder en 1349 l'insigne confrerie de S. Luc pour les peintres, en ajoutant des regles ou constitutions que le même *Baldinucci* a publiées. Voici dont la premiere académie de peinture que l'on connoit dans l'histoire. Que d'obligations n'ont pas à une seule ville les sciences, les lettres & les arts! Nous le verrons mieux dans la suite.

Premiere académie de peinture.



NOTES DU *LIVRE SIXIEME.*

(1) MONSIEUR *Tiraboschi*, dans sa préface du troisieme tome, a parlé de l'origine de la langue italienne ; & dans un chapitre du quatrieme livre du même tome, il a parlé de la poésie italienne & provençale. Pour ce qui est de la langue, j'ai trouvé que sa place étoit à la tête de ce second tome de mon abrégé, par la raison que jusqu'à présent on n'a parlé que de la littérature latine & grecque en Italie, au lieu que dans ce second tome, on va parler d'une littérature dans laquelle l'italien entre pour beaucoup. A cette occasion il faut nécessairement parler de la poésie italienne, parce que c'est par elle que la langue a été formée & polie.

(2) Je pense que l'étrange langage dont se servent les convives de Trimalcion dans *Pétrone*, est celui dont se servoient les affranchis & la populace de la Colonie, dans laquelle se passe la scene.

(3) Et même du tems de Ciceron. Voici ce que dit ce grand homme dans le livre *de Claris Oratoribus* N°. 74. *Mitto C. Lælium, P. Scipionem; ætatis illius ista fuit laus, tanquam innocentiæ. Sic latine loquendi.... Sed hanc rem deteriorem vetustas fecit & Romæ & in Græcia: confluxerunt enim & Athenas, & in hanc urbem multi inquinate loquentes ex diversis locis; quò magis expurgandus est sermo.* Rien n'est plus clair ni plus décisif que ce passage.

(4) On peut ajoûter que si *Maffei* ne croit pas que le mélange des idiomes barbares ait eû quelque part dans la formation de l'italien, à cause des voyelles dont il est rempli, & dont ces idiomes rudes usoient fort peu, il doit nous dire comment il est arrivé qu'une langue qu'il croit être venue en droiture & sans mélange de la latine, finit tous ses mots par une voyelle, tandis qu'une très

grande partie de mots latins finissent par des consonnes. On n'a jamais bien su la raison de cette désinence générale des mots italiens par des consonnes; mais Mr. *Tiraboschi* en indique en passant & par occasion une origine qui est peut-être la véritable. En parlant de la poésie vulgaire dans son troizieme volume page 307, il fait entendre que les Siciliens avoient pris la coutume de finir par une voyelle les mots qui en latin finissoient par une consonne. Du tems le plus reculé, lorsqu'on parloit le dialecte dorique chez les anciens Siciliens, ce peuple avoit l'habitude d'aimer les voyelles. La prononciation Sicilienne étoit faite pour cette sorte de lettres, & les habitans ont conservé cette prononciation sous les Romains, les Grecs & les Sarrazins. La langue grecque devenue derechef la langue vulgaire du pays, lorsqu'il fut soumis aux empereurs d'orient, fortifia cette habitude, que les Normands maitres de la Sicile ne purent pas déraciner, & à laquelle eux-mêmes s'accommoderent. La communication des Siciliens avec les Italiens de la Pouille & de la Calabre, ayant fait passer dans l'isle cet idiome ou jargon qu'on parloit en Italie, les Siciliens en l'adoptant, y introduisirent leurs désinences. Il arriva aussi que les premiers poëtes en langue vulgaire italienne, furent des Siciliens, comme on le prouve dans le texte. Or puisque ce sont les poëtes, qui ont réellement formé la langue, & que d'un autre coté ces premieres poésies passoient de bouche en bouche, & servoient de matiere à l'étude des savans, & à l'amusement du peuple qui les chantoit, on adopta insensiblement en Italie l'usage de finir les mots par des voyelles, & cet usage devint dans la suite naturel à la langue italienne.

J'ajouterai à propos du sentiment de *Maffei* quelques réflexions que Mr. le professeur *de Castillon*, académicien de Berlin, m'a communiquées. Voici ses paroles:

„ Je ne suis pas à portée de consulter *la Verona Illus-*
„ *trata* du célebre marquis *Maffei*: je ne dis donc qu'en
„ tremblant ce que je pense. Je conjecture qu'il y a ici
„ une petite logomachie. Quand *Maffei* dit que l'italien
„ n'est pas né du mélange des langues barbares avec le
„ latin, il parle des langues que parloient les Goths, les
„ Lombards &c., dans le tems de leur irruption en Ita-
„ lie. Mais il auroit avoué, je crois, que les étrangers

„ qui commencerent à courir en foule à Rome, même „ du tems d'Auguste, commencerent aussi dès lors à „ corrompre la langue latine : que cette corruption „ s'augmenta quand les étrangers remplirent les premie„ res charges de l'empire sous Néron & ses successeurs, „ surtout lorsqu'ils monterent sur le trône impérial : que „ soit dans le siecle d'Auguste, soit dans les siecles sui„ vans, la populace avoit un langage plus corrompu que „ les savans : que ce langage populaire devint commun, „ lorsque l'inondation des Barbares détourna le monde „ des études, & se corrompit encore, parce que ces „ Barbares le parloient mal, & que les Latins s'accou„ tumerent peu à peu à la langue des Barbares ; qu'à la „ longue, la langue parlée devint tout à fait différente „ de la langue écrite, & qu'enfin on choisit le plus doux „ des dialectes qui s'étoient introduits par cette corrup„ tion ; on le cultiva, on le polit, & il en résulta l'ita„ lien : je crois, dis-je, que le savant *Maffei* auroit ac„ cordé tout cela. Il savoit bien que le style de *Seneque* „ n'est pas aussi élégant que celui de *Ciceron* ; que plus „ on s'éloigne du siecle d'Auguste, plus le style devient „ inculte & rude. Il voyoit que les désinences italiennes „ viennent du latin, dont on a supprimé les diverses in„ flexions, ou les consonnes finales. Ainsi les noms sin„ guliers italiens, ne sont que les ablatifs latins ; les in„ finitifs sont presque toujours les mêmes dans les deux „ langues ; les verbes d'une langue se réduisent facile„ ment aux verbes de l'autre. Il savoit que le fréquent „ usage des verbes auxiliaires ne peut-être venu que des „ Barbares & du peuple qui avoit de la peine à appren„ dre & à se servir convenablement des tems latins, & „ qu'on avoit transporté certains tems des verbes latins „ à d'autres tems, comme p. e. les plusqueparfaits, „ *vidissem*, *legissem*, *amavissem*, dont on a fait les „ imparfaits italiens *vedessi*, *legessi*, *amassi*. Enfin il „ n'ignoroit pas que plusieurs mots italiens dérivent des „ langues du Nord, comme *tasca*, *bujo*, *sala*, *fiasco*, „ *guerra* &c. Je conclus que le sentiment de *Maffei* est „ si peu différent de celui de *Tiraboschi*, qu'à la place de „ ce dernier, j'aurois mieux aimé concilier les deux opi„ nions, que de combattre celle de l'illustre savant de „ Verone „.

(5) Ici je ne ſuivrai mon auteur que de fort loin, en faiſant quelquefois uſage des notices qu'il a données en pluſieurs endroits des tomes III & IV. J'y en ajoûterai pluſieurs autres; & j'en ferai un tout qui puiſſe ſervir à donner une juſte idée de l'origine de la poéſie italienne.

(6) *Poëſis*, dit Pétrarque en parlant de la poéſie, *mulcendis vulgi auribus intenta, ſuis & ipſa legibus utebatur. Quod genus apud Siculos (ut fama eſt) non multis ante ſæculis renatum, brevi per omnem Italiam ac longius manavit.* Remarquez la parentheſe *ut fama eſt*, qui met la choſe en doute.

(7) J'ai voulu par ce court article, rendre juſtice au mérite des Allemands dans ce genre; ce que j'ai fait d'autant plus volontiers que ces particularités ſont ignorées de la plûpart du monde, & que le nom des *Menneſingers* paroît oublié même en Allemagne.

(8) Se tanto avere donaſſimi quanto à la ſaladino,
E per ajunta quanta lo ſoldano,
Toccare me non poteſtà la mano.

(9) La réflexion que fait ici M. Tiraboſchi, & la figure adroite de tranſition dont il ſe ſert, ſont trop remarquables pour les omettre. „ *Honoré III*, dit-il, *Grégoire* „ *IX & Innocent IV, peuvent-être placés parmi les plus* „ *grands pontifes qui ayent rempli la chaire de S. Pierre.* „ *Fréderic II poſſedoit des qualités qui pouvoient former* „ *le bonheur d'un état quelconque. Sous un tel prince,* „ *& ſous de tels pontifes, pourquoi l'Italie fut-elle ſi* „ *malheureuſe? Détournons nos regards de ce ſpectacle* „ *funeſte, & prions Dieu qu'un tems ſi malheureux ne* „ *revienne jamais.*

(10) *Pierre des Vignes* peut paſſer pour le ſecond *Caſſiodore*. En effet il y eut une reſſemblance infinie entre ces deux miniſtres, leur génie, leur inclination, leur pouvoir, leurs avantures & leurs ouvrages. Ce n'eſt que la fin qui fut très différente, Caſſiodore s'étant retiré ſagement de la cour, où il avoit ſervi avec fidélité & gloire pluſieurs princes, au lieu que Pierre eut une fin très malheureuſe.

(11) Ce réglement étoit une marque des préjugés de la barbarie. Il ne ſervoit qu'à berner les eſprits, & à retrécir les talens. Malheureuſement on l'a ſuivi & conſervé juſqu'au ſiecle d'à préſent, ſurtout en Italie. S'éloi-

gner des sentimens d'Aristote, étoit le même que de se faire soupçonner d'hérésie, tant il est difficile de déraciner des anciens préjugés, quelque ridicules qu'ils soient.

(12) Il ne faut pas s'étonner si des voyages qu'on feroit chez nous en quelques mois, duroient alors plus de trois ans. Il faut songer que c'étoit en Tartarie, & dans d'autres pays déserts, où il n'y avoit ni commodités pour voyager, ni routes certaines. Arrivés dans un endroit les voyageurs étoient souvent obligés d'attendre une année entiere pour continuer leur chemin, à cause du manque de commodités, & surtout de la sureté nécessaire. Je dis celà pour ceux qui ne trouvent dans la relation de Marc Polo que des fables.

(13) En rapportant les objections faites par les auteurs de l'histoire des voyages contre l'exactitude & la véridité de Marc Polo, notre auteur en a omis quelques unes qui ne sont pas les moins fortes, & que je vais rapporter avec les propres termes du traducteur françois. „ Il (Marc „ Polo) n'a pris la latitude d'aucune place, & l'on ne „ sauroit faire beaucoup de fond sur ses distances & sur „ ses gissements. Ses erreurs sont souvent manifestes, & „ quelquefois l'ordre dans lequel il décrit un pays, ne „ s'accorde pas avec la vérité. Il place dans le Tenduk „ deux districts nommés Gog & Magog. C'est une faus„ seté reconnue. Qui pourra croire ce qu'il raconte des „ magiciens Tartares? Cependant il donne toutes ces „ fables sur le témoignage de ses propres yeux „. Il faut avouer que ces reproches sont justes, & qu'on ne peut disculper Marc Polo d'inexactitude, d'ignorance en fait de géographie, au point d'omettre les latitudes & d'altérer les distances, d'avoir décrit un pays sans qu'il l'eût bien examiné, d'avoir hazardé des conjectures en les donnant pour des vérités réelles, comme le Gog & le Magog, & de crédulité en se laissant imposer par les bateleurs de la Tartarie. Il est cependant vrai qu'à travers ces obscurités, Marc Polo a fait entrevoir la lumiere à des voyageurs plus éclairés & plus savans, & que des défauts que l'on trouve dans sa relation, il ne faut pas conclure, comme quelques uns ont fait, que le tout n'est qu'un pur travail d'imagination.

(14) Les uns ont donné pour motif de ce soupçon la mésintelligence qui regnoit alors entre le roi Charles & la

maison d'Aquin. Le roi craignit que Thomas ne fût créé cardinal à l'occasion du concile, ce qui auroit mis ce docteur en état de nuire au prince. D'autres prétendent que Charles commit ce crime pour faire avorter le projet conçu par Thomas pour la réunion des Grecs avec les Latins, dans un tems que ce roi faisoit des dispositions pour envahir l'empire d'Orient.

(15) C'est ainsi que je donne raison de ce que j'ai placé l'*abbé Joachim* à la fin de cette section, au lieu que mon auteur l'a placé le premier à cause de l'âge où il vécut.

(16) Ce fut sur ce fondement qu'on bâtit l'*évangile éternel* dont nous avons parlé.

(17) Une méditation profonde & assidue, jointe à de la pénétration, à la mélancholie qu'inspire la solitude, & à une imagination exaltée & enthousiaste, peut produire des prophêtes, non dans toute l'étendue du sens qu'on donne à ce nom, mais en partie. L'on peut être visionnaire de bonne foi, & parmi un grand nombre de prédictions, il est bien difficile qu'on n'en fasse quelques unes que les événemens vérifient. Nous en avons beaucoup d'exemples dans tous les tems & dans toutes les religions. Les commentaires de l'abbé Joachim sont remplis de prédictions qu'on n'entend pas, & que probablement l'auteur ne comprenoit pas plus que les autres. Est-il étonnant que quelquefois il ait deviné? Au reste il a pu être vrai prophête. Je n'ai garde de décider sur de pareilles matieres.

(18) Ce beau monument a été pour la premiere fois communiqué à Mr. Tiraboschi, par le bibliothecaire de Milan. L'auteur rapporte en marge l'épitre de Campan, jusqu'à présent inconnue. Elle est écrite dans le latin barbare & guindé de ce siecle.

(19) Rien ne prouve mieux combien les arts, le commerce & l'industrie étoient estimés des Italiens, que la coutume suivie dans la plupart des villes & communes d'enroler les citoyens de chaque condition dans quelque corps d'art où metier. Les Florentins se distinguerent dans cette partie, & ils obligerent chaque famille noble à s'inscrire dans quelque corps d'arts & metiers, comme dans ceux des fabriquants d'étoffes de soye ou de laine, des orfevres, des banquiers, des apothicaires & médecins. C'est de là que sont venus les *Medicis*, les *Salviati*, les

Albizzi, les *Pazzi*, les *Capponi*, les *Arozzi*, &c. &c. Par ce moyen l'Italie & furtout Florence regorgerent de richeffes en dépit des guerres, des factions & des difcordes.

(20) Il ne faut pas s'étonner de ce qu'on trouve fouvent dans l'hiftoire du moyen âge des Italiens fournis de bénéfices & de prébendes en France où ils ne préfidoient pas; car les papes s'étoient arrogés la difpofition des bénéfices dans tous les états chrétiens. On peut confulter à ce fujet le fameux *Traité des bénéfices* de Fra Paolo.

(21) L'on ne peut affez louer l'impartialité de notre auteur, qui pouvant fuivre la foule des écrivains & attribuer aux Italiens l'invention de la bouffole, s'eft déclaré contre cette opinion pour l'amour de la vérité. Il conclut fon raifonnement en difant qu'il fe peut que les Amalphitains aient été les premiers qui aient appris cet ufage des Sarafins qui étoient dans le royaume de Naples. A cette conclufion qui fait honneur aux conjectures de l'auteur & à l'habileté de ceux d'Amalphi, mais qui ôte tout le mérite au fameux *Flavio Gilia*, j'ajouterai une remarque. Par le paffage de *Vincent de Beauvais* cité dans le texte, on a vu en quoi confiftoit alors la bouffole. Ne pourrions nous pas croire que la formation effective & actuelle de la bouffole eft due à ce *Flavio Gilia?* D'abord on paffoit l'aiguille aimantée dans un brin de paille & on la jettoit dans l'eau, enfuite on a fait une bouffole dans les formes: c'eft fans doute cette amélioration d'un inftrument connu, mais groffier, & non la découverte de la direction de l'aimant, que l'on attribue à *Flavio Gilia;* pourquoi ne voudrions-nous pas lui accorder ce mérite? Il ne paroit pas que la bouffole qu'on voit dans les armes d'Amalphi foit un indice auffi incertain de cette invention ou plutôt amélioration que l'auteur le juge. La fleur de lys qu'on ajoute à la bouffole me confirme dans ce fentiment; parce que *Flavio Gilia* vivoit fous le regne de Charles II, duc d'Anjou, & roi de Naples. Ce prince étoit de la maifon de France, & comme fon pere & fes defcendans, il conferva dans fes armes & dans fes emblêmes cette fleur, qui étoit le diftinctif des princes François.

(22) L'hiftoire de ce dominicain eft intéreffante pour les Italiens; c'eft pourquoi M. Tirabofchi s'y eft long-

tems arrêté ; mais elle ne l'est guere pour les étrangers ; & il suffira que j'en indique en passant quelque chose dans cette note. L'an 1233, *Jean de Vicence* parut à Bologne pour y prêcher, & acquit en peu de jours la réputation d'un très-grand saint. On lui attribua des miracles, & quand on eut commencé à lui en attribuer, il ne se passa plus de jour qu'on n'en débitât de nouveaux. On disoit qu'il avoit ressuscité jusqu'à dix-huit morts, *sans*, dit *Bonatti* dans son astronomie (P. I.) *que personne n'en eût vu aucun*. Bonatti se trouvoit dans ce tems-là à Bologne, & il rapporte les impostures de frere Jean, qui se vantoit dans ses sermons de parler familiérement avec Jésus Christ, la bienheureuse Vierge & les anges. Lorsqu'il sortoit en public, on l'entouroit de gardes, de crainte qu'il ne fût étouffé par la multitude. Partout où il alloit, il étoit accompagné d'un monde infini, avec des croix, des bannieres & des encensoirs. Par ce moyen, dit le même *Bonatti*, les dominicains de Bologne, amasserent bientôt plus de vingt mille marcs d'argent, dont Jean employa une partie à placer dans un très-riche tombeau le corps de S. Dominique. Cette particularité n'est pas rapportée par le dit astrologue, mais par la *Chronique de Bologne* que *Muratori* a publiée dans le dix-huitieme tome *des écrivains d'Italie*. La même chronique dit que Jean pacifia les habitans de Bologne, & fit cesser leurs factions ; il redressa aussi les statuts de cette ville. Grégoire IX informé de ces succès, pria poliment frere Jean d'aller pacifier la Toscane, mais ce prédicateur qui avoit ses vues, aima mieux rendre ce service à la Lombardie. Il alla premiérement à Padoue, où il fut reçu avec une pompe extraordinaire, puis il passa en d'autres villes, auxquelles il persuada par son crédit & par son éloquence, de lui remettre l'arbitrage de leurs différens. Il indiqua une assemblée générale dans une plaine auprès de Vérone, pour le 28 Août. On prétend qu'il y eut près de quatre cent mille personnes. Il fit jurer la paix aux comtes, évêques, potestats & députés des villes, & il réforma leurs loix comme il voulut. Il ordonna aussi à ceux de Padoue d'admettre dans le nombre des citoyens *Ezzelin*, ou *Ecelin de Romano*, & il fit par-là présent aux malheureux Padouans d'un des plus affreux tyrans dont parle l'histoire. Ensuite il se fit déclarer comte, potestat

tat & maître de Vicence, de Vérone & de plusieurs forteresses, & commença son regne par faire brûler comme hérétiques soixante personnes, hommes & femmes des plus distinguées. Les Vicentins s'étant révoltés, il voulut les réduire par la force, mais il y échoua, & perdit en peu de jours Vicence, Vérone, tous ses domaines & son crédit, & se retira à Bologne, où il ne fut plus considéré de personne. La paix générale qu'il avoit faite ne dura pas un mois.

(23) Il se pourroit que Martin eût changé de nom en prenant l'habit religieux, comme plusieurs faisoient, & comme généralement il se pratique aujourd'hui.

(24) J'ai omis dans cette section une foule de jurisconsultes peu connus, dont l'auteur a parlé en protestant qu'il en omettoit aussi un grand nombre.

(25) Je rapporterai ici pour ceux qui entendent le latin quelques-uns de ces passages que M. Tiraboschi a jugés dignes d'être rapportés.

Vers la fin du commentaire de l'ancien Digeste: *Et dico vobis quod in anno sequenti intendo docere ordinarie bene & legaliter sicut unquam feci, extraordinarie non credo legere, quia scholares non sunt boni pagatores, quia volunt scire, sed nolunt solvere, juxta illud scire volunt omnes, mercedem solvere nemo. Non habeo vobis plura dicere: eatis cum benedictione Domini.* C'est que les professeurs en droit à Bologne n'étoient pas pensionnés dans ce tems-là, ils se faisoient payer par les écoliers, & ceux-ci ne s'empressoient guere à satisfaire leurs maîtres.

Il dit dans un autre endroit, qu'un jeune homme envoyé par son pere à l'université, employoit tout son argent en des articles de luxe: *Dixit pater filio, vade Parisias vel Bononiam, & mittam tibi annuatim centum libras. Iste quid fecit? Ivit Parisias, & fecit libros suos babuinare de litteris aureis: ibat ad cordonem & faciebat se calecari omni die sabati.* Le mot *babuinare*, frappé, comme dit M. *Tiraboschi*, au coin d'Odofred, vient de ces figures bisarres dont on ornoit les livres & qu'en langue vulgaire on appelloit *babuini.* Un Italien auroit de la peine à comprendre ce qu'Odofred veut dire par les mots *ibat ad cordonem*, si le sens n'en étoit expliqué par ce qui suit. Un François com-

prend d'abord que *cordonem* fignifie un cordonnier, d'où l'on peut voir que ce mot eft venu dans la langue françoife d'un barbarifme latin.

Odofred mêle fouvent quelques paroles italiennes dans fon texte latin : par exemple, il a fouvent ce refrain *or fignori*, (or meffieurs) & il continue en latin. Il reprend une fois l'orgueil de ceux de Ferrare, & il dit : *Or fignori, hic colligimus argumentum quod aliquis quando venit coram magiftratum debet ei revereri, quod eft contra Ferrarienfes, qui fi effent coram Deo, non extraherent fibi capellum vel birretum de capite*, (c'eft-à-dire le chapeau ou le bonet) *nec flexis genibus poftularent.*

J'ai rapporté ce peu de paffages pour donner un échantillon du ftyle d'Odofred, ftyle adopté par la plus grande partie des jurifconfultes de cette époque.

(26) J'ai omis la longue énumération que fait l'auteur des poëtes de ce fiecle, en parcourant avec fes recherches les principales provinces de l'Italie. C'eft un travail intéreffant & utile pour les Italiens, puifqu'il s'agit de leur pays, mais inutile & très ennuyeux pour les étrangers, à qui il importe peu de favoir fi dans une telle ville, il y a eu un homme qui a fait un mauvais fonnet.

(27) Jufqu'ici notre auteur a placé l'hiftoire dans la claffe des belles lettres. Dans le quatrieme & le cinquieme volume il change de méthode, & la place parmi les fciences, autant que l'hiftoire a pour objet la vérité. J'ai cru devoir continuer à lui donner place dans la claffe des belles lettres, d'autant plus que l'auteur lui-même s'eft trouvé obligé de revenir à fon ancienne méthode dans les tomes fuivans.

(28) Le texte italien de Ricordano dit, « *Siccome Adamo quanto tempo ebbe infino à Ninus re, e come Apollo ftrologo fece adificare Fiefole* ». Quoiqu'il n'y ait aucun fens dans ces paroles, *Siccome Adamo quanto tempo ebbe fino*, &c. & qu'on trouve fouvent de pareils paffages dans cet auteur, il a cependant écrit mille fois mieux que *Matteo de Spinello*, & l'on peut voir en le lifant, combien de progrès l'italien avoit déja fait, fur-tout en Tofcane.

(29) Notre auteur dit que Buoncompagno étoit profeffeur à Bologne l'an 1221, année où il reçut maître en

belles lettres l'hiſtorien *Rolandino.* Mais il rapporte enſuite que l'an 1215, Buoncompagno lut à l'univerſité ſon livre *de Litteris ſcholaſticis*, & que l'on couronna de lauriers ce livre, & non pas l'auteur, marque que l'auteur avoit déja été couronné, par le degré de docteur en belles lettres qu'on lui avoit conféré.

(30) Comme j'ai traduit un peu librement ce paſſage de *Villani*, j'en rapporterai le texte, avec quelques explications que notre auteur en donne : « *Fu un grande* » *filoſofo*, *& fu un ſommo-maeſtro in rettorica*, *tanto* » *in ben ſaper dire*, *quanto in ben dittare ; & fu dit-* » *tatore del noſtro comune* » : ce qui ne veut pas dire que Brunetto fut dictateur ou premier magiſtrat de Florence, mais celui qui dictoit & écrivoit les lettres du public, ce qui revient à l'emploi de ſécretaire de la république. (*Egli fu cominciatore & maeſtro in digroſſare i Fiorentini*, *& furgli ſcorti in bene parlare*, *& in ſapere giudicare*, *& reggere la noſtra república ſecondo la politica....* *El fu quelli chaſpoſe la rectorica di Tullio*, *& fece il buono & utile libro detto teſoro & teſorato*, *& la chiave del teſoro*, *& piu altri libri in filoſophia*, *& quelle de' vizi & della virtu.*) Ce dernier n'eſt qu'une partie du tréſor. Pour la *Chiave del teſoro*, on ne connoît pas cet ouvrage.

(31) Ajoutons que la dévotion eut ſa part dans l'amélioration des arts. On avoit conçu une eſpece de fanatiſme religieux pour les deux premiers ordres mendians, & les communes d'Italie ſe diſputerent l'honneur de bâtir à ces deux ordres des temples & des couvens de la plus grande magnificence, & ornés de tout ce qu'on pouvoit trouver de plus beau.

(32) L'égliſe de Ste. Marie del Fiore eſt le dôme ou cathédrale de Florence; & c'eſt ſans contredit le premier grand bâtiment qu'on a élevé en Europe, dans un goût différent de celui qu'on appelle *gothique.* Si ceux qui continuerent & acheverent ce vaſte bâtiment, ſuivirent exactement le deſſein d'*Arnulf de Lapo*, (c'eſt ainſi qu'on le nomme à Florence,) il faut en conclure que cet architecte fut le véritable reſtaurateur de la bonne architecture.

LIVRE SEPTIEME.

(33) OUTRE son royaume de Naples & sa comté de Provence, Robert fut à plusieurs reprises protecteur & seigneur de la Romagne, de Florence, de Lucques, de Genes, de Ferrare, de Pavie, de Pergame, de Brescia, d'Asti, d'une bonne partie du Piémont, & il tint tête aux empereurs Henri VII, & Louis de Baviere.

(34) *Can Grande*, signifie en françois *grand chien*: d'autres princes de cette famille s'appelloient *Can signore*, c'est-à-dire, *seigneur chien*, d'autres *mastino*, qui veut dire *dogue* ou *mâtin*. Ces noms bizarres étoient propres à des seigneurs *de la Scala*. Je suis surpris que *Scaliger* qui se disoit issu de ces princes, n'ait pas pris le nom de *chien* ou de *dogue*, au lieu de prendre celui de *Jules César*.

(35) L'usurpation de Bologne déplut infiniment à Clément VI qui étoit à Avignon: il ordonna à l'archevêque sous peine d'excommunication de la rendre au St. siege, & comme ce prélat promettoit toujours & n'accomplissoit jamais sa promesse, Clément le fit citer à Avignon, avec menace de le déposer, en cas de désobéissance. Jean envoya un commissaire pour lui préparer un logement, & ce commissaire loua pour le compte de son maître presque la moitié d'Avignon, disant que l'archevêque alloit paroitre avec une suite de dix-huit mille hommes. Le pape effrayé, le dispensa de faire ce voyage, & il fut obligé de payer tous les loyers.

(36) Pour expliquer littéralement le texte italien, il faudroit lire *l'an* 1329 *l'étude vient à Pise*, mais comme cela pourroit insinuer qu'elle vint d'ailleurs, c'est-à-dire, qu'on transporta à Pise l'université qui étoit ailleurs, ce qui est faux, j'ai traduit l'expression figurée de la Chronique par ces paroles, *on érigea l'université de Pise*.

(37) C'est cette même peste qui venue au fond de l'Asie fit de l'Europe un cimetiere, celle qui emporta la dixieme partie des habitans du globe, & celle qui donna occasion si mal à propos au Décameron de Bocace.

(38) Le texte de Pierre de Clugny dit, *ex rasceris veterum pannorum, seu exqualibet alia viliori materia.* Or pour le mot *pannorum*, on ne peut entendre que des draps de laine ou de coton & non pas de lin, matiere qui au XIIe siecle n'étoit pas aussi commune qu'elle l'a été ensuite.

(39) Les chartreux de ce monastere tinrent à eux les fonds destinés pour ce college, & cette fondation fut détruite. Pour la bibliotheque personne n'y songea. Cependant ces moines en ont une pour la forme.

(40) Je soupçonne que le frere *Guillaume de Solagna* fut le premier qui falsifia la relation dont *Oderic* l'avoit chargé. Oderic retourna en Italie en 1330. & il mourut le 14e Janvier de l'année suivante. Il ne lui fut donc pas possible de revoir son ouvrage; il laissa probablement des mémoires embarrassés, mal en ordre & défectueux; & le Fr. Guillaume prit la liberté de travailler de sa tête. Ceux qui l'ont copié, voyant le champ libre, ont ajouté mensonges sur mensonges.

(41) Le feu que le Vésuve vomit se change en une pierre appellé *lave;* les rues de Naples en sont pavées, & on en fait de belles tables & d'autres ouvrages. Ce même phénomene pouvoit bien arriver en Groenland, puisque c'est le pays dont sous d'autres noms, parle la Rélation. Dans l'ouvrage intitulé *Description & histoire naturelle du Groenland*, imprimé à Copenhague en 1763 il est parlé de ce couvent des dominicains qui existoit dans le pays, & qui étoit situé au pied d'une montagne, d'où sortoit une eau très chaude qui servoit à la cuisine des religieux & à leur jardin, où à la faveur de la chaleur de cette source, on trouvoit les herbes & légumes de l'Europe. Ce récit est appuyé par une grande quantité de témoignages. Tous les environs étoient peuplés; il y avoit des villes. Tout cela s'est perdu; parce que le côté occidental qui regarde l'Islande, & par où l'on passoit en Groenland, est devenu inabordable. On n'aborde plus à ce pays que du côté qui regarde la Norwege, & de ce côté il n'y a que des rivages de peu de profondeur; au delà desquels on trouve des montagnes escarpées & couvertes d'une glace éternelle. Ces montagnes bordent & forment l'intérieur du pays, où il est impossible de pénétrer par aucun endroit, & qui par conséquent est resté isolé & inconnu. Quant à la

langue latine que parloit le roi de Groenland, & sa bibliotheque avec des livres latins, la chose paroît sans doute étrange, mais elle n'est pas tout à fait impossible. Le Groenland étoit alors fréquenté par les Danois & par les Norvégiens. Valdemar regnoit sur les premiers; Haguin, fils de Magnus roi de Suede, & mari de la célebre Marguerite de Valdemar, la *Semiramis du Nord*, régnoit sur les seconds. Le latin n'étoit pas étranger à ces nations dans le XIVe siecle: Zichmni put l'avoir appris d'elle, ou des moines qui étoient dans son pays. Malgré cela, la rélation de Zéno peut bien être remplie de fables & d'absurdités par les raisons que j'ai rapportées dans le texte, avec M. Tiraboschi.

(42) C'est pour cela que mon auteur a placé *Sanuto* parmi les historiens dans le chapitre sur l'histoire. J'ai cru devoir lui assigner sa place parmi les voyageurs.

(43) Il restoit assurément beaucoup à écrire sur la théologie, & les grands théologiens qui parurent dans le XVIe siecle, l'ont clairement prouvé. Mais dans l'époque dont nous parlons, personne ne soupçonnoit qu'on pût tenir d'autres routes que celles qu'avoient suivies les Thomas & les Bonaventure. On ne connoissoit que la Dialectique seche d'Aristote, & l'on ignoroit qu'il pût y avoir d'autre maniere de traiter une science aussi sublime que celle qui a pour objet l'existence & les attributs de la divinité.

(44) Mon infatigable auteur a trouvé jusqu'à quarante théologiens tous natifs d'Italie, qui fleurirent dans cette époque. Je crois que mes lecteurs me sauront gré d'en avoir retranché les trois quarts.

(45) *Averroes* Sarrasin Espagnol, né à Cordoue, fleurit & écrivit vers le milieu du XIIe siecle. Ses longs commentaires sur Aristote lui ont fait donner le surnom de *Commentateur*. Mais il travailla sur les traductions arabes d'Aristote, parce qu'il ne savoit pas un mot de grec.

(46) De cette haine acharnée des dominicains contre Pierre d'Abano, & de ce qu'il fit de son vivant pour se réconcilier avec eux, l'on peut conclure qu'il y eut réellement à Paris quelque chose de ce que dit *Savonarola*.

(47) On donnoit alors généralement le nom d'astrologue aux astronomes & aux mathématiciens. Il est vrai qu'ils méritoient ce nom, parce qu'ils rapportoient

presque toutes leurs spéculations à l'astrologie judiciaire; ainsi les universités & les princes avoient des astrologues pensionnés, comme ils ont à présent des mathématiciens & des astronomes.

(48) Je demande pardon aux lecteurs s'ils trouvent cette note hors de propos : mais j'avoue que je n'ai jamais compris pourquoi on appelle ce roi Charles V. lorsqu'il devroit être appellé Charles VI. Charlemagne fut le premier; Charles le Chauve le second: Charles le Gros le troisieme; Charles le simple le quatrieme: Charles le Bel le cinquieme, ainsi Charles le sage doit être le sixieme, & ainsi du reste.

(49) L'on prétend que le fameux moine Gerbert d'Auvergne, qui fut ensuite pape avec le nom de Silvestre II, fabriqua une horloge à roues à Magdebourg au X[e] siecle. C'est un fait qui mériteroit d'être mieux discuté qu'il ne l'a été.

(50) Ce fait ne sembleroit pas prouver, qu'au tems dont nous parlons, l'horlogerie n'étoit pas moins connue en France qu'en Italie, puisque c'est à un François qu'on a recours pour raccommoder l'horloge de Pavie.

(51) Il y a eu de grands hommes parmi les Arabes; mais il faut convenir qu'ils ont été plus grands par comparaison qu'en réalité. Nos Européens étoient dans une profonde ignorance de toutes les sciences, tandis que les Arabes étudioient & écrivoient sur les sciences abstraites & sur les sciences pratiques. Mais cette comparaison a cessé, & que deviennent ces grands hommes lorsqu'on les compare aujourd'hui avec les anciens Grecs ou avec nos modernes?

(52) Et tous ceux que j'ai omis, ou parce qu'ils n'ont pas joui d'une grande célébrité, ou parce qu'il y a de l'incertitude sur l'âge où ils vécurent & sur leurs écrits.

(53) Ce n'est pas l'unique exemple des haines littéraires, sur-tout de la part des scholastiques. Ce qui arriva alors dans la jurisprudence, est arrivé mille fois en fait de philosophie & de théologie. Quiconque méprisoit Aristote & blâmoit sa maniere scholastique, étoit soupçonné d'héréfie, & ce préjugé augmenta après que les réformateurs eurent banni la scholastique de la théologie.

(54) Je ne sais pas si c'est par une faute d'impression,

qu'on lit dans l'ouvrage de M. *Tiraboſchi*, qu'André d'Iſernia fut tué par un gentilhomme François, tandis que l'auteur cite *Giannone* qui dit formellement, & en l'appuyant de deux témoignages, que ce juriſconſulte fut tué par un baron Allemand.

(55) Ce nom eſt le même que celui de *Jacques*.

(56) On choiſiſſoit tous les ans à Florence des capitaines du parti Guelfe. Ces capitaines veilloient à la tranquillité publique, & avoient beaucoup de part au gouvernement.

(57) *Quoiqu'il fût alors fort jeune*, dit mon auteur; en quoi il n'a pas pris garde qu'ayant prouvé que Zabarella naquit l'an 1334, il avoit près de cinquante ans, lorſque les Florentins le demanderent pour évêque.



LIVRE HUITIEME.

(58) COMME dans le IVe livre j'ai fait une section à part sur *Cassiodore*, à cause du mérite particulier qu'il acquit dans la littérature d'Italie, en la soutenant sur le point de sa chûte; ainsi je fais à présent un article à part sur les *Restaurateurs* de cette même littérature, en me servant cependant des notices que M. Tiraboschi en a données dans son V^e volume.

(59) M. Tiraboschi a parlé de Dante, de Pétrarque, &c., dans le chapitre des poëtes. Mon plan m'oblige à le placer ici, d'autant plus que ces savans se sont distingués dans presque tous les genres de la belle littérature qu'ils ont restaurée.

(60) C'est ainsi que de *Jacques* (en italien *Jacopo* ou *Giacomo*), on a fait *Giacq*, *Piocquetto* & *Laxo*: de *François* (en italien *Frincesco*) on a fait *Cecco* ou *Checco*: de *Lorenzo* (Laurent) *Rienzo*, de *Giovanni*, (Jean) *Nannize*, &c.

(61) L'aîné de Cacciaguida eut le nom d'*Aldighieri*, à l'honneur de sa mere, & ce nom de baptême devint celui de la famille, comme il est arrivé à la plus grande partie des maisons italiennes. Tout le changement fut d*Aldighieri*, en *Alighieri*.

(62) Le volumineux commentaire de *Benvenuto d'Imola* n'a jamais été imprimé; Muratori en a seulement publié ce qui regarde l'histoire de ce tems. On le trouve dans le vol. I. des Antiquités d'Italie.

(63) Cette bataille, qu'on appelle *Campaldino*, se donna entre les Guelfes & les Gibelins. Florence étoit du premier parti; Arezzo du second. Tous les Gibelins furent chassés de la premiere ville; tous les Guelfes de la seconde. Les bannis de part & d'autre ayant causé la guerre, il se trouva que tous les bannis d'Arezzo étoient dans les armées de Florence, & les Florentins dans celle d'Arezzo.

(64) Les Prieurs, ainsi appellés du mot latin *Prior*, (premier ou principal) étoient les magistrats suprêmes de Florence, & représentoient l'Etat. Leur nombre &

la durée de leur charge varierent fouvent. Au tems de de Dante ils étoient fix, & fe changeoient tous les deux mois.

(65) Voici le fait: Les Florentins étoient alors tous Guelfes. Piftoie, ville fujette à Florence, étant déchirée par les factions des *Panciatichi* & des *Cancellieri*, la république en fit paffer les chefs à Florence, pour mieux contenir ces boutefeux. Mais, comme le dit Léonard Bruni Aretin, ils apporterent avec eux la malédiction à Florence, ils femerent la divifion, infpirerent aux nobles l'efprit de parti, & alors on vit les Guelfes fe partager en deux factions qui furent appellées des *blancs* & des *noirs*. Dante ne prit parti pour aucune, & il travailla, quoiqu'inutilement, à reconcilier fes compatriotes. Pendant qu'il étoit prieur, les noirs firent une affemblée dans l'églife de la Trinité, & réfolurent d'appeller Charles de Valois. Les blancs croyant qu'il s'agiffoit dans cette affemblée de les exterminer, prirent les armes: les noirs les imiterent, & on étoit à la veille d'une guerre fanglante, lorfque Dante, après avoir défapprouvé le projet des noirs, comme inutile & même dangereux, fut d'avis de reléguer en exil les chefs des deux partis, ce qui fut exécuté. Cependant les chefs des blancs furent rappellés bientôt après, fur quoi les noirs crierent contre Dante, qui pourtant n'étoit plus alors dans la magiftrature.

(66) Boniface VIII étoit d'intelligence avec les noirs & avec Charles de Valois. Dante s'en eft vangé en plaçant Boniface dans fon enfer parmi les fimoniaques.

(67) Cette particularité a été ignorée de tous ceux qui ont parlé de Dante. M. le comte Savioli de Bologne a été le premier, qui a fait mention de cet arrêt inouï, dont il trouva l'original dans l'archive de Florence l'an 1770. Il en fit tirer une copie authentique, & M. Tirabofchi l'a inférée dans fon hiftoire.

(68) Depuis ce mémoire jufqu'au fuivant, j'ai fuppléé aux notices qui manquent dans l'hiftoire, dont je fais l'abrégé, & qui fe trouvent dans la vie de Dante, par Léonard Bruni Aretin.

(69) Ce fut alors que Dante fe déclara Gibelin. Jufques-là il avoit été Guelfe ou plutôt neutre. La fureur de fes ennemis l'obligea à fe jetter dans le parti contraire.

(70) Michel Ange avoit deſſiné à la plume ſur les marges de ſon exemplaire tout ce que le poeme de Dante contient. Ce précieux exemplaire s'eſt perdu par un naufrage au commencement de ce ſiecle. Voyez Bottari, *Éclairciſſement ſur la vie de Michel Ange*, & *Algarotti*, *Eſſai ſur la peinture*. C'étoit Roſcius qui rendoit par ſon art ce que Cicéron exprimoit par ſon éloquence.

(71) Le cas qu'on a fait de cet ouvrage paroît évidemment par le nombre des copies qu'on en tira d'abord, & par celui des éditions qu'il a eues d'abord que l'art de l'imprimerie a été inventé. Dans la belle édition de Dante, faite à Veniſe en 1739, avec un petit commentaire littéral très-eſtimable, on fait le catalogue des éditions qui l'ont précédée. Elles ſont au nombre de 56, celle-ci eſt la 57ᵉ, & l'on en a fait d'autres depuis. La premiere eſt de l'an 1472, à Foligno. Dans celle de Veniſe de l'an 1477, l'on trouve le commentaire de *Benvenuto d'Imola*, traduit en italien : ainſi il faut corriger ce que notre auteur a dit ci-deſſus, que ce commentaire n'a jamais été imprimé, excepté le peu qu'en a publié Muratori, à moins qu'il n'ait voulu parler du texte latin.

(72) J'entends parler de M. Tiraboſchi & de moi.

(73) J'ai rapporté ci-deſſus, en parlant de Dante, une ſortie un peu bruſque de l'abbé de Sade à ce propos. M. Tiraboſchi en rapporte quelques autres, & non content d'avoir dans le cours de ſon cinquieme volume relevé quelques mépriſes de cet auteur, en lui rendant néanmoins juſtice toutes les fois qu'il l'a mérité, il a employé la longue préface qui précede le même volume, à prouver, 1°. que cet écrivain, malgré ſon extrême diligence, n'a été rien moins qu'infaillible ; 2°. que la plus grande partie de ce qu'il a cru avoir découvert le premier, l'avoit déja été par des Italiens, ſur-tout par ceux qui ont écrit dans le ſiecle où nous vivons. Je l'ai dit dans le texte, & je le repete, M. l'abbé de Sade n'a pu voir tous les ouvrages des auteurs italiens qui l'ont précédé. La littérature moderne de l'Italie ne paroît pas occuper autant les étrangers que celle des étrangers occupe les Italiens : il n'eſt pas étonnant que tous les ouvrages de ces derniers n'ayent pas paſſé les monts, quoique les Italiens, toujours remplis d'eſtime & de reſpect pour ce qui vient du dehors, faſſent continuellement paſſer les

monts aux ouvrages des étrangers, & à ceux particulierement qui viennent de France.

(74) Ce notaire avoit été fort estimé à Florence, & employé dans des ambassades & en d'autres commissions très-importantes. Il jouit ensuite de la même estime à la cour d'Avignon. Au reste le nom de *Pétrarque* n'est qu'une petite altération de celui de *Petracco*.

(75) La famille de *Petracco* étoit originaire de l'Ancisa, gros bourg muré à quelque distance de Florence, sur le chemin d'Arezzo. *Electa Canigiani*, ayant la permission de rentrer à Florence, se retira dans ce lieu où son mari avoit des biens, & tâcha de le faire rappeller.

(76) Une de ces affaires fut la vente d'Avignon qui appartenoit à Jeanne, comme une annexe de la comté de Provence.

(77) Il avoit cependant été à Paris pour son plaisir, l'an 1333, comme on a vu; mais il faut croire qu'il ne s'approcha pas de la cour où il auroit été regardé d'un œil trop indifférent.

(78) Cela doit s'entendre par rapport au langage littéraire.

(79) J'ai rassemblé dans cette section les notices principales sur Pétrarque éparses dans tout le cinquieme tome de M. Tiraboschi, & j'y ai ajouté quelques détails & quelques réflexions.

(80) Voici le passage italien.

I'io avessi creduto che si care
Fosser le voci di sospir miei in rima,
Fatte le avrei del sospirar mio prima
In numero pici sperse, in stil pici rare. P. II. Son. 252

La collision des voyelles vers la fin du second vers est trop rude & on ne doit pas l'imiter.

(81) L'on voit encore à Certaldo la maison de Bocace, le cabinet où il étudioit, & la chambre où il mourut.

(82) L'on sait que l'*ottava rima* est composée de huit vers rimés de onze syllabes. Le premier, le troisieme & le cinquieme ont une rime: le second, le quatrieme & le sixieme en ont une autre, & les deux derniers en ont une différente.

(83) Les connoisseurs de la bonne langue italienne avoueront qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce court éloge

que je fais de la prose de Bocace. Le contenu quelquefois scandaleux de ces proses a peut-être empêché mon auteur d'en faire l'éloge qu'elles méritent d'ailleurs.

(84) Il en est parlé au long dans une lettre écrite par l'auteur du *Poggiana* à M. de la Motte & qui se trouve dans le premier tome de la *Bibliotheque Germanique*, p. 114. On lui donna le pronom de *Luce*, erreur qui est de ce qu'on a cru que la lettre L. prémise au nom de Coluce, signifie *Lucius* comme chez les Romains. Mais en effet le pronom ou premier nom de Coluce étoit *Linus.*

(85) J'ai pensé faire plaisir aux lecteurs en ajoutant les caracteres & les qualités personnelles de ces quatre savans, que j'ai tiré des écrivains de leur vie.

(86) L'on a pu remarquer dans ce tome que ce fut vers la fin du XIIIe siecle & pendant le XIVe que les noms de famille se rendirent communs parmi les Italiens.

(87) Mon auteur a parlé de la poésie italienne & latine dans les chapitres I & II du troisieme livre (tome V^e^). Ces chapitres sont extrêmement longs, parce qu'ils comprennent les notices sur les quatre grands hommes pour lesquels j'ai fait un article à part, & parce qu'il y a en outre d'autres notices sur un grand nombre de poëtes qui doivent certainement intéresser la curiosité des Italiens. Il est beau de savoir ce qui appartient à sa propre nation & ce qui lui fait honneur: mais ce qui intéresse un national, ennuye souvent un étranger qui ne veut & ne peut prendre part qu'à ce qui est vraiment grand en soi-même. Ainsi autant je me suis étendu sur les restaurateurs des belles lettres, autant je serai court sur les autres poëtes de ce siecle. Je dirai avec l'auteur (tome V. p. 465) *Quel seroit le fruit de mon travail si j'allois déterrer tous ceux qui dans ce siecle se mêlerent de poésie? nul autre que de savoir qu'un tel & un tel firent des vers, ce dont je ne crois pas que mes lecteurs seront infiniment curieux. Pour donner une idée suffisante de la littérature italienne dans ce genre, il suffit de dire que le nombre des poëtes dans ce siecle fut très-grand, & que toutes sortes de personnes, depuis les princes jusqu'aux artisans, aspirerent au nom de poëte.* Le même auteur renvoye ceux qui en veulent savoir davantage à ce qu'en ont écrit *l'abbé Quadrio*, & *Crescimbeni.*

(88) Mes lecteurs jugeront si je n'ai pas eu raison de

placer *Louis Marsigli*, & celui dont je parlerai après, parmi les érudits, au lieu de le computer parmi les théologiens comme mon auteur a fait.

(89) L'auteur ne dit rien pour refuter l'autorité de *Coluce* qui parle d'un *Jean de Ravenne* instruit pendant quinze ans par Pétrarque. C'étoit cependant ce qu'il falloit examiner. Comme Pétrarque ne parle que d'un seul Jean instruit par lui pendant trois ans, il est indubitable que son témoignage doit être préféré à celui de Coluce. Celui-ci a pu se tromper, ou il y a dans ce passage quelque faute de copistes.

(90) Il s'agissoit de savoir si cette lumiere étoit éternelle ou créée, c'est-à-dire, si elle étoit une émanation de la Divinité, ou si elle n'étoit qu'un amas des rayons solaires. Notre Calabrois tenoit pour la seconde opinion, & traitoit d'hérétiques ses adversaires. Cette question qui excita de vives disputes, étoit digne, comme l'on voit, de l'oisiveté des moines Grecs, & de la subtilité inutile de cette nation qui attendoit plus à se mêler dans toutes les disputes de théologie, qu'à se précautionner contre les Turcs.

(91) Pour donner en peu de mots une idée de cet édifice dont son genre n'a pas son pareil, je dirai que malgré les colones & les statues qu'on y a placées par milliers & des bas reliefs, & quoique depuis sa fondation en 1386. on n'ait jamais discontinué d'y travailler, il n'est cependant pas encore achevé.

(92) Michel Ange qui certainement étoit un bon connoisseur, disoit chaque fois qu'il voyoit la porte du Baptistaire faite par André, qu'elle méritoit d'être la porte du Paradis.



TABLE

DES LIVRES, ARTICLES ET SECTIONS

contenus dans ce ſecond volume.

REMARQUES

LIVRE SIXIEME.

ARTICLE I.

ARTICLE II.

ARTICLE III.

Sur les belles lettres & les arts.

LIVRE SEPTIEME.

Progrès des sciences & des belles lettres en Italie, depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1400.

ARTICLE I.

De ce qui hâta en général les progrès de la littérature en Italie.

ARTICLE II.

Sur les sciences.

LIVRE HUITIEME.

Qui sert de suite au précédent.

ARTICLE I.

Sur les principaux restaurateurs des belles lettres.

ARTICLE II.

Belles lettres.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce ſecond Tome.

Le nombre romain indique le livre, & le chiffre ordinaire indique les numeros qui ſont en marge.

A.

B.

C.

E.

F.

G.

M.

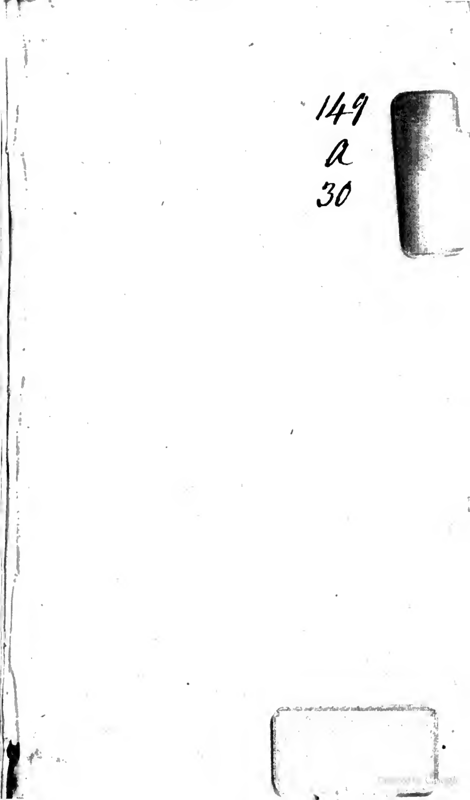
N.

O.

P.

V.

Fin du Tome II.


149
a
30

